

EMMANUELLE AUBLANC

Ne m'oublie pas

COLLECTION FIRE

Angels Editions

Ne m'oubliez pas

Emmanuelle AUBLANC

Ne m'oublie pas

Roman



Collection Fire

© 2015, Emmanuelle Aublanc. © 2015, Angels Editions

Tous droits réservés.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Crédit photo : ©Fotolia

Illustration : À Virginie Wernert

ISBN numérique : 979-10-94920-14-5

Angels Éditions

11 rue François Coppée 37 100 Tours

E-mail : contact@angels-editions.com

Site Internet : www.angels-editions.com

Chapitre Premier : Tourner la page.

Sara

Le voilà, le nouveau départ dont ma mère me parlait. Elle m'avait promis le dépaysement le plus total. Je dois admettre que sur ce point, elle n'a pas menti. J'ai traversé tout le pays, laissé derrière moi une partie de mes amis, de ma famille et surtout de ma vie pour la rejoindre à Monterey, une petite ville côtière en Californie. Rien à voir avec New York. Je ne peux pas nier avoir eu un pincement au cœur en quittant la côte Est. Mais mon choix était fait depuis plusieurs mois déjà. Ma mère ne m'a pas forcée bien au contraire. Si je l'ai fait, c'est parce qu'elle mérite d'être enfin heureuse. Nous avons l'occasion de repartir de zéro. C'est ce qu'elle a toujours attendu et je refuse qu'elle y renonce à cause de moi. J'ai le sentiment que quoi qu'il arrive, nous serons heureuses ici.

La vie de maman n'a pas toujours été rose. Enceinte jusqu'aux dents à la fac, puis séparée de mon père alors que je n'avais pas encore soufflé ma première bougie, elle a toujours eu l'habitude de tout mener de front sans forcément se soucier de son bonheur personnel. Pourtant mon père a toujours été très présent dans nos vies. Nous n'avons jamais manqué de rien. Mes parents se sont quittés en bons termes. Deux meilleurs amis qui ont eu un enfant ensemble, c'est à ça qu'ils me font penser. Ils sont restés bons copains après leur séparation et je n'ai jamais eu le sentiment d'être écarquillée. C'était plutôt cool d'ailleurs de vivre à New York. Je pouvais ainsi jongler comme bon me semblait d'un appartement à un autre. Ce ne sera plus possible désormais. Et même si ma décision chagrine mon père, je sais qu'il comprend mon choix et le respecte. Ma mère a besoin de moi. Lui, il a Lacey, ma belle-mère ainsi que ma demi-sœur Anna âgée de 15 ans et mon demi-frère Josh, 11 ans. On ne peut pas dire non plus que ces derniers aient sauté de joie à l'annonce de mon départ, mais je sais qu'eux, ils n'ont pas besoin de moi pour être heureux. En revanche, ma mère commence tout juste à l'être. Le mariage avec Phil, mon beau père, la mutation de ce dernier à Santa Cruz, notre déménagement à Monterey, tout était un peu précipité. Néanmoins, maman ne cesse de répéter que lorsque la vie nous offre un nouveau départ il faut tâcher d'être à l'heure.

Alors me voici pile à l'heure, quoiqu'en retard d'une semaine quant à la rentrée scolaire. Nous avons déménagé en juillet à Monterey, mais j'ai séjourné tout le mois d'août chez mon père à New York. Et puis, j'avais promis à Anna d'être là pour son anniversaire qui comme chaque année tombe inévitablement la semaine de la rentrée scolaire. Anna et moi avons toujours été très proches l'une de l'autre à la manière de deux sœurs jumelles. Elle a l'impression que je l'abandonne. Moi, je sais que ce n'est pas le cas. Je reviendrai. Ce n'est qu'une question de temps. Ma famille va me manquer. Même Josh, cet insupportable geek préado arrogant va me manquer. Il n'a rien montré de sa peine lorsque mon père et Lacey m'ont déposée à JFK, mais moi, je l'ai vu dissimulé derrière ses sourires biaisés. Je ne me fais pas de soucis pour eux, la vie continue.

Je viens juste d'arrivée à l'aéroport de San Francisco. Je récupère ma valise et rejoins le hall d'accueil. Maman, lunettes de soleil sur le nez, arbore un sourire timide et lève la main pour me saluer. Je presse le pas pour la rejoindre. Son sourire me met un peu de baume au cœur. Ma valise en

main, je me jette dans ses bras. Elle me serre avec force puis m'embrasse et en profite pour subtiliser mon bagage. Nous avons toujours été très proches toutes les deux, très fusionnelles. Dix-sept années de vie commune passées à lui confier tout de mes peines, de mes peurs, forcément ça soude.

Nous marchons d'un pas rapide et traversons le parking de l'aéroport.

— Maman, je peux la porter ! protesté-je.

— Tu as fait bon voyage ma chérie ?

— Excellent.

— Tant mieux. J'espère que tu as faim parce que j'ai fait ton plat préféré : spaghetti bolognaise et boulettes de viande ! Comme d'habitude, j'en ai fait pour un régiment. Phil en a profité durant ton absence pour faire deux trois aménagements dans ta chambre. Trois fois rien. J'espère qu'ils te plairont.

— Vous n'aviez pas besoin de faire tout ça ! grondé-je.

Ma mère se retourne et même si je ne peux pas voir ses yeux à travers ses lunettes de soleil, je sais qu'elle est contrariée.

— On fait tout ça parce qu'on t'aime ma chérie. Phil tient autant à toi que moi. Tout ce qu'on veut, c'est que tu te sentes bien ici, avec nous.

— Mais je me sens bien avec vous, vraiment. Je n'ai pas besoin que vous vous pliez en quatre pour que ce soit le cas.

— Tu es ma petite fille. Je ne cesserai jamais de te gâter.

Je remarque que nous ne sommes plus qu'à quelques pas de l'imposant 4x4 de ma mère. Elle ouvre le coffre et dépose ma valise. Je m'assois à l'avant, côté passager. Maman saute sur le siège conducteur et claque la portière. Elle pose sa main gauche sur le volant et la droite sur mon genou. Un rituel que nous observons depuis mon enfance.

Un sourire timide dessine ses lèvres.

— Je suis heureuse que tu sois avec nous. Tu m'as manqué ma chérie.

— Tu m'as manqué aussi.

— Tu devrais appeler ton père pour le rassurer, lui dire que tu es bien arrivée, conseille-t-elle avant de mettre le contact.

Je n'attends pas qu'elle me le dise deux fois pour m'exécuter. Mon père me manque déjà. Je passe le reste du trajet en ligne avec lui à l'entendre me prodiguer toute sorte de conseils pour réussir ma dernière année de lycée. Je sais que ce n'était pas ce qu'il s'imaginait. Il pensait que je ferais mes études à New York. Il faut croire que ça ne sert à rien d'échafauder des plans. On ne peut pas savoir de quoi demain sera fait.

Je raccroche alors que maman se gare enfin devant la maison.

Nous habitons désormais dans le quartier résidentiel d’Oak Grove, une lignée de demeures qui se ressemblent toutes les unes les autres. Phil sort de la maison au moment où nous descendons de voiture. Il s’empresse de m’accueillir chaleureusement et je sais que la joie qu’il se fait de me revoir n’est pas feinte. Je l’apprécie, c’est quelqu’un de bien. Phil a rencontré maman il y a deux ans alors qu’elle faisait des courses dans son centre commercial et le charme au détour du rayon produit ménager n’a pas tardé à opérer. Un an après leur rencontre, il a réussi à lui mettre la bague au doigt. Ce qui n’était pas prévu au programme, c’est qu’il reprenne la direction d’un centre commercial à Santa Cruz, nous obligeant ainsi à déménager dans cette petite ville. Cela dit, le cadre n’est pas déplaisant, presque sympathique. Je suppose qu’il me faudra un peu de temps pour m’acclimater à la région. Du reste, la maison est agréable, les voisins ont l’air sympathique – pour ceux que j’ai pu croiser en tout cas.

— J’espère que tu as fait bon voyage. Rentrez ! Je m’occupe de la valise, nous accueille Phil.

Je le remercie en souriant.

— Allez, viens, ma chérie. Je suis sûre que tu as hâte de découvrir ta nouvelle chambre. Crois-moi, tu ne vas pas en revenir. On n’a pas vu l’été passer, mais ça en valait la peine.

Je ne suis pas vraiment rassurée. Maintenant, j’ai l’impression qu’ils ont dévalisé un magasin de bricolage. Phil est plutôt bon dans ce domaine si l’on s’évertue à faire une rapide comparaison avec mon père qui ne sait même pas planter un clou. Pour sa défense, ce dernier est avocat, tout comme ses aïeux avant lui, alors on ne peut pas dire que les travaux manuels aient vraiment fait partie de son éducation.

— Pas de folie, hein ?

— Non. Suis-moi, dit-elle.

Elle passe un bras autour de mes épaules pour me forcer à avancer. Maman me pousse dans les escaliers. Ma chambre est tout au bout du couloir.

— Ferme les yeux.

Je m’exécute. J’entends la porte grincer à mesure qu’elle s’ouvre. Ma mère pose ses mains sur mes épaules et me guide à l’intérieur.

— Maintenant, tu peux les ouvrir !

Mes yeux brillent d’excitation. Ce qui était autrefois une petite chambre dotée d’un lit simple et d’une vieille commode ressemble à une suite. Phil a cassé le mur de séparation avec la chambre d’à côté qui lui servait de bureau. Me voilà avec un lit double, un bureau immense et une toute nouvelle commode. Les murs sont de teinte chocolat, un parquet caramel remplace l’ancienne moquette. Il y a un tas de cadres photo vides accrochés aux murs. C’est incroyable. Je suis complètement sous le charme de cette nouvelle déco.

— C’est magnifique...

— Et tu n’as pas tout vu !

J’interroge ma mère du regard.

— Là, au fond, me dit-elle en désignant l’endroit de son index.

Au fond de la pièce se trouve une porte qui, je le sais, mène à un dressing. Maman y entreposait les cartons pas encore déballés du déménagement. Ni une ni deux, je pousse la porte et ce que je découvre me laisse sans voix. Ça n’a rien d’un dressing. J’appuie sur l’interrupteur qui baigne la pièce d’une lueur rouge. C’est une chambre noire ! Je n’en ai jamais eu. L’émotion me gagne à tel point que j’ai du mal à dissimuler mes larmes de joies. Ma gorge se noue. Je cligne des yeux plusieurs fois pour m’assurer que tout ceci est bien réel. Je me pince les lèvres.

De toute évidence, je ne souffre pas d’hallucination. Pour être une surprise, c’en est une de taille. Jusqu’ici, je me contentais de mes cours de photo à New York et je pensais devoir faire une croix dessus en déménageant à Monterey. Mais j’avais tort. Phil a pensé à tout : il y a du papier photo, un bac de révélateur, un bac de fixateur et pas mal de produits. L’attention me touche.

— Ça te plait ? demande ma mère.

— Tu parles que ça me plait... c’est... je n’en crois pas mes yeux ! C’est génial ! Merci.

Je me précipite dans ses bras. J’en perds mes mots. Je ne sais pas quoi dire. Je suis encore sous le coup de l’émotion. La photo, c’est ma passion. D’ailleurs, c’est moi qui me suis occupée des photos du mariage. C’est simple, lors d’un évènement, la fille qui est présente, mais qu’on ne voit sur aucun cliché, eh bien, c’est moi. Dans ce genre de circonstances si on me cherche, on me trouve toujours le nez collé à l’objectif de mon appareil. OK, j’ai dû faire une exception pour le mariage de maman et consentir à abandonner durant quelques minutes mon précieux appareil à un ami de Phil, le temps de prendre quelques photos de famille.

Mon appareil est dans ma valise, c’est mon père qui me l’a offert. Depuis toute petite, je me suis passionnée pour les belles images et depuis je les traque. Dire que maintenant je vais avoir une chambre noire rien qu’à moi pour développer mes photos ! C’est une sacrée surprise !

— Ne me remercie pas. Tout le mérite revient à Phil. Il a mis les bouchés doubles pour que tout soit prêt à ton arrivée.

— Ne l’écoute pas, ta mère s’est occupée du plus gros ! s’exclame Phil en pénétrant dans ma chambre.

Il dépose ma valise sur le lit et nous rejoint.

— S’il te manque quelque chose, n’hésite pas...

— C’est parfait, je le coupe avant de le serrer dans mes bras.

Mon geste le surprend, mais il s’abandonne quelques secondes à cette étreinte. Maman nous observe. Je sens son regard ému se poser sur nous.

— Merci.

— Il n’y a pas de quoi.

— Bon, si nous passions à table ? Il est l’heure de dîner, intervient maman.

— Bonne idée ! J’ai une fin de loup ! enchaîne Phil.

— J’ai invité Mia pour le dîner. J’ai pensé que cela te fera plaisir de pouvoir papoter avec elle avant de retrouver le chemin de l’école, précise-t-elle.

Je lui souris. Mia est notre voisine d’en face et probablement future camarade de classe. C’est une fille sympa et plutôt bavarde, mais avec qui on se lie facilement d’amitié. Il faut dire que maman a déployé beaucoup d’énergie pour m’obliger à sortir et à rencontrer les jeunes du quartier. Elle a certainement peur que je me morfonde dans mon coin. C’est ainsi que j’ai passé tout le mois de juillet à papoter avec Mia et surtout à m’aventurer à la plage. J’ai d’ailleurs tout un tas de clichés à lui donner. Son sport favori étant celui de draguer les garçons, je n’ai eu de cesse de l’immortaliser au bras d’un véritable bataillon d’apollon. Mia est une fille pétillante et joyeuse. Passer cette année à ses côtés à Monterey ne devrait pas être trop pénible. Elle pourrait même être bien divertissante. Finalement, j’ai hâte d’écrire une nouvelle page dans mon journal.

Chapitre Deux : Stupeur et tremblements

Sara

— Allez, avance ! On ne va tout de même pas rester plantées là ! Je suis sûre que d’ici la fin de la journée, ils te baiseront les pieds Sara Cummings. N’aie pas peur, fonce ! Tu te souviens de ce que disait ta mère ? Quand la vie t’offre un nouveau départ, tâche d’être à l’heure ! Alors pour l’amour du ciel, ne nous met pas en retard ! Grouille ! hurle Mia.

Nous sommes sur le parking du lycée. Mia se trouve quelques mètres devant moi qui suis toujours tétanisée à côté du Range Rover de ma mère. Maman travaille à domicile. Elle est téléconseillère pour un logiciel commercial et bénéficie d’une ligne téléphonique rien que pour elle. Elle me laisse donc la voiture pour la journée le temps de faire le trajet de la maison au lycée. Le lycée de Monterey n’a rien de surprenant. Pelouse impeccablement tonduée, façade brunâtre et foule d’élèves qui arpentent les lieux. Pas de quoi fouetter un chat.

Je prends une profonde inspiration et rejoins enfin mon amie qui s’impatiente.

— Ce n’est pas trop tôt ! Allez, dépêche, on nous regarde !

Quelques élèves assis sur la pelouse ont en effet braqué leur attention sur nous.

— Mes amis sont impatients de faire ta connaissance. Tu vas voir, tu vas te plaire ici, dit-elle.

Mia ne marche pas, elle court, sautille même jusqu’aux portes d’entrée. Une fois celles-ci ouvertes, un brouhaha accablant nous saisit. Les couloirs sont gorgés d’élèves qui crient, se chahutent, rient. En soi, cela ne me change pas vraiment de New York. La différence, c’est qu’ici je ne connais personne.

— Viens par là.

Mia me saisit le bras et nous conduit jusqu’à un petit groupe d’élèves rassemblés devant les casiers. Elle gratifie tout le monde de son plus beau sourire et dévoile une rangée de dents blanches parfaitement alignées. Puis elle libère mon bras, se précipite dans ceux d’un blondinet de petite taille, mais aux épaules carrées qu’elle salue chaleureusement d’un langoureux baiser.

— Les gars, voici Sara, ma nouvelle voisine, me présente-t-elle.

— Salut, répond le blondinet.

— Sara, lui, c’est Jack, mon petit-ami. Pas touche, il est à moi – tout le monde rit. Là c’est Mike, Naomi et Simon.

À la manière dont Mike, un petit brun trapu et Naomi, blonde à forte poitrine sont enlacés, je dirais que ces deux-là sortent ensemble. Les deux me sourient. Mike me tend une poignée de main ferme alors que Naomi m’embrasse. Le dernier, nommé Simon reste stoïque, nonchalant, les mains dans les poches. J’ai presque la sensation qu’il me foudroie du regard et je commence à me demander ce qui cloche chez moi. Il est pas mal à regarder : grand, brun, les yeux bleus, une coupe en brosse. Je ne peux m’empêcher de relever que son tee-shirt est en partie rentré dans son jean. Il est adossé nonchalamment contre les casiers. Je lui tends la main, mais il ne réagit pas. Une fille brune, élégante, avec une minijupe scandaleusement courte déboule de nulle part et le voilà qui tourne les talons sans demander son reste. Étrange.

— OK, il n’a pas l’air de m’apprécier, je souligne mal à l’aise.

— Ne fais pas attention à lui. Simon est lunatique, on peut même penser qu’il est bipolaire parfois, plaisante Naomi.

Mike et Jack lui font les gros yeux.

— Quoi ? C’est vrai, on ne peut pas dire qu’il soit souvent de bonne humeur... se défend-elle.

— Tu m’as promis de m’aider à réviser avant les cours, intervient Mike à l’attention de sa petite amie. Sara, ce fut un plaisir. On se voit probablement toute à l’heure, à la pause déjeuner.

Il empoigne la main de Naomi et ils mettent les voiles.

— Je vous laisse, j’ai des trucs à faire, s’esquive également Jack.

Je fronce les sourcils et Mia éclate de rire.

— C’était un peu étrange ?

— Tu l’as dit ! Ils ne sont pas doués pour faire la conversation. Ça viendra, tu les intimides.

Maintenant, j’angoisse.

— Je suis si effrayante que ça ?

— Pas du tout, tu es sublime. Ne t’angoisse pas pour ça. Ça les met mal à l’aise, voilà tout !

— En tout cas, il y en a un qui n’a pas eu l’air d’être intimidé. Je n’ai jamais vu quelqu’un fuir aussi vite.

— De qui tu parles ?

— Du gars, là, Simon. J’ai eu l’impression d’avoir la peste.

— Ignore-le. Simon n’est pas le genre de gars sur qui tu devrais jeter ton dévolu. Crois-moi, ne perd pas ton temps avec lui. Il est comme ça avec tout le monde.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire qu’il n’est pas à ce dont tu as besoin, ma belle.

Je hausse un sourcil.

— Et j’ai besoin de... ?

— D’un gars gentil, attentionné, qui ne jurera que par toi et qui saura te décrocher la lune s’il le faut.

— Et Simon n’est pas ce genre de gars ?

— Non.

— Donc j’en déduis que tu ne l’apprécies pas.

— Détrompe-toi, je l’aime beaucoup. Tout le monde l’apprécie, c’est juste que... s’interrompt-elle.

— Juste que... ?

— Ne cherche pas à comprendre. Simon, ce n’est pas un garçon comme les autres. Il a des problèmes, et tu n’as pas envie d’y prendre part. Un conseil : garde tes distances !

— Quels genres de problème exactement ?

La sonnerie retentit.

— J’ai anglais, toi math si ma mémoire est bonne ! Dépêche-toi ! Les profs ont horreur qu’on arrive en retard. On se retrouve à l’heure du déjeuner !

Mia file comme l’éclair me laissant seule avec mes interrogations. Je me demande bien d’ailleurs pourquoi je me pose autant de questions au sujet d’un gars dont je viens juste de faire la connaissance et qui plus est me snobe ouvertement. Je suis une fille raisonnable, je devrais m’en tenir aux avertissements de Mia.

J’élude la question et m’empresse de sortir mon emploi du temps de mon sac à dos. Je ne me souviens plus du numéro de ma salle de cours et le couloir est pratiquement désert. Lorsque je retrouve l’information, je fonce en direction de mon cours de math. Je ne vois pas l’heure passer en partie parce que je suis vraisemblablement l’attraction du jour. Je n’ai d’autre choix que de supporter le fait que les projecteurs sont braqués sur moi jusqu’à ce que tout le monde se lasse de la petite New-Yorkaise égarée en terre californienne. Ce n’est qu’une question de jour. D’ici quelques semaines, je suis certaine que je ne me sentirais plus comme une étrangère. Je vais finir par m’habituer. De toute manière, je n’ai pas vraiment le choix.

Simon

Je ne sais pas pourquoi cette petite brune, là, arg, je ne sais plus son nom... C'est quoi déjà ? Sara ? Oui, c'est ça, Sara me perturbe autant. Pourtant elle n'a rien d'exceptionnel. Elle est bien foutue, les proportions idéales. Mais son visage dégage une image somme toute enfantine presque angélique. Elle a l'air timide, fragile, à dix mille lieues des filles que j'aime fréquenter habituellement, pourtant quelque chose me fait dire que ce n'est qu'une couverture. Je suis fou. Je ne la connais pas, et j'ai pourtant l'impression de tout savoir d'elle. C'est la première fois qu'une fille me fait un tel effet. Son regard... je ne pouvais pas détourner le mien. Il renferme une lueur troublante. C'est comme s'il m'avait traversé de part en part. Je perds la tête certainement. Je ne sais même pas pourquoi je perds mon temps à penser à cette fille. Ça n'a pas d'importance, c'est une nana parmi tant d'autres. J'ai toujours fait le choix de ne pas m'attacher au sexe opposé. Pourtant, je ne parviens à me l'ôter de l'esprit. Ça fait une demi-heure que le cours d'anglais a débuté. Jack, mon meilleur pote, mâchouille le bouchon de son stylo à côté de moi, le regard braqué sur les fesses de Mia, sa petite amie de longue date, assise juste devant nous.

Je lui assène discrètement un coup de coude pour le sortir de sa contemplation.

— Hé ! Sa copine, tu sais d'où elle vient ? chuchoté-je.

Jack ne réagit pas. Il a l'air complètement idiot à baver d'amour de la sorte derrière sa copine. Si c'est ça être amoureux, je ne rate rien.

Il me gratifie d'un regard noir et se masse le bras.

— Quoi ?

— L'amie de Mia, elle était dans quel lycée avant ?

— New York, je crois.

— Elle est arrivée quand ?

— Il y a un mois. Pourquoi tu me poses ces questions ?

— Pour rien. Tu peux reluquer de nouveau les fesses de ta petite amie.

Jack ne se fait pas prier pour m'obéir et semble même en tirer une profonde satisfaction. Ainsi la petite Sara est new-yorkaise ? Étonnant, je pensais les filles de là-bas plus exubérantes, un brin snobinardes. Un cliché parmi tant d'autres, je suppose.

Le prof achève son cours. Je m'empresse de saisir mon sac puis suis stoppé net par Mia qui lève son bras et me barre le passage.

— Je t'ai entendu. Tu t'intéresses à Sara ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— C'est mon amie.

Je fronce les sourcils. Je ne vois pas où elle veut en venir.

— Et alors ?

— Je tiens à elle. Sara, ce n'est pas le genre de fille qui serait intéressée par une relation platonique. Passe ton chemin.

— Mia... tente d'intervenir Jack.

Mais elle le fait taire d'un regard noir.

— Nan, j'déconne pas Simon ! Il y a des filles que ça ne dérange pas, et je ne juge pas tes petites affaires. Ta vie privée te regarde. Tout le monde t'apprécie. Mais si tu touches à un seul de ses cheveux, je ne réponds plus de moi. T'es prévenu ! On a déjà eu un drame, pas la peine de reproduire...

— Hé, je te signale qu'il en a tiré les leçons. Il est clean avec les filles qu'il fréquente, me défend Jack.

— Je sais. Mais Sara est mon amie, je veux juste m'assurer qu'il ait intégré l'information. À partir de là, on n'aura aucun problème lui et moi.

— Quoi ? Tu as peur que je lui brise le cœur ? Elle a déjà un copain ? Non, mieux, elle sort d'une relation compliquée et tu te sens le devoir de l'aider ? ironisé-je.

— Ni l'un ni l'autre. Vous n'êtes pas compatibles. N'essaie même pas d'y penser.

— À quoi ?

— À la séduire.

Je ris.

— Aucune chance. Elle ne m'intéresse pas. Tu me connais. Tu sais que ce n'est pas mon genre.

— Parfait, sur ce point on est d'accord. On se voit au déjeuner, enchaîne-t-elle.

Telle une tornade, elle dépose un baiser furtif sur la joue de Jack et se laisse emporter par la foule dans le couloir. Jack et moi marchons côte à côte jusqu'à notre prochain cours commun.

— Je ne sais pas ce que tu as derrière la tête, mais je t'arrête tout de suite. Garde tes distances avec cette fille ! brise-t-il la glace.

— Tu ne vas pas t’y mettre toi aussi, grommelé-je Je vous l’ai dit, elle ne m’intéresse pas.

— Tant mieux, parce j’ai pas envie de me retrouver le cul coincé entre deux chaises si tu vois où je veux en venir.

— L’image est saisissante ! me moqué-je.

— Je ne plaisante pas. La dernière fois, ça a failli mal finir. Si tu as besoin d’un peu d’aventure, jette ton dévolu sur une autre fille. On ne manque pas de choix, surtout toi. Je croyais que tu batifolais de nouveau avec Linda ces derniers temps, dit-il.

— C’est le cas.

— Super, ça, c’est une bonne distraction ! plaisante-t-il.

Jack paraît rassuré et m’assène une petite tape amicale sur l’épaule.

— À qui le dis-tu !

Même si l’image de Linda, divine brune aux formes généreuses me revient en mémoire, je n’arrive pas à éclipser celle de Sara. Et c’est encore pire maintenant après la discussion qu’on vient d’avoir. On dit souvent qu’on est davantage attiré par ce qu’on ne peut pas avoir. Objectivement, je dirais que je suis sacrément tordu. Mais ça n’ira pas plus loin. Je ne mange pas de ce pain-là. J’ai suffisamment appris de mes erreurs pour ne pas les commettre une seconde fois et je sais flairer les ennuis quand ils approchent. Cette fille n’est pas comparable à Linda. Aucun risque que je change mon fusil d’épaule.

Sara

La première moitié de la journée s'est plutôt bien passée si on s'attache à oublier le type imbu de lui-même de ce matin. Quand midi sonne, je m'empresse de retrouver Mia dans la cohue qui mène jusqu'à la cafétéria. Je grimace en remarquant que le type de ce matin est à côté de Jack. Si je n'ai pas voulu voir l'évidence, maintenant les choses sont claires. Simon machin-chose est le meilleur ami de Jack qui lui-même est le petit-ami de Mia, en quelque sorte, me voilà condamnée à croiser son chemin tous les jours. Espérons qu'il fasse preuve d'un minimum de jugeote pour ne pas rendre la situation encore plus embarrassante.

Nous faisons la queue pour prendre un plateau.

— Ta matinée s'est bien passée ? questionne Mia.

— Très bien, hormis le prof de math Monsieur Jackson qui a l'air d'une vraie peau de vache, je pense que je survivrais à une année ici.

— Quoi ? C'est si différent de New York ? intervient Simon d'un air sarcastique.

Il n'a pas pu s'en empêcher, c'est plus fort que lui. La provocation est un art qu'il doit cultiver depuis longtemps.

— C'est différent.

— Il y a moins de gens fréquentables, de potentiels petit-amis friqués, de prof condescendants peut-être ?

— Non... non... ce n'est pas ce que je voulais dire... tenté-je de me défendre en bégayant.

D'ailleurs, je ne vois même pas pourquoi j'ai besoin de le faire. Il m'énerve. Je déteste quand je perds mes moyens !

— N'embête pas mon amie, laisse-la tranquille ! le houspille Mia. Ne fais pas attention à lui, c'est un rabat-joie ! Si tu prends pour argent comptant tout ce qui sort de sa bouche, crois-moi tu vas frôler la crise de nerfs. Le mieux est de l'ignorer, dit-elle avant de tirer la langue à Simon.

— Les manières de ta petite amie laissent à désirer, fait observer ce dernier à Jack.

— Tu vois ? Ignore-le, insiste-t-elle.

Immédiatement, Simon retombe dans le mutisme. Mia me bassine sur ses mésaventures de l'année dernière avec Monsieur Jackson. Pas de doute, mon nouveau prof de math est un tortionnaire. Jack parle football avec Simon et la situation semble s'être normalisée. Si l'on pouvait au moins passer le repas sans avoir envie de s'étrangler les uns les autres, cela pourrait être sympa. Façon de voir les

choses. Vaut mieux périr l'estomac plein que vide à ce qu'on dit.

Après avoir pris un plat et un yaourt, plateau en main, Mia aperçoit Mike et Naomi assis à une table de huit. Ils nous font signe et Mia s'empresse d'ouvrir le chemin jusqu'à leur table. Ensuite, elle pose son plateau et je m'assois à côté d'elle. Jack lui fait face et Simon prend la chaise libre en face de la mienne. Le repas est plutôt calme. Il faut dire que nous nous évitons du regard l'un l'autre, notre attention tournée vers nos amis. La conversation ne tarit pas, passant du sport, à la mode, aux prochains événements mondains... Bref, je n'ai pas grand-chose à dire. En fait, j'ai plutôt peur de faire mauvaise figure en parlant trop. La première impression est déterminante et je préfère de loin passer pour une fille timide qu'extravertie. En parlant de fille extravertie, en voilà justement une qui ne manque pas de culot. Une brune plantureuse, celle qui a happé mon regard ce matin et celui de Simon, débarque telle une tornade coupant court à la conversation pour s'asseoir sur les genoux de ce dernier et l'embrasser langoureusement. À ce rythme-là, elle va finir par l'aspirer.

Simon semble avoir le souffle court lorsque leur baiser s'arrête. Personne n'en a perdu une miette, les regards sont rivés sur eux. Simon paraît gêné. La brune semble remarquer ma présence et mon air outré.

— On ne sait encore jamais rencontrées, moi c'est Linda, se présente-t-elle en me tendant la main.

— Sara.

— Tu sais qu'il y a des chaises ? lui fait remarquer Jack.

— Je ne serais jamais aussi bien assise que je le suis actuellement, minaude-t-elle.

Elle se rue pour la seconde fois sur les lèvres de Simon. Sa main droite presse sa nuque. La gauche se positionne dans ses cheveux. Simon, lui, à la main droite bien ancrée sur le postérieur de sa petite amie. Pas de doute, il se moque bien de l'endroit où ils se trouvent. S'ils continuent ainsi ils ne vont pas tarder à s'accoupler devant tout le monde.

Je détourne le regard et croise celui écorché de Mia qui m'adresse un clin d'œil rieur. Alors que les deux amants ne cessent de se bécoter, tout le monde détourne son attention de nouveau sur Mia qui n'a pas son pareil pour dissiper les moments de gêne.

— Qu'est-ce qu'on fait ce soir ? Il serait dommage de ne pas profiter des beaux jours qu'il nous reste avant la fin de l'été, et puis en plus c'est le premier soir de Sara parmi nous. Pique-nique sur la plage ?

Mike, Naomi et Jack opinent de la tête. Les deux autres sont trop concentrés pour avoir entendu quoi que ce soit.

— Ce soir ? Non, je ne peux pas, refusé-je.

— Allez ! C'est notre première soirée ensemble ! Tu fais partie du groupe maintenant, tente de me convaincre Mia.

— C'est un soir de semaine, fais-je observer.

— Et alors ? demande Mia.

— Ma mère ne me donnera pas l'autorisation.

— J'en fais mon affaire, dit-elle décidée à ne pas lâcher le morceau.

— Ne perd pas ton temps, c'est une fille à maman. Elle n'a pas envie de braver l'autorité parentale ! Si elle ne veut pas venir, il y aura plus de bières pour nous, intervient Simon.

— La ferme, on ne t'a rien demandé ! s'énerve Mia.

Cette fois, j'ai une mitraille à la place des yeux. Simon sursaute même quand mon regard se pose sur lui. Je fulmine intérieurement. Qu'est-ce qu'il a à la fin à me chercher des noises constamment ? Qu'est-ce que j'ai bien pu lui faire pour mériter autant de mépris de sa part ? Il ne me connaît même pas.

Sa brune glousse comme une dinde.

— Moi, je peux venir, dit-elle.

C'en est trop ! Puisque c'est comme ça, je relève le défi ! Je serai de la partie.

— Pas la peine, je trouverai une solution. L'affaire est réglée, tu peux compter sur moi : huit heures sur la plage Del Monte. J'ai plus faim. J'ai oublié qu'il fallait que je passe au secrétariat. J'y vais, on se voit plus tard m'excusé-je.

Je prends rageusement mon sac, mon plateau et tourne les talons sans tarder. Plutôt crever que passer une seconde de plus à admirer cet idiot rouler des pelles à sa poupée gonflable et me taxer de tous les maux. Il devra trouver un autre punchingball ! Sale con !

Simon

— C'est quoi ton problème ? Qu'est-ce qui tourne pas rond chez toi ? s'emporte Mia.

Jack pose sa main sur la sienne pour tenter de la raisonner, mais elle la retire violemment. Mon attitude belliqueuse envers sa nouvelle meilleure amie est visiblement la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

— Désolé, je ne voulais pas faire fuir ta petite protégée. C'est sorti tout seul, dis-je.

— Du calme, vous n'allez pas vous crêper le chignon pour si peu, intervient Linda.

Elle se penche pour me baiser le cou et je comprends au hochement de tête réprobateur de Mia que ce n'est pas de son goût. Peu importe, elle devra s'y faire. Je ne vais pas changer du jour au lendemain. Après tout, on n'a qu'une vie et j'entends bien profiter de la mienne comme je l'entends.

Mia se lève de table, déterminée à ne pas en supporter davantage.

— On ferait mieux d'y aller. Tu viens, Jack ?

Sa question sonne comme un ordre. Je ne m'étonne pas de voir mon meilleur ami lui obéir au doigt et à l'œil. On dit que l'amour rend aveugle, à ce stade-là, je pourrais presque croire que Jack s'est lui-même crevé les yeux.

Ils prennent leurs plateaux.

— À tout à l'heure, dit mon meilleur ami.

— Nous aussi on a des trucs à faire, s'enfuient Naomi et Mike.

Ne reste plus que moi en charmante compagnie. Eh bien, étant donné qu'il me reste dix minutes de répit avant la reprise des cours, je compte bien en profiter. Je ferme les yeux pendant que la langue de Linda s'aventure vers le lobe de mon oreille. Je ne devrais plus penser à rien d'autre qu'à me détendre, et pourtant même après qu'elle soit partie, Sara occupe encore mes pensées. La culpabilité peut-être ? OK, je n'ai pas été très tendre avec elle. Je n'ai pas pu m'empêcher de la railler pour voir ce qu'elle avait dans le ventre et force est de constater qu'elle a du caractère. Elle n'a pas l'air de se laisser marcher sur les pieds. Mais pour autant, elle a tout de même pris la fuite pour éviter le conflit. C'est un paradoxe cette fille. Elle donne l'impression que quelque chose la retient, quelque chose qui l'empêche de se libérer et de vivre pleinement.

À l'idée de la revoir ce soir, je me dis que ce n'est pas vraiment une bonne idée. Néanmoins, même si elle n'a pas l'air d'être décidée à outrepasser les règles maternelles, je suis certain qu'elle viendra. J'ai lu sa détermination à me tenir tête dans son regard. Elle sera là et moi aussi avec mes doutes. J'ai juré de ne pas jouer au con avec elle, de ne pas l'approcher et je ne mesure pas encore dans quel

pétrin je viens de me fourrer.

Je jette un regard inquiet à ma montre. Il reste un peu plus de cinq minutes avant que les cours reprennent, ce qui nous laisse tout juste le temps de nous lever, déposer nos plateaux à la sortie du réfectoire.

Je repousse Linda. Ses bras encerclent toujours ma nuque.

— On se voit ce soir ?

— Non, tu sais que je ne peux pas. Et puis, tu as entendu, on se réunit à vingt heures sur la plage.

— Invite-moi.

Je souffle et décolle ses bras possessifs de ma nuque.

— Ce n'est pas possible.

— À cause de Mia ?

— Non. Écoute, on n'est pas un couple, tu le sais. Ça a toujours été comme ça entre nous. Tu viens, on se voit, on passe un peu de bon temps ensemble et ça s'arrête là.

— Justement, ce soir pourrait être l'occasion de passer un bon moment, susurre-t-elle d'une moue séductrice.

— J'y réfléchirai.

Elle consent enfin à se lever. À la sortie de la cafétéria, nous prenons chacun une direction opposée. L'après-midi débute avec un cours d'histoire. La sonnerie retentit tout juste au moment où je vise la porte de notre salle de cours. Sara est déjà postée devant. Nos regards se croisent. Très vite, elle détourne son attention sur le livre qu'elle tient en main. J'en déduis qu'il en sera toujours ainsi entre nous. En même temps, je l'ai bien mérité.

Je m'approche et m'adosse au mur derrière elle. D'autres élèves m'imitent.

— Je m'excuse pour tout à l'heure. Je ne voulais pas te blesser.

Sara ne cille pas, ne tourne même pas la tête. Elle fait bouger son index sur les lignes du texte qu'elle fait semblant de lire. Mes paroles sont tombées dans l'oreille d'une sourde. Soit elle veut me faire payer mon insolence, soit elle ne m'a pas entendu. La première hypothèse semble plus vraisemblable.

— OK, très bien, je vois, tu boudes. Dans un sens, je l'ai mérité. M'enfin, je ne pensais pas que tu serais ce genre de filles...

Peu importe ce que je dis, j'ai le sentiment qu'elle est fermement résolue à ne plus m'adresser la parole. Finalement, je trouve ce petit jeu amusant. Je suis curieux de voir combien de temps elle va pouvoir tenir.

La porte s'ouvre, elle s'assoit au milieu de la classe. Fait exprès, je prends la place vide à ses côtés. Elle ne m'accorde même pas un regard. Elle est coriace. Le cours se déroule sans heurt. Madame Allen, notre prof, demande à l'un de nous de bien vouloir communiquer le dernier cours à Sara. Immédiatement, je lui tends mes feuilles. Sara ne bouge pas. Je lui agite mon cours sous le nez pour la faire réagir.

Madame Allen nous observe. Sara se sent obligée de me considérer.

— Merci, me dit-elle, un sourire forcé sur les lèvres.

Alors, je lui souris.

Sara

Je ne pensais pas que remercier quelqu'un m'écorcherait autant la bouche, mais je crois que son petit air satisfait y est pour beaucoup. Ce que j'aurais aimé lui faire bouffer ces fichues feuilles ! Pas sûr que Madame Allen aurait apprécié.

Les cours sont terminés, je viens juste de rentrer à la maison. Je pose mon sac sur mon bureau et tente d'oublier cette journée ainsi que Simon et son satané sourire sarcastique qui m'agace tellement... Pour le moment, je n'ai qu'une envie : m'enfermer dans ma chambre noire et y développer les dernières photos que j'ai prises. Immédiatement, l'odeur des produits chimiques m'apaise. C'est mon refuge. Ici, j'ai l'impression d'être libre. Il n'y a personne pour m'observer, personne pour me déranger. La lumière est interdite. Il n'y a que moi, mes états d'âme et les photos. Durant quelques minutes, ça fait un bien fou de s'isoler.

Je suis en train d'épingler les clichés que je viens de développer sur les cordes tendues au-dessus de ma tête quand j'entends frapper à la porte.

— Chérie, Mia est arrivée. Elle t'attend dans la cuisine. Je lui ai offert à boire.

— Merci, maman. J'arrive tout de suite, j'ai presque terminé.

Je n'ai pas vu l'heure passée. Mia et moi devons aller ensemble à notre petite réunion de groupe. Nous sommes supposées partir d'ici à dix-neuf heures. Je suppose que nous aurons un peu de retard. Je n'en reviens pas, avec quelle facilité ma mère a accepté l'idée que je sorte en semaine qui plus est un lundi. J'ai eu à peine le temps de le lui demander qu'elle était déjà au courant. Mia s'était permis de l'appeler pour la supplier de me laisser y aller. Je suppose que ma mère n'a pas eu le cœur de le lui refuser. C'est l'effet que Mia fait à la plupart des gens. Elle arrive à les convaincre sans lever le petit doigt. J'aimerais être dotée des mêmes facultés.

J'épingle la dernière photo, m'essuie les mains sur mon jean et m'empresse de descendre après avoir récupéré mon sac sur le lit.

Mia est accoudée au bar de la cuisine, un verre de jus de fruit à la main.

— Bien, alors on y va !

Elle saute du tabouret pour me rejoindre.

— Passez une bonne soirée les filles, nous salue maman.

Celle-ci s'affaire à la découpe de courgettes pour le dîner. Elle repose le couteau de cuisine sur la planche à découper, s'essuie les mains sur son tablier et nous accompagne jusqu'à l'entrée.

— Bonne soirée, Madame, dit Mia.

Mia s'en va en direction de sa voiture.

Je me tourne vers ma mère.

— Tu es sûre que ça ne te dérange pas ? Je peux encore annuler.

Maman fait un pas en avant, encercle mon visage de ses mains et me baise le front.

— Pas du tout ma chérie. Tu viens juste de te faire des nouveaux amis, c'est un nouveau départ pour toi. Amuse-toi et ne rentre pas trop tard. Minuit tout au plus. J'ai confiance en toi. Promets-moi seulement de ne pas boire d'alcool !

— Maman...

— J'ai été jeune avant toi. Je sais comment se déroulent ce genre de soirées. Promets !

— C'est promis.

Maman semble soulagée. Elle sait que je ne romps jamais mes promesses. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans la jeunesse de ma mère pour que l'alcool soit un sujet si sensible, mais j'imagine qu'il n'y a pas de souvenir réjouissant à la clé. J'ai tenté à maintes reprises de la faire parler, mais elle n'a jamais rien lâché. Rien d'étonnant, maman est un roc.

— Allez, file ! Mia s'impatiente.

Je dirige mon regard vers la concernée qui tapote le volant tout en nous observant. J'embrasse maman à la va-vite et cours jusqu'à la voiture. Je lui fais un signe, puis nous nous mettons en route vers notre destination.

— Merci d'avoir parlé à ma mère.

— Elle n'a pas été difficile à convaincre. Ta mère est la douceur incarnée. Si tu veux, on peut faire l'échange. La mienne est psychorigide au possible.

— Pourtant tu es là ! lui fais-je observer.

— Grâce à mon père, il a souvent le dernier mot et parvient toujours à la raisonner. Ce n'est que le début des cours. Il est normal qu'on prenne un peu de bon temps. On va passer une bonne soirée, conclut-elle, un clin d'œil complice pour ponctuer sa phrase.

Son regard se focalise de nouveau sur la route, et j'admire le paysage par la fenêtre jusqu'à ce que Mia se gare sur un parking en bord de plage. Nous ôtons nos chaussures. Un petit chemin dans le sable nous permet d'éviter les mauvaises herbes et de rejoindre les autres. Ils sont déjà réunis autour d'un feu de bois, papotant, riant et buvant quelques bières. Il y a des saladiers sur le sol rempli de victuailles pour la soirée. Quelqu'un a apporté un poste de musique. Alors que nous approchons, je perçois les paroles de « You've got the love » de Florence and The machine. Je discerne deux formes qui me semblent être celles de Naomi et Mike, en train de danser. L'ambiance est bon enfant. Je devrais probablement baisser ma garde pour la soirée.

Le soleil surplombe encore la mer, magnifique, parée d'une teinte orangée. Je ferme les yeux un instant et apprécie la brise marine qui caresse mon visage. C'est une belle soirée d'été.

Chapitre Trois : Trêve de plaisanteries.

Simon

Finalement, j'ai préféré ne pas inviter Linda quoique je loupe certainement une occasion de conclure. Je sais que Mia ne la porte pas spécialement dans son cœur.

Nous sommes tous assis au coin du feu et je ne peux pas m'empêcher d'observer Sara. Elle parle peu, semble rester volontairement en retrait. La Sara timide est de retour. Ce n'est pas celle qui m'a snobé ouvertement en cours. Elle rit à toutes les blagues idiotes de Mike. Elle est magnifique quand elle rit, ses fossettes apparaissent, ses yeux pétillent de vie. La légère brise du soir fait voler ses cheveux autour de son visage. Je ne me suis pas trompé : elle ressemble à un ange. Dans ses mains elle tient un verre de jus d'orange. Elle a l'air d'une petite fille sage. Je suis peut-être le seul à voir qu'il n'en est rien. Il y a un feu qui brûle en elle et qui ne demande qu'à exploser. Il n'est que lueur, mais il deviendra fournaise si quelqu'un prend le temps de s'y consacrer. Et quelque chose me dit que personne ne s'y est penché. Je devrais éviter d'y penser. Et pourtant Sara m'obsède, me captive. Elle a quelque chose que les autres n'ont pas. Je n'aurais pas l'occasion de le découvrir, je me suis juré de ne rien faire. Mia me tuerait sinon. D'ailleurs, elle nous surveille. Elle me jette de temps en temps un regard averti, l'air de dire « pas touche. ».

J'accuse réception du message.

Mike me donne un coup de coude, puis se penche vers moi.

— Tu vas lui foutre la trouille. Arrête de la manger du regard comme ça. On dirait que tu t'apprêtes à te jeter sur elle d'un instant à l'autre, chuchote-t-il à mon oreille.

Je ne réponds rien, gêné. Je ne pensais pas que mon trouble était si évident. Je me rends compte que tout le monde semble l'avoir perçu. C'est la raison probablement des regards assassins que ne cesse de m'adresser la petite copine de mon meilleur ami. Je lève ma bière dans sa direction et bois au goulot. Une goutte roule sur mon menton que j'essuie du revers de la main.

Je viens de finir ma bière. Je la jette dans un bac rempli d'autres bouteilles vides. Mia est obsédée par l'environnement et toutes ces conneries, comme si le tri allait nous sauver.

Je prends une autre bouteille dans la glacière et croise enfin le regard de Sara. Elle me sourit. Tiens, c'est une première. J'ouvre ma bière à l'aide d'un décapsuleur et la lui tends. Elle secoue la tête.

— Allez, prends-la ! Ça ne va pas te tuer. Si tu as peur de te ridiculiser en finissant la soirée ivre, rassure-toi, il te faudra en boire plusieurs d'affilés pour y parvenir.

— Tu as l’air de t’y connaître, lâche-t-elle, glaciale.

— OK, je vois, j’avais raison, dis-je en portant le goulot à mes lèvres pour boire d’une traite la bouteille et ainsi la provoquer.

— À propos de quoi ? demande-t-elle.

Je garde volontairement le silence durant quelques secondes, histoire de la faire mariner.

— Tu es une fille à maman.

— Fous-lui la paix ! Elle t’a dit non ! gronde Mia.

— Aïe ! Tout doux le chien de garde.

Une sonnerie brise la tension ambiante. Sara fouille dans son sac. C’est son portable. Elle se lève sans un mot et s’éloigne un peu plus loin sur la plage pour répondre.

Je l’observe marcher de dos.

— C’est quoi ton problème ? attaque Mia.

— Je voulais simplement être sympa. Je lui ai proposé une bière.

— Elle n’en voulait pas !

— Hé, du calme ! On est là pour passer une bonne soirée. Ce n’est pas en vous disputant qu’on va y arriver, nous raisonne Jack.

— Dans ce cas, dis à ta petite amie qu’elle n’a pas besoin de jouer les chiens de garde.

— Je t’ai dit de lui foutre la paix !

— Sinon ?

— Je te botterai les fesses, tu peux le croire, menace Mia.

— Simon, lâche l’affaire, intervient Jack.

— Quelle affaire ?... Quoi ? Je n’ai pas de vues sur elle ! me défends-je.

— On ne dirait pas à voir ta tête, fait observer Naomi.

— C’est pas ça le problème. Tu n’arrêtes pas de lui sauter à la gorge à la moindre occasion. Elle vient juste d’arriver. Merde ! Tu peux la laisser respirer ? hurle Mia.

— Très bien, vous avez gagné ! J’irais m’excuser si ça peut te faire plaisir.

— Ce serait sympa en effet. Et que tu changes d’attitude vis-à-vis d’elle également. Je ne sais pas ce qu’elle t’a fait pour que tu la détestes à ce point...

— Ou ce qu'elle n'a pas fait, ricane bêtement Mike en donnant un coup de coude dans les côtes de Jack.

Je préfère ne pas relever sa remarque. Mike a toujours le chic pour débiter des stupidités. Je cherche Sara et l'aperçois quelques mètres plus loin, assise, les pieds dans l'eau, le téléphone rivé à l'oreille. Elle fait de l'ombre au soleil. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est plus fort que moi, je ressens le besoin de la bousculer.

Sara

Sauvée par le gong ! Je ne me fais pas prier pour prendre mes jambes à mon cou. Je m'éloigne du groupe ce qui ne m'empêche pas d'entendre Mia mettre les pieds dans le plat.

— C'est quoi ton problème ? demande-t-elle.

Une dispute est sur le point d'éclater. Je n'entends pas ce qui suit. Je décroche. C'est Anna. Je m'inquiète qu'elle m'appelle aussi tard.

— Hé ! Quoi de neuf ? Il y a un problème ?

— Est-ce que le fait que ma grande sœur me manque est un problème selon toi ?

Je ris. Anna est une bouffée d'air frais. J'ai un pincement au cœur en entendant sa voix. J'aimerais tellement être allongée sur son lit à l'entendre me raconter ses faits et gestes dans le détail, ses disputes avec Josh, les bourdes de mon père, ses prises de bec avec sa meilleure ennemie. Jusqu'ici, on n'avait jamais été séparées elle et moi. Ça me fait bizarre de me rendre compte qu'à la moindre contrariété, je ne pourrais pas me précipiter chez elle ni elle venir à la maison. Nous sommes toujours aussi complices malgré la distance, c'est juste que ma sœur me manque terriblement.

Je m'assois à même le sable, car j'ai le sentiment que la discussion va s'éterniser. Anna fait la conversation à elle toute seule, me parle de ses amis et dans le lot d'un gars mignon qui suit le même cours de bio qu'elle. Je sens de l'admiration dans sa voix et quelque chose me dit que ma petite sœur est en train de tomber amoureuse une fois de plus. Je ne compte plus les histoires d'amour de ma sœur. Je ne sais pas comment elle fait pour aimer autant de garçons à la fois, quand moi, je n'ai pas été encore capable de m'attacher à un seul. Bien sûr, je suis sortie avec des garçons, mais ce n'est jamais allé au-delà d'un mois de relation, car je ne ressentais pas le même besoin qu'Anna de leur coller aux basques à longueur de journée. Anna est pleine d'entrain et je l'entends sourire en détaillant la beauté de son nouveau camarade. Elle me rassure, promet que mon père et ma belle-mère vont bien. Je l'entends hurler après Josh qui vient vraisemblablement de débarquer dans sa chambre et de s'asseoir sur son ordi. Il se bat avec elle pour lui arracher le téléphone des mains et Anna finit par céder. Mon petit frère me taquine et me demande si je ne regrette pas d'avoir quitté New York, la ville qui ne dort jamais pour un trou perdu californien, mais je lui tiens tête. Il finit par capituler et rend son portable à Anna. La conversation reprend et s'enchaîne sur ses premiers cours de conduite. Je lui avais promis que dès l'obtention de son permis nous irions faire une virée shopping toutes les deux pour fêter ça et que je la laisserais conduire. Ça ne pourra plus se faire. En tout cas, pas dans l'immédiat. Je ne suis censée revenir à New York que pour les vacances de Noël. Je ne pense pas qu'Anna décroche son permis avant cette date.

— Quand est-ce que tu viens nous voir ?

— Anna, tu sais bien que je ne pourrais pas venir avant Noël.

— Tu pourrais venir pour les prochaines vacances, papa t’enverra un billet ! Allez, je t’en prie !
Accepte, tu nous manques !

— Je ne peux pas. Il y a ma mère. Allez, trois mois, ce n’est pas la mer à boire !

— Pffff... Ça équivaut à l’éternité, soupire-t-elle. Allez, Sara ! Je suis sûre que ta mère sera d’accord.

— Elle le sera, mais je suis déjà censée passer Noël avec vous. Ce sera les seules vacances que je pourrais passer avec elle avant longtemps. Je ne veux pas qu’elle soit seule.

— Elle n’est pas seule, il y a Phil !

— Ce n’est pas pareil. C’est non, je reste ici.

— J’aurais au moins essayé, conclut-elle déçue.

J’entends des pas approcher derrière moi et pivote instinctivement la tête.

— Écoute, il faut que je te laisse. Je te rappelle. À très vite, je t’aime, conclus-je.

— Je t’aime aussi Sara.

Je raccroche et fourre mon portable dans la poche avant de mon jean. Simon choisit toujours son moment pour faire irruption.

— Je peux ?

J’acquiesce. Il s’assoit à côté de moi.

— Un petit ami ? questionne-t-il.

Je me demande bien ce que ça peut lui faire.

— Non, c’était ma sœur.

— Oh, elle est restée cloîtrée chez tes parents et elle t’en veut à mort ? ironise-t-il.

— Demi-sœur, du côté de mon père. Elle est restée à New York, avec mon frère et notre père.

— Oh, je vois, désolé.

— De quoi ? De te conduire comme un idiot ?

Il rit.

— On n’a pas vraiment démarré du bon pied toi et moi. Je suis désolé. Je ne voudrais pas que tu penses que j’ai une dent contre toi. Ce n’est pas le cas. Je ne suis tout simplement pas doué pour me montrer sympathique.

— Je l'avais remarqué, souligné-je.

Il se frotte le menton, pensif.

— Que dirais-tu de faire table rase du passé, de nous comporter de manière plus adulte à partir de maintenant ? Je crois qu'on s'est mal jugé.

J'ai du mal à le croire. Il souffle tellement le chaud et le froid que je ne sais plus sur quel pied danser avec lui. Est-ce une stratégie pour apaiser les tensions au sein du groupe ou le pense-t-il vraiment ?

— C'est sincère ?

Il hoche la tête.

— OK, ça me va.

Il se lève, content de lui.

— On les rejoint ?

Je lui tends ma main et il m'aide à me relever. Tout le monde nous observe.

Simon

Je ne pensais pas qu'elle baisserait les armes aussi facilement. Sa main est froide et douce. Une fois debout, Sara l'ôte de la mienne et j'ai soudainement la sensation qu'elle s'éloigne. Nous marchons côte à côte. Je ne sais pas pourquoi, je ne saurais l'expliquer, mais j'ai très envie de glisser à nouveau ma main dans la sienne. Le toucher de sa peau ne me laisse pas insensible. C'est comme si elle avait un pouvoir invisible sur moi, capable de tirer le meilleur comme le pire de ma personne.

Nous nous asseyons côte à côte. Mia en est bouche bée. C'est presque jubilatoire de la voir ainsi, estomaquée. La soirée va bon train et l'incident semble oublié. Dans l'ensemble, je passe une bonne soirée. Je ne peux pas m'empêcher de temps à autre de lui jeter un regard. Sara ne tourne jamais la tête, mais chaque fois que je l'observe, je sais qu'elle en a conscience. Sa mâchoire se crispe, sa nuque se raidit, elle déglutit. Je la mets mal à l'aise. Sa main droite repose sur le sable à quelques centimètres à peine de la mienne. Je pourrais encore la toucher si je le voulais. Ses doigts sont fins, longs, dépouillés de tout ornement. Sara a de belles mains.

Je fais glisser timidement la mienne sur le sable et creuse un sillon. Nos mains sont tellement proches que si elle faisait un geste, elle pourrait par inadvertance frôler la mienne. J'en suis presque à prier pour qu'elle le fasse. Allez, fait-le Sara ! Bouge ! Si nos mains se frôlent, c'est le signe que je devrais peut-être rendre les armes. Si elles se touchent, je ne serais plus capable de tenir ma promesse de ne pas l'approcher.

Mais sa main reste désespérément inerte. D'autres mains en revanche s'agitent énergiquement devant moi.

— Hé, tu es là ! Tu rêves ? s'exclame Jack qui claque des doigts sous mon nez.

— Excuse-moi, tu disais ?

— À quoi tu pensais ?

— Rien d'important.

— Je parie que tu pensais à Linda. Ça a l'air de bien marcher entre vous en ce moment, fait observer Mike.

Sara m'observe, recule sa main. Merde ! Mike a toujours le chic pour casser l'ambiance.

— Le jeu de la bouteille, ça te dit ? coupe mon meilleur ami.

J'acquiesce. À vrai dire, je m'en fiche. Tout ce que je vois, moi, c'est que je devrais m'en tenir à ma dernière résolution. Ce n'est définitivement pas le moment pour moi d'entamer une relation et je ne suis plus sûr que l'occasion se présente. L'avenir est un concept qui m'est tout sauf familier.

Tout le monde s'active. Mike dispose une bouteille de bière vide sur le sol et la fait tourner énergiquement. Les tours s'enchaînent, mais je reste distrait. Ma source de distraction ne m'aide pas vraiment à participer aux événements. Sara éclate de rire alors que Mike et Jack se courent après, le premier trébuche et entraîne la chute du second. Je me force à rire, mais le cœur n'y est pas.

— Et le meilleur pour la fin, le baiser ! Qui seront les heureux élus ? lance Mia, un peu éméchée.

— Sans moi, je ne participe pas, tente de se retirer Sara.

— Non, non, non, tu n'as pas le droit de te retirer avant la fin du jeu ! Et puis on n'a même pas encore tourné la bouteille, ça ne tombera peut-être pas sur toi, réplique Mia.

Sur ce, Jack s'exécute et fait tourner la bouteille. Mia ne la quitte pas des yeux, attentive. Lorsqu'elle s'arrête sur moi, elle blêmit. Instinctivement, Jack serre de manière possessive les hanches de sa petite amie pour marquer son territoire. Le message est clair, il n'a aucune envie que je bécote sa nana.

— À toi l'honneur, enchaîne Mike.

Je fais tourner la bouteille avec force espérant ainsi qu'elle ne nous mettra pas dans une position délicate Sara et moi. Fatalement, allez savoir pourquoi, c'est ce qui se produit. Nous échangeons un regard gêné. Sara rougit. Elle n'en est que plus jolie.

— Qu'est-ce que vous attendez ? s'empresse Naomi.

— Non, je... je... suis désolée... bégaye Sara.

— Oh, allez ! Ce n'est qu'un baiser de rien du tout. Ne me dit pas que tu n'as jamais embrassé un garçon ? la taquiné-je.

— Tu peux l'embrasser sur la joue, ça marche aussi, lui vient en aide Mia.

— Hors de question, les règles sont les règles, tu nous le répètes assez, se renfrogne Naomi.

— Je ne peux pas, c'est trop personnel, refuse-t-elle.

Sara nous regarde chacun à notre tour, gênée.

— Ce n'est pas grave... dis-je pour passer à autre chose.

— Dans ce cas, si elle ne le fait pas, tu dois lui donner un gage, intervient Mike.

Je réfléchis à ce que je pourrais choisir et lui tends la seule bouteille de bière encore pleine.

— Bois une gorgée.

Sara secoue la tête. Je tente de lui forcer la main.

— Une gorgée, essaye.

— Non, je n'ai pas l'âge pour ça.

— Aucun de nous ne l'a. On s'en fiche. Personne ne va te dénoncer. Tu ne vas pas finir en prison pour une malheureuse bière !

— J'ai toute la vie devant moi pour ce genre de choses.

— C'est ce que tu crois ! La vie est courte, tu ne sais pas ce qui va t'arriver demain. Tu pourrais mourir, avoir un accident ! lancé-je énervé.

C'est fou le nombre de limites et de barrières que cette fille s'impose. J'ai l'impression d'avoir voulu attenter à sa pudeur en lui proposant une malheureuse bière. Mon emportement a quelque peu cassé l'ambiance. Tous évitent mon regard. Eux, ils savent. C'est sans doute ce qui explique leur mutisme. J'ai même envie de les étrangler parce que chaque fois qu'on aborde le sujet, je vois la compassion animer leur regard et je n'en ai rien à foutre de leur foutue pitié. Elle ne rendra pas la réalité plus supportable. Il n'y a que Mia qui ose encore me tenir tête, tous les autres me pardonnent aisément mes caprices. Je suis de plus en plus exécration au fil des jours et ils seraient prêts à me baiser les pieds. Ça fait longtemps que j'attends que quelqu'un me mette un bon coup de pied au cul.

Sara évite toujours mon regard. Ses épaules sont affaissées comme si elle souhaitait s'enfoncer six pieds sous terre. Je lui avais promis de faire des efforts, et voilà qu'une fois encore je m'emporte.

Je me lève. Cette fois, leurs regards se redressent, curieux.

— Très bien, dans ce cas, tu peux au moins m'offrir une danse, dis-je, tendant ma main vers elle.

Sara bascule la tête en arrière pour me regarder et hésite.

— Tu ne peux pas refuser. Promis, il n'y aura rien de personnel. Je sais rester sage. Ce n'est qu'une danse, ensuite, tu seras libre de tout engagement.

Sara interroge Mia du regard. Cette dernière hoche discrètement la tête. La main de Sara se glisse dans la mienne et je la hisse sur ses deux pieds. Elle reste silencieuse. « Demon » d'Imagine Dragons résonne, mais je fais signe à Mike de choisir un autre morceau. Le morceau qu'il choisit ne pouvait pas mieux tomber. « Say something » de Cristina Aguilera. J'observe les joues rosies de Sara et je sais déjà que les prochains jours seront une lutte permanente contre moi-même.

Sara

Je ne sais pas quoi faire de mes mains. Mon cœur cogne à tout rompre dans ma poitrine. Je me sens gauche et soudain nerveuse. Il me rend nerveuse. Je n'arrive toujours pas à le comprendre. Des notes de piano résonnent en harmonie avec le bruit des vagues. La brise marine agite mes cheveux quand Simon prend possession de ma main droite, puis caresse ma paume. Ses doigts glissent naturellement sur ma peau et s'immiscent entre les miens de sorte qu'ils se soudent entre eux. Sa main gauche se pose sur ma hanche. Elle est chaude. Nos corps se rapprochent. Soudain, ma respiration s'accélère alors que sa tempe vient se coller à la mienne. Je peux sentir sa joue frôler la mienne. Elle est douce. Il sent bon et son parfum m'enivre. Je ferme les yeux parce que j'ai peur de perdre l'équilibre. Je ne me rends même pas compte qu'il mène la danse. Mes pieds suivent naturellement le rythme. Plongés dans le noir, mes sens sont décuplés. Ma peau paraît plus sensible.

Simon respire fort, sa poitrine se soulève rapidement. Je peux presque entendre battre son cœur. Mes pieds s'enfoncent dans le sable et me procurent la sensation d'avoir quitté la terre, de voler sur un nuage, au-dessus des montagnes. Je suis un électron libre. Je me sens étonnamment bien. Mon pouls s'apaise, ma respiration se calme. J'ai peur de m'assoupir. Je pourrais aussi bien être en train de rêver. Sa paume descend un peu plus bas dans mon dos et m'arrache un frisson. Mon corps s'éveille. Je n'entends plus aucune note de musique alors j'ouvre les yeux. Nous nous mouvons encore. Surprise, je recule, puis Simon me libère de son étreinte.

Je ne sais pas quoi dire. Je ne sais même pas ce qu'il vient de se passer ni même si l'on peut considérer qu'il se soit passé quoi que ce soit. Simon ne dit rien, il m'observe. Je n'arrive pas à soutenir son regard. Il y a une lueur dans ses yeux que je ne sais pas comment interpréter. Est-ce qu'il joue ?

Je tourne la tête. Tous nos amis nous regardent avec des yeux écarquillés. Je devine que l'intensité du moment n'était pas feinte. Eux aussi ils l'ont ressentie. Simon me tend sa main. Je la regarde un moment suspendue dans le vide puis l'ignore, lui tournant le dos pour retourner m'asseoir. Tout le reste de la soirée, je m'efforce de l'ignorer parce que je ne vois pas comment faire autrement pour garder le peu de sang-froid qu'il me reste encore. Simon est une énigme et je ne sais pas si j'ai envie de la résoudre. Je ne cesse d'y penser, de retourner le problème dans tous les sens. Mia m'a mise en garde. Je ferais mieux de ne pas ignorer ses conseils. Ce n'est qu'une soirée entre amis, de simples lycéens qui entament leur dernière année, quelques jeux stupides, des rires, une danse... Rien qui mérite que je m'y attarde.

Simon

J'enlace mes doigts avec les siens. J'avais raison de le penser, sa peau est douce. Je pose ma main gauche sur sa hanche et la fais avancer d'un pas de sorte que nos bassins se touchent. Ma tempe repose sur la sienne. Je la sens s'abandonner à moi, et la soutiens presque. Je la guide et nos pas martèlent lentement le sable. Son souffle, un instant plus tôt rapide, semble s'apaiser. L'air qu'elle expire me chatouille la nuque. C'est une sensation étrange. Plus rien n'a d'importance : la plage, les oiseaux, l'océan, la musique, tout semble s'être figé hormis nos corps. Je n'ai jamais eu autant conscience du mien qu'en ce moment. Il n'y ni mer, ni plage, ni terre, rien que nous et nos émotions pour nous guider. Mon pouls s'affole. Je tente de réguler ma respiration, mais Sara me trouble. Je recule un instant mon visage du sien, mais elle ne semble pas le remarquer. Je la contemple l'espace de dix secondes, les yeux fermés, son esprit semble s'être évadé dans quelques contrées lointaines. Comme j'aimerais l'y rejoindre. Son visage apaisé me fascine. Je m'approche à nouveau, tempe contre tempe et ferme les yeux. Elle a raison, parce que durant ces quelques minutes d'abandon je me sens aussi libre que l'air, délesté de tous mes problèmes. Je ne ressens rien d'autre que la brise qui m'entoure, la chaleur de sa peau, le battement de son cœur, le rythme régulier de sa respiration, l'odeur myrtille de ses cheveux, le bruit de ses pas qui marquent le sable. Je suis vivant, et c'est ici, dans ses bras, que j'en prends pleinement conscience. Ce sont ce genre de petits détails qui rendent notre existence meilleure, ces instants d'égarement où l'on n'aurait envie d'être nulle part ailleurs que là où on se trouve. Le genre de souvenir qu'on est certain d'emporter avec soi dans la tombe. Ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps, trop longtemps.

Sans rien calculer, ma main droite se cale au creux de ses reins. Elle tressaille, la chair de poule la gagne. Sara se détache, l'œil grand ouvert, elle m'interroge du regard. Je n'ai pas remarqué que la musique s'était arrêtée. Son regard est pénétrant, elle mordille sa lèvre inférieure. Sa bouche est pulpeuse, sensuelle, charnue. Si je suivais mon instinct, je lui infligerais certainement le traitement qu'elle mérite et m'en emparerais sans demander la permission à sa propriétaire, mais son air perdu m'arrête. Sara fuit mon regard quand je lui tends la main. Elle la juge un instant sévèrement puis me tourne le dos comme si de rien n'était. Sa réaction me touche, m'attriste.

Elle rejoint les autres et je n'ai d'autres choix que de l'imiter. Personne n'ose faire de commentaire sur ce qui vient de se passer. Pourtant aucun d'eux n'est dupe. Le temps d'une mélodie, nos corps n'ont fait qu'un. C'est comme si l'on s'était appartenu l'un l'autre. Sara l'a senti, sinon pourquoi serait-elle à ce point dans tous ses états ? La tension apparente de ses muscles faciaux, la raideur de sa nuque, la contrariété évidente que je lis sonnent comme un aveu. Je ne suis pas le seul à être bouleversé par notre échange. Elle l'est tout autant que moi et se refuse ne serait-ce qu'une seconde à le montrer.

Je serre les poings, blessé dans mon amour propre. C'est la première fois que j'ai la sensation qu'une fille me rejette. On ne m'avait encore jamais dit non. C'est toujours moi qui repousse les autres tout simplement parce que je préfère ne pas m'attacher. Je ne fais pas de plan. Je me connais, je sais que je n'aurais probablement pas assez de temps pour les accomplir donc à quoi bon en perdre à les échafauder ?

Mia entreprend de jouer au jeu des devinettes. Je n'ai plus la tête à ça. Je m'excuse prétextant avoir besoin de prendre l'air et les abandonne pour aller marcher en bord de plage afin de réfléchir.

Sara

Ça fait plus d'une heure maintenant que Simon est parti se balader. Il est presque vingt-trois heures trente. Il est parti si vite que je n'ai même pas eu le temps d'être soulagée. C'est étrange l'emprise que son corps a sur le mien dès qu'il s'approche. Déjà tout à l'heure, assis l'un à côté de l'autre, je faisais mon possible pour résister à l'envie que je ressentais de le regarder. Mes membres ne m'avaient jamais paru aussi rigides. Je ne sentais plus le sable sous ma paume, des fourmis parcouraient mon bras, mais je ne voulais pas prendre le risque de bouger le moindre petit doigt, car alors, je sais que nos regards se seraient croisés et, pire que tout, que les autres auraient remarqué le désir qu'il suscite en moi. Je me demande bien où il a pu passer et doute même qu'il revienne étant donné l'heure tardive. Il a probablement dû rentrer chez lui, ce qui n'est pas plus mal. L'instant était assez gênant sans qu'on soit contraints en plus de paraître embarrassés devant tout le monde.

— Je dois rentrer. J'ai promis à ma mère que je ne dépasserai pas la permission de minuit, annoncé-je.

Mia somnole à moitié sur l'épaule de Jack. Il est évident qu'elle n'est plus en état de conduire. Je ne pense même pas qu'elle soit capable de tenir sur ses deux jambes.

— Hum..., prend mes clés. Moi je reste ici, grogne-t-elle.

Elle remue légèrement et Jack lui baise le front. Il fouille dans son sac et me jette son trousseau.

— Tiens, prends sa voiture. Je la ramènerai.

— Tu es sûr ?

— Puisqu'il te les donne, prends-les, grommelle-t-elle.

— Bon, et bien bonne nuit tout le monde.

Je récupère mon sac à dos, tire mon portable de ma poche et m'en sers de lampe torche pour rejoindre le chemin que nous avons emprunté.

La voiture de Mia n'a pas bougé depuis notre arrivée. Je l'ouvre à distance. Un petit bruit résonne dans la nuit et je suis à deux pas de la portière lorsque je vois une voiture, une BMW noire, à deux places de là, bouger. D'abord décidée à ne pas y prêter attention, la peur me saisit lorsque je perçois des cris. Mon portable en main, l'écran allumé, je me dirige vers la fenêtre côté conducteur, braque la lumière à l'intérieur, et colle mon front à la vitre, les mains en visière pour voir ce qu'il se passe. Il n'y a plus de bruit. La voiture ne bouge plus. Dans un premier temps, je ne vois rien qui puisse m'alerter. Prête à faire demi-tour, mon sang se glace lorsque je dirige mon regard à l'arrière du véhicule.

Simon

Je passe l'index et le pouce entre la fermeture de son soutien-gorge et l'en débarrasse. Linda s'attèle déjà à défaire ma ceinture. J'ai eu raison de l'appeler, au moins elle ne m'ignore pas et s'attache comme d'habitude à satisfaire mes désirs. Je n'ai pas besoin de chercher midi à quatorze, avec elle tout est simple. On semble fait pour être sur la même longueur d'onde. C'est une fille prévisible, mais qui a au moins l'avantage de ne pas me filer la migraine chaque fois que je la rencontre. Je n'ai pas besoin de me poser de question. Je connais ses réactions, ses gestes, ce qu'ils veulent dire. Et là, en l'occurrence, ces petits gémissements signifient qu'elle commence à prendre du plaisir.

Elle m'embrasse et s'écarte légèrement de mes genoux pour faire glisser mes vêtements jusqu'au sol. Nous sommes entièrement nus, plus rien ne nous sépare et nos corps s'allient l'un à l'autre sans attendre. Linda est très expressive, je sais qu'elle ne va pas tarder à atteindre le septième ciel. Son visage bascule en arrière, elle ferme les yeux et se mord la lèvre pour résister au tourbillon de sensation qui l'assaille. Je ne vais pas tenir longtemps à ce rythme. Elle soulève ses paupières, regarde un instant l'extérieur et se fige. Elle pose une main sur mon torse pour m'immobiliser. Je hausse un sourcil. Qu'est-ce qui lui prend ? Ses yeux prennent une expression soucieuse.

— Il y a quelqu'un dehors, chuchote-t-elle.

— Il n'y a personne. Ce parking est désert.

— Il y a une lumière, là, dehors qui se rapproche.

Je suis son regard, intrigué. Une petite lumière se détache dans l'obscurité et semble venir à nous.

— C'est peut-être les flics, commence-t-elle à paniquer.

— Ne bouge pas.

J'espère qu'elle se trompe. La dernière chose dont mes parents ont besoin, c'est de devoir venir me chercher au poste ce soir. Je pense qu'ils en ont assez bavé jusqu'ici sans devoir en plus s'infliger ça. Je ne sais pas pourquoi on n'est pas allé chez moi. J'habite tout près d'ici. Mais lorsque je vois le visage de Sara, collé à la vitre, je sais qu'on ne risque plus de finir avec des menottes aux poignets pour exhibitionnisme. En revanche à sa moue dégoûtée, je jure que Sara n'est pas prête d'oublier ce qu'elle a vu.

Je me redresse, pousse Linda sur le côté et regarde Sara courir en direction de la voiture de Mia. Elle saute à l'intérieur, démarre le moteur et passe la marche arrière. Inutile d'essayer de m'expliquer, les images sont en soi très explicites. J'accumule les erreurs, et je n'aurais probablement jamais l'occasion de me racheter une bonne conscience alors, autant finir ce que je viens de commencer.

Chapitre Quatre : Dissensions

Sara

La plupart des garçons ont un poids chiche à la place du cerveau et Simon ne fait pas figure d'exception à cette règle. Après la position compromettante dans laquelle je l'ai découvert avec Linda, il n'a pas pointé le bout de son nez pendant une semaine au lycée sans que cela n'étonne personne. Un voyage de prévu, me répète Mia. En pleine année scolaire ? C'est assez intrigant. Et ce qui l'est davantage, c'est que depuis quinze jours qu'il est réapparu, il loupe tous les jours les dernières heures de cours. C'est comme si monsieur bénéficiait d'un traitement de faveur. Je me demande bien ce qu'il a pu faire pour obtenir une telle clémence. Quand je pense que pour un malheureux retard de cinq minutes Monsieur Jackson m'a enseveli de devoirs, ça me donne envie de crier à l'injustice. Bref, Simon semble se la couler douce ici. Je me demande si ses parents n'auraient pas graissé la patte du proviseur. Mia a insinué que Simon avait des problèmes. Je me demande bien de quelle nature, car tout semble aller pour le mieux le concernant. Monsieur se pavane toujours au bras de Linda et me snobe. Les amoureux ont décidé de faire table à part à la cafétéria, ce qui n'est pas plus mal. Ainsi, ils nous évitent les joutes verbales. De fait, nos échanges sont limités aux strictes règles de politesse depuis deux semaines : bonjour, merci, au revoir. Trois mots qui ne demandent pas beaucoup d'effort.

Enfin, ça, j'y survivrai. Ce n'est pas ce qui me dérange le plus aujourd'hui.

Je suis assise dans les gradins pour assister à un match de foot, un déchainement de testostérone sur une pelouse. Je ne sais même pas comment j'ai réussi à me laisser embarquer là-dedans. Je déteste le foot. Mais la saison vient juste de démarrer à Monterey et Jack fait partie de l'équipe tout comme Simon. Je suppose que je me suis fait avoir par les talents de négociatrice de Mia. La voilà d'ailleurs qui revient tenant dans une main un cornet de popcorn qui menace de déborder à tout instant. Elle s'assoit l'air exténué et pose son sac à ses pieds puis me tend le pop-corn. Je refuse poliment.

— Tant pis, il y en aura plus pour moi ! Au fait, merci d'être venue. Pour une fois, j'aurais quelqu'un avec qui discuter.

— Je ne manquerai pas de te rappeler ma présence lorsque j'aurais besoin de tes services, plaisanté-je.

— Et tu pourras compter sur moi, affirme-t-elle.

Les joueurs rentrent sur la pelouse. Jack est le premier, j'aperçois Simon derrière lui. Ils se positionnent sur le terrain. Je ne sais même pas d'où vient l'équipe adverse et pour tout dire, je m'en fiche. Je ne serais satisfaite d'avoir accompli cette obligation amicale que lorsque le coup de sifflet final aura retenti.

Simon est au milieu du terrain. Son regard se perd parmi la foule. Il m'a repérée. Son sourire s'élargit.

Le coup de sifflet annonce le début de la rencontre.

— Sale con, grogné-je.

Mia me dévisage, incrédule.

— Qui ? Ils sont nombreux, si tu pouvais préciser ta pensée...

— Rien, laisse tomber.

— Tu viens d'accuser quelqu'un d'être un connard, j'en déduis donc que si tu l'as dit tout fort, c'est que tu as besoin d'en parler. Crois-moi, ça a une importance et je veux savoir qui se cache derrière cette mauvaise humeur qui pointe le bout de son nez. Allez, crache le morceau, qui est l'heureux élu ?

— Simon.

— Simon ? Notre Simon ? Un imbécile ? Ce n'est pas nouveau. Mais dis-moi ce qu'il t'a fait cette fois pour que tu sois sur les nerfs ?

— Je ne suis pas sur les nerfs !

— À d'autres, j'ai remarqué depuis quinze jours que chaque fois que tu le croises, c'est tendu entre vous. Je suppose qu'il s'est passé quelque chose. Attends, il n'était pas là durant une semaine, à moins que ce soit votre slow sur la plage qui te perturbe encore ?

— Pas du tout. Tu es loin du compte.

Ses sourcils se rejoignent. Mia ne me croit pas.

— Tu es sûre qu'il n'y a rien d'autre que je devrais savoir ?

Son regard me terrifie. Ses yeux sont comme deux inquisiteurs qui cherchent à me faire avouer mes pêchés. Je devrais peut-être céder du terrain ainsi elle reportera son attention sur le match.

— Tu es certaine que tu ne me caches rien ? Je te préviens, Sara Cummings, quoi que ce soit, je découvrirai ce que tu essaies de me dissimuler. Tu ferais mieux de te mettre à table tout de suite !

Je dois avouer que Mia est plutôt convaincante. Elle paraît soudainement tellement charismatique et autoritaire qu'elle me donne la chair de poule.

— Rien. À moins que le trouver nu en pleine action avec Linda sur la plage arrière d'une voiture soit un fait important ?

— Et comment que ça l'est ! s'exclame-t-elle les yeux prêts à jaillir de leurs orbites tellement elle est surprise. Il a fait ça ?

J'acquiesce.

— Je les ai vus de mes propres yeux, je le jure.

— Où ça ?

— Notre soirée sur la plage. Jack m'a filé les clés de ta voiture. Celle de Linda était garée deux places plus loin. Elle bougeait. J'ai entendu du bruit alors je me suis approchée. Je ne savais pas encore que c'était sa voiture avant de les surprendre et leur position n'avait rien d'équivoque quant à ce qu'ils étaient en train de faire, tu peux me croire.

Mia prend une poignée de popcorn qu'elle fourre dans sa bouche. La bouche pleine elle arrive difficilement à articuler.

— J'comprends mieux pou'quoi l'a disparu sans dire au re'oir !

Elle mastique avec ardeur puis avale.

— Finalement, plus rien ne m'étonne de sa part. Oh ! Regarde, ils ont marqué ! s'exclame-t-elle.

La foule se lève pour applaudir. Je suis le rythme. Je ne suis pas vraiment dans l'ambiance, mais j'essaie de ne pas faire tache. Je ne comprendrai jamais la liesse qui surgit lors d'une rencontre sportive. Tout ça me dépasse. Jack et Simon discutent avant de se remettre à courir. Les minutes défilent lentement et Mia a presque fini son popcorn – la vitesse à laquelle elle les avale est impressionnante. Simon a l'air de ne plus tenir le rythme. Il ne court plus aussi vite. Je ne suis pas la seule à l'avoir remarqué, car cela fait à peine quinze minutes que le match a débuté et le coach décide de le faire sortir du terrain. Simon a l'air complètement sur les rotules lorsqu'il s'assoit sur le banc de touche, vide une bouteille d'eau puis s'étire.

— Il peut faire le malin, il n'est même pas capable de tenir plus d'un quart d'heure sur un terrain.

Mia me foudroie du regard.

— Ce n'est pas de sa faute, le coach ne le laisse jamais jouer plus de quinze minutes...

— Enfin, regarde-le, il est déjà lessivé. Ah oui, j'oubliais ça doit-être à cause de ses mystérieux problèmes dont tu ne peux pas parler ! Quoi ? Il a tabassé un joueur l'année dernière et pour le punir le coach l'a limité à un quart d'heure de jeu ? ironisé-je.

— Tu n'y es pas du tout.

— Ah oui, alors pourquoi le laisser jouer s'il est mauvais ? C'est pareil, pourquoi il sèche les cours impunément ? Tu peux me dire ce qu'il a de si spécial pour qu'on lui accorde un traitement de faveur ?

— Rien justement. Écoute, tu ne l'apprécies pas, mais ça ne te donne pas le droit de cracher sur lui dès qu'il a le dos tourné. Tu ne le connais même pas ! s'empporte-t-elle.

Je reste sans voix. Je ne sais pas à quel moment Mia a changé d'avis sur Simon. C'est pourtant elle

qui m'a dit de me méfier.

— Attends, j'ai dû louper un épisode. Aux dernières nouvelles, c'était pourtant toi qui me mettais en garde contre lui.

— Exacte. Je t'ai défendue de t'intéresser à lui, car Simon Harper est incapable de focaliser son attention sur une seule fille. Il s'amuse, il couche avec les filles, et leur brise le cœur. C'est ce qu'il fait. Il y a eu cette rupture avec une fille l'année dernière. Ils étaient très proches et depuis des tas d'autres ont défilé. Si tu ne veux pas finir comme elles, tu garderas tes distances. Voilà ce que je voulais te faire comprendre ! Pour le reste, ça ne t'autorise pas à le rouler dans la boue !

— Et où est-elle cette fille à qui il a brisé le cœur ?

— Elle a changé de lycée après avoir foiré son année parce qu'elle n'arrivait pas à remonter la pente suite à leur rupture. Simon a retenu la leçon.

— Ce n'est pas l'impression que j'ai eue en le voyant avec Linda, fais-je observer avec sarcasme.

— Avec elle, c'est platonique. On les voit parfois ensemble. Peu importe, c'est un grand garçon. Simon est notre ami. C'est quelqu'un de bien. Tu le saurais si tu apprenais à le connaître. Il vaut tellement mieux que l'étiquette que tu lui colles ! Sa vie n'est pas rose tous les jours. Des filles qui ont essayé de lui mettre le grappin dessus, il y en a eu des tas ! Ce sont elles les fautives. Elles ne voient que l'enveloppe sans chercher à gratter la surface ! hausse-t-elle le ton.

Je ne sais plus quoi répondre, sa véhémence me laisse dubitative. Je ne m'attendais pas à ce que Mia le défende bec et ongle et je me sens comme une idiote. J'ai probablement perdu l'occasion de me taire. Je rougis. Je ne m'étais pas fait remonter les bretelles depuis longtemps et le ton cassant employé par Mia me blesse profondément. Ici, elle fait un peu figure de meilleure amie pour moi. C'est notre première dispute.

Je tente de contenir l'émotion qui monte et me prend à la gorge. Moi qui pensais m'être fait une amie, c'est raté. Je me baisse et passe la bandoulière de mon sac sur mon épaule.

— OK, j'ai compris. Je n'ai rien à faire ici.

— Où vas-tu ?

— Je préfère m'en aller.

Je passe devant elle.

— Attends ! Je me suis emportée, c'est un malentendu...

— Tu as été très claire au contraire. Jack est ton petit copain, Simon ton ami, et moi je n'ai pas ma place ici. On se voit plus tard. J'ai des choses à faire.

Je m'enfuis et grimpe les escaliers jusqu'à la sortie. Je me sens honteuse. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. J'ai inauguré le sujet de conversation « Simon » et j'ai eu tort. Je me suis jurée de ne plus parler de lui, mais comme chaque fois qu'il est question de lui, je manque à ma parole.

Mes mains tremblent. J'ai besoin de me vider l'esprit et je ne connais qu'une façon d'y parvenir. Je cours jusqu'à ma voiture. Mia est montée avec moi, mais je suppose que Jack ne la laissera pas rentrer chez elle à pied. Le sport ne m'a jamais réussi. Cette confrontation en est la preuve.

Simon

Le dernier coup de sifflet met fin à la partie. Nous n'avons pas eu de mal à gagner contre l'équipe de Santa Cruz. On ne peut pas dire que j'ai largement contribué à cette victoire. J'aimerais qu'il en soit autrement. J'aimerais pouvoir jouer plus d'un quart d'heure sans devoir déclarer forfait, mais ça ne dépend plus de moi. C'est tout ce que j'ai pu négocier avec le coach. C'était la condition sine qua non pour que je fasse partie de l'équipe. Ça où me contenter d'être spectateur. C'est frustrant de ne pas pouvoir aider. J'ai conscience qu'à chaque match mes performances diminuent un peu plus. L'absence d'entraînement ces derniers temps y est probablement pour quelque chose. Je me sens totalement éreinté comme si j'avais couru un marathon. Ça fait pourtant plusieurs minutes que je campe sur le banc de touche et j'ai toujours des difficultés à retrouver une respiration régulière. Je suis en nage. Quand je vois tous mes camarades jouer, Jack se donner à fond pour l'amour du jeu, je ne peux pas cacher que je les jalouse. Leur vie paraît tellement facile. Ils ont l'air libre, ils n'ont pas d'obstacle devant eux. Ils sont habités par l'envie de se battre, de gagner, de ne rien lâcher jusqu'au dénouement de cette rencontre.

Moi, ça fait quelque temps que j'ai abandonné toute idée de me battre. Il y a un temps pour croire que ça en vaut la peine, pour se décider à lutter et un temps pour se résigner, comprendre qu'il est préférable de baisser les armes. J'ai atteint cette dernière étape. Je n'aurais jamais une vie comme la leur. Je n'ai jamais été un enfant comme les autres et cela n'a pas changé en grandissant. Je fais tout mon possible pour donner le change. Je crois que je n'y arrive pas trop mal. Malgré mes absences à répétition, ma scolarité ne se déroule pas trop mal. Mes notes sont correctes. Ma mère n'a pas fait le déplacement, elle n'approuve pas ma décision d'intégrer l'équipe. Mon père, lui, est bien présent. Il est assis sur les premières marches. Mais la présence qui m'a le plus captivée, c'était la sienne. Sara. Je l'ai vue, assise là au milieu des gradins, une veste en jean, un pantalon beige et des ballerines noirs. Je ne l'ai pas quitté des yeux depuis que j'ai quitté le jeu jusqu'à ce qu'elle s'en aille précipitamment, l'air contrarié et quitte le stade.

Tous les joueurs regagnent leurs vestiaires respectifs. Jack et moi nous attelons à prendre une douche rapide, avant de revêtir nos vêtements de rechange. Nous rejoignons Mia, assise parmi les gradins quasi vides. Elle se lève et nous félicite. Quoi que Jack puisse faire, elle semble toujours en adoration devant lui. Mais une chose n'a pas échappé non plus à mon meilleur ami.

— Sara n'est plus là ? demande-t-il.

— Elle a dû partir. Une urgence, rien de grave, esquive Mia.

Elle se gratte l'oreille en disant cela, signe qu'elle ne dit pas la vérité. Mia ne sait pas mentir. Lorsqu'elle essaye, ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

— Elle avait l'air fâché lorsqu'elle je l'ai vu partie, souligné-je.

— Tu nous observes maintenant ?

— Vous vous êtes disputées ? rebondit Jack.

— Un malentendu de rien du tout. Ce n'est pas très important. Ce sera vite oublié, conclut-elle.

— À propos de quoi ? insisté-je.

— Une bêtise, tout ça à cause d'une discussion au sujet d'un idiot qu'elle a surpris à l'arrière d'une voiture en train de se soulager les parties génitales en bonne compagnie. De trucs de fille, tu vois le genre...

Je manque m'étouffer. Le regard qu'elle me lance est sans appel. Il s'agit de moi. L'allusion est claire. Apparemment, Sara n'a pas su tenir sa langue. Dans un sens, je ne peux pas lui en vouloir. J'ai tendu le bâton pour me faire battre. Cela dit, cette petite humiliation ne devrait pas non plus prendre des proportions démesurées.

— Un gars de chez nous ? questionne Jack.

— Non, tu ne le connais pas. C'est sans importance. On y va, il faut bien qu'on fête votre première victoire de la saison ! dit-elle, enjouée.

Nous n'avons pas d'autre choix que de la suivre. Si nous tentons de résister, Mia nous traînera certainement par la peau des fesses. Elle ne connaît pas le sens du mot « non ».

Le pub du coin sera notre point de chute.

Chapitre Cinq : Seconde chance

Sara

Je n'ai pas revu Mia depuis la fin du match. Elle a bien tenté de m'appeler, mais j'ai préféré ignorer ses appels. J'ai besoin de temps pour réfléchir. Je me suis peut-être emportée. Je n'aurais pas dû prendre la mouche. Mais j'ai parfois du mal à suivre ma nouvelle amie. Ma vie d'avant me manque. Tout me paraissait plus simple à New York. Je ne pensais pas que changer de ville et de mode de vie serait à ce point compliqué. Je n'ai plus de repère et je ne sais clairement pas où je mets les pieds.

Anna est un caméléon. Quoi qu'il se passe, quels que soient les changements, elle ne rencontre jamais de difficulté à s'adapter. De nous deux, j'ai toujours été la plus craintive. La plus émotive aussi. Moi, j'ai toujours eu peur d'avancer sans connaître ma destination. Je crois que je me pose trop de questions. Je suis angoissée de naissance. Toute petite déjà, je piquais des crises lorsque maman m'abandonnait pour quelques heures au soin de ma baby-sitter. Même si je n'ai jamais souffert de la séparation de mes parents, je pense qu'inconsciemment j'ai toujours redouté qu'ils soient capables de se séparer de moi comme il l'avait fait l'un de l'autre. C'est idiot. Je ne sais pas, mais depuis qu'il y a des milliers de kilomètres entre moi et mon père, c'est comme si ces craintes s'étaient soudainement réveillées. Je ne connais qu'une façon de les éliminer : prendre mon appareil photo.

Ma mère et Phil sont allés voir les parents de ce dernier pour un après-midi dominical sous le signe du soleil. Malgré l'insistance de ma mère, j'ai refusé de les accompagner. Je n'ai pas le cœur à ça. La solitude est le meilleur remède que je connaisse pour calmer mes angoisses et surtout mes nerfs suite à mon altercation d'hier avec Mia. L'incident sera bien vite oublié. L'après-midi touche à sa fin.

Mon Nikon en main, je me balade en bord de plage. J'ai pris plus d'une dizaine de clichés. La pellicule est neuve. Les rayons du soleil se font moins intenses. La pénombre guette. Mon ombre se dessine sur le sable et je la capture. Lorsque je relève le menton, je me rends compte que sans même y faire attention, je me trouve exactement au même endroit où nous étions assis lors de notre rendez-vous entre copains lundi soir sur la plage. Je me tourne vers la mer pour admirer l'étendue d'eau. L'Atlantique a déjà commencé à grignoter une partie du soleil qui tire sur l'orange. Quelques nuages tentent de faire de l'ombre au soleil, mais l'astre n'a pas dit son dernier mot. Il s'impose, massif, l'air de flotter au-dessus de l'eau. La fraîcheur s'installe. Les frissons gagnent mes bras et me hérissent les poils. Pour me réchauffer, je frotte vivement mes mains sur mes avant-bras. Je n'ai pas vu le temps passer, si j'avais su, j'aurais pris de quoi me tenir chaud. Une veste en laine aurait fait l'affaire.

Un voilier semble suspendu à l'horizon entre le ciel et l'océan. Je ne le quitte pas des yeux. Il va passer devant le soleil. Je ne veux pas rater l'instant. Je m'arme de mon appareil photo, braque l'objectif en direction du soleil et attends le moment propice, celui où le voilier sera parfaitement au centre du soleil pour appuyer sur le bouton de prise de vue. Un clic pour immortaliser l'instant. Je

suis à l'affût. L'image est dans la boîte. Le voilier a quitté le cercle et disparaît peu à peu de ma vue, tout comme le soleil qui semble couler à pic sous l'océan. D'ici quelques minutes, la nuit ne tardera pas à prendre ses quartiers. Il est temps de rentrer.

Je suis sur le point de ranger mon Nikon dans la sacoche pendue autour de mon cou lorsque j'entends un coureur. Je me tourne instantanément dans sa direction. Je ne distingue pas son visage, il est encore trop loin. Les vagues lui lèchent les pieds. Je lève à nouveau l'objectif et de mon œil droit, je ne le quitte pas des yeux et enchaîne les clichés. Lorsque ce dernier lève la main à mon attention et que ses traits se dessinent sous l'objectif, j'abaisse l'appareil.

Le loup semble être partout et moi j'ai eu la mauvaise idée de m'éloigner de la bergerie. Qu'est-ce qu'il fiche ici ? Simon court jusqu'à moi et s'arrête à ma hauteur, hors d'haleine. C'est comme si nos chemins étaient voués à se croiser.

— Salut, dit-il.

— Salut, je ne pensais pas te trouver ici.

— Moi, non plus. Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il en pointant du doigt le Nikon.

— Je prends des photos.

— C'est une passion ?

Je ne vois pas en quoi cela peut bien l'intéresser. Mais je prends le parti de rester poli. Avec ce qu'il s'est passé dernièrement avec Mia, je n'ai vraiment pas envie d'ajouter de l'huile sur le feu. Simon et moi sommes censés avoir enterré la hache de guerre.

— En quelque sorte. Tu traînes souvent ici ? demandé-je.

— J'habite ici.

Il désigne un point derrière moi. Le souffle encore saccadé, ses mots se détachent les uns des autres.

— La maison là-bas, c'est chez moi, explique-t-il.

Je me tourne. Je n'ai même pas remarqué la première fois que je suis venue qu'il y avait une habitation. Mais une grande maison de plain-pied s'étale au fond de la plage. Elle ne passe pas inaperçue. Ça doit être chouette de tirer ses rideaux chaque matin sur l'océan, de n'avoir qu'à courir quelques mètres pour piquer une tête de jour comme de nuit. Cela a ces avantages, je suppose.

— Oh, ça a l'air sympa.

Simon sourit avant de changer de conversation.

— Je ne t'ai pas vue à la fin du match hier.

— J'ai dû partir précipitamment. Tu m' observes ?

— Pas du tout. Je voulais simplement m’assurer que cela n’avait pas de lien avec ce qui s’est passé sur le parking. Je voulais m’excuser. Je ne pensais pas que tu nous surprendrais sinon nous aurions pris nos précautions.

Il se masse la nuque, embarrassé. Il n’est pas à l’aise avec la question. Je sais où il veut en venir et je n’ai pas envie d’en parler.

— C’est oublié depuis longtemps. Tu n’as pas à t’en faire. Ce que tu fais avec cette fille, ça ne me regarde pas.

Simon ne me quitte pas des yeux. Il se demande certainement s’il doit ou non me croire. Mon ton paraît peut-être trop détaché pour être honnête. Les images de cette soirée ne m’ont pas quittée. Les yeux, les rires, les blagues, notre danse, la voiture, leurs corps blottis l’un contre l’autre... Les souvenirs sont vifs, trop vifs.

— Je pensais que je devais m’excuser. Et pour me faire pardonner, je t’invite à venir me retrouver ici le week-end prochain. Histoire de faire vraiment connaissance, propose-t-il.

— Je ne peux pas. J’ai d’autres plans, mens-je.

Simon capture mon poignet. Je me retiens de faire un pas en arrière, intimidée. Je contemple sa main et son regard suit le mien. Il finit par me lâcher et je sens comme une brûlure m’élancer.

— Tu ne peux pas refuser. Je croyais que tu étais d’accord pour repartir sur de bonnes bases.

Je le considère sérieusement de tout mon mètre soixante.

— Ça n’inclut pas les rencards.

Il est pris d’un fou rire. Je ne pensais pas être si drôle.

— Ça n’en est pas un.

— Alors, c’est quoi l’idée ? questionné-je, méfiante.

Je doute de ses intentions. Simon est un garçon tout sauf prévisible. Dans ce contexte, difficile d’avoir confiance en lui. Il est normal que je reste sur mes gardes. Il a certainement l’apparence d’un gentil garçon, mais ses manières ne sont pas aussi innocentes qu’il veut bien le faire croire. Il pourrait tout aussi bien essayer de m’embobiner comme il l’a fait sur la plage lorsque ses mains se sont aventurées durant notre danse plus loin que la décence ne le permet entre de simples amis.

— De passer un bon moment. Tu aimes la photo, tu cherches de belles images alors, crois-moi, tu vas être servie. J’ai tout ce qu’il te faut. Je connais la ville comme ma poche. Tu ne perdras pas ton temps. Si c’est vraiment ta passion alors tu ne peux pas dire non. Je connais des coins exceptionnels. C’est toi qui me remercieras en rentrant chez toi. Qu’est-ce que tu en dis ?

J’en dis qu’il a touché dans le mille. Il a visé juste pour une fois. L’idée est séduisante. On ne peut pas dire que je sois douée niveau orientation et je suis loin de connaître la ville aussi bien que les natifs. Son aide pourrait m’être utile. Je ne peux pas résister à une proposition de chasse à l’image.

Malgré mes réserves, il a raison. J'ai promis de lui donner une seconde chance.

— OK, si tu y tiens, on se voit samedi en amis, précisé-je en accentuant bien sur le mot « ami ».

— C'est entendu. Soit là à quinze heures tapantes. Je t'attendrais sur la plage.

— Je serais là.

— Il faut que je rentre. Bonne soirée Sara.

Il hésite à me faire la bise, s'approche, serre ma main et se ravise. Ses pupilles ne me quittent pas. Il me scrute comme s'il me voyait pour la première fois et sourit timidement avant de cligner des yeux et de courir jusqu'à sa maison. Je le regarde s'engouffrer à l'intérieur et reste, quelques minutes, stoïque. Il m'a proposé son aide sans sarcasme ni arrière-pensée. Je ne sais pas encore si cette virée en « amis » samedi est une bonne idée. Mais je ne peux plus reculer.

Je reste quelques instants interdite. Je me demande encore si ce que je viens de vivre est réel. Je le crois bien. Je ris bêtement. C'était bizarre. Simon Harper n'est définitivement pas comme les autres. C'est un garçon déstabilisant, parfois agaçant, sûr de lui, bouffi d'orgueil et d'autosuffisance, mais il est surtout surprenant. Je n'aurais pas parié un centime sur ce qui vient de se passer. Et pourtant on dirait bien qu'il vient de m'inviter à faire une petite virée entre amis. Mia ne va pas en revenir. Pour cela, il faut encore que je puisse lui parler. Mais en arrivant chez moi, je me rends compte qu'elle a dû lire dans mon esprit, car je la retrouve assise sur le perron en train de m'attendre.

Elle se lève, les traits tirés et peu sûre d'elle pendant que je gare la voiture dans l'allée.

Aucun doute, elle est venue pour s'excuser. Elle n'est pas la seule à devoir le faire. Je descends de voiture, prends mon sac et la rejoins. Je ne dis rien et ouvre la porte d'entrée. Mia me suit. Je pose mon sac sur la commode et file dans la cuisine. Nous n'allons pas converser sur le perron aux yeux de tous.

Je fonce vers le frigo, saisis une bouteille de jus d'orange ainsi que deux verres que je dispose sur le bar.

— Jus d'orange ?

Elle acquiesce.

— Oui, merci.

Je verse le breuvage orangé dans chaque verre et bois quelques gorgées. Aucune de nous ne s'est encore assise. Nous sommes toujours debout l'une en face de l'autre. Mia n'a pas encore touché à son verre. Elle semble réfléchir à ce qu'elle va dire.

Je repose le mien sur le bar.

— Sara, je suis désolée pour hier. Je ne sais pas ce qui m'a pris, dit-elle.

Ça me fait plaisir qu'elle s'excuse, mais je me sens tout aussi fautive. Je n'aurais pas dû prendre la

fuite.

— Je le suis tout autant que toi. Simon est ton ami, je comprends que tu n'aies pas apprécié mes remarques. On tourne la page ?

Mia paraît soulagée. Elle hoche la tête, ravie. Je me mords la lèvre. Je ne sais pas si je dois ou non lui dire pour aujourd'hui. Elle ne comprendra pas. Elle me trouvera totalement incohérente, mais Simon exerce une certaine attraction sur ma personne. Elle va certainement tenter de me dissuader de répondre présente à son invitation. Elle va recenser les pour et les contre et je suis certaine que les contres l'emporteront. Elle est forte à ce jeu-là. Très douée pour pointer du doigt les faiblesses de ces congénères. Je me dis qu'elle finira par le savoir, qu'il vaut mieux que cela arrive tôt que tard. Je n'ai pas envie d'avoir de secret pour elle. Pas maintenant, au moment où justement elle vient faire amende honorable. Elle est la seule amie que j'ai ici. Je lui fais confiance, elle ne me trahira pas. Même si elle désapprouve, elle ne fera rien qui puisse me nuire et encore moins à Simon. Hier, j'ai cru comprendre qu'elle était d'une certaine manière très attachée à lui.

— J'ai croisé Simon aujourd'hui, sur la plage.

Ses yeux trahissent son étonnement.

— Vous vous êtes encore pris le bec ?

— Non, on a discuté, c'est tout.

— De quoi ? s'empresse-t-elle de demander comme si elle doutait qu'on soit capable d'entretenir un semblant de conversation civilisée.

— Il m'a invité à me joindre à lui le week-end prochain pour me faire visiter les plus beaux endroits de la ville. Il a juré que je ne perdrais pas mon temps.

— Tu as dit non, j'espère ?

— Pas vraiment.

— Pourquoi ?

Je reste bouche bée. Sa question me prend par surprise. Et pourquoi pas ?

— C'est toi qui, pas plus tard qu'hier, me disais d'apprendre à le connaître, qu'il était quelqu'un de formidable. Je ne fais que suivre tes conseils. Je lui donne une chance.

— Je t'ai dit de faire sa connaissance, de lui parler d'ami en ami. Pas de répondre présente pour un rencard !

— Ce n'est pas un rencard ! nié-je.

— Ça en deviendra un, gronde-t-elle.

— Je pensais que ça te ferait plaisir, me défends-je.

Mia souffle bruyamment. Elle fait le tour du bar, prends mes deux mains dans les siennes et me fixe sévèrement.

— Un conseil ne baisse pas ta garde. Ne fais pas l'erreur de tomber amoureuse de lui où il te brisera le cœur.

— Je sais me défendre...

— Je ne dis pas le contraire. Fais attention, c'est tout.

Je ne supporte pas qu'on me prenne pour une pauvre créature sans défense. Et si c'était Simon Harper qui tombait amoureux de moi ? Ça, personne n'ose y croire. Il est réputé pour sa nonchalance et la liste – longue comme le bras – de fille qu'il a ajoutées à son tableau de chasse. C'est un bourreau des cœurs si j'en crois les rumeurs. Forcément, dans l'histoire ça ne peut-être que moi la proie. Néanmoins, il ne faut pas perdre de vue que parfois tel est pris qui croyait prendre.

— Et si c'était l'inverse, si c'est moi qui lui brisais le cœur ?

— J'admire ton assurance, mais n'essaye même pas. Tu n'y arriveras pas.

— De toute façon, je ne comprends même pas pourquoi on parle de ça. C'est une sortie entre amis, rien de plus. Et je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit pour que ça change. Tu sembles oublier qu'il est déjà pris.

— Je n'en serais pas aussi sûre si j'étais toi, rétorque-t-elle.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que les filles avec Simon ça va, ça vient. Linda, ce n'est qu'une parmi tant d'autres.

Je suis sur le point de répliquer, de lui dire qu'étant donné l'alchimie sexuelle dont j'ai été témoin entre eux, je n'en serais pas aussi facilement convaincue. Mais ma mère nous interrompt en pénétrant dans la cuisine. Je n'ai même pas entendu la porte d'entrée claquer ni la voiture de Phil se garer devant la maison.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre et remarque que ce dernier discute avec le voisin d'à côté. Un vieil homme un peu bourru, mais toujours de bons conseils en ce qui concerne l'art du jardinage.

— Coucou les filles ! De quoi parlez-vous ? nous interroge maman.

— De garçons ! réplique Mia du tac au tac.

Ma mère nous regarde l'une et l'autre de manière suspicieuse.

— D'un garçon en particulier ?

La gêne s'installe. Je coupe court à la discussion.

— Non. On a des trucs à faire. On monte dans ma chambre.

Comme Mia ne bouge pas, je la saisis par le bras et la force à me suivre.

— Tu restes dîner avec nous Mia ? demande maman sans se départir de sa bonne humeur.

La concernée se retourne.

— Avec plaisir.

Je tire davantage sur son bras jusqu'à lui faire mal ce qui lui arrache une grimace. Nous grimpons les escaliers et nous enfermons dans ma chambre. La soirée est plutôt calme. Mia a renoncé à me faire la morale quant à l'entreprise houleuse dans laquelle je suis censée me lancer le week-end prochain avec Simon. Elle reste persuadée qu'il a une idée derrière la tête. Moi, je ne le pense pas. Sa proposition était spontanée. Aucun de nous n'avait prévu que nous tomberions nez à nez ce soir. Mia pense que je vais faire une énorme erreur, mais je ne peux plus faire marche arrière. J'ai promis et j'ai toujours honoré une promesse quoique cela m'en coûte.

Le dîner est joyeux, Phil ne cesse de nous faire rire. Mia est plutôt bon public. Finalement, après accord de maman, elle passera la nuit à la maison, pour une soirée pyjama autour d'un film romantique et d'un pot de glace chocolat caramel. Nous nous endormons assez tôt et je peine à trouver le sommeil alors que les faibles ronflements de Mia brisent le silence ambiant.

Simon

Bêtement, je pensais qu'en invitant Sara ce week-end à faire un tour dans les environs, je parviendrais à la sortir de mon esprit. Mais son visage est toujours là. Il me fascine et j'ai conscience de la regarder un peu bizarrement. Elle est devant son casier en compagnie de Mia et elles rient. Le fond du problème, c'est que je crois que cette fille m'attire.

Nous n'avons pas eu vraiment l'occasion de reparler de ce week-end. J'imagine que l'un comme l'autre nous devons avoir quelques appréhensions à ce sujet. Je ne suis plus sûr d'avoir fait le bon choix en l'invitant. Je ne sais même pas ce qui m'a pris de le faire. Sur le coup, ça m'a paru pourtant être la meilleure chose à faire pour briser la glace entre nous. Dorénavant, je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée. Dès que je la vois, j'ai du mal à garder les idées claires. Je commence à penser qu'il serait plus sage d'en rester là et de ne pas envenimer la situation. Après tout, je peux me contenter de brefs échanges lorsque nous déjeunons tous ensemble ou de petits signes de salutations glissés en coup de vent dans les couloirs. On n'est pas obligés d'apprendre à se connaître. Non, parce que j'ai la sensation que si je le fais, je vais perdre la raison. C'est déjà en train de se produire. Depuis qu'elle est apparue dans ma vie, j'ai l'impression qu'elle rythme ma respiration. J'ai constamment le souffle saccadé. J'ai cette sensation étrange que plus rien n'est pareil lorsqu'elle se trouve dans les parages. Je ne veux pas avoir l'air d'un amoureux transi. Et puis comment je pourrais l'être ? Je la connais à peine cette fille. C'est dingue !

Jusqu'ici, j'ai toujours eu l'impression qu'il y avait comme un mur qui m'empêchait d'avancer. Je pensais déjà tout savoir sur le monde qui m'entoure, mais Sara me rend la vue. Elle me redonne espoir. Je ne l'ai aperçue que durant quelques secondes le jour de son arrivée au lycée, mais déjà j'ai senti le vide en moi se combler. Il y a quelque chose chez elle qui vaut la peine que je m'y attarde. Je suis peut-être le seul à le voir. Dans ce cas, c'est une bénédiction. C'est peut-être elle le signe que j'attends. J'ai toujours pris les choses avec désinvolture. Maintenant, dès que je la croise le monde me paraît tout à coup moins terne, beaucoup plus supportable. Je m'abandonnerai presque à une séance quotidienne de psychanalyse maternelle. Ma mère n'a jamais cessé de croire en un avenir meilleur même si toutes mes chances semblent compromises, et je n'ai rien fait ces derniers temps pour lui faciliter la tâche. Je n'avais que de la colère à exprimer. J'ai le sentiment que la situation est en train de s'inverser. Qui aurait pensé qu'il aurait suffi d'une fille peu sûre d'elle, hypersensible et pourtant dotée d'une bonne répartie pour arriver à cela ? Certainement pas moi. J'accueille pourtant la nouvelle à tête reposée. Ça ne dépend plus de moi. Quoi qu'il arrive, nos destins semblent s'être accordés pour se rencontrer.

Je sens une main atterrir vivement sur mon épaule et me secouer. Je détourne le regard et découvre Jack.

— Alors, c'est demain le grand jour ? Pas trop stressé, tu n'as pas changé d'avis ?

Je l'écoute d'une oreille distraite, le regard de nouveau fixé sur Sara.

— Arrête de la regarder comme ça ! Tu vas finir par la faire flipper, mec.

En parlant du loup, la voilà qui pose à son tour son regard sur nous. Je crois même la voir rougir alors qu'elle sourit. Malheureusement, Sara fuit mon regard aussi vite qu'elle s'y était aventurée.

— Tu es sûr que c'est ce que tu veux ? insiste Jack.

Je fronce les sourcils.

— En quoi ça te regarde ?

— Rien. Je m'assure seulement que tu sais dans quoi tu t'embarques.

Le connaissant il a dû écopé d'un petit briefing façon Mia. De toute évidence, mon invitation envers sa nouvelle meilleure amie ne semble pas la réjouir. Mia y est fermement opposée, voire carrément réfractaire. Aller jusqu'à soudoyer, voir effrayer son petit ami pour me convaincre de laisser tomber, c'est culotté. C'est fou ! Dans le fond, Mia, je l'admire autant qu'elle m'agace.

— C'est très prévenant, mais je suis un grand garçon. Sara également. Rassure-toi, je ne l'ai pas contrainte. Elle a dit oui de son plein gré !

Jack esquisse un sourire gêné.

— Si tu pouvais en toucher deux mots à Mia, ça m'arrangerait, chuchote-t-il.

— T'inquiète, j'avais compris qu'elle était la raison de ton petit discours préventif. Mais rien de ce que tu pourras dire ne me fera changer d'avis. J'honorerai notre rendez-vous que cela plaise ou non.

— OK, OK, OK, j'ai compris. Inutile que je gâche ma salive pour rien. Vas-y mollo quand même. Ne grille pas les étapes. C'est une amie de Mia. Et rend-moi service, juste au cas-où, si Mia te demande, dis-lui que je t'ai passé un savon.

— Je lui dirais que tu as été odieux.

— Merci. T'es cool, mec, dit-il me gratifiant d'une tape amicale sur l'épaule.

Mike nous adresse un signe de main en passant devant nous, escorté par d'autres gars de l'équipe.

— Va les rejoindre, je reste ici. J'ai encore un truc à éclaircir.

— Tu devrais lâcher la pression. C'est la première fois que je te vois courir derrière une fille. Ne te donne pas autant de peine, elle a dit oui, c'est dans le sac.

— Il faut juste que je lui parle.

— Comme tu voudras...

Jack file en direction de nos camarades footballeurs. Sara et Mia sont toujours en pleine discussion. Mia me foudroie du regard alors que Sara s'en va. La discussion ne sera pas pour cette fois. Mais une

boule de nerfs file droit vers moi.

— C'est quoi le plan ? m'interroge Mia.

— Quel plan ? demandé-je incrédule.

— Ce week-end, c'est quoi le plan ? Qu'est-ce que tu attends d'elle ?

— Rien, c'est une promenade entre amis pour me faire pardonner. J'ai promis de lui fournir les plus beaux clichés et c'est ce que je vais faire.

— Pas d'autre idée en tête ?

— Je ne vois pas où tu veux en venir, mens-je.

— Rencard, flirt... ça ne te dit rien ?

— Ça ne te regarde pas. Sara n'a pas besoin de ta protection. C'est une grande fille.

— Ne t'avise pas de lui briser le cœur !

— Tu joues les anges gardiens maintenant ?

— Je m'inquiète pour elle et pour toi aussi. L'année dernière...

— C'est du passé, la coupé-je abruptement.

Je n'ai pas envie de l'entendre ressasser cette vieille histoire. Je ne vis pas dans le passé. Sara n'a rien à voir avec Sydney. C'était une autre année, une autre époque, une relation différente et des sentiments surtout inexistantes. Ça n'a rien à voir avec Sara, parce qu'avec elle, il se passe déjà quelque chose, alors qu'il n'y avait jamais rien eu avec les autres ni même avec Sydney. C'est difficile à expliquer. Mais les émotions ne s'expliquent pas, elles se comprennent. Et là tout de suite, j'ai bien peur de comprendre que ce que je ressens pour Sara va au-delà d'une simple volonté amicale de mieux se connaître.

— Appelle ça comme tu voudras, mais ne nous plonge pas dans la même merde. C'est tout ce que je te demande.

— Je ferais de mon mieux, dis-je pour tenter de la faire fuir.

Si je lui donne ce qu'elle veut, j'ai bon espoir que Mia déguerpisse sans demander son reste.

— De quoi avez-vous discuté ?

Elle pointe Jack du doigt. Aïe, elle est redoutable.

J'ai promis à mon meilleur ami de couvrir ses arrières. Je vais donc jouer le jeu du gars qui vient de se faire remonter les bretelles par son meilleur ami sur les conseils subtils de sa copine. Après ça, pas la peine de se demander qui, des deux, tire les ficelles dans leur couple. Avec Mia, ça ne fait aucun

doute que l'homme n'a pas le droit à la parole. Elle porte la culotte.

— Jack m'a passé un savon.

— À propos ?

— Ne fais pas semblant de l'ignorer. Tu t'en réjouis, ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

— Et que moi et ton meilleur ami t'en parlions, ça ne te fait pas te poser de questions ?

— À quels propos ?

— Le bien-fondé de ma démarche.

La sonnerie vient à mon secours. Enfin, je vais pouvoir échapper à son interrogatoire. J'ai eu peur de finir au peloton d'exécution. Mia est une dure à cuire. Elle ne lâchera pas le morceau. Cette fille est comme un pitbull : quand elle flaire sa proie, elle ne lâche jamais prise. Mais je n'ai pas peur. Je sais que si elle agit ainsi et redouble d'effort pour faire capoter notre projet de week-end, c'est parce qu'elle est persuadée que Sara viendra, et ce pour une raison : cette dernière le lui a forcément affirmé haut et fort. Cette pensée suffit à me mettre en joie. Dans quelques heures à peine, j'aurais enfin l'occasion de me retrouver en tête à tête avec Sara, chose qui ne s'est jamais produite ces derniers jours comme si Mia était sur le qui-vive. À la moindre tentative d'approche, elle pointe le bout de son nez. Je la soupçonne presque d'être équipée d'un radar tant ses venues imprévisibles tombent mal.

Chapitre Six : Lâcher prise

Sara

Je ne pensais pas que sept petits jours pouvaient passer aussi vite. Je suis nerveuse et plus vraiment certaine d'avoir pris la bonne décision. Cela dit, je me gare juste en face de la maison de Simon quand je sens mon portable vibrer. Sans surprise, c'est Mia. Pas plus tard qu'il y a un quart d'heure, elle essayait encore de me faire changer d'avis. Mais rien de ce qu'elle a pu dire n'est venu à bout de ma décision. Alors pourquoi je flanche, là, maintenant, à quelques mètres seulement de chez lui ? Devrais-je faire demi-tour ?

Le moteur tourne toujours. Si je le voulais, je pourrais repartir. Je n'ai que l'embrayage à actionner puis la marche arrière. Mais je tourne la clé, la retire. C'est stupide, je n'ai rien à craindre. C'est lui qui a pris l'initiative de ce rendez-vous !

Rendez-vous ?

Est-ce que c'en est vraiment un ? Je n'en suis même pas certaine. Depuis la semaine dernière, nous n'avons jamais eu l'occasion d'en reparler. Nous nous sommes à peine croisés, et les rares fois où nous nous sommes vus, nous n'étions jamais seuls. Je n'étais plus sûre que l'invitation tienne jusqu'à ce qu'il m'envoie hier soir un texto pour se rappeler à mon bon souvenir. Et me voilà, prête à franchir le pas.

Je suis devant la porte, le poing levé. Je frappe timidement puis entends des bruits de pas. La poignée s'actionne et je découvre une femme d'une quarantaine d'années, élégante, blonde, les cheveux relevés en un chignon parfait qui me dévisage curieusement. Ses traits me paraissent sévères. Sur le coup, j'ai un mouvement de recul. J'ai comme l'impression que ma venue était attendue et qu'elle ne plaît pas à tout le monde. Mais pourquoi Madame Harper aurait-elle une dent contre moi au juste ?

— Je... Je...

— Vous devez être Sara. Entrez, me coupe-t-elle.

Elle s'écarte pour me laisser passer.

— Suivez-moi.

Cela sonne comme un ordre auquel je m'exécute sans broncher. Elle me conduit jusqu'au salon, spacieux et décoré avec goût. Trois sofas en cuir blanc sont disposés en cercle autour d'une table basse en bois exotique. Madame Harper me fait signe de m'asseoir. Le cuir craque sous mon poids.

Le silence est de mise.

— Vous voulez boire quelque chose : limonade, thé, jus de fruit... ?

— Une limonade, s'il vous plait.

Elle hoche la tête poliment et s'en va probablement en cuisine pour me servir un verre de limonade ce qui me laisse le temps de contempler la pièce. Elle est grande, spacieuse. Un écran plat fait face aux canapés. Derrière moi, il y a de grandes baies vitrées qui donnent sur l'océan. On se sent en paix ici. L'ambiance est calme, paisible, du moins, jusqu'à ce que Madame Harper dépose un verre de limonade frais devant moi. Elle s'assoit à ma gauche, bois une gorgée du verre qu'elle tient fermement dans sa main.

— Vous connaissez mon fils depuis longtemps ?

C'est dingue, son air pincé me fout les chocottes. J'ai presque l'impression d'être sur les bancs des accusés. Mais pour quels méfaits ? Mon instinct me dit qu'il n'est pas l'heure de jouer les rebelles. Même si sa présence à mes côtés me refroidit quelque peu, je fais en sorte de rester courtoise.

— Depuis la rentrée.

— Est-ce qu'il s'est déjà passé quelque chose entre vous ?

Là, je reste stupéfaite. Madame Harper est quelqu'un de direct, pas le genre à tourner autour du pot. Je garde le silence au cas où ce que je dirais pourrait être retenu contre moi. Sait-on jamais. Que répondre à cette question intrusive ? Je ne suis même pas certaine d'avoir bien compris les tenants et les aboutissants de sa question. Je ne voudrais pas me ridiculiser. Soudain, je me sens jugée, épiée et injustement condamnée. Je ne sais pas, il y a quelque chose dans son regard qui me fait dire qu'elle se méfie de moi. Sur le moment, j'ai l'impression d'être une allumeuse prête à embarquer son fils sur la voie de la luxure. Il me semble pourtant que son fils est loin d'être un enfant de chœur. C'est de moi plutôt qu'elle devrait avoir pitié. Je ne sais décidément pas dans quoi je m'embarque.

— Qu'est-ce qu'il y a exactement entre vous ? insiste-t-elle.

— Nous sommes seulement amis.

Elle arbore maintenant une expression dédaigneuse.

— Amis ? Mais vous envisagez de devenir plus que des amis, je me trompe ? Sinon, vous ne seriez pas là.

J'ai presque envie de lui dire que je ne parlerais pas sans mon avocat. Mais où est Simon ?

— Je vais aller droit au but, reprend-elle. Quelles sont vos intentions vis-à-vis de mon fils ?

Moi, je n'ai l'intention de rien du tout. Je ne sais pas pour lui, mais au départ, je n'avais pas signé pour la mise en accusation de maman. L'envie de prendre mes jambes à mon cou me taraude.

— Laisse-la tranquille !

Je ne l'ai pas vu arriver, mais Simon est planté devant l'entrée du salon, le regard noir. Son ton est glacial. Maintenant, je comprends mieux de qui il a hérité cette attitude hautaine.

Madame Harper se lève afin de se diriger vers son fils. Elle pose une main bienveillante sur son épaule.

— Sois prudent, mon chéri.

Elle se tourne vers moi.

— Mademoiselle Cummings ce fut un plaisir. Amusez-vous bien. Et si possible, ne l'épuisez pas trop.

Cette femme est bizarre, très bizarre. Son attitude est stupéfiante. Je la soupçonne d'être une vraie peau de vache. Peut-être que je formule des conclusions hâtives, mais c'est tout l'air que cette conversation donne.

Simon me fait un signe de tête. Il est l'heure de s'extirper du canapé et de partir à la chasse à l'image.

— Tu es prête ? demande-t-il.

Je prends mon sac, en sors l'appareil photo et l'agite sous son nez.

— Je suis parée pour l'aventure. C'est quoi le programme ?

— Tu le découvriras bien assez tôt. Suis-moi.

Instinctivement, il prend ma main et me pousse vers la sortie. Il nous conduit jusqu'au garage et ouvre la portière afin que je monte dans sa voiture : une Nissan GTR. Je vois que ses parents ne manquent pas de moyens. En même temps, la maison en est déjà la preuve, la voiture ne fait que me le confirmer. Simon est un gosse de riche, pas étonnant qu'il soit naturellement arrogant.

Je claque la portière, sereine. Même si je n'ai pas totalement confiance en mon partenaire de photo du jour, je sais que pour une fois, il a l'intention de faire en sorte que tout se passe pour le mieux entre nous. Une journée agréable, détendue et pleine de paysages surprenants, que demander de plus ? Si au passage, nous parvenons à apaiser la tension qui subsiste, je ne peux que m'en trouver pleinement satisfaite. Seule la fin de cette journée pourra me le confirmer. Pour l'heure, il faut encore que nous sortions du garage.

Simon

Sara est silencieuse et je le suis tout autant. Je lui jette de temps en temps quelques regards à la dérobée. Même de profil elle est sensationnelle. Je me sens bien, ici, avec elle. Si je le pouvais, je roulerais pendant des heures, bercé par le doux effluve de son parfum et subjugué par le rythme lent et apaisé de sa respiration. Le spectacle de sa poitrine se soulevant et s'abaissant au rythme de ses inspirations est fascinant. Elle respire la vie. Elle est comme une bouffée d'oxygène, elle m'apaise et je me sens tout à coup plus détendu.

Sara observe le paysage, pensive. Je me focalise sur la route et serre davantage le volant. Je ne sais pas pourquoi ma mère s'est montrée aussi infecte avec elle. Je ne sais pas à quoi elle joue. Elle cherche probablement à me protéger. Comme toujours elle s'y prend mal. Au final, tout ce qu'elle parvient à faire, c'est à m'étouffer. J'ai conscience qu'elle pense bien faire, mais elle ne pourra pas éternellement me protéger. Je n'ai plus cinq ans. Il est temps que tout le monde se confronte à la réalité. Je ne peux pas être sauvé. Il fut un temps où j'avais envie de l'être et maintenant je ne sais plus ce que je veux. Je ne sais même plus ce dont je suis capable. J'ai perdu foi en la vie, mais plus grave encore, j'ai perdu foi en moi. Je ne crois plus être en mesure de retrouver la confiance qui m'animait quelques mois plus tôt. Le temps passe et moi j'ai l'horrible impression de disparaître de jour en jour. Je ne me reconnais plus. Les douleurs, les épreuves ont fait de moi le jeune homme que je suis aujourd'hui. Même si j'y survis, je ne suis pas certain de pouvoir redevenir celui que j'étais avant. Auprès de Sara, je me dis que je n'ai pas besoin de faire semblant. Elle me voit tel que je suis, sans tous les problèmes qui se greffent autour. Ce n'est pas plus mal.

Je me gare en face du port et lui fais signe de descendre. Elle me suit. Nous marchons côte à côte jusque sur le quai. En face de nous, il n'y a qu'un tas de petits bateaux proprement alignés. Au loin, l'océan est légèrement animé par le vent marin qui sévit en ce début d'après-midi. Le temps est clément, le ciel un peu nuageux. Je me tourne vers Sara. Ses cheveux détachés ondulent légèrement. Une mèche s'échappe et frappe son visage. Je me retiens de la replacer derrière son oreille, mais elle finit par le faire elle-même. Puis elle sort son appareil photo de son sac, passe la bandoulière autour de son cou, la règle de manière consciencieuse et colle l'objectif devant ses yeux. Elle fait très sérieuse. Elle enchaîne les prises de vues puis laisse reposer son Nikon autour de son cou et brise le silence :

— Je croyais que tu étais censé me faire découvrir les plus beaux paysages de la région ! Le port, ce n'est pas vraiment ce que j'entends par « exceptionnel ».

Je souris. Sara semble toujours si pressée, nerveuse et soucieuse de respecter les règles. Je me demande même si lui est arrivé, ne serait-ce qu'un jour, de faire un truc complètement dingue. Elle est beaucoup trop sage, comparé à moi.

Elle prend une petite moue boudeuse qui m'extorque malgré moi un sourire. Je ne sais pourquoi, c'est la seule fille qui n'ait jamais été capable de m'attendrir. Peut-être parce que malgré le calme apparent, je discerne un feu... non une tempête qui se déchaîne en elle. La même qui m'habite. C'est

ce qui nous a réunis aujourd'hui. Il y a tellement plus que ce qu'elle veut bien me laisser voir. Si seulement elle se laissait aller...

— Je tiens toujours mes promesses...

— Dans ce cas, qu'est-ce qu'on fait ici ? insiste-t-elle sur un ton d'intello coincée.

— On profite du temps passé ensemble.

— Je croyais que ce n'était pas un rencard ?

Elle ne perd jamais une occasion de se taire. Sara est difficile à cerner. Tantôt renfermée sur elle-même et la seconde d'après pleine d'assurance. Il n'y a pas deux personnalités qui cohabitent en elle. Simplement une âme fouguese qui ne demande qu'à exploser au grand jour.

— Ce n'en est pas un. Mais comme le but est avant tout de faire connaissance, je me suis dit qu'on devrait commencer par boire le verre de l'amitié !

— Je ne bois pas d'alcool, se renfrogne-t-elle.

Le contraire m'aurait étonné. Sainte Sara ne fait décidément rien comme tout le monde !

— Qui te parle de boire de l'alcool ? Allez, ne fais pas ta tête de mule et viens, lui dis-je en désignant à quelques pas de nous le bar d'en face.

Elle se balance sur ses deux jambes, hésite. Je n'attends pas sa réponse, la plante ici et file en direction du bar. Comme elle n'a plus le choix, elle me suit. Je lui tiens la porte. Bill, le patron, me serre la main et lève les yeux au ciel lorsqu'il remarque Sara. Il le fait à chaque fois qu'un client se pointe dans son bar en bonne compagnie. C'est un tic, c'est plus fort que lui. Je ne relève pas. Sara a déjà pris place, tout au fond, à une petite table. Elle gigote sur sa chaise. Elle me semblait plus à l'aise dans la voiture.

Nicky, la femme de Bill, débarque un carnet à la main. Elle est grande, blonde aux cheveux frisés et courts, grosse poitrine, toujours en minijupe et botte de cow-boy. Mais malgré son apparence qui peut paraître vulgaire, c'est un cœur en or. Elle a eu son lot de galères avec ses trois derniers ex-maris : un alcoolique, un violent et le dernier, dépressif, s'est suicidé. Bill, sous son air bourru, son imposante bedaine et ses kilos en trop, a su lui rendre la vie meilleure.

— Qu'est-ce que je vous sers, les enfants ?

Je laisse Sara prendre les devants.

— Une grenadine.

Nicky griffonne sur son carnet.

— Et toi, mon grand ? Comme d'habitude ?

Je hoche la tête et notre serveuse s'en va derrière le bar pour préparer nos commandes et revient

aussitôt déposant un verre de grenadine devant Sara et une bière pour moi. Je vois au regard réprobateur de cette dernière qu'elle n'approuve pas mon choix. Tant pis, elle devra faire avec.

— Il a moins de vingt et un ans, s'adresse-t-elle à Nicky, comme si celle-ci ne le savait pas.

— Et alors ? Ce n'est qu'une bière poupée. Pas de quoi fouetter un chat.

— C'est illégal !

Nicky m'adresse un regard qui appelle à l'aide. Elle se demande certainement où j'ai dégoté cette petite Américaine frigide. Aucun doute Sara ne ressemble à aucune autre. C'est bien pour ça qu'elle m'obsède autant.

— Laisse tomber. Je vais régler ça.

Elle s'en va sans demander son reste.

— Mais elle ne devrait pas... commence Sara.

— C'est un accord tacite entre nous. Détend-toi, ce n'est qu'une bière ! la coupé-je.

Je n'ai pas envie de me disputer avec elle.

— Tu conduis !

— C'est exact et je ne vois rien de mal à ça. Je ne vais pas être saoul. Je pensais qu'on était supposé passer une journée entre amis, prendre le temps de discuter ! Au lieu de ça te voilà encore à jouer les moralisatrices, lui fais-je remarquer.

Elle se tait, fronce les sourcils et m'observe. J'ai l'impression d'être le diable et elle une nonne en train de chercher un moyen de s'extraire de la tentation et du vice que je représente. Durant un instant, je crains même qu'elle se lève de table et s'enfuit. Mais elle reste étrangement immobile.

— Bien. De quoi voulais-tu parler ? demande-t-elle.

Elle boit une gorgée de grenadine. Je n'arrive pas à détourner le regard de sa gorge, de son cou si petit, de sa peau parfumée d'une senteur florale, que j'imagine extrêmement douce.

— Pourquoi as-tu quitté New York ?

— C'est un secret pour personne. Ma mère a déménagé ici pour suivre mon beau-père suite à sa mutation.

— Tu aurais pu rester avec ton père qui lui, vit toujours à New York si j'ai bien compris.

— Je ne pouvais pas laisser ma mère partir seule.

— Elle n'est pas seule, il y a ton beau-père.

— Elle a besoin de moi. Davantage que mon père.

— Et qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— C'est dur à expliquer. Phil est le premier homme que ma mère fréquente depuis sa rupture avec mon père il y a très très longtemps. Elle a vécu la majorité de sa vie seule, en tant que mère célibataire.

Je crois que je commence à comprendre. Sara est le genre de personne qui se sacrifie pour les autres. Voilà qui explique son apparence timide et renfermée.

— Et du coup, tu penses lui être redevable de toutes les années qu'elle a sacrifiées pour t'élever ?

Ses sourcils s'affaissent et se rejoignent. Je touche un point sensible.

— Pas du tout. Elle m'a laissé le choix. Elle n'a rien fait pour me persuader de quitter New York. Ma mère n'est pas du genre à me mettre des bâtons dans les roues. Si j'avais choisi de rester avec mon père, elle aurait accepté ma décision sans rechigner. C'est moi qui ai tranché.

— Finalement, c'est toi qui as le plus besoin d'elle.

Elle gigote de nouveau. Mince, je suis peut-être allé trop loin. Je la provoque sans m'en rendre compte. Je ne sais pas pourquoi j'essaie d'obtenir toute sorte de réactions de sa part. Peut-être parce que j'espère ainsi qu'elle se livrera davantage. Ce n'est pas gagné pour le moment. Je m'y prends comme un manche. Sara ne se laisse pas démonter et rebondit vite :

— Au lieu de parler de moi, parlons de toi ! Qui est Simon Harper dans le fond ? Tu es le footballeur arrogant, peut-être un poil trop arrogant d'ailleurs, sûr de lui, qui fait tourner les têtes de ces dames. Mais quels autres secrets se dissimulent derrière cette armure pleine d'insolence et de sarcasme ?

Je ris. Son analyse est stupéfiante et sa soudaine assurance fait taire mes récents instincts protecteurs qui me dictaient de ne pas trop la bousculer.

— Tu m'as assez bien décrit. Je ne vois rien d'autre à ajouter. Je suis un gars peu recommandable, comme tu peux le voir.

— Ça, c'est ce que tu veux me faire croire, sinon tu ne m'aurais pas invitée aujourd'hui à passer du temps avec toi. Quel est le but de cette journée ? Quelle facette de ta personnalité veux-tu me montrer exactement ?

— Rien d'autre que des paysages, réponds-je soudain mal à l'aise.

Sara a le chic pour renverser la situation à son profit. Elle est redoutablement perspicace, trop certainement. Cela ne fait pas mes affaires.

— Pourquoi bénéficies-tu d'un traitement de faveur qui te permet de loucher les cours comme bon te semble ?

Aïe, je ne l'attendais pas sur ce terrain-là. J'aurais dû m'y attendre. Difficile de ne pas remarquer mes absences répétées.

— Je ne sèche pas les cours si c'est ce que tu penses. Je suis des cours de soutien à domicile avec l'aval du proviseur.

— Des cours de soutien ? Et pourquoi tu ne les suis pas après les cours, le week-end par exemple ?

— C'est trop compliqué à expliquer. Je suis quelqu'un de compliqué comme tu as pu le constater.

— Tu es si nul que ça ?

Je sens qu'elle m'emmène sur un terrain glissant. Je fais tout pour ne pas m'y aventurer, mais qu'on insulte mon intelligence, je ne le supporte pas.

— Ce n'est pas la question d'être nul. Je ne le suis pas. J'ai simplement besoin de ça pour me maintenir à flot. Il est l'heure d'y aller.

Je mets fin à la conversation, elle proteste.

— Mais je n'ai pas fini mon verre !

J'avale ma bière cul sec.

— Alors, bois-le ! Tu as trente secondes !

Je l'abandonne et vais régler nos consommations au bar. Bill encaisse les billets que je lui tends.

— C'est ta nouvelle petite copine ? demande-t-il.

— Non, une amie.

— Elle est drôlement jolie ton amie. Un beau petit lot, fait-il remarquer.

Je la regarde. C'est vrai qu'elle est belle. Sara se penche pour récupérer son sac. Ses cheveux frôlent son épaule et pendouillent sur le côté. Elle se relève avec grâce. Son verre est à moitié vide. Elle me rejoint et salue poliment Nicky et Bill avant de franchir la porte. La journée n'est pas encore terminée. Je suis loin d'en avoir fini avec Sara Cummings. Telle une fleur bien arrosée et choyée, elle finira par s'ouvrir et j'ai encore de bons arguments pour y parvenir. À la fin de la journée, je gage qu'elle m'aura accordé du crédit et que je ne serais plus seulement à ses yeux qu'un petit con immature qui pète plus haut que son cul. Je vaudrais mieux que ça. On le sait tous les deux. J'ai seulement un peu de mal à le montrer.

Merde, ça me tient peut-être trop à cœur. D'habitude, je me moque bien de ce que peuvent penser les autres. Je me blinde, mais pas avec Sara. Elle est la seule personne dont l'avis m'importe depuis bien longtemps et cela m'agace autant que cela m'effraye. Cette fille me fait peur. C'est le mot. Elle me fout les jetons parce que je commence à me croire capable de choses qui me paraissaient jusqu'ici impossibles. Je n'ai jamais eu l'impression d'être un adolescent comme les autres, et pourtant avec elle, c'est ce que je suis. Elle me voit tel que je suis et non tel que les autres me voient. Ça, c'est parce

qu'elle ne connaît pas encore la vérité. Elle ne sait pas encore à quel point ma vie est merdique, pleine de galères dont je ne pourrais jamais me défaire.

Sara

La route est bordée de cyprès, nous traversons la forêt. Après avoir payé pour s'engager sur la 17 miles drive et qu'il ait refusé que je participe au péage, Simon est redevenu silencieux, très concentré sur la route. C'est étrange. Il s'est refermé sur lui-même comme un escargot dans sa coquille à la minute où j'ai évoqué ses absences répétées au lycée. C'était pourtant son idée. Il voulait mettre cartes sur table. Il n'a pas hésité à me titiller avec cette histoire de choix entre ma mère et mon père, New York... Il m'a agacé. Et le voilà qui boude comme un gosse de deux ans. Je sais qu'il cache quelque chose. Je ne suis pas assez stupide pour croire à son histoire. Des cours de soutien ? Mon œil ! À d'autres ! Je vais peut-être un peu vite en besogne. Néanmoins, plus le temps passe et plus j'ai l'impression de connaître Simon, ses réactions. Chaque fois qu'on approche de trop près d'un sujet qui le dérange comme tout à l'heure, il laisse tout en plan, se laisse gagner par la morosité et s'enferme dans un mutisme déconcertant. Par bien des aspects, il me ressemble. On se ressemble bien plus qu'on ne le croit.

Je ne suis pas vraiment captivée par la forêt de cyprès. Mais je sais que si je détache mon regard des arbres, je ne pourrais plus m'empêcher de le regarder, lui. Alors à travers la vitre, je prends quelques clichés. Je sens le regard vif de Simon se poser sur moi. Il me brûle, m'enveloppe, me perturbe. Une vague de chaleur s'empare de mes membres. Je tente de résister, mais sans plus tarder je décide cette fois de le prendre par surprise et braque l'objectif sur lui. Il écarquille les yeux.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je le mitraille. Le flash l'aveugle. À la troisième photo, il met sa main devant lui pour se cacher, mais c'est trop tard, l'instant est dans la boîte.

— Tu n'es pas censé me prendre en photo, proteste-t-il.

J'abaisse l'objectif.

— C'est le photographe qui décide qui sera son prochain sujet et je t'ai choisi !

Bingo, un rictus s'empare de ses lèvres. Elles sont fines, roses et s'étirent de manière sarcastique. Le coup de l'appareil photo, ça marche à tous les coups. J'étais persuadée que ça le dériderait.

— Les droits d'auteur risquent de te coûter cher ! prévient-il.

— Quels droits d'auteur ? Ce sont des photos à usage personnel.

— Qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Ça, ça ne te regarde pas.

— OK, je vois. Tu les as prises pour assouvir tes fantasmes...

Outrée, je manque de m'étrangler et sans mesurer ma force, je le frappe à l'épaule. La voiture fait un léger écart. Il se masse l'épaule.

— Ouah, doucement. Je plaisantais. Sacré poigne.

— Désolée, mais ne va pas t'imaginer des choses. Tu ne me plais pas du tout !

— Même pas un petit peu ?

— Non.

— C'est ce qu'elles disent toutes, pour se faire désirer, et puis elles baissent les armes.

— Je suppose que par « elles » tu parles de tes groupies. Loin de moi l'idée de te décevoir, mais je n'en fais pas partie. Je me méfie toujours de toi.

Il tourne la tête l'air interrogateur et nos regards s'affrontent. L'atmosphère devient lourde. J'ai manqué l'occasion de me taire. J'ai aiguisé sa curiosité et l'ambiance bonne enfant qui régnait depuis quelques petites secondes s'est envolée. Je ne perds jamais l'occasion de gâcher les bons moments. C'est tout moi ça : Sara, la gaffeuse de service.

— Quelles raisons t'ai-je donné de te méfier de moi ?

Sa question exige réponse. Il attend. Ses mains se crispent sur le volant, l'espace entre ses sourcils s'est réduit. Je déglutis. Je préférerais me mordre la langue, mais les mots passent la barrière de mes lèvres avant que je les contrôle.

— Tu es bien plus que l'image que tu veux donner. Tu prends des airs de mauvais garçon parce que c'est la seule manière que tu as trouvée de te protéger. En revanche, je ne sais toujours pas de quoi.

Il rit. Il se moque de moi.

— Si tu crois que je fais semblant, tu te trompes. Un conseil, garde ça en tête : je suis exactement comme tu me vois. Ni plus ni moins. Je ne vais pas changer. Ni pour les nanas et encore moins pour une casse bonbon telle que toi.

Il est en colère. Sa remarque jette un froid dans l'habitacle. Il est sérieux, son ton est presque menaçant. Il me file la chair de poule. Je n'ai pas peur de lui. J'ai peur de ce qu'il renferme à l'intérieur de lui. J'ai peur que cela l'ait atteint trop profondément pour qu'il soit un jour capable de s'en délester. Je ne devrais même pas avoir peur, mais c'est plus fort que moi. C'est la vérité, depuis quelques jours, malgré son comportement antipathique, je me suis attachée à ce garçon plus que de raison. Nos joutes verbales journalières me procurent ma dose d'adrénaline quotidienne. Même si je préférerais que ce ne soit pas le cas, la vérité, c'est que Simon Harper me plaît, bien plus que je le voudrais. C'est fou, nous n'avons passé notre temps qu'à nous chamailler. Je devrais le détester. Et pourtant, je n'arrive pas à m'y résoudre. J'ai beau le traiter mentalement de tous les noms d'oiseau, je ne parviens toujours pas à me convaincre qu'il est ce gars insensible et désabusé qu'il laisse paraître. Il y a une raison à son comportement, quelque chose sur laquelle je n'arrive pas à mettre le doigt. Mia sait. Sinon, pourquoi serait-elle déjà parti pris pour que je le fuie ?

Simon

Notre petite excursion n'est peut-être pas une bonne idée. Sara est bien plus maligne que je ne le pensais et je me sens vulnérable tout d'un coup alors qu'elle m'observe. Sa dernière réplique me perturbe encore. J'aimerais que rien de ce que je vis à part ce moment ne soit réel. J'aimerais pouvoir penser qu'atteindre mes rêves est envisageable. J'aimerais pouvoir me lancer à corps perdu, avoir enfin de vrais objectifs. Oui, j'aimerais pouvoir faire tout ça. Avancer sans me soucier des conséquences, sans craindre de faire souffrir davantage de gens autour de moi. Dans le fond, je me demande bien qui j'essayais de duper en l'invitant à se joindre à moi aujourd'hui. On m'a toujours dit de ne pas laisser tomber mes rêves, mais je crois que ce sont eux qui ont fini par me laisser tomber. À force de ne plus y croire, ils se sont définitivement envolés. Je ne sais plus ce que je veux vraiment. Je crois que je veux simplement vivre au jour le jour sans ses interdits que je m'impose. À savoir si c'est une bonne idée, ça, je n'en suis pas certain. C'est la première fois que j'essaye du moins. Et ce n'est pas facile de lâcher prise.

Sara est si proche de moi que cela m'effraie. Essayer quelque chose se serait commettre une erreur, mais certainement la plus belle de mon existence. Pourtant, je n'arrête pas de penser à l'année dernière. Ce n'était pas la même chose, je n'avais pas l'intention que Sydney s'attache à moi, je n'ai rien vu venir. Cette fois, c'est différent. Et pourtant, je sais qu'indéniablement si je laisse Sara pénétrer mon cœur, elle en souffrira. C'est égoïste, mais cette pensée à elle seule ne suffit pas à me convaincre de garder mes distances. Je n'y arrive pas. C'est comme si son âme exerçait une attraction invisible sur la mienne. Il y a déjà quelque chose entre nous, avant même que nous n'en ayons conscience, avant même notre premier baiser, je sais que ce moment devait arriver. C'est la première fois que j'ai autant le trac. Pourtant, j'en ai eu des épreuves à traverser, j'ai eu mon lot de douleur, de souffrance, de difficulté à surmonter. J'ai connu des jours meilleurs que d'autres. De très bons, de très mauvais, mais je n'avais encore jamais connu un jour comme celui-là. Je n'avais pas eu envie de vivre de nouvelles expériences depuis bien longtemps. Si j'ai envie de le faire ? Je crois que je ne serais pas encore ici à y penser. Si ce n'était pas le cas, j'aurais certainement déjà fait demi-tour.

Sara est toujours là, tout comme l'évidence qu'elle en a autant envie que moi. J'ai longtemps attendu quelqu'un comme elle et j'ai fini par me résigner en pensant qu'elle n'arriverait jamais. Maintenant, elle est là, à quelques centimètres de moi, et je ne compte pas laisser passer ma chance. En la trouvant, j'ai l'impression de commencer à me trouver. Je grille les étapes probablement. Mais je n'ai pas de temps pour ça. Je le sais, c'est dissimulé au fond de mes entrailles, c'est dans chacune de mes cellules, dans une infime partie de mon cœur, dans mes veines : c'est elle.

Sara

Il ne m'a pas menti. Les vues sont magnifiques, la région regorge de belles surprises. Je ne pensais pas que la nature pouvait être aussi surprenante. Nous nous sommes arrêtés du côté de Bird Rock pour observer un rocher couvert de cormorans et de quelques phoques. Nous avons également fait un arrêt du côté de Seal Rock pour observer les otaries. Simon me laisse prendre mon temps. Je suis fascinée par la diversité de la faune qui peuple cette réserve naturelle. Je n'ai pas vu le temps passer, mais ça fait plus d'une heure que nous traquons les plus belles vues. La fatigue se fait ressentir. Quelques touristes sont déjà là. L'endroit est le plus beau du Pacifique avec ses rochers dorés et ses vagues blanches. Mais depuis peu, le ciel commence à se couvrir. Je m'empresse de prendre une photo avant qu'un nuage nous prive de la lumière du soleil. Le ciel au loin commence à s'assombrir. L'atmosphère est chargée d'humidité. Ça sent l'orage.

Je fais encore quelques clichés et sursaute lorsque j'aperçois la queue d'une baleine hors de l'eau. J'ai tout juste le temps de capturer l'image avant qu'elle disparaisse.

— Tu l'as vu ?

Simon sourit. Il m'observe d'un œil rieur.

— Je t'avais dit que tu ne serais pas déçue.

Je suis sur le point de lui répondre lorsque la sonnerie de mon portable nous interrompt. Je l'extirpe maladroitement de la poche arrière de mon jean. C'est ma mère. Lorsque je remarque l'heure, je commence à me dire qu'il serait plus raisonnable de rentrer. J'hésite à répondre, mais lorsque j'en prends la décision mon téléphone se tait.

— Ma mère va s'inquiéter. Je pense qu'il est préférable de rentrer.

Son sourire s'évanouit.

— Pas tout de suite, il y a encore un endroit que je dois te montrer. Crois-moi, il vaut le détour.

— Une autre fois...

— Ça ne prendra pas longtemps. Ta mère ne va pas lancer un avis de recherche. T'es une grande fille. Cesse de faire l'enfant. Suis-moi, dit-il sèchement.

Simon me prend par le bras pour me conduire jusqu'à la voiture et je ne tente aucune résistance. Mon petit doigt me dit que c'est inutile. Il m'ouvre la portière et je grimpe sans protester. Puis il démarre. Je n'ose pour le moment émettre d'observation. Le prochain endroit à l'air de lui tenir à cœur. Nous longeons la côte et nous arrêtons au bord de la route peu de temps après. Nous sommes garés en épi juste devant une barrière en bois. Simon fait le tour de sa Nissan et m'ouvre la portière. Nous marchons jusqu'à la barrière. J'admire le paysage et soudain frissonne. L'air s'est rafraîchi, le

soleil a maintenant déserté le paysage et l'atmosphère est chargée en électricité.

Je me frotte les bras.

— Tu as froid ?

Je ne sais pas si c'est une question ou une affirmation. Je fais signe que non de la tête, mais il ôte tout de même son blouson pour le déposer délicatement sur mes épaules. Je sens son souffle chaud derrière moi caresser ma nuque. Son visage est tout près de ma joue alors qu'il se penche pour désigner, un cyprès, seul au milieu d'un rocher. Nous sommes ici au Lone Cypress. L'arbre le plus photographié au monde.

Je lève mon appareil pour le prendre en photo. Les lèvres de Simon frôlent mon oreille, le contact de sa main sur mon épaule m'arrache des frissons et il murmure :

— Tu vois ce cyprès là-bas ? Il est célèbre depuis deux cent cinquante ans. Il se tient là fièrement au milieu des rochers, au bord de la falaise, et défie les éléments. C'est la vue que je préfère à Monterey.

Mes poils se dressent. Malgré son blouson sur mes épaules, je frissonne davantage.

— Un peu comme toi parce que si j'ai bien compris, tu as l'impression d'être seul au monde. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ? rétorqué-je.

Il fait un pas derrière moi. J'ai l'impression de l'avoir giflé et en même temps d'avoir mis le doigt sur ce qui l'empêche de faire tomber les masques. Je ne sais pour quelle raison Simon conserve encore autant de barrières. Certes pour se protéger, mais de quoi ? Qu'est-ce qui lui fait si peur ?

Je fais volte-face et affronte son regard. Ce que j'y vois me brise le cœur. Il y a un mélange de souffrance, de tristesse, mais il y a autre chose que je ne parviens pas à identifier. Mon cœur rate un battement puis redouble de force. J'ai envie de le serrer dans mes bras, de le consoler, de lui ôter toute cette peur. Je m'approche d'un pas mal assuré. Je ne vois plus que ses lèvres, immobiles. Elles m'attirent. Je ne sais pas si ce que je m'apprête à faire est une bonne idée, mais j'en ai envie. Toutes les parcelles de mon corps semblent m'y pousser. C'est comme si ma peau est devenue tout d'un coup hypersensible, animée par le besoin vital de le toucher. Mes lèvres frôlent les siennes, nos respirations se calent l'une sur l'autre. Il ferme les yeux. Lui aussi il va céder jusqu'à ce que, subitement, il recule et me repousse.

Son geste me fait l'effet d'un coup de poing dans l'estomac. Je n'arrive plus à respirer. J'en ai presque les larmes aux yeux. Je me sens humiliée et sur le point de fuir.

Il pose ses mains froides sur mes joues. Je n'arrive plus à bouger. Je ne sais plus comment interpréter ses paroles ni ses gestes.

— Tu ne devrais pas faire ça.

Si même lui commence à s'y mettre alors je crois qu'il n'y a plus d'espoir. Pourtant, durant un instant, j'ai cru voir émerger en lui la même étincelle que celle que je sens croître en moi. Constaté mon erreur est un revers cuisant. Je n'aurais pas dû venir. Je n'aurais pas dû croire que cela était possible. Je suis stupide, complètement stupide.

— Pourquoi ?

Il se pince les lèvres, expire bruyamment. La réponse semble trop douloureuse à formuler. Il ferme les yeux et pose son front contre le mien. Il lutte intérieurement. J'aimerais pouvoir l'aider, mais je crois qu'à moi seule je n'en ai pas la force. C'est quelque chose contre laquelle on ne peut pas lutter s'il ne le fait pas également.

Il détache son front du mien, rouvre les yeux et me regarde sans ciller.

— Tu es une fille intelligente. Si tu ne veux pas que je te brise le cœur, tu garderas tes distances.

Mia, maintenant lui. Je ne peux pas dire que je n'aurais pas été avertie de sa tendance à briser les cœurs. Mais je ne le crois pas. Je suis sûre que ça a quelque chose à voir avec cette fille dont Mia m'a parlé l'année dernière : Sydney. Visiblement, leur rupture lui a laissé des cicatrices. Je voudrais pouvoir garder mes distances, mais je n'y arrive pas. Faisant la sourde oreille, je fais un pas, nos lèvres s'approchent jusqu'à se toucher. Je ferme les yeux. L'orage gronde, mais je n'ai pas peur. Je ne me suis jamais sentie aussi en sécurité qu'en sa présence.

Il murmure contre ma bouche :

— Tu ne sais pas à quel point il m'est difficile de te résister. Si tu m'embrasses, je serais incapable de faire marche arrière. Réfléchis bien.

C'est tout réfléchi. Son ultimatum ne m'effraye pas, il a laissé la porte ouverte et je compte bien m'introduire dans sa vie. Je colle mes lèvres aux siennes. Elles sont chaudes. Son baiser est comme la caresse d'une plume, à la fois doux, sensuel et sucré. Il se fait plus passionné au fil des secondes. Je n'ai même plus l'impression de respirer. Ses bras encerclent mes reins de manière possessive et poussent mon corps vers le sien. Mon ventre se contracte, nos jambes se touchent et s'emmêlent. Je me hisse sur la pointe des pieds et me perds dans la valse que sa langue fait subir à la mienne. Mes mains trouvent le chemin de sa nuque. Son blouson glisse de mes épaules et tombe à terre. Simon est à moi, tout à moi. Son torse se lève et se soulève de manière rapide. Il est essoufflé, mais continue de m'embrasser comme si sa vie en dépendait. Le bruit assourdissant de la foudre nous fait sursauter et j'ouvre les yeux sur le spectacle magnifique que son visage m'offre. Ses yeux bleus lancent des éclairs. Le regard qu'il me porte me fait fondre. Il y a de la passion dans ses prunelles et autre chose qui me fait rougir : du désir. J'ai subitement chaud.

Simon s'abaisse pour ramasser son blouson, le passe sur mes épaules, et en saisit les pans pour me tirer vers lui. Sous le coup de l'émotion, je n'ai même pas remarqué que j'avais fait un pas en arrière.

— Tu ne mesures pas encore la bêtise que tu viens de commettre !

Il écrase sa bouche contre la mienne et m'empêche de répondre. De fines gouttes d'eau viennent balayer nos visages. La pluie devient averse et je la sens dégouliner de mes cheveux, traverser mon nez et s'écraser sur mon menton. Je me sens vivante. Bien plus que je ne l'ai jamais été. J'en suis autant étonnée que morte de trouille.

Simon me libère de la tendresse de son baiser. Il baise mon front silencieusement. Maintenant, j'ai

pris conscience qu'on ne pouvait plus revenir en arrière.

Il reprend son blouson posé sur mes épaules et le lève au-dessus de nos têtes, me désigne la voiture et nous courons jusqu'à cette dernière. Je me faufile la première dans l'habitacle, il contourne la carrosserie, jette son blouson sur la plage arrière et prend le volant. Nous sommes trempés jusqu'aux os et notre première réaction est d'éclater de rire alors qu'il démarre et met le chauffage. Nos vêtements finiront par sécher.

Simon se penche au-dessus de la boîte à vitesse. Je pose ma main sur sa joue et l'embrasse du bout des lèvres. Si je le pouvais, je ne m'arrêtera jamais de l'embrasser. Des papillons virevoltent dans mon estomac. C'est ça l'effet du bonheur ? Je ne l'ai encore jamais senti. Pas de manière aussi intense en tout cas. C'est surprenant et excitant à la fois. Je me sens comme une pile électrique. J'ai du mal à faire le tri entre mes émotions. Je suis assaillie par un tas de sensations. Je crois que je vais avoir du mal à atterrir. Je suis prête à me pincer, car j'ai l'impression de rêver éveillée. Mais sa peau est bien là, sa langue enlacée avec la mienne. Je rougis parce que j'ai chaud.

Simon me libère de la passion de son baiser et une question me vient à l'esprit :

— Et ta petite amie ?

— Il n'y a personne d'autre que toi.

Je souris et pose ma main sur mes lèvres. Je n'arrive pas à y croire.

— Je t'ai dit qu'après ça je ne pourrais plus reculer. Je n'envisage plus un seul jour sans pouvoir t'embrasser. Voudrais-tu me faire l'honneur de sortir avec moi Sara ?

Je hoche la tête. Je ne sais plus trop où donner de la tête. C'est un sacré séisme que je viens de traverser. J'étais loin de me douter de ce qui allait arriver même si je ne peux nier l'attrance que j'éprouve pour lui. Il s'est toujours comporté comme un sale con avec moi. Qu'il change subitement son fusil d'épaule, c'était inenvisageable. Désormais Simon Harper veut sortir avec moi, Sara Cummings, la New-Yorkaise timide et transparente qui vient de débarquer à Monterey. Je vais faire jaser. Je ne sais pas ce qu'il me trouve, je n'ai rien de spécial. Je ne suis pas comme ces filles avec qui il prend du bon temps. Après cette réflexion, je me sens menacée. J'ai peut-être fait une bêtise, je n'en sais rien, mais l'attrance qui est née entre nous ne peut pas être feinte. Cela ne peut pas être qu'un tour de mon imagination. Malgré tout, ça me tracasse et il semble l'avoir remarqué alors que nous quittons la 17 miles drive.

— À quoi tu penses ?

Je me mords la langue. Il faut que je lui pose la question, que je m'assure qu'il comprenne ce que cela représente pour moi. C'est la première fois que je ressens ce genre d'élancement dans la poitrine pour un garçon. Dire que c'est de l'amour, je ne sais pas, on n'en est pas encore là. Mais tout à coup, j'ai peur de me casser la figure dans cette relation. Il est encore temps de m'en préserver.

— Promets-moi que pour toi, tout ça n'est pas qu'un jeu.

Simon s'arrête brutalement au bord de la route. Les pneus crissent, les graviers laissent derrière

nous une trainée de poussière. Il me jauge sévèrement.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— J'ai peur. Je... Je ne suis pas comme Linda. Je ne suis pas prête pour ce genre de choses. Je veux prendre mon temps... enfin, j'ai peur que...

Il lève la main et je me tais, presque honteuse de le juger aussi sévèrement. Ce n'était pas mon intention. Je veux simplement que les choses soient claires.

— Je ne te demande pas d'être comme elle. Ce n'est pas ce que j'attends de toi et je ne veux surtout pas que tu le sois. Je... je sais que tu nous as vus et je le regrette. Je ne suis pas comme ça. Ce que tu as vu ce n'est pas moi, c'est le type qui essaie de faire croire qu'il se fout de tout, mais je ne me fous pas de toi. Ça n'arrivera jamais. Tu as ma parole. Je ne ferais rien que tu ne veuilles pas faire. Je suis sérieux comme je ne l'ai encore jamais été. Alors, si tu le veux bien, accorde-moi au moins le bénéfice du doute. Ne me juge pas sur mon passé.

Ses prunelles me supplient. Il serre ma main, la porte à ses lèvres et l'embrasse. Là où ses lèvres se sont posées, la peau me brûle. Mon cœur se soulève. Je le crois sincère. Mon cerveau bouillonne. J'aimerais me dire qu'il vaut mieux que je reste en retrait, mais j'en suis incapable. C'est la plus belle déclaration qu'on ne m'ait jamais faite. Simon mérite enfin que quelqu'un croie en lui. S'il le faut je serais cette personne, celle qui lui fera comprendre qu'il vaut mieux que celui qu'il pense être, qu'il est digne d'être aimé, car de toute évidence il fait tout pour repousser les autres. Je ne sais pas pourquoi il a tellement peur qu'on s'attache à lui. J'ai le sentiment qu'un jour viendra où il se confiera à moi. J'attendrai. Parce que Simon Harper est un être épatant qui n'a pas encore trouvé le moyen de se défaire de ses propres démons.

Simon

J'aurais préféré que la journée ne se termine jamais. Je la regarde s'éloigner de la voiture, un pincement au cœur, le mal à l'âme. Sara m'adresse un signe timide avant de monter dans sa voiture. Elle me manque déjà. C'est dingue, nous n'avons passé que quelques heures ensemble et je me sens invincible, capable de prendre un nouveau départ. J'aimerais que ce soit possible, j'aimerais y croire, mais j'ai la certitude que cette vague sensation ne va pas tarder à s'évanouir.

La porte close, tous mes espoirs s'en vont. Légèreté et magie s'évaporent. Je retourne à la morosité de mon quotidien. Ce ne sont que quelques secondes de bonheur parmi un millier d'heures de souffrance. Une aiguille dans une botte de foin. Et pourtant je serais prêt à passer ma journée à la recherche de cette aiguille. Je serais prêt à aller contre vents et marées pour passer ne serait-ce qu'une dizaine de secondes supplémentaires avec elle. Car en l'espace de ces quelques précieuses secondes un vent d'insouciance souffle à nouveau en moi et me donne le sentiment de vivre vraiment. Pas seulement pour voir le lendemain, mais pour profiter du temps qu'il nous reste. Elle ou moi, aucun de nous ne peut savoir combien de temps durera notre relation. C'est pour cette raison qu'il nous faut la vivre sans nous poser de question. Maintenant, j'y suis prêt. Je ne sais pas pourquoi, mais avec Sara, j'ai la certitude que tout se passera bien, que, peu importe la suite des événements, tout ira bien. Elle est le rayon de soleil qui vient balayer les nuages dans mon ciel ombragé. Elle est celle que j'attendais. L'espoir qu'il me fallait.

Bien malgré moi, je rentre à la maison. Ce ne sera pas la même chose. Je sais déjà ce qui m'attend et comme chaque jour, je le redoute. Mon quotidien est réglé comme du papier à musique. Je suis enfermé dans la même routine, les mêmes problèmes. Je n'ai jamais rien connu de spontané avant de connaître Sara. Mais il me faut composer avec ces instants de ma journée où la vie semble me narguer, me tester comme si je n'avais pas eu assez de mise à l'épreuve. Je ne sais jamais de quoi demain sera fait. Mon existence est une succession de haut et de bas. J'ai connu d'ailleurs plus de bas que de hauts dernièrement. Si Dieu a décidé de me tester, j'aimerais bien avoir une conversation avec lui. Je me dis que finalement, c'est peut-être lui qui a mis Sara sur ma route. Un diamant taillé pour briller dans ma misérable vie. Je voudrais parcourir la planète, voyager, découvrir le monde avec elle. Je ne sais pas si un jour je pourrais vraiment quitter Monterey. Tout est si compliqué. Mais ma destination je l'ai peut-être trouvée en Sara. Je n'ai pas de temps à perdre.

Ma mère est assise sur le canapé lorsque je rentre. Elle m'attendait. Une conversation pénible se profile à l'horizon. Je sais que je n'y échapperai pas. Je m'assois en face d'elle, prêt à encaisser son sermon. Elle pense agir pour mon bien. J'aimerais que sa vie soit plus belle, je voudrais lui causer moins de soucis, moins de peine, la soulager du poids qu'elle porte sur ses épaules. Malheureusement, je ne peux rien faire de plus. Je suis tel que je suis. Je ne peux rien y changer. Elle est aussi impliquée que moi. C'est ma mère, elle l'est forcément depuis ma naissance. C'est ce qu'on appelle les liens du sang. Je sais qu'elle m'aime. Seulement, parfois, j'en viens à souhaiter que cela ne soit pas le cas. Ainsi, je ne la ferais pas autant souffrir. Je ne serais pas une telle source d'angoisse pour elle.

— Tu es en retard. Heureusement, j'ai prévenu Hannah, elle ne devrait pas tarder. Ta journée s'est bien passée ?

— Excellente, merci de t'en soucier. Au cas où ça t'intéresserait, Sara et moi, on sort ensemble.

Je préfère anticiper la question. Elle n'a pas l'air de tomber des nues. Je suppose qu'elle s'y attendait. Il ne fait aucun doute que c'était là qu'elle voulait en venir. Autant sauter le passage sur la pluie, le beau temps, enfin le genre de conneries qui nous fait perdre notre temps.

— Est-ce que tu lui as dit ?

Et voilà, on y vient. Le refrain va s'enchaîner.

— Pas encore.

Ma mère s'enfonce un peu plus dans le canapé, passe sa jambe droite par-dessus la gauche, croise ses mains comme si elle était sur le point d'émettre une prière et me gratifie de son air le plus sévère. Elle n'est pas contente. Dans un sens, c'était à prévoir, l'inverse aurait été surprenant.

— Tu comptes le faire ?

Là survient la partie la plus délicate de son opération « coup de pied au cul ». Je me lève. Je ne suis pas d'humeur à me prendre la tête.

— Écoute, je n'ai pas envie de parler de ça. Ça ne regarde que moi. C'est ma vie. Si je n'ai pas envie d'en parler, c'est mon droit. Je lui dirais le moment voulu.

— Autrement dit, tu n'aborderas pas la question. C'est bien ce que je pensais, dit-elle avec dédain.

Sa remarque me touche. Elle pense agir pour mon bien. Moi je ne sais même plus ce que ça veut dire. Le terme est vague. La limite entre le bien et le mal, ça fait longtemps que je l'ai dépassée. Ma mère n'approuve pas mes décisions, j'y suis habitué de toute manière. Ça ne me pose aucun souci. Je vis très bien avec.

— J'ai mes raisons. C'est trop tôt pour aborder la question, ça la fera fuir. Je n'ai pas le droit de l'impliquer là-dedans ! protesté-je.

— Qui de vous deux n'est pas prêt : toi ou elle ?

Je n'ai pas la réponse.

Ma mère se lève, contourne la table basse et se poste devant moi. Elle prend mes mains dans les siennes, les yeux humides. Je sais qu'elle a peur pour moi. Il faudrait que ça s'arrête, mais je n'ai pas la solution.

— Écoute mon chéri, je ne dis pas ça pour t'embêter. Je le dis pour ton bien. Tu es passé par tant d'épreuves. L'année dernière...

— ... était une autre année, la coupé-je.

— Tu dois le lui dire avant qu'elle ne le découvre par elle-même ou pire encore qu'elle l'apprenne de la bouche d'une autre personne. Je ne veux pas que tu gaspilles ton énergie dans une relation néfaste. Tu sais que mentir n'est pas la solution. Tu ne pourras pas lui cacher éternellement.

— Personne ne lui dira, aucun de nos amis ne le fera. Quant aux autres, le cercle restreint qui sait pour moi, ils pensent probablement qu'elle est déjà au courant. Je vais le faire, mais pas tout de suite. Laisse-moi un peu de temps.

— C'est la seule chose à faire, avant que tout cela n'aille trop loin. Tu sais que je ne veux que ton bonheur. Je ne veux pas que tu vives la même chose que l'année dernière.

— Ça n'arrivera pas, Sara... elle... Elle est formidable.

— Je n'en doute pas une seconde. Je veux simplement te protéger. Cette jeune fille si tu tiens vraiment à elle, tu dois lui en parler.

Si je tiens à elle ? Bien sûr que c'est le cas !

— N'attends pas qu'il soit trop tard. Si elle t'aime, elle comprendra sinon c'est qu'elle n'en vaut pas la peine. Tu devrais monter te reposer avant l'arrivée d'Hannah.

Ma mère se penche et me baise le front tendrement. Je m'abandonne à son étreinte. Dans ses bras, je me sens en sécurité. Elle a le pouvoir de m'apaiser instantanément. Depuis tout petit dès que quelque chose ne va pas, j'ai pris l'habitude de me blottir dans ses bras. Je l'entends encore chantonner la nuit, blotti l'un contre l'autre dans mon petit lit. Elle a raison, il faut que je sois honnête avec Sara. Le plus dur reste de trouver les mots. Parler de moi a toujours été difficile. Notre relation en est à ses balbutiements. Je ne veux pas l'effrayer et je ne veux pas susciter non plus sa pitié. Trouver le juste milieu me semble mission impossible. Je veux simplement que Sara comprenne ce que notre relation implique pour moi et surtout pour elle. Je ne veux pas qu'elle ait le sentiment que je la mets au pied du mur. Je suis égoïste. Mais je l'assume. Je préfère me taire plutôt que de risquer de la perdre. Je ne pourrais pas le supporter.

Chapitre Sept : Révélation

Sara

Je ne sais plus où j'ai la tête depuis quelques secondes, penché au-dessus des bacs dans ma chambre noire. J'ai l'impression que rien de ce que je viens de vivre n'est réel, qu'il ne s'agit que d'un rêve. Il aura fallu un seul rendez-vous pour que j'accepte de sortir avec Simon et je me demande toujours si c'est une bonne chose. Pourtant, je ne suis pas effrayée. Une partie de moi est même excitée par cette idée. Je revois son sourire lorsque nous nous sommes garés devant la plage. Simon m'a donné un dernier baiser. Ses lèvres étaient à la fois chaudes et humides. Je sens encore son pouce caresser ma joue et son souffle rythmer les battements de mon cœur. Il est descendu de voiture sous la pluie, en a fait le tour pour m'ouvrir la porte, et s'est servi de son blouson au-dessus de nos têtes pour m'escorter jusqu'à ma voiture. Je n'ai rien répondu lorsqu'il m'a souhaité de passer une bonne soirée. J'étais déjà perdue dans mes pensées. Il a attendu sous la pluie que je m'en aille et m'a adressé un signe de la main auquel je lui ai répondu. Je ne me suis pas rendu compte de l'extrême lenteur à laquelle je roulais jusqu'à ce qu'une voiture me klaxonne. Si quelqu'un m'avait dit que je me sentirais un jour aussi légère que la brise, je ne l'aurais pas cru. C'est pourtant l'impression que Simon me donne. Avec lui, l'air devient plus léger, le ciel ensoleillé, le climat chaud et apaisant. En sa présence, j'ai la sensation de vivre dans une réalité alternative. Je ne sais pas si je l'aime, je crois qu'il est trop tôt pour le dire. Néanmoins, on s'y approche certainement. Sinon pourquoi éprouverais-je toutes ces sensations étranges ?

L'orage bat son plein et un coup de tonnerre me fait sursauter. Mes cheveux sont encore mouillés. Maman a pourtant insisté pour que je prenne un bon bain chaud pour me réchauffer, mais je ne pouvais pas attendre de développer ma pellicule. Je pensais que Mia se manifesterait, mais de toute évidence elle n'approuve toujours pas mon rapprochement avec Simon. Si seulement je pouvais comprendre ses réticences à son égard, peut-être que je pourrais la faire changer d'avis. Je sais qu'elle est chez elle. Sa chambre était allumée lorsque je suis rentrée. Elle boude certainement. Ça m'étonne parce que sa curiosité la pousse habituellement à mettre ses griefs de côté, le temps d'assouvir sa soif d'information. Mais je n'ai rien reçu : ni texto ni appel.

Le minuteur me vrille les tampons. La dernière photo est développée. Je l'attache avec les autres à l'aide d'une pince à linge sur la corde suspendue au-dessus de ma tête et j'observe les clichés un à un. Sur les premiers apparaît Simon, d'abord les sourcils froncés puis de plus en plus souriants au fur et à mesure des prises. Nous étions dans la voiture lorsque je l'ai photographié. Il est magnifique. Simon a quelque chose de spécial, une aura que je suis certainement la seule à discerner. Les suivantes ne sont que des clichés de paysages, du Bird rock (le rocher parsemé de pélicans), et le dernier une photo du Lone Cypres. Le ciel s'était assombri sur cette image. C'était juste avant que Simon m'embrasse, que la pluie se déverse et qu'on doive quitter les lieux. C'est sur cette image que notre petite aventure s'est arrêtée, l'une des meilleures que j'ai vécues jusqu'ici. Simon me manque déjà et je commence à me demander comment vont se passer les prochains jours. J'ai à la fois hâte d'être au

lendemain et je l'appréhende. J'ai peur qu'il recule, qu'il revienne en arrière et agisse comme si de rien n'était. Après ce qui s'est passé entre nous, comment le pourrait-il ?

J'entends mon téléphone portable sonner. Je l'ai laissé sur le couvre-lit. J'abandonne là mes derniers clichés, referme la porte de la chambre noire et me précipite sur mon lit avec le secret espoir qu'il puisse m'avoir appelé. Une pointe de déception m'empoigne. Ce n'est pas lui, c'est Anna. Je décroche. Elle est pleine de joie de vivre, ça me fait plaisir de l'avoir au bout du fil. Je la laisse me conter ces aventures avec son dernier bad boy en date. Anna en fait voir de toutes les couleurs à ses parents et son énergie débordante doit certainement leur donner du fil à retordre. Je la connais, je sais qu'elle prend plaisir à les faire tourner en bourrique en sortant avec un mauvais garçon. Je sais aussi que cela ne durera pas longtemps. Ma sœur est ainsi faite, elle aime les sensations fortes. Elle n'est pas stupide au point de commettre l'irréparable. Mon père disait toujours lorsque nous étions petites que j'étais l'eau qui dort et Anna le torrent. Mais je crois qu'il faut davantage se méfier de l'eau qui dort. Avec Simon, je suis déjà en train de me réveiller. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'ouvrir les yeux sur mon existence et de comprendre ce que cela fait de se sentir vivre.

— Sara... Sara, tu m'écoutes ?

Je sors de ma torpeur.

— Oui, hein ?

— Alors, raconte ! Que s'est-il passé dernièrement dans ton bahut ? Il y a quelques beaux gosses qui te font de l'œil ?

— Heu... oh... oui... J'ai rencontré quelqu'un.

— Quoi ? Qui ? Je veux tout savoir. Comment il est ?

— Il est... déstabilisant...

— Tu veux dire dans le genre flippant ?

— Non. Je commence tout juste à le connaître. Il est différent des autres garçons.

— Tu l'aimes ?

— C'est trop tôt pour le dire.

— Enfin, je suppose que vous sortez ensemble ?

— Si on veut oui. Il m'a invité à sortir avec lui aujourd'hui et on s'est embrassés.

Anna pousse un cri d'hystérie et je décolle le téléphone pour l'éloigner de mon oreille craignant de devenir sourde à force de l'écouter s'égosiller au bout du fil.

— Quoi ? J'y crois pas ! Tu es sortie avec un garçon et tu ne m'as rien dit ! Attends deux secondes.

Je l'entends se lever et hurler dans le couloir « Sara a un petit copain ». Merde ! Maintenant, je suis

sûre que mon père va me cuisiner et surtout interroger ma mère à ce sujet. Anna est une vraie pipelette. J'aurais dû le deviner. Elle est incapable de garder un secret. Cependant, je me sens allégée d'un poids sur le cœur. J'avais besoin de le dire. Peut-être parce que ça rend les choses plus concrètes.

J'entends son sommier craquer alors qu'elle reprend son portable.

— On en était où ? Ah, oui, tu t'apprêtais à me dire à quel point il embrassait bien. Dis-moi qu'il a fait le premier pas ? Comment c'était ?

On toque à la porte et le visage de ma mère fait irruption.

— C'est Anna, je chuchote.

— OK. Mais ne traîne pas. Le dîner est prêt.

Je lève mon pouce. J'ai perdu le fil des questions d'Anna.

— Écoute, il faut que j'y aille. Je te raconterai tout plus tard.

Anna proteste, mais finit par raccrocher. Je sais que je ne m'en tirerai pas à si bon compte. D'ici ce soir, elle m'aura abreuvée de textos jusqu'à minuit. Dans ces moments-là, je réalise à quel point ma petite sœur me manque. C'est elle la spécialiste des relations amoureuses. Elle a plus d'expérience que moi en la matière. Dans le cas présent, j'aurais bien besoin de ses conseils.

Je me pince les lèvres puis porte mon index à celles-ci. Je n'arrive pas à croire que Simon m'ait embrassé de cette manière-là, comme si sa vie en dépendait. Ce n'était pas un simple baiser, c'était intense, magique, une véritable tourmente. C'était mon premier vrai baiser. Je le sais parce qu'avant celui-ci je n'avais jamais rien ressenti. Mon premier et dernier petit ami en date se contentait de rapides bisous du bout des lèvres. Simon, lui, ne s'est pas contenté de m'embrasser : il a fait battre nos cœurs à l'unisson. C'était comme si en réduisant l'espace entre nous, il avait réuni nos âmes de sorte qu'elles s'imprègnent l'une de l'autre, se découvrent et se confondent. Il a fait voler en éclat mes certitudes. Jusqu'ici je pensais être capable de lui résister. Maintenant, je constate que ce n'est pas le cas. Quelque chose en lui me bouleverse. Je ne sais pas encore ce que c'est, mais je suis sûre que tôt ou tard, je vais le découvrir. J'ai confiance, il va s'ouvrir à moi. C'est une question de temps.

Le dîner est une fois de plus très calme et c'est au dessert que ma mère et Phil m'interrogent sur mon rendez-vous. Je ne sais pas trop quoi dire, mais j'opte pour la vérité.

— Je sors avec lui. Simon est mon petit-ami.

Phil hoche la tête. Ma mère reste le regard impénétrable. Elle semble réfléchir à ce qu'elle va dire, puis se décide à réagir. Elle glisse sa main sur la table jusqu'à celle de Phil, lui sourit avant de reporter toute son attention sur moi.

— Nous sommes contents pour toi, ma chérie, mais sois prudente. Tu connais à peine ce garçon. Tu devrais prendre le temps d'en savoir plus sur lui, d'apprendre à vraiment le connaître.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je sais me défendre, dis-je.

— Ta fille a toujours eu la tête sur les épaules. Fais-lui confiance, poursuit Phil.

Je le gratifie d'un sourire chaleureux. Il est un allié de taille pour raisonner ma mère.

— Ce n'est pas la question, mais...

J'ai fini mon dessert alors je me lève brusquement de table pour couper court au refrain maternel sur les dangers des relations amoureuses et surtout sur le prochain couplet qui abordera sans l'ombre d'un doute les relations sexuelles. Elle m'a déjà fait le coup pour mon premier copain.

— J'ai fini. Je vais débarrasser.

Je commence à empiler les assiettes. Personne n'ose prononcer un mot. Je file en cuisine les bras chargés de couverts. Je range le tout dans le lave-vaisselle et entreprends de laver les casseroles. J'entends ma mère et mon beau père se quereller et je devine l'objet de leur discorde : moi évidemment. Une fois l'opération nettoyage achevée, je cours mettre mon pyjama et m'allonge dans mon lit. Je consulte une dernière fois mon portable. Je n'avais pas tort, Anna m'a déjà envoyé trois textos. À la lecture du dernier, elle semble impatiente de recevoir mes réponses. Un quatrième texto attire d'autant plus mon attention. Celui-ci est de Simon « Bonne nuit, mon ange ». Je souris comme une idiote, la main sur le cœur, mon pouls s'emballe. Je m'empresse de lui répondre. Anna peut bien attendre quelques secondes.

Simon

J'ai beau chercher dans mes récents souvenirs, je ne me rappelle pas avoir vu Sara autant rayonner qu'en ce début de semaine. Elle range ses affaires dans son casier et discute avec une fille de sa classe, le sourire aux lèvres. Elle a vraiment l'air d'un ange. Je n'ai qu'une envie : traverser les quelques mètres qui nous séparent et m'emparer de ses lèvres. À chaque seconde qui passe, j'ai envie de l'embrasser. Nos regards se croisent, elle me sourit. Je fais un pas dans sa direction, mais une tape sur l'épaule m'arrête. Je me retourne, c'est Jack. Je lui serre la main.

— Comment ça va, mec ? T'as passé un bon week-end ? demande-t-il.

— Tu ne peux pas savoir à quel point.

— C'est officiel, toi et la petite nouvelle vous sortez ensemble ?

— Il me semble que oui.

— Mia est furieuse. Tu as intérêt à te cacher d'elle pour la journée. D'ailleurs, tu ne l'as pas vue, elle m'a dit qu'elle était arrivée ?

— Non.

Je me retiens de lui dire que sa petite amie est bien le cadet de mes soucis parce que pour l'heure, je n'ai d'yeux que pour Sara. Mike qui jusque-là bécotait Naomi vers les portes d'entrée nous rejoint.

— Alors ? Quoi de neuf les gars ?

— Simon sort avec Sara, lui annonce Jack de but en blanc.

Traître ! Il ne peut rien garder pour lui. Peu importe, j'ai bien l'intention de rendre notre relation officielle. J'ai bien vu comment certains garçons déshabillent Sara du regard et je compte bien leur signaler que c'est chasse gardée.

— Sara, la New-Yorkaise coincée ? Comment t'as réussi ton coup ? questionne Mike.

— Elle n'est pas coincée ! réfuté-je.

— Quoi ? Tu l'as déjà essayée ?

Je grogne. Je ne supporte pas que Mike parle d'elle en ces termes. Sara n'est pas ce genre de filles. Elle mérite tellement plus de considération que toutes les filles avec qui j'ai pu sortir. Avec elle, c'est différent, d'une manière que je ne peux pas encore définir. C'est à la fois exaltant, ressourçant et enivrant. Sara pour moi est comme une oasis en plein désert : inespérée. Alors, c'est plus fort que moi, je sors de mes gonds et saisit Mike par le col.

Je le soulève à peine du sol. Je ne veux pas non plus attirer l'attention sur nous.

— Ne parle plus jamais d'elle comme ça, c'est clair ?

Il hoche la tête, lève les mains en signe de reddition et je le relâche.

— C'est qu'il s'énerve l'amoureux transi, plaisante Jack.

Je lui décoche un regard haineux. Je n'ai pas envie qu'il s'y mette à son tour.

— Ça vaut pour toi aussi, compris ?

— Désstresse, on voulait simplement plaisanter, ajoute Mike.

— Je n'ai pas envie de rire.

— Et sinon, comment t'as fait ton coup ?

Je ne réponds pas. Je cherche à nouveau Sara. Elle n'a pas bougé d'un millimètre. Cette fois, toute trace de bonne humeur a disparu. Les lèvres pincées, je devine qu'elle n'a rien loupé de notre petite altercation.

— Il l'a emmenée faire le tour de la 17 miles drive, répond Jack.

— Futé, ça marche à tous les coups...

Je ne les écoute plus et leur fausse compagnie, marchant d'un pas vif vers Sara. Elle dit quelque chose à son amie, mais ça n'a pas d'importance. Je veux que tout le monde sache l'effet que cette fille a sur moi.

Sara

Simon se dirige droit vers moi. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais de toute évidence si j'en juge avec quelle manière il a saisi Mike par le col, je dirais qu'il y a de l'eau dans le gaz. Je n'admets pas la violence. La moutarde me monte au nez.

Vanessa, ma voisine en cours de bio continue de me parler de notre prochain TP, mais je ne l'écoute déjà plus. Je n'arrive pas à le comprendre. Simon semble renfermer tant de colère en lui. Il est capable du pire comme du meilleur et il change d'attitude comme de chemises. C'est difficile de le suivre parce qu'on ne sait jamais comment il va réagir et je déteste quand il contracte la mâchoire comme il le fait actuellement. Son regard sur moi me met mal à l'aise. Il est presque agressif. Il se rapproche et n'est plus qu'à deux pas de nous. Je lève la main pour faire taire Vanessa et elle suit mon regard.

— Qu'est-ce qui t'as pr...

Je n'ai pas le temps d'achever ma question qu'il se jette sur moi et m'embrasse devant tout le monde. Le silence se fait autour de nous, devient même pesant. J'essaye de le repousser, mais ses mains sur ma nuque sont comme deux étaux qui se resserrent. Je suis prise au piège. Simon desserre finalement son étreinte et glisse sa main gauche jusqu'à mes reins pour coller son corps au mien. Je pourrais le repousser si je voulais, mais je n'en ai plus envie. C'est comme si le temps s'était arrêté. Je n'arrive pas à croire qu'il m'embrasse de manière aussi impudique devant tout le monde. Je dois dire que c'est terriblement excitant. Il est sur le point de mettre fin à notre baiser, mais je l'en dissuade en posant mes deux mains sur sa nuque. Je cherche sa langue pour jouer les prolongations. Je pourrais même passer mes jambes autour de ses hanches, seulement l'idée ne me paraît pas judicieuse. Malgré toutes les sensations que j'éprouve, je sais que nous ne sommes pas seuls.

Je suis à bout de souffle, lui aussi, mais cela ne nous empêche de nous en donner à cœur joie. Son torse comprime ma poitrine et pour autant je ne rougis pas. Je ne ressens pas l'envie de m'enfuir. Je me sens bien avec lui. C'est le seul garçon qui ne m'est jamais fait cet effet-là. J'ai terriblement chaud. Tout à coup, je me sens l'âme d'une effrontée. Ce garçon me transcende. Son baiser se répercute dans toutes les fibres de mon anatomie. Des fourmis me parcourent de la tête jusqu'aux pieds. J'ai l'impression que ça ne s'arrêtera jamais jusqu'à ce qu'une main se pose sur son épaule et l'écarte de moi.

— Harper, Cummings ! Ce n'est ni le lieu ni l'endroit. Suivez-moi ! ordonne, Stan, le surveillant.

Je regarde tous les visages qui nous entourent, certains justes curieux, d'autres outrés, et d'autres excités. Mais je m'en moque, ça n'a pas d'importance ce qu'ils pensent. Je mets du temps à réagir, à reprendre pied avec la réalité. Je remarque dans la foule le visage scandalisé de Linda. Elle me lance un regard mauvais avant de tourner les talons. Si ce n'était pas clair avant dorénavant ça l'est. Bon vent ! Je n'y croyais pas, mais maintenant j'en suis sûre : Simon est mon petit ami ! Cette constatation me donne envie de sauter de joie, de le crier sur tous les toits.

— Venez avec moi, répète Stan.

Il tient Simon par le bras et prend le mien par la même occasion. Il serre si fort qu'il m'arrache un cri.

— Laissez là. Elle n'a rien à voir avec ça ! hurle-t-il tout en se dégageant assez facilement de l'emprise de son geôlier.

Simon lui fait front et le fusille du regard. Stan me lâche et se tourne dans sa direction. Il crispe les poings. Je prie pour qu'il ne fasse pas un geste inconsidéré.

— Un problème Harper ?

— C'est de ma faute. Laissez là tranquille ! Je vais vous suivre, dit-il.

— Dans ce cas, dépêche-toi. Suis-moi.

Le surveillant le devance, mais Simon en profite pour s'approcher de moi.

— Je suis désolée. Mais avant que je parte, promets-moi que tu sortiras avec moi samedi soir.

— Simon, je...

— Ça suffit, Harper ! Magne-toi ! prévient Stan.

— Promets !

Stan s'approche et le saisit violemment par l'épaule. Ce que je craignais se produit. Simon se détourne et le frappe en plein sur le nez. Stan pisse le sang. Cette fois, Simon va s'attirer des ennuis. Je m'interpose, car Stan lève le poing à son tour. Je tends les mains entre eux et ces derniers se figent. Je me tourne vers Simon.

— Promets ! insiste-t-il.

Je n'ai plus le choix. Si je ne le fais pas, j'ai comme la sensation que la situation va dégénérer, car je commence à connaître le caractère impétueux de Simon. Il ne partira pas tant que je n'aurais pas dit oui.

— T'es qu'un idiot ! C'est promis, dis-je.

Il s'approche et m'embrasse durant une seconde furtive jusqu'à ce que Stan le saisisse par le bras et l'entraîne dans son sillage. Simon ne résiste pas. Il le suit. Il sait probablement qu'il en a déjà assez fait pour la journée et qu'il va écoper d'un sacré savon. Quant à moi, je l'ai échappé belle, parce que si Simon n'avait pas fait diversion, je serais certainement en train de les suivre.

Je les regarde s'éloigner et tourner au bout du couloir pour rejoindre la partie administrative du bâtiment. Un petit tour chez le proviseur sera certainement la prochaine étape.

La sonnerie retentit et la foule se disperse. Hagarde, j'observe les élèves vider le couloir pour leurs

salles de cours. Je viens juste de remarquer que Vanessa n'est plus là. Je suis toujours immobile pendant que tout le monde se presse jusqu'à ce qu'un visage bien connu, l'air contrarié se plante en face de moi : Mia.

— C'était quoi ça ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? Enfin, qu'est-ce qui se passe dans ta petite tête ? Tout le monde vous regardait ! C'était chaud, très chaud. Un peu plus et vous finissiez à poil ! Ça ne te ressemble pas.

— N'exagère pas. Ce ne serait pas allé jusque-là.

— C'est l'impression que vous donniez en tout cas. Si je comprends bien, vous sortez ensemble, c'est ça ? Un rendez-vous et il t'a déjà mis le grappin dessus ! Ça ne servait à rien que je te dise de rester sur tes gardes ? Hé ho ! Tu m'écoutes ? Non, visiblement ça passe par une oreille et ça ressort par l'autre ! s'offusque-t-elle.

— Tu devrais te réjouir pour moi au lieu de me faire la leçon ! Simon et moi, on sort ensemble et rien de ce que tu pourras dire n'y changera quelque chose. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais je n'ai jamais éprouvé autant de sensations à la fois pour un garçon, c'est... Je ne sais même pas ce que c'est, mais j'ai envie d'essayer, tu comprends ?

Elle me regarde avec des yeux ronds.

— Oh mon dieu ! s'exclame-t-elle.

— Quoi ?

— C'est plus grave que je ne le croyais, dit-elle.

— Quoi, qu'est-ce qui est plus grave ?

— Sara Cummings, tu es amoureuse de ce gars-là ! C'est mauvais, très mauvais...

Le mot résonne dans ma tête. « Amoureuse », peut-être, probablement, je ne sais pas... Comment pourrais-je le savoir ? Je n'ai aucune expérience en la matière pour la simple et bonne raison que je ne l'ai jamais été.

Mia me secoue par les épaules.

— Ça te fait un choc pas vrai ? Tu ne peux plus rien y faire dorénavant. Tu ne viendras pas me sonner les cloches si les choses tournent mal, car je t'aurais prévenue. Enfin, bon, je suppose que maintenant il n'y a plus grand-chose à faire. Le mal est fait. Tu devrais dire quelque chose là, parce que ton inertie devient flippante.

— J'ai la frousse.

— Tant mieux si ça peut au moins aider à ce que tu gardes un peu de bon sens.

— Mia ! grondé-je.

— OK, j'déconne. Respire, tout va bien se passer ! Enfin, je l'espère.

J'ai des revolvers à la place des yeux.

— D'accord, ne t'inquiète pas. Tu as devant toi une experte en la matière et malgré nos différends sur le sujet, tu peux compter sur moi. Je serais là quoi qu'il se passe. On ferait mieux d'y aller avant de se prendre un blâme, dit-elle.

Je la suis. Nos salles de cours sont l'une en face de l'autre. Mia me souhaite bonne chance et c'est l'esprit plein d'incertitude que je m'excuse de mon retard et repère une place où m'asseoir.

Simon

Ça fait une demi-heure que le vieux proviseur Thompson s'époumone. J'écope de toute sorte de sermons sans queue ni tête. Si je regrette ce que j'ai fait ? Pas le moins du monde. Stan est un connard de la pire espèce ce que personne n'ignore. D'ailleurs, il ne cesse de jeter de l'huile sur le feu. Ça fait un moment qu'il me cherche celui-là. Il était inévitable qu'il me trouve. Si Thompson ouvre les yeux, il verra vraiment à qui il a à faire. Pour ma part, je ne changerai pas de position.

— Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ? questionne Thompson.

Je me tourne vers Stan, un rictus mauvais sur le visage. Quitte à jouer la provoc' autant le faire jusqu'au bout que je ne sois pas mis à pied pour rien. Peu importe, ça en valait la peine. Je ne peux pas regretter ce qui fut l'un des meilleurs moments de mon existence ni cet instant jubilatoire qui en a découlé. Parce que frapper Stan est un exutoire. Je me sens plus léger depuis. Il a enfin eu la correction qu'il mérite pour toutes ces provocations quotidiennes. Ce n'est pas pour rien si la majorité des élèves le détestent.

— Je suis désolée, mon poing a malencontreusement dérapé, dis-je.

Stan se lève, mâchoire serrée.

— Ne joue pas au con !

— Vous pouvez disposer Stan, ordonne Thompson.

Le concerné déglutit péniblement, reste immobile un instant puis quitte la pièce. Le proviseur attend qu'il referme la porte pour reprendre la parole.

— Vous ne me laissez pas d'autre choix Simon que de vous mettre à pied pour la semaine. J'espère que cela vous fera réfléchir. Je sais que les choses sont loin d'être évidentes pour toi, que la vie n'est pas facile. Pour autant, cette fois tu ne pourras pas bénéficier d'un traitement de faveur. À la prochaine incartade, je devrais me montrer plus sévère. Tu prendras la porte définitivement. Je viens de contacter ta mère, elle sera là dans quelques minutes. C'est dommage, je pensais que tu étais un garçon plus intelligent. Ne gâche pas ton avenir...

— Quel avenir ? le provoqué-je.

— Je comprends ta colère. C'est normal de l'être après toutes les épreuves que tu as traversées. Mais ne la laisse pas passer avant tout le reste. T'es un bon garçon. Rentre chez toi et repose-toi. Quand tu reviendras, j'attends de toi un comportement exemplaire. J'ai, durant trop longtemps, fait preuve de clémence eu égard à ta situation et à mon amitié pour tes parents et je crois que c'est une erreur. Cela n'a fait qu'encourager tes dérapages. Je ne passerai pas l'éponge aussi facilement la prochaine fois. À la prochaine incartade, c'est l'exclusion définitive. Ta mère est d'accord avec moi. Il est temps que tu apprennes à maîtriser ton agressivité.

— Bien, si vous avez terminé...

Je me lève.

— Monsieur Harper, ne prenez pas mes avertissements à la légère !

— Bonne journée, Monsieur.

Je claque la porte. Je sais que j'ai dépassé les limites. « Maîtriser mon agressivité », il en a de bonnes lui ! Tout le monde s'imagine savoir ce que je ressens. Ils pensent pouvoir se mettre à ma place. Personne ne le peut. On ne peut pas comprendre tant qu'on n'est pas directement concerné. Et si je suis devenu agressif, c'est à cause des autres, à force de voir de la pitié dans leurs yeux. Je n'ai trouvé que ça pour leur montrer que je ne suis pas aussi faible qu'ils se l'imaginent. C'est ce qui m'a attiré vers Sara. Elle ne me regarde pas de cette manière-là. Et c'est aussi ce qui me freine, car j'ai peur qu'en lui confessant la vérité, elle me fuie. Elle est la seule personne qui m'importe désormais. Je ne peux pas prendre ce risque, pas maintenant. C'est beaucoup trop tôt. J'ai besoin de plus de temps.

Ma mère va être dans une rage noire. Ce n'est pas la première fois qu'elle vient me chercher en pleine journée. J'imagine que si Thompson lui a parlé de sa menace d'exclusion elle doit être dans tous ses états. Ainsi, je ne vais pas tarder à me faire tirer les oreilles. S'ensuivra une dispute qui ne mènera nulle part. Puis ma mère ira bouder quelques heures et s'adoucira enfin à l'arrivée d'Hannah.

Je connais ma mère, elle est incapable de me faire la tête plus d'une journée. Mon père me convoquera en fin de soirée pour une discussion d'homme à homme. Je lui promettrai de faire des efforts et je n'aurais plus à m'inquiéter. Tous vont me répéter que je ne peux pas bénéficier d'un traitement de faveur, mais c'est pourtant ce qu'ils feront une fois de plus. Parce que quelque part, ils se sentent responsables de ce qui m'arrive. Cette culpabilité sera toujours présente tant que j'aurai l'impression d'avoir une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Essayer de vivre d'une manière normale comme le fait si bien ma famille n'enlève rien à ce qui est la réalité de mon quotidien, à la rage qui m'habite. Ce sera toujours comme ça parce que je me suis construit avec cette image de moi. C'est marqué au fer blanc. Ça fait partie intégrante de ma personnalité.

Sara

Je n'ai pas revu Simon de toute la journée. Je n'ai pas pu m'empêcher de l'appeler. C'est là que la mauvaise nouvelle est tombée : mise à pied durant une semaine. J'étais prête à passer chez lui, mais il m'en a dissuadé argumentant qu'ainsi il était certain que je tiens ma promesse pour samedi soir. Je l'aurais tenue de toute manière, mais pour une raison mystérieuse, que je vienne chez lui ne l'emballait pas plus que ça. J'imagine que cela doit avoir un lien avec sa mère. Après tout, elle ne semble pas vraiment m'apprécier, et après ce qui vient de se passer, elle ne doit pas me porter davantage dans son cœur. Simon a raison, mieux vaut éviter de s'attirer les foudres maternelles. Moi qui croyais échapper à toute cette histoire, je me rends compte en poussant la porte de chez moi qu'il n'en est rien. À peine ai-je fermé derrière moi que ma mère m'appelle. Je décèle déjà son énervement au ton pincé de sa voix.

Je pose mon sac à terre et m'assois en face d'elle. Maman serre dans ses mains une tasse de thé fumant.

— Le lycée m'a téléphoné aujourd'hui, annonce-t-elle.

— Je vois.

— Ça n'a pas l'air de t'étonner ? Qu'est-ce que tu as à dire pour ta défense ?

— Je n'ai rien à ajouter.

— M'enfin ! Qu'est-ce qui t'as pris d'embrasser ce garçon devant tout le monde ? Sara tu as toujours fait preuve de retenue, d'une plus grande pudeur que ça. Je n'arrive pas à comprendre que tu aies agi de la sorte ! Ce garçon n'a pas l'air d'avoir une bonne influence sur toi.

— Tu ne le connais pas !

— Peut-être. Mais je m'en tiens à ce que je sais pour le moment.

— Tu ne peux pas m'empêcher de le voir !

— Ce n'est pas ce que je veux. Enfin, je n'ai jamais eu à te punir, mais je le ferais si c'est nécessaire.

— Je croyais que tu voulais que je m'intègre, que je me sente bien !

— C'est toujours le cas !

— Alors, ne fais pas de cette histoire de rien du tout une montagne. On a agi sans réfléchir. On ne recommencera pas.

— Je l’espère. Tu es jeune, influençable et les garçons, enfin, tu sais... ça peut pousser une jeune fille à faire des choses qu’elle ne penserait jamais faire.

— Je ne suis pas stupide !

— Ce n’est pas ce que j’ai dit, ma chérie. Bien sûr que tu ne l’es pas. Tu es ma petite fille, ce que j’ai de plus précieux au monde, dit-elle.

— Tu n’as pas à t’inquiéter. Simon, il tient à moi. Ce n’est pas le seul fautif dans cette histoire. On sera plus discrets. Je te le promets.

— Si tu le dis, je te crois. Va dans ta chambre, tu dois avoir des devoirs à faire.

Je vois aux rides qui se forment sur le front de ma mère que je ne l’ai pas totalement convaincue, mais elle m’accorde toujours le bénéfice du doute et je l’en suis reconnaissante. La discussion reste toujours ouverte. C’est ce que j’apprécie chez mes parents. Ils sont toujours à l’écoute et me font confiance. Je sais qu’en apprenant à côtoyer Simon ma mère apprendra elle aussi à l’aimer.

Pour l’heure, je me penche sur mes devoirs de biologie. J’ai du mal à me concentrer sur mes exercices. Je tire le tiroir sous le bureau, prends la boîte en carton et l’ouvre. C’est là que je range les photos de Simon. Je les passe en revue. Les revoir me met immédiatement de meilleure humeur. Même si je n’ai pas le cœur à la tâche, je parviens à bout de mes exercices avant le dîner. J’ai l’air stupide à m’enticher du premier garçon un peu mignon qui me tape dans l’œil, mais c’est plus qu’une simple attirance. Je crois que Mia a mis le doigt sur quelque chose, elle a vu juste : je suis en train de tomber amoureuse. La vitesse à laquelle cela se produit m’angoisse. Je ne me suis jamais attachée à un garçon et si Simon venait à me briser le cœur, je ne sais pas si je m’en remettrais.

Chapitre Huit : Mon étoile

Sara

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, je n'ai pas eu à faire des mains et des pieds pour convaincre ma mère de me laisser sortir avec Simon ce soir. Même si l'idée ne l'enchantait pas, elle sait que me l'interdire ne ferait que me pousser à enfreindre les règles. Comme d'habitude cette dernière mise tout sur la confiance. C'est aussi pour ça que je l'aime : pour l'éducation permissive qu'elle applique. Elle fait toujours en sorte d'éviter les conflits et lorsque cela n'est pas possible, elle fait tout pour que les choses s'apaisent.

Pour l'heure, je m'affaire avec elle en cuisine. Puisque je ne suis pas là ce soir, elle a prévu un petit dîner en amoureux avec Phil. C'est tout naturellement que je me suis proposé de lui prêter main-forte.

Je suis en train d'éplucher les oignons, et les larmes me montent aux yeux. Maman me tend un mouchoir et se moque de moi.

— Si voir ce garçon te fait cet effet, peut-être que tu devrais rester avec nous. Il y a de quoi nourrir six personnes ! Simon pourrait aussi rester dîner. Comme ça, je pourrais faire sa connaissance, dit-elle.

— Bien essayé, mais n'y compte pas !

— Promets-moi seulement de rester prudente. Et s'il se présente le moindre danger n'hésite pas à m'appeler.

— C'est promis, mais je n'aurais pas besoin de le faire.

— Tu sembles bien confiante.

— Je le connais. J'ai confiance en lui tout comme tu as confiance en moi.

— Tu es ma fille, ce n'est pas la même chose.

— Quelle différence cela fait ?

Elle pose le couteau avec lequel elle émince les légumes depuis dix minutes et m'observe.

— Très bien. Si tu fais confiance à ce jeune homme, je lui fais confiance ! Mais au premier faux pas, la sentence sera sans appel.

Je souris.

— Merci.

Je sais qu'elle fait des efforts pour améliorer les choses entre nous depuis le début de la semaine après cette histoire de bécotage dans les couloirs du lycée. Je me doute aussi que Phil y est pour beaucoup.

Maman reprend ses découpes lorsque la sonnette retentit. Nul doute, c'est lui, pile à l'heure ! Elle ne pourra pas lui reprocher de ne pas être ponctuel, c'est déjà ça !

Lorsque j'ouvre la porte, je le trouve de dos. Simon agite ses bras comme s'il répétait un rôle d'acteur. Je m'éclaircis la gorge et il pivote sur lui-même. Il a l'air tendu. Dans ses mains, il tient une rose blanche.

— Tu es très belle, dit-il.

Je ne porte qu'un pull rose échancré, une jupe noire et des collants de la même couleur. Rien qui ne sort de l'ordinaire. De toute manière, ma mère n'aime pas les tenues extravagantes et elle ne me laisserait jamais sortir si elle jugeait ma tenue trop provocante. Simon lui est en jean, un pull en col v bleu et un blouson en cuir noir qu'il a laissé ouvert. Lui aussi, il est beau. Je peux sentir l'odeur musquée de son parfum. J'en ai soudain une boule à l'estomac. Le stress me gagne.

— Merci. Entre.

Il s'exécute et me suit jusqu'à la cuisine.

— Maman, voici Simon, Simon, je te présente ma mère.

Cette dernière lui adresse un regard sévère. Simon s'avance pour la saluer.

— Enchanté de faire votre connaissance Madame.

— Voici donc le garçon pour lequel ma fille a obtenu son premier blâme.

Je suis gênée. Maman dans toute splendeur ! Elle a l'art et la manière de mettre les autres mal à l'aise.

— Oh...Sara n'y était pour rien, ce n'est pas...

— Laisse donc les jeunes tranquilles ! s'exclame Phil.

Mon beau-père vient juste de faire irruption dans la cuisine. J'en conclus que le match de basket qu'il suivait est terminé. Phil se faufile derrière le bar et embrasse ma mère sur le front, puis tend une main amicale à Simon. Je lui adresse un regard reconnaissant.

— Ravi de faire ta connaissance jeune homme.

— Moi de même.

Je n'ai pas la moindre envie que le moment s'éternise en conversations futiles.

— On devrait y aller, dis-je à l'attention de Simon.

Il acquiesce.

— Permission de minuit et pas une de plus ! rappelle maman.

— Maman... je grogne.

— Deux heures ! enchérit Phil.

— Phil ? Il n'en est pas question... rouspète-t-elle.

Mon beau-père me fait signe de filer. Je ne me le fais pas dire deux fois. Je glisse ma main dans celle de Simon pour l'inciter à me suivre et nous nous éclipsons pendant qu'ils se disputent. Leur dîner en amoureux ne commence pas sous les meilleurs auspices. Je peux encore les entendre alors que j'enfile ma veste.

— Ils sont jeunes. Ils ont le droit de s'amuser. Nous sommes samedi, il n'y a pas mort d'homme. Ta fille à l'âge de sortir le soir !

— Ce n'est pas la question. M'enfin...

Je n'entends pas la suite, car ma mère semble chuchoter et je me doute qu'elle doit une fois encore remettre sur le tapis les derniers événements. Elle avait pourtant promis qu'elle ferait un effort. Simon ne dit rien. J'ouvre la porte au moment où j'entends ma mère hurler mon prénom de la cuisine. Je la referme aussitôt avant qu'elle n'ait le temps de nous rattraper. Je glisse ma main dans celle de Simon et nous courons vers sa voiture. Je monte sans attendre et lorsqu'il démarre, je ne loupe pas le regard inquiet que maman me lance depuis le palier, un chiffon dans la main. Elle n'a pas fini de se ronger les ongles.

Simon

Il y a des regards qui valent tous les mots et ceux que me lance Sara sont de ceux-là. Ils en disent long sur le plaisir qu'elle a d'être ici, avec moi. Je l'ai emmené manger sur le port chez Bill. Il fait d'excellents hamburgers. Sara a l'air de se régaler si j'en jure à son assiette vide. Quant à moi, l'appétit n'est pas au rendez-vous. Je n'ai faim que de ses baisers et je ne peux pas la quitter des yeux. Il reste un bout de pain au coin de sa bouche. Je me lève et me penche sur la table pour essuyer la miette à l'aide de mon pouce. Sara sourit. Ce que j'adore ce sourire ! Gênée, elle s'essuie la bouche dans sa serviette et la repose à côté de son assiette.

— Tu ne finis pas, tu n'as pas faim ? me questionne-t-elle.

Je pousse mon assiette vers elle.

— Elle est à toi si tu la veux. Te regarder suffit à contenter ma faim.

Ses joues se parent d'une légère teinte rosée.

— Non merci, je n'ai plus faim. Je crois que je vais exploser si je continue à manger.

Nicky s'approche de nous pour récupérer nos assiettes et m'adresse un regard sévère parce qu'elle n'aime pas débarrasser des assiettes presque pleines.

— Vous voulez un dessert, les jeunes ?

Je questionne Sara du regard.

— Non merci, je n'ai plus faim. C'était délicieux, dit-elle.

— Tu peux nous apporter la note ?

Nicky hoche la tête et s'en va en cuisine. Sara termine son coca-light. J'en profite pour aborder ma rencontre avec sa mère.

— Ta mère n'a pas l'air de beaucoup m'apprécier.

Sara repose son verre et laisse pianoter ses doigts sur sa serviette.

— C'est parce qu'elle ne te connaît pas encore. Il faut apprendre à la connaître. Elle paraît toujours froide de prime abord. D'habitude, elle se montre plus chaleureuse.

— Un peu comme ma mère.

Elle rit puis porte sa main à sa bouche pour atténuer le son de ses gloussements. Son rire est communicatif, car je me surprends également à m'esclaffer. C'est fou, ça fait un bail que je n'ai pas ri

autant. Je ne me souviens même pas de la dernière fois où cela m'est arrivé.

Nicky dépose la note devant moi. Je lui tends deux billets de vingt dollars.

— Bonne soirée, les amoureux.

Elle s'en va aussi sec. Sara ne rit plus, elle est même terriblement sérieuse à cet instant, le regard fixe.

— Merci, dit-elle.

— Tu n'as pas à me remercier. Grâce à toi je passe la meilleure soirée de toute ma vie.

— Quel est le programme ? demande-t-elle.

— S'amuser !

Je me lève, passe mon blouson par-dessus mes épaules et lui tends la main. Elle y glisse la sienne. Sa paume est chaude, rassurante. Je salue d'une poigne de main Bill et nous marchons dans la fraîcheur de la nuit. Il n'est que vingt-deux heures et la soirée est loin d'être terminée. Je compte bien profiter à fond du temps qu'il nous reste. Je veux que ce soir marque le début de notre relation, qu'elle reste à jamais gravée dans nos mémoires.

Sara

Je ne savais pas où Simon voulait me conduire jusqu'à ce qu'il se gare le long d'une rue dans le quartier le plus huppé de Monterey. Des tas de voitures sont garés des deux côtés au bord de la route sans compter celles qui sont déjà dans la cour intérieure. Un immense portail en fer forgé nous fait face. Je sors d'un pas hésitant de la Nissan, le cœur battant. Dès que j'entends le son étouffé de la chanson *No Stress* de Laurent Wolf mon pouls s'accélère. Je n'aime pas les fêtes. Je me sens toujours oppressée dans ce genre d'endroit, pas à ma place. J'ai l'impression d'être tombée dans un guet-apens. Venant de Simon, j'aurais dû m'y attendre. Je pense que cette soirée est ce qui se rapproche le plus selon lui du mot « amusement ».

Merde.

Mes mains tremblent. Je ne peux pas faire ça. J'hésite à retourner me confiner dans la voiture. Bien sûr, je ne suis pas totalement ignare. J'ai déjà assisté à quelques fêtes, mais seulement parce qu'Anna m'a contrainte à la suivre. Cependant, je ne suis jamais parvenue réellement à m'amuser. Je me contentais de surveiller ma sœur, de lui faire la morale lorsqu'elle buvait de l'alcool, de surveiller ses danses collées serrées avec les garçons. Je passais plus de temps à m'en faire pour elle, à craindre qu'on lui fasse du mal qu'à penser à m'amuser. Anna, c'est la sociale. Moi, je suis la plus raisonnable. Je ne sais pas faire la fête.

Simon ne perd rien de mon air récalcitrant. Il immisce sa main dans la mienne. Je souffle un grand coup pour me donner plus de courage.

— J'ai dit que nous allions nous amuser et j'ai promis à un ami que je passerai. Nous allons faire d'une pierre deux coups, dit-il.

Je tourne mon visage vers lui. Sa tête pivote. Nos regards se croisent. Je flanche.

— Ce n'est pas une bonne idée. Je ne me sens pas bien. On devrait rentrer.

— Oh allez Sara ! Ne fais ta rabat-joie ! Quand t'es-tu amusée pour la dernière fois ?

Je suis incapable de répondre à cette question. Certainement pas cet été, car fort heureusement une méchante angine m'a clouée au lit lorsque Anna a voulu m'embarquer dans une de ces autres soirées étudiantes. Selon elle, c'est le meilleur endroit pour faire des rencontres sans compter que les étudiants sont, de son point de vue, dix fois plus craquants que les mecs de son âge. J'imagine que c'est à une de ses soirées dernièrement que ma sœur a dû rencontrer son dernier bellâtre en date.

— Allez, viens ! Ce soir, je ne te laisse pas le choix. Mes désirs sont des ordres ! Suis-moi, ordonne-t-il.

Simon porte ma main à ses lèvres et la baise. Son souffle chaud m'apaise et je le laisse nous conduire jusqu'à l'intérieur de la villa. Nous empruntons une allée de graviers et contournons la

demeure en coupant par la pelouse. Visiblement, Simon est un habitué des lieux. Au fur et à mesure de nos pas, la musique se fait plus envahissante. Les basses me hérissent les poils. En faisant le tour de la maison, nous atterrissons sur une immense terrasse au centre de laquelle s'impose fièrement une grande piscine tout éclairée. Pas mal de gens boivent autour. Certains même dansent déjà de manière étrange. Je fixe un garçon qui a l'air d'être en transe.

Nous traversons la foule et passons les baies vitrées grandes ouvertes qui donnent sur l'extérieur pour rejoindre le salon, lieu des festivités. Un garçon, blond aux cheveux très courts, nous fait signe et fonce vers nous. Simon n'a pas lâché ma main. Je presse davantage la sienne. Il me lance un regard protecteur. Non, je ne me sens pas bien, pas bien du tout.

Le blond s'avance. Il est plutôt pas mal dans son genre. Les deux hommes se saluent d'une poignée de main ferme. Simon fait les présentations :

— Sara, je te présente Max. Il étudie au lycée de Santa Cruz. Max, voici Sara, ma petite-amie.

Simon m'adresse un coup de coude. Je réagis enfin et serre la main de son ami.

— Eh bien, tu ne m'avais pas dit que tu viendrais en si bonne compagnie ce soir. Petit veinard ! J'en conclus que toi et la divine Linda, c'est de nouveau temps mort, sans vouloir t'offenser Soraya.

— C'est Sara, je marmonne.

Je ne suis définitivement pas à ma place. Je ne suis pas prévue au programme. Je ne suis pas Linda, et de toute évidence, je fais tache dans le décor parce que toutes les filles ici sont assez peu vêtues. J'ai l'air d'une sainte nitouche à côté d'elles.

— Sara, c'est noté. Il y a tout ce qu'il faut, de quoi vous désaltérer là-bas sur la table ainsi que des chambres vides au premier étage. Amusez-vous les amoureux ! dit-il avant de s'éclipser pour accueillir de nouveaux arrivants.

Je détaille le salon du regard. Il y a tout un tas de filles et de gars affalés sur le canapé devant la télé qui rient devant je ne sais quel programme. Au fond du salon se trouve une table sur lequel repose des bouteilles pleines, vides ou entamées. Certains se servent.

— Aïe ! Si tu continues, je ne vais plus sentir ma main, gémit Simon.

Sans m'en rendre compte, je viens d'enfoncer mes ongles dans sa paume. Je lui lâche la main instantanément.

— Désolée.

Il passe son bras derrière mes reins.

— Viens, on va d'abord se chercher à boire.

Je le laisse me guider jusqu'à la table. Il y a une pile de verre en plastique devant nous. Simon prend deux gobelets, commence par verser un trait de whisky et complète le tout avec du coca. Il me tend un verre. Je hoche la tête de droite à gauche.

— Hors de question. Je ne bois pas ça.

Il agite le verre sous mon nez.

— Mes désirs sont des ordres, tu te souviens ? Allez ! Amuse-toi. Ce n'est qu'un verre.

— Je n'ai pas l'âge.

— Moi non plus, me provoque-t-il en avalant la moitié de son verre. Tu ne sais pas ce que tu rates !

— J'ai le temps pour ces choses-là.

— C'est ce que tu crois. La vie est trop courte pour la passer à se mettre des interdits. Tu ne sais pas ce qui peut t'arriver demain. Personne n'en a l'âge ici, peu importe, on est juste là pour se détendre. Essaie au moins.

Il fait une moue de chien battu et je ris. Je finis par céder et par avaler cul sec la moitié de mon verre. Le liquide me brûle l'œsophage et je tousse. C'est fort.

— Tu vois quand tu veux. À nous, à cette inoubliable soirée, dit-il en levant son verre.

Je cogne mon verre contre le sien et bois une gorgée. Ce n'est pas mauvais. Il faut juste s'habituer au goût. Simon sourit.

— Sara Cummings, j'adore quand tu me surprends !

— Alors, attends-toi à l'être souvent.

Il s'approche, passe ses mains autour de mes hanches pour m'embrasser et menace de me faire renverser mon verre au moment où je passe mes mains par-dessus ses épaules. L'adrénaline gagne tout mon corps. J'ai chaud, très chaud, mais j'ai aussi la chair de poule quand sa main caresse ma joue et s'immisce dans le creux de mon cou. Je suis sur un petit nuage jusqu'à ce que Max, le blondinet nous interrompe.

— Mollo les amoureux, c'est le début de la soirée. Hé ! Simon, ça te dit de venir à l'étage avec nous. On a commencé une partie de gran toursimo sur la play ?

— Plus tard, esquive Simon.

— Allez ! J'ai que toi comme adversaire qui soit vraiment de taille à m'affronter.

Simon m'interroge du regard.

— Vas-y. Je t'attends ici.

— J'en ai pour cinq minutes, me rassure-t-il.

— Plutôt une demi-heure, intervient Max.

— Quinze maxi, enchérit Simon.

— Comme tu voudras ma poule.

Max passe son bras autour des épaules de Simon et l'embarque avec lui à l'étage. Me voilà seule dans la fourmilière. Je me concentre sur la musique. Tout le monde semble passer un bon moment. Je ne sais pas quoi faire sinon rejoindre le canapé. Il reste une place libre tout au bout. Je m'assois et bois mon verre tranquillement. La fille à côté de moi tend une bouteille sous mon nez.

— T'en veux ?

Je ne réagis pas.

— Alors ? insiste-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est ? demandé-je.

Le gars à côté d'elle se penche et se mêle à la conversation.

— De l'eau, ma chérie.

La fille s'esclaffe et le repousse.

— Ne fais pas attention à lui, c'est un idiot. Moi, c'est Sam. Ça, c'est de la vodka citron.

J'avale mon verre cul sec et le lui tends pour qu'elle le remplisse.

— Sacrée descente, dit-elle en versant le liquide dans mon verre.

Elle pose la bouteille sur la table.

— Alors, comment tu connais Max ?

— Oh, je ne le connais pas. Enfin pas personnellement, c'est mon ami... mon petit ami, Simon qui le connaît.

La fille fronce les sourcils. Je crois que je viens de l'embrouiller plus qu'autre chose. Elle ouvre la bouche, mais n'a pas le temps de dire un mot, car le garçon à côté d'elle la tire sur ses genoux et l'embrasse goulument, tellement goulument qu'ils ne vont pas tarder à avoir soif. Je les ignore et goûte la vodka citron. C'est bon. L'alcool commence à me monter légèrement à la tête. Je m'enfonce confortablement dans le canapé. La musique n'est qu'un brouhaha pour moi. Mon verre est presque vide quand un type venu de nulle part se pointe devant moi. Grand, brun avec un style de surfeur australien.

— Oliver, se présente-t-il. Et tu es ?

— Sara Cummings, je réponds avant de me mordre l'intérieure de la joue.

Quelle imbécile ! Pourquoi faut-il que je décline mon identité complète ? J'ai l'air d'une idiote.

— Enchanté, Sara Cummings. Moi et ma bande de là-bas vers la piscine on se demandait si tu voulais te joindre à nous.

— J’attends quelqu’un, refusé-je.

— Ça fait dix minutes que tu broies du noir. Tu devrais venir t’amuser. Si tu veux mon avis, ton petit ami ne devrait pas faire attendre une aussi jolie fille.

— Tu m’ observes ?

Il se frotte la nuque, gêné par mon franc-parler. L’effet de l’alcool assurément. En même temps, je me dis que si j’accepte, Simon n’aura pas trop de mal à me retrouver. J’ai bien pensé à aller le rejoindre au premier étage, mais Max ne m’y a pas invitée. Finalement, je me lève.

— OK, je te suis.

Sur la terrasse, Oliver prend le temps de me présenter à tous ses amis regroupés vers la piscine dont je suis incapable de retenir les prénoms. Je vide mon verre d’un trait puis mon nouvel ami le remplace par une bière. Il fait rire toute la galerie. Il est en train d’imiter De Niro dans *Le parrain* lorsqu’en faisant un geste brusque il manque de me propulser dans la piscine. Une main ferme m’agrippe l’avant-bras et m’empêche de piquer une tête. Lorsque je me retourne pour croiser le regard de mon sauveur, je ne m’étonne pas qu’il s’agisse de Simon.

Il repousse Oliver.

— Fais gaffe, mec.

— Désolé, je ne l’ai pas fait exprès. Détends-toi, se défend Oliver.

Simon serre les dents et les poings. Je le saisis par la main et le pousse un peu plus loin dans le jardin pour éviter tout incident. Il est jaloux.

— Je t’ai cherché partout ! lance-t-il sur un ton plein de reproches.

— Comme je ne te voyais pas revenir, je me suis mêlée aux autres. Tu m’as dit de m’amuser. C’est ce que je fais ! me défends-je.

Simon passe la main dans ses cheveux.

— C’est vrai. Tu as raison.

Je porte le goulot de ma bière à mes lèvres et il me l’ôte aussitôt des mains avant que je n’aie pu avaler une gorgée.

— Tu as assez bu pour la soirée, décrète-t-il.

— Qui est le rabat-joie maintenant ? m’amusé-je à le provoquer.

— La soirée n’est pas finie. Je veux que tu aies les idées claires pour la suite.

Il pose la bière dans l’herbe. J’entends la chanson *You’ve got the love* démarrer, celle sur laquelle nous avons dansé sur la plage. Mon cœur s’affole.

— Allons-y, dit-il.

— Quoi ? Maintenant ?

— Oui, à moins que tu aies mieux à faire...

Je prends ses mains dans les miennes et les lève en l’air.

— Danse avec moi s’il te plaît.

Simon sourit et me fait tourner sur moi-même avant de se positionner derrière moi pour m’enlacer. Nous ne sommes pas les seuls à danser, car très vite nous sommes rejoints par tout un groupe dont celui d’Oliver et ses copains. Mais je n’ai d’yeux que pour Simon. Je sens ses mains chaudes sur mon ventre. Elles me procurent des frissons. Elles descendent plus bas jusqu’à mon bassin et je me dandine un peu plus près de ses hanches. Simon pose ses lèvres sur ma nuque pour la parsemer de baisers. Je penche ma tête pour lui laisser quartier libre. C’est agréable. Je ne me suis jamais sentie aussi audacieuse, libérée de mes craintes. Je me sens libre comme l’air avec Simon, heureuse. Il n’y a pas de règle, pas d’obligation, pas l’ombre d’un souci à l’horizon. La vie est facile à vivre. Les secondes se succèdent sans que j’en aie conscience.

Je ferme les yeux. Je voudrais que ses lèvres ne quittent jamais mon cou, mais elles dérivent jusqu’à mon épaule.

J’ouvre les yeux lorsque la chanson se termine et les lève jusqu’au ciel.

— Qu’est-ce que tu regardes ? chuchote Simon au creux de mon oreille.

— Les étoiles. Il y en a une là-bas qui semble briller plus que les autres, dis-je en la désignant de mon index.

— Je n’ai pas besoin de la regarder. C’est toi mon étoile. Tu es ma bonne étoile Sara et tu as su me guider jusqu’à toi.

Je fais volte-face, émue et l’embrasse à plein poumon. Simon me repousse.

— On doit partir.

Je le suis, mais Oliver nous barre le chemin.

— Tu t’en vas déjà petit cœur ?

Simon le dévisage d’un œil mauvais puis le pousse violemment. Je le retiens par le bras. Je sens qu’il est prêt à en venir aux mains.

— Dégage de notre chemin, prévient mon petit-ami.

Cela sonne comme un avertissement.

— OK, OK, bonne soirée, conclut Oliver pas téméraire pour un sou.

Ce dernier s'écarte et Simon me tire par la main. J'ai du mal à suivre le rythme. Il fulmine jusqu'à ce qu'on soit dans la voiture. Je préfère ne rien dire, car j'ai le sentiment que cela ne fera qu'aggraver la situation.

Simon

Ce petit connard, j'aurais pu le laminer si je voulais. Il a eu de la chance que Sara soit à côté de moi. Et la manière dont il la regardait... Mon Dieu ! Comment peut-elle être innocente au point de ne pas voir l'effet qu'elle produit autour d'elle ? Je n'aurais pas dû monter dans les tours. Mais quand je les ai vus, lui, près d'elle, je ne sais pas, j'ai eu envie de lui sauter à la gorge, de marquer mon territoire. Il la reluquait et elle ne s'en rendait même pas compte... ça me rend malade. C'est plus fort que moi, avec Sara je n'arrive plus à maîtriser mes émotions. Si je m'écoutais, je ferais demi-tour pour le cogner jusqu'à ce qu'il ait intégré le message.

Je serre rageusement le volant tout en essayant de me détendre, car j'ai conscience que mon attitude ne fait qu'effrayer Sara. La dernière chose dont j'ai envie c'est qu'elle ait peur de moi. Je ne veux pas que la soirée se termine ainsi. Alors je souffle un bon coup et pose ma main sur son genou pour la rassurer. Je vois bien qu'elle se force à sourire lorsqu'elle tourne son regard vers moi.

— Je suis désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne suis pas comme ça d'habitude. C'est toi qui me rends fou. Je n'ai pas apprécié qu'il te touche.

— Il ne s'est rien passé, murmure-t-elle.

— Je le sais, mais je n'ai pas aimé sa manière de te regarder. Sara, tu es certainement trop innocente pour t'en rendre compte. Je sais à quoi il pensait lorsqu'il te regardait et si tu savais tout ce que j'ai envie de lui faire là maintenant... Si je m'écoutais je...

— Chut... souffle-t-elle.

Elle pose sa main sur la mienne et glisse ses doigts entre les miens.

— Je ne veux pas que tu aies peur de moi.

— Je n'ai pas peur de toi. S'il y a bien un sentiment que tu ne m'inspires pas, c'est bien celui-là. N'en parlons plus, tu veux ?

J'acquiesce. Elle sourit timidement, son visage à peine éclairé par la lumière de la lune. Dieu qu'elle est belle ! Elle lève la main et caresse ma joue qui prend feu immédiatement à son contact. Je sens ses doigts s'attarder sur ma peau, pleins de tendresse. Je ferme les yeux. Je ne peux pas en supporter davantage sinon je crains de devoir arrêter la voiture sur le bas-côté. Je saisis sa main et embrasse sa paume avant de la reposer sur son genou.

— Affaire classée. De toute manière, la soirée n'est pas encore terminée, laissé-je entendre.

— Et c'est quoi la suite ?

— On y est presque. Patience, murmuré-je.

Je ne sais pas si Sara approuvera mon idée, mais je m'en moque. Si elle n'est pas prête à sauter le pas, je le ferais seul. Je n'ai jamais été aussi sûr de moi que ce soir. Je veux que cela soit gravé en moi à jamais. Sara et moi, c'est à la vie à la mort.

Sara

— C'est encore loin ? demandé-je.

— Non, ferme les yeux. Nous y sommes presque.

Je m'exécute. J'ai l'impression que nous ralentissons. Cela se confirme lorsque la voiture se gare sur le bas-côté et que le moteur se tait.

— Surtout n'ouvrent pas les yeux ! Je vais t'ouvrir.

J'entends la portière côté conducteur claquer et la mienne s'ouvrir. Simon glisse sa main dans la mienne pour m'aider à sortir et referme la porte. Il se glisse derrière moi, fait basculer mes cheveux sur le côté pour baiser mon cou puis pose ses mains sur les miennes toujours positionnées sur mes yeux.

— Maintenant, tu peux les ouvrir, chuchote-t-il à mon oreille.

Nos mains se soulèvent ensemble et je reste bouche bée devant ce qui a tout l'air d'être l'enseigne d'un tatoueur. La boutique est éclairée. Un homme brun, la quarantaine, très tatoué avec des piercings un peu partout, vient nous ouvrir. Je scrute Simon. Je ne sais pas à quoi ça rime.

— Qu'est-ce...

Il ne me laisse pas le temps de finir.

— Je ne voulais pas terminer cette soirée sans que tu saches à quel point tu comptes pour moi, à quel point ces derniers jours ont été les plus merveilleux de mon existence. J'ai envie que ça dure toujours. Tu me fais confiance ?

Je ne suis plus certaine de le suivre, mais je hoche tout de même la tête, émue. Jamais un garçon ne m'avait regardé comme il me regarde et quand il a ce regard-là, je pourrais le suivre jusqu'au bout du monde.

Je pénètre dans la boutique à sa suite. J'observe toutes les photos des réalisations de notre artiste en herbe collées sur les murs pendant que Simon discute avec le tatoueur. Puis ils finissent par revenir vers moi.

— Bon, alors je commence par qui ?

Est-ce que je me sens prête à le faire ? Certainement pas. Maman va piquer une crise. Est-ce que je veux le faire ? Mon dieu oui.

Simon pose ses mains sur mes épaules, me considère sérieusement.

— Tu n’es pas obligée Sara.

— Je veux le faire, lui assuré-je.

— OK, alors on part sur ce qu’on a dit ? demande le tatoueur.

Simon se tourne vers moi. Je ne sais pas de quoi ils parlent, ni de ce qu’ils ont discuté.

— Tu me fais confiance, Sara ?

Je suis folle, mais oui, je lui fais confiance.

Simon prend ma main et nous marchons jusqu’à l’arrière-boutique où je m’allonge sur un fauteuil. Il ne lâche pas ma main.

— Où vous le voulez ? questionne le tatoueur.

— Sur le poignet.

Je me soulève pour m’allonger confortablement sur le dos. L’homme désinfecte ma peau puis je serre de toutes mes forces la main de Simon lorsque l’encre traverse mon épiderme. C’est affreusement douloureux. J’ai l’impression qu’on cherche à creuser mes os.

— Ferme les yeux, m’ordonne Simon. Ne pense pas à la douleur.

J’obéis. Je ne sais pas ce qu’il fait, je n’arrive même pas à mémoriser les gestes ni le passage de l’aiguille. J’essaie de ne pas me focaliser sur la douleur, mais j’ai du mal. Je ferme les yeux et me remémore ce pour quoi je suis ici, notre baiser devant le Lone Cypress, c’est pour ça que je suis là : pour Simon. Alors je serre les dents et ravale mes larmes. Jusqu’à ce qu’on n’entende plus rien que le silence. Puis, j’ouvre les yeux.

— Ça te convient gamin ?

— Parfait, répond Simon.

— Je peux voir ? demandé-je.

— Plus tard, répond Simon.

Le tatoueur pose un pansement sur mon poignet.

— À ton tour mon garçon !

— Attends-moi dans la boutique, reprend Simon.

— Non, je reste.

— Sara, grogne-t-il.

— Je reste, dis-je d’un ton ferme.

— Très bien, grogne-t-il, agacé.

— Où tu le veux ? nous interrompt le tatoueur.

Simon ôte son tee-shirt (il est vraiment bien foutu au passage) puis s'allonge sur le fauteuil et désigne le côté gauche de sa poitrine.

— Je le veux près du cœur, dit-il tout en ne me quittant pas des yeux.

Le dermatographe se met en marche et j'assiste impuissante à la suite. Le tatoueur commence par former une sorte de "S.". Enfin c'est ce que je crois jusqu'à ce qu'il dessine une autre courbe dans le sens inverse de sorte que maintenant j'ai l'impression de voir un « 8 » dont les extrémités dépassent. Je ne sais pas ce que ça signifie ni même s'il y a vraiment une signification.

Le tatoueur pose l'appareil et Simon s'assoit lorsqu'un portable se met à sonner.

— Rhabille-toi et rejoignez-moi en boutique les gosses. Je n'en ai pas pour longtemps.

Puis il s'éloigne et quitte la pièce.

Je m'approche de Simon assis au bord du fauteuil. Il presse ses genoux de part et d'autre de mes hanches. J'ai envie de le toucher, de faire courir mon index sur les muscles de son ventre. Sans réfléchir, je cède à la tentation. Mon geste le déconcerte, parce que Simon ferme les yeux et son souffle s'accélère. Puis je l'embrasse. Il passe une main dans mon dos et mon bassin vient se coller au sien. Je suis en nage après seulement quelques secondes.

Ses yeux brillent quand nos bouches s'éloignent.

— Un huit ? Je suppose que j'ai le même que toi ?

— Ce n'est pas un simple huit Sara. C'est ce que ça donne l'impression d'être, mais ce sont deux "S.". L'un à l'endroit, l'autre à l'envers. Deux "S." pour Simon et Sara qui forment un 8 (il tapote son pansement juste au-dessus de son cœur). Pour moi, Sara, tu es la huitième merveille du monde. Je t'aime.

Simon

J'ai dit ces trois mots sans m'en rendre compte, mais je ne le regrette pas, car je suis certain de mes sentiments pour elle. Il fallait que je le lui dise. Sara a l'air pétrifié. Elle tente de refouler ses larmes en vain, car une coule et emporte avec elle sur sa joue son mascara. Je me lève et m'approche d'elle pour effacer cette larme de son visage.

— Je t'aime Sara.

D'un bond, elle se pend à mon cou et m'embrasse avec tellement de passion que je suis hors d'haleine à la fin de notre baiser. Va-t-elle le dire elle aussi ?

— Je t'aime, chuchote-t-elle.

Il n'en faut pas plus pour que mon cœur éclate de joie. Je la soulève par les hanches dans les airs pendant qu'elle rit. Nous tournons quelques secondes, puis je la repose à terre et la serre contre moi pour éviter qu'elle perde l'équilibre. Son regard me bouleverse. Je n'ai jamais connu ça. Je n'ai jamais su ce que ça faisait de partager des sentiments réciproques avec quelqu'un et maintenant je le sais : c'est effrayant, mais qu'est-ce que ça rend vivant ! Je me sens plus fort, plus libre, plus léger. Ça semble si facile d'aimer finalement. Ça ne demande pas grand-chose. Rien qu'un peu d'air et sa présence à mes côtés. C'est entièrement suffisant et je pourrais m'en contenter.

La porte s'ouvre de nouveau.

— C'est pas que je vous aime pas les gosses, mais je vais fermer boutique. Faudrait peut-être penser à me payer !

— On arrive, dis-je.

Le tatoueur s'en va. Je dépose un dernier baiser sur les lèvres gonflées de Sara. Elle me tend mon tee-shirt et rougit. Sa timidité est loin de s'être envolée et je n'ai aucune envie qu'elle s'en défasse parce que j'adore la faire rougir. C'est le signe évident qu'elle me désire, et ça suffit à mon bonheur.

J'enfile mon tee-shirt. Je paye puis nous reprenons la route. Il est presque deux heures du matin. Le couvre-feu touche à sa fin et si je le pouvais, j'arrêteraient le cours du temps. Je n'ai pas envie de me séparer d'elle. Je voudrais la garder près de moi pour l'éternité, mais sa mère ne le verrait probablement pas d'un très bon œil.

Le voyage est silencieux. Par moment, Sara pique du nez, elle est exténuée. Peu importe, même quand elle dort, elle ressemble à un ange. Je pourrais tuer pour avoir simplement la chance de respirer à ses côtés.

Sara dort lorsque je me gare devant chez elle. Je l'observe quelques secondes profondément endormie, une mèche de cheveux lui barre le front. Je la replace délicatement derrière son oreille

puis consens enfin à la secouer légèrement.

Sara

Je sursaute sur mon siège, affolée, essayant de me souvenir pourquoi je suis là. Puis tout me revient en mémoire. Une soirée inoubliable parce que je n'oublierais jamais la première fois qu'il m'a dit ces trois mots « je t'aime » qui ont réchauffé mon cœur. À l'idée de devoir le quitter, mes entrailles se nouent.

— On est arrivé, c'est ça ? demandé-je.

Simon acquiesce. Le moment est venu de se dire au revoir. J'aimerais trouver un moyen de le reculer, mais lorsque mes yeux se portent sur l'autoradio, je réalise qu'il est presque deux heures et demie du matin.

Ma mère va me tuer !

Instinctivement, je tourne la tête vers la maison. Elle est plongée dans le noir. Avec un peu de chance, maman et Phil doivent déjà dormir profondément. Ils n'y verront que du feu. Du moins, je croise les doigts pour que ce soit effectivement le cas.

— C'est le moment de nous dire au revoir ?

— Juste pour cette nuit, chuchote Simon.

Il se penche vers moi, caresse ma joue puis m'embrasse tendrement.

— Fais de beaux rêves Sara. Tu seras dans les miens. Je ne peux plus me passer de toi maintenant.

— Moi non plus.

Et je m'empare de ses lèvres de manière plus possessive.

— Tu me manques déjà, murmuré-je au creux de son oreille.

Puis je récupère mon sac à mes pieds et descends de la voiture.

Je ferme doucement la portière et lui adresse un signe de main. Il ne démarre pas avant que j'ouvre la porte d'entrée. Je me sers de l'écran de mon portable pour éviter d'allumer toute la maison. J'ôte tant bien que mal mes ballerines puis referme doucement la porte derrière moi. Chaussures en main, je marche sur la pointe des pieds pour éviter de faire trop de bruit, mais c'est peine perdue.

La lampe du salon s'éclaire. Ma mère, lèvres pincées, est assise dans le canapé, un plaid sur les genoux. Je suppose qu'elle m'attendait. C'était décidément trop beau pour être vrai. Elle écarte le plaid et se lève pour se positionner entre moi et l'escalier.

Elle est furieuse.

— Tu as vu l'heure ? m'attaque-t-elle

— Je suis désolée. Je n'ai pas vu le temps passer.

— Tu as une demi-heure de retard !

— Il y avait des bouchons, lui dis-je en essayant de trouver une excuse.

Ma mère se lève et s'approche. J'hésite à m'enfuir. Finalement je décide de lui tenir tête.

— Des bouchons ? À deux heures du matin ? Tu te fous de moi, Sara ?

— Je suis rentrée, je suis saine et sauve alors tu n'as pas à t'inquiéter. Je suis désolée.

Je la contourne pour aller me coucher parce que je n'ai pas du tout la tête à me disputer avec elle à cette heure. Je n'ai qu'une envie : fermer les yeux. Mais elle me retient et presse durement mon poignet ce qui immédiatement fait surgir en moi un cri de douleur. Elle soulève ma main avant que j'aie pu la repousser et remarque le pansement sur mon poignet qu'elle arrache aussi sec.

— C'est quoi ça ? Sara, qu'est-ce qu'il se passe ? Je ne veux plus que tu fréquentes ce garçon si cela te conduit à te mutiler !

— Ce n'est qu'un tatouage ! Tu exagères comme d'habitude. Faut toujours que t'en fasses des tonnes. Anna en a un !

— Ce n'est pas ma fille. Anna fait ce qu'elle veut. Ton père a toujours été trop laxiste. Un tatouage, ça reste à jamais sur ta peau. Enfin, on ne fait pas un tatouage sur un coup de tête Sara ! Je ne te reconnais plus. Ça ne te ressemble pas. C'est n'importe quoi !

Ce qu'elle m'agace ! Il faut toujours qu'elle me fasse la morale. Mais je ne suis plus une enfant. Il serait temps qu'elle en prenne conscience.

— C'est cette conversation qui devient n'importe quoi ! hurlé-je.

Paf ! Ma joue m'élanche. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle me gifle aussi sévèrement. C'est la première fois et les larmes me montent aux yeux. Je la considère d'un regard méprisant et me frotte la joue. Elle n'y est pas allée de main morte. Ma mère ne fait jamais les choses à moitié.

— Sara... dit-elle d'une voix chevrotante, certainement envahie par la culpabilité.

— Tu ne comprends jamais rien à rien ! crié-je.

À toute vitesse, je grimpe les marches d'escalier pour me réfugier dans ma chambre.

Je ferme la porte à clé et me déshabille en quatrième vitesse, énervée, et jette mes vêtements aux quatre coins de la pièce. J'abandonne mes chaussettes au sol et m'assois en sous-vêtement sur le lit pour reprendre mon souffle. Je suis tellement hors de moi.

La poignée de porte remue. Ma mère toque à la porte, mais je ne réponds pas. Je n'ai pas envie de faire la paix. Ce soir, je me coucherais avec la rage au ventre. J'essaye de prendre sur moi. Je tente de me remémorer les traits de Simon, sa voix lorsqu'il m'a dit qu'il m'aimait. Alors je m'approche du miroir les bras ballants et me regarde. Mon tatouage est identique au sien. Il est magnifique. Ce tatouage, c'est notre identité, notre marque. Ça en valait la peine parce que je sais que près de son cœur Simon porte notre marque et cela suffit à m'apaiser. Il est tout autant à moi, que je suis à lui, et ce dessin le prouve. Il fait maintenant partie de nous quoiqu'il se passe à l'avenir. Quels que soient les événements, il sera toujours là pour nous rappeler ce qui nous lie l'un à l'autre : nos sentiments. Tout ce que j'ai pour le moment qui me raccroche à Simon, c'est ce huit sur mon poignet, et je vais compter chaque seconde jusqu'à ce que je le revoie.

Chapitre Neuf : Ultimatum

Sara

Cela fait maintenant un mois que Simon et moi nous sortons ensemble et j'ai pourtant la sensation que cela fait des années. Je suis toujours sur un petit nuage. Rien n'a changé. Chaque soir, il vient me retrouver après ses cours de soutien. Ma relation avec ma mère n'est toujours pas au beau fixe, mais les choses s'améliorent petit à petit. Elle semble avoir à cœur de se racheter pour la gifle. Elle n'a plus reparlé de cette histoire de tatouage. J'imagine que c'est déjà en soi une victoire. Nous ne parlons pas non plus de ma relation avec Simon. Si elle comptait m'interdire de le voir, elle n'en a rien fait. Ma mère est incapable de me faire souffrir. Et puis, elle semble davantage s'entendre avec Simon ces derniers temps. Je crois qu'elle a compris qu'il tenait à moi. Pour preuve, elle insiste toujours pour qu'il emporte des cookies en partant et il ne refuse jamais parce qu'il adore ses gâteaux. Il m'a avoué qu'il les trouvait bien meilleurs que ceux de sa propre mère.

Madame Harper semble elle aussi vouloir faire des efforts. La preuve : elle m'a même invité à passer Thanksgiving avec eux. J'ai accepté parce que je faisais d'une pierre deux coups : j'ai passé la journée avec Simon et j'ai rendu la monnaie de sa pièce à ma mère. Quelque part, ça lui a fait comprendre que j'avais grandi et qu'elle devait respecter mes choix et mes opinions. J'ai aussi fait la connaissance de la sœur de Simon, Zoé, et de son père. Hormis sa mère, le reste de la famille Harper est plutôt cool. J'ai le sentiment qu'avec le temps mes relations avec Madame Harper deviendront amicales. Pour le moment, elle cherche toujours à protéger son fiston. De quoi ? Ça, je ne sais pas, car je n'ai pas l'impression d'être un danger pour lui. En tout cas, je fais tout pour qu'elle m'apprécie même si je lui en veux encore pour la fois où je suis passée à l'improviste un soir et qu'elle a essayé de me faire croire qu'il voyait quelqu'un d'autre en me parlant d'une certaine Hannah. Simon n'était pas là alors je suis partie. Quand il a su que j'étais passée, il m'a défendu de revenir chez lui sans l'avertir soi-disant pour éviter les problèmes avec sa mère. J'ai d'abord pensé que sa réaction pouvait signifier que Madame Harper n'ait pas tout à faire tort. Seulement je me suis très vite rendu compte à quel point cette pensée était absurde. C'est évident que Simon ne voit personne d'autre. Nous passons le plus clair de notre temps ensemble en dehors du lycée et de ses cours de soutien. Et puis, je sais qu'il est sincère. Je le sens. Lorsque j'ai fini par lui parler d'Hannah, il m'a rassurée en m'apprenant qu'il s'agissait de sa prof de soutien. Voilà qui éclaire mieux les propos de sa mère. Je n'aurais pas dû me mettre immédiatement martèle en tête. Toutefois, j'ai toujours l'impression qu'il me cache quelque chose et je ne parviens pas à mettre le doigt dessus.

Nous sommes allongés à plat ventre sur mon lit pour réviser nos cours. Simon jette son manuel d'histoire au sol et se rapproche. Il descend mon pull sur mon épaule et l'embrasse. J'essaie de ne pas me laisser déconcentrer. C'est plus dur que ce que je ne le pensais. Le simple contact de ses lèvres sur ma peau affole mes terminaisons nerveuses. Je le repousse légèrement.

— J'essaie de réviser et tu me déconcentres, le réprimandé-je.

— Allez Sara ne fait pas ta rabat-joie !

— Non, dis-je, catégorique.

Simon semble s'avouer vaincu. Il se lève. Je me demande bien ce qu'il fabrique. Intriguée, je me retourne sur le dos. Il prend mon appareil photo sur le bureau.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Puisque je ne peux pas te toucher, je peux au moins te prendre en photo où cela te dérange encore ? Dans ce cas, je peux partir.

Il lève l'appareil devant ses yeux et j'éclate de rire.

— Quoi ? dit-il.

— Pour t'en servir, il faudrait encore enlever le cache gros bêta.

Il prend une expression blessée.

— Moi, un gros bêta ? Tu vas voir ! menace-t-il.

Il repose l'appareil et se précipite vers moi pour me chatouiller. J'essaie de me défendre, mais il est plus fort que moi. Je ris tellement que je manque d'air.

— Arrête, s'il te plaît ! le supplié-je.

Il obéit et emprisonne mes poignets avec ses mains au-dessus de ma tête.

— Je suis toujours un gros bêta ?

Ma poitrine se soulève rapidement. Je ne peux pas parler. J'essaie d'abord de reprendre mon souffle. Simon m'observe. La sensation de ses hanches collées aux miennes me fait monter le feu aux joues. J'ai envie de lui, mais je ne me sens pas encore prête pour ce genre de relation.

Simon ne manque rien du trouble dans mon regard et m'embrasse à plein poumon. Je le laisse faire. Lorsqu'il se relève, mes poignets sont libres, mais ses avant-bras encerclent ma tête. Son regard est terriblement sérieux à l'instant. J'essaie de me relever, mais je ne peux pas.

— Passe Noël avec moi et ma famille ! On va à Aspen pour quinze jours. Je t'en prie, viens. On va bien s'amuser !

Il attend une réponse, mais je ne sais pas quoi dire. Je suis déjà censée passer Noël avec mon père à des kilomètres d'ici. Je ne peux pas rompre ma promesse. J'en ai déjà trop rompu pour Simon. Et puis mon père, Anna, Josh, ma famille me manquent. J'ai hâte de les revoir. Ça fait tellement longtemps qu'on en parle. Hier encore au téléphone Anna évoquait nos vacances. Je ne peux pas leur faire ça.

— Qu'est-ce que tu en dis ? me relance-t-il.

— C'est impossible Simon. J'ai promis à mon père que je passerai Noël avec lui. Je ne pas lui faire ça, tu comprends ?

— Non, je ne comprends pas. Tu n'as qu'à passer Noël avec nous, et rejoindre ensuite ta famille à New York la deuxième semaine des vacances. Qu'est-ce que ça peut faire ? C'est notre premier Noël Sara.

— Il y en aura d'autres. On passera le suivant ensemble, dis-je.

— S'il y en a un autre, marmonne-t-il.

— Qu'est-ce que ça signifie ? me braqué-je.

Mon cerveau bouillonne, je ne comprends plus rien. Est-ce qu'il veut rompre ? Je ne le suis plus.

Simon s'éloigne de moi et me tourne le dos. Je m'approche de lui et l'encercle de mes bras, mais il se lève aussitôt du lit pour me faire face. Il passe sa main dans ses cheveux, hésitant.

— C'est important pour moi. Je ne veux pas attendre l'année prochaine.

— Alors, viens avec moi à New York ! Je suis sûre que ma famille sera ravie de t'accueillir, proposé-je.

— Non, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Tu ne peux pas comprendre, répète-t-il.

— Alors je suis censée te suivre sans poser de question, c'est ça ? Parce que tu penses que je ne peux pas comprendre ? Mais qu'est-ce que je ne peux pas comprendre au juste ?

— Laisse tomber. Oublie ce que je viens dire, oublie tout ça. C'est une mauvaise idée de toute manière.

Il s'enfuit sans me laisser le temps de lui répondre. Je ne suis pas d'accord. Je lui emboîte le pas, mais il est déjà en bas de l'escalier lorsque je l'appelle, et il ne se retourne pas. Je fais demi-tour et claque ma porte de chambre, bouleversée. C'est notre première dispute en tant que couple. Je ne supporte pas l'idée de le savoir fâché. Je ne sais même plus pourquoi cette stupide dispute a commencé.

Simon

Je n'arrive pas à me calmer, et en posant un pied chez moi, c'est encore pire. Pourquoi faut-il que tout soit toujours compliqué ? Ne pouvait-elle pas simplement dire oui ? J'aimerais faire demi-tour, m'excuser, mais j'en suis incapable. Je sais que sur ce coup-là, je n'ai pas assuré. Je me suis conduit comme un idiot, mais je l'assume. Je suis certainement égoïste, mais j'ai besoin de Sara. J'ai besoin qu'elle soit avec moi, qu'elle vienne à Aspen. Je l'ai attendue depuis toujours et maintenant qu'elle est là, j'ai envie de passer tous les moments marquants de cette année avec elle. Sara, c'est mon second souffle et ma plus grande faiblesse. Il n'y a pas un jour où je ne pense pas à elle. Elle est toujours dans ma tête. J'ai besoin qu'elle comprenne qu'elle est tout pour moi. Garder mes secrets est une chose difficile, mais je lutte chaque jour à cette fin. Elle n'est pas encore prête. J'ai besoin de plus de temps. Je ne lui demande pas la lune. Noël ! Putain, il n'est question que d'une semaine !

Je claque la porte, file en quatrième vitesse m'enfermer dans ma chambre où je tourne en rond comme un lion en cage. Je fixe l'écran de mon smartphone. Est-ce que je dois l'appeler ? Est-ce que je dois faire le premier pas pour la convaincre ? Je ne suis plus sûr de rien, complètement dépassé par les événements. Ça ne fait qu'un mois que nous sommes officiellement ensemble. Je ne peux pas encore lui parler de ce qui me pousse à vouloir à tout prix qu'elle vienne avec nous. Ça me ronge. Je ne sais plus quoi faire.

Ma mère pousse la porte et pénètre dans ma chambre.

— Qu'est-ce qui se passe mon chéri ? demande-t-elle.

— Ce n'est pas le moment. Je ne suis pas d'humeur.

Elle avance malgré tout jusqu'à mon lit et s'assoit au bord.

— Tu ne crois pas qu'il faudrait plutôt que tu t'assoies et que tu me dises ce qui te met dans cet état ?

Je m'exécute. De toute façon, elle ne partira pas tant qu'elle n'aura pas obtenu gain de cause. Je la connais, elle est coriace.

— On s'est disputé, annoncé-je.

— Sara et toi ?

— Non, la voisine, réponds-je avec sarcasme. Avec qui d'autres veux-tu que je me dispute ?

— Ce sont des choses qui arrivent. C'était à quel propos ?

— Je lui ai demandé de passer Noël avec nous à Aspen.

Le visage de ma mère devient blême. Elle prend ma main dans la sienne.

— Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Elle ne peut pas venir. C'est non, tu m'entends, dit-elle d'un ton ferme.

Je m'éloigne d'elle. Je pensais qu'elle commençait à apprécier Sara, à mieux la connaître. Je ne comprends pas sa réaction.

— Elle ne peut pas venir si tu ne lui dis pas toute la vérité. Ce serait ingérable. Tu te rends compte que cela devient ridicule. Hannah, ta prof de soutien ? Ça ne peut pas continuer ! Si tu tiens vraiment à elle, tu dois tout lui dire ! Je sais que tu as peur, mais si elle est aussi exceptionnelle que tu le penses, elle comprendra.

— Je ne peux pas prendre ce risque. Pas maintenant, ce n'est pas le moment...

— Ça ne le sera jamais !

— Tu ne comprends pas maman, je tiens vraiment à elle... Je... Je..., balbutié-je.

Je perds mes mots. J'ai des tas d'idées en tête, plein de qualificatifs pour décrire Sara, mais aucun ne saura désigner le tumulte émotionnel qu'elle éveille en moi.

Ma mère me serre dans ses bras.

— Laisse tomber cette histoire de Noël à Aspen mon chéri. Tu devrais lui parler à notre retour. Tu ne pourras pas le lui cacher éternellement. Plus tu attends, plus ce sera difficile. Téléphone-lui. Ce n'est qu'une dispute de rien du tout. Je suis certaine qu'elle attend que tu l'appelles.

Peut-être est-ce le cas. Je sais que ma mère a raison. Plus je retarde le moment, plus l'annonce sera dure, car Sara s'attache davantage de jour en jour et certainement que c'est ce qui me permet de me rassurer. Je le ferais. Mais quand ? C'est encore une question que je me pose à cette heure.

— Le dîner sera bientôt prêt. J'ai eu Zoé au téléphone, elle ne peut pas venir ce week-end, elle révise pour ses examens. Hannah est passée à la pharmacie. Tu devrais descendre prendre tes médicaments. Je t'aime mon chéri.

Elle me baise le front et s'en va. Je sens l'odeur du dîner s'immiscer dans ma chambre et affoler mes narines, mais je n'arrive pas vraiment à la trouver alléchante. J'ai encore le parfum de Sara en mémoire. Parce que j'ai peur, peur de ce que l'avenir nous réserve, peur de perdre la seule chose qui ait jamais compté pour moi. Peur de passer à côté de la chance de ma vie, de la seule fille que j'ai jamais aimée. Je sais que je devrais lui faire davantage confiance. Cependant, si je lui dis la vérité, rien en mon for intérieur ne me garantit qu'elle comprendra mon silence, qu'elle me pardonnera.

Je suis paumé. Je ne sais plus quelle décision prendre. Je suis en colère. Pourquoi moi ? Je n'ai rien demandé à personne. Je ne demande qu'un peu de répit. Même ça, ça semble impossible à obtenir.

Mon portable vibre : c'est Sara.

Sara

Je suis encore trop perturbée pour l'appeler alors je lui ai envoyé un message : « C'est OK pour Aspen. ». J'ai conscience qu'il a gagné, mais je m'en moque. On n'est pas dans un match, on ne compte pas les points. L'important, c'est de savoir ce qui compte vraiment pour nous. Et j'ai cru comprendre que cela lui tenait à cœur que je passe Noël avec lui, alors ça me tient aussi à cœur. Mon père ne va pas sauter de joie. Anna va tirer la tronche, mais je ferai avec sans parler de ma mère qui risque de monter sur ses grands chevaux. Ma décision est prise, je ne reviendrai pas en arrière. S'il y a une chose que mes parents m'ont apprise, c'est à toujours tracer mon chemin sans jamais me retourner. Quelque part, partir en vacances à Aspen avec Simon m'excite. Ce sera sûrement les meilleures vacances de Noël de toute mon existence. Je n'ai pas pour habitude de rompre mes promesses, mais je crois que c'est ce qui arrive lorsqu'on tombe amoureux. Petit à petit on abandonne quelques-uns de ses projets personnels. Ce n'est que Noël après tout. Il y en aura beaucoup d'autres. C'est ce que je me dis pour me donner bonne conscience. Je ne sais pas comment l'annoncer à mon père. J'ai encore un peu de temps devant moi pour trouver.

Je descends dans le salon pour dîner. Phil et ma mère sont déjà assis autour de la table. Je les rejoins. Elle nous sert en légumes et chacun de nous prend un steak. Je commence à manger.

— Je vous ai entendu tout à l'heure. Vous vous êtes disputés Simon et toi ? demande-t-elle.

J'étais certaine qu'elle aborderait le sujet. Une fois de plus, je ne me suis pas trompée.

— On a eu un petit désaccord, rien de grave.

— À quel sujet ?

— Simon veut que je passe Noël avec sa famille à Aspen.

Ma mère pose ses couverts dans son assiette. Comme prévu, elle panique.

— J'espère que tu lui as dit non.

— C'est ce que j'ai fait...

— Parfait ! coupe-t-elle.

— ... mais il a insisté et j'ai fini par accepter parce que ça compte beaucoup pour lui !

— Mais tu as promis à ton père ! Je regrette Sara, tu ne peux changer d'avis à la dernière minute ! Ça ne se fait pas.

— Ah oui ? Selon qui ? Le manuel de la bonne petite mère de famille ?

Maman se contient, cache son visage dans ses mains. Manifestement, elle essaye de prendre sur elle. Phil glisse une main ferme sur son épaule. Le pauvre a eu son compte de tension ces derniers temps. Il fait de son mieux, mais la raisonner n'est pas toujours chose facile. En ce moment, la moindre dispute la faire sortir de ses gonds lorsqu'il est question de moi et de ma volonté à aller toujours à l'inverse de ce qu'elle dit. Enfin ça, c'est ce qu'elle pense, que je la contredis sans arrêt rien que pour le plaisir de l'embêter. Tout ça à cause des magazines de psycho à la noix qu'elle lit depuis l'épisode de la gifle. Elle a essayé la méthode de la psychologie inversée, mais ça n'a pas marché. Quand elle s'est rendu compte que dire « oui » à tout n'avait pas l'effet escompté, elle a abandonné cette tactique.

— Sara, ma chérie, reprend-elle calmement, tu as pensé à la peine que tu allais faire à ton père ? Il a déjà réservé ton billet, tente-t-elle de me faire culpabiliser.

— Des billets, ça s'échange. Et puis j'irais quand même voir papa. Je passe une semaine à Aspen, ensuite j'irais à New York.

— Tu vois, tout s'arrange, intervient Phil.

Il est resté jusqu'ici bien silencieux. En même temps, dès qu'il ouvre la bouche ces derniers temps il est immédiatement rabroué.

Elle le foudroie du regard. Le pauvre a perdu l'occasion de se taire.

— Bien, puisque manifestement je n'ai plus mon mot à dire dans cette maison, tu n'as qu'à te débrouiller avec ton père. Ne compte pas sur moi pour le lui annoncer. C'est ta décision, ton problème, tranche-t-elle sévèrement.

Je me tais. Je sens bien que ce n'est pas le moment d'en rajouter, car je viens d'obtenir la victoire, certes petite, mais victoire tout de même. Mon père, j'en fais mon affaire. Je suis sûre qu'il comprendra. Il n'est pas aussi psychorigide ni rancunier que maman. En revanche, ma soeur ne va pas digérer la nouvelle aussi facilement. Elle va tenter de me faire culpabiliser, mais je tiendrai bon.

Après dîner, je suis de corvée de vaisselle. Je m'y colle bien volontiers sans protester. Si c'est là tout ce que ma génitrice trouve pour exprimer son mécontentement, je récurerais même le sol. Et certainement que cela l'agace d'autant plus parce que la vérité, c'est qu'elle a peur de me laisser voler de mes propres ailes. Elle sait qu'il ne s'agit pas d'une crise d'ado. Tout ce que je demande, c'est un peu plus de liberté et elle a beaucoup de mal à l'accepter. Elle met du temps à assimiler les choses, mais quand ça vient, elle ne revient jamais en arrière.

Lorsque je me glisse sous mes draps, je reçois un message de Simon : « Merci, tu ne peux pas savoir à quel point cela compte pour moi que tu sois là Sara. Je t'aime, bonne nuit mon ange. ». Je lui envoie un dernier message avant de basculer dans les bras de Morphée : « Moi aussi je t'aime, bonne nuit. ». Je souris bêtement. Parce que certes on s'est réconciliés, mais surtout parce que je l'aime. Je ne m'étais pas sentie aussi bien depuis longtemps.

Sara

Le lundi suivant, tout semble être revenu dans l'ordre des choses, Simon vient vers moi. Je suis en train de ranger mes livres dans mon casier.

— Je suis désolée pour vendredi soir, je me suis emporté. Tu m'as manqué ce week-end Sara.

— Tu m'as manqué aussi.

Je l'embrasse pour mettre un terme à cette conversation gênante, mais fais attention à ce que le baiser ne se prolonge pas.

— C'est important pour moi que tu viennes à Aspen, dit-il.

— Je le sais. J'ai appelé mon père dimanche. Il prend plutôt bien la chose. J'irais à New York la seconde semaine. En revanche, ma sœur est furax ; c'est silence radio depuis hier.

— Il y a quelque chose que je peux faire ?

— À part me changer les idées ? Non, rien, dis-je.

— Te changer les idées ? Je fais ça très bien et j'ai tout plein de trucs en tête. Ça dépend de ce que tu cherches, murmure-t-il sensuellement à mon oreille.

— Pas celle que tu as en tête !

— Comment tu sais ce que j'ai en tête ?

Je n'ai pas le temps de répondre que Mia nous tombe dessus comme un boulet de canon.

— Salut les amoureux ! Alors, ça roule ces derniers temps entre vous deux à ce que je vois.

— Faut que j'y aille, je vous laisse les filles. On se voit tout à l'heure, se défile mon petit-ami en déposant un dernier baiser sur mes lèvres.

Il s'éloigne.

— Eh bien, vous ne chômez pas tous les deux. Est-ce que vous comptez passer aux choses sérieuses ?

Je fronce les sourcils.

— Non, c'est beaucoup trop tôt.

— J'imagine... Parce que bon, je vois bien qu'il y a de la tension entre vous alors je me disais que

peut-être...

— Tu n’y es pas du tout. On s’est disputés vendredi.

— Et tu ne m’as rien dit ? Tu aurais dû m’appeler ! gronde-t-elle.

— Je n’ai rien dit, car tout est réglé. Je ne voulais pas t’embêter avec ça.

— C’était à quel propos votre dispute ?

— Les vacances. Simon voulait que j’aie passer Noël à Aspen avec sa famille.

— Tu as dit oui au moins ?

— Pas tout de suite. J’avais promis à mon père...

— Mais c’est Aspen ma vieille. Tout le monde tuerait pour être à ta place !

— J’ai fini par dire oui, mais il a dit des trucs bizarres. Je ne sais pas, j’ai l’impression qu’il me cache des choses. Ces paroles, c’était étrange. Je sais que tu sais des choses, si c’est important, tu dois me le dire.

Je la supplie de mon regard de chien battu.

— Ne me regarde pas comme ça, me prévient-elle.

— Mia, tu es ma meilleure amie. Tu ne peux pas me cacher des choses qui concernent Simon. Tu m’as dit qu’il avait un secret. Je veux savoir de quoi il retourne exactement.

La sonnerie retentit, mais je vois bien que Mia a l’air embarrassé par ma question.

— J’ai dit ça pour t’enquiquiner et ça n’a pas marché parce que tu as quand même fait l’erreur de sortir avec lui. Il n’a pas d’autre secret que d’être un coureur de jupons, relaxe ma belle. Je dois y aller, dit-elle avant de se fondre dans la masse.

— Mia !

Mais avec ce brouhaha, elle ne peut plus m’entendre. Je ne suis pas convaincue. Elle ment. Pourquoi mentir maintenant ?

Simon

Je ne m'attendais pas à tomber sur Mia à la sortie de mon dernier cours de la journée.

— Il faut qu'on parle, annonce-t-elle.

Quelque chose la tracasse.

— C'est à propos de Sara et tu sais quoi, dit-elle. Tu dois tout lui dire...

Je la traîne par le bras jusqu'aux toilettes des hommes. Je n'ai pas envie qu'on écoute notre conversation ou pire que Sara nous surprenne. Cela ne fera qu'attiser ses soupçons.

La porte se referme derrière nous. Toutes les cabines sont ouvertes. On est seuls.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Sara m'a posé des questions sur toi... Elle se doute de quelque chose. Je ne peux pas continuer à lui mentir !

Je lui saisis le bras brutalement. Mia a un mouvement de recul. Je lui fais peur. C'est pas plus mal, comme ça elle comprend que je suis sérieux.

— Écoute-moi. Tu ne vas rien lui dire. Je te l'interdis, ce n'est pas à toi de le faire !

— Alors, fais-le ! Sois un homme et comporte-toi en tant que tel, me tient-elle tête.

— Ce n'est pas à toi de me dire ce que je dois faire. Reste en dehors de ça ! Ça ne te regarde pas.

— C'est ma meilleure amie ! proteste-t-elle.

— Peu importe, c'est entre elle et moi.

— De quoi as-tu si peur ? Qu'elle te fuie, qu'elle te tourne le dos ? C'est impossible...

— Regarde ce qui s'est passé l'année dernière.

— Quoi ? C'est ça ta raison ? C'est toi qui as rejeté Sydney, tu ne l'aimais pas !

— Non, mais je lui ai brisé le cœur. Je ne veux pas que ça arrive avec Sara. Je ne veux pas voir la même souffrance dans ses yeux. Je ne veux pas qu'elle pense pouvoir me sauver. Elle n'a pas besoin de savoir pour le moment, elle l'apprendra bien assez tôt ! Laisse-nous au moins ces quelques jours de répit. Elle me rend heureux, tu comprends ? Avec elle, je ne pense plus au passé, aux problèmes ! J'ai besoin d'elle. Si tu lui dis, elle va souffrir ! Elle va forcément s'acharner à trouver des solutions qui n'existent pas. Je n'ai pas envie qu'on passe nos journées à se disputer.

— Je te laisse jusqu'à fin janvier. Ensuite, si tu ne lui dis pas, je le ferais !

Mia est sérieuse, c'est un ultimatum. J'imagine que c'est à prendre ou à laisser. Je me résigne.

— Marché conclu.

— Fais en sorte que je n'aie pas à le regretter.

Et elle pousse la porte des toilettes me laissant seul avec mes démons. Ça nous laisse tout de même plus d'un mois, c'est déjà ça. Un mois de sursis, c'est toujours mieux que rien.

Chapitre Dix : Aspen

Sara

Le grand départ est pour demain alors je m'active, je trie mes affaires en emportant le plus de vêtements chauds possible. Simon, lui, m'observe allongé sur mon lit. Je contemple ma valise. Il me semble ne rien avoir oublié. Je repasse mentalement la liste de toutes les affaires que je dois emporter, mais je ne vois rien qui puisse manquer à l'appel. Celle de Simon est certainement déjà prête. Je suppose que Madame Harper s'en charge. De mon côté, il ne me reste plus qu'à parvenir à fermer la mienne. Tâche qui s'annonce à vue d'œil plus compliquée que je ne l'aurais cru, car lorsque je rabats le haut de la valise et tente de faire glisser la fermeture éclair, je comprends vite que cela va exiger beaucoup de patience de ma part. Je retire quelques piles de vêtements, en déplace d'autres afin que plus rien ne dépasse. Simon se moque de moi.

— Tu veux mon avis ? demande-t-il.

— Non, je vais m'en passer, grogné-je dépitée.

— Tu devrais prendre une seconde valise.

— Je n'en ai pas d'autres.

— Ma mère en a des tas. Je t'en rapporte une si tu veux.

— Hors de question ! Cette valise va se fermer. J'en fais une affaire personnelle, dis-je, entêtée.

Dans une ultime tentative stupide de le convaincre que cela reste tout à fait possible, je m'assois sur la valise et me contorsionne pour atteindre la fermeture éclair. Je parviens à la faire coulisser de quelques centimètres, mais je finis par avoir atrocement mal aux doigts alors que je n'ai fermé qu'un côté. Fichue valise !

Simon prend pitié et se lève de mon lit. Il me tend sa main et je l'accepte. Je prends appui sur celle-ci pour me relever.

— Je t'apporterai ce soir une seconde valise. Cela dit, j'adore quand tu t'obstines. Ça te rend incroyablement sexy, une sorte de Lara Croft. Regarde.

Il me tend son portable. Je regarde l'écran. Je le frappe à l'épaule. Au lieu de me venir en aide, il ne trouve rien d'autre à faire que de me prendre en photo. C'est vrai que j'ai l'air un peu dingue sur cette photo, assise sur ma valise en train de me débattre avec la fermeture éclair. Il chuchote au creux de mon oreille :

— Tu n’es pas la seule à avoir un goût prononcé pour la photographie, et j’adore celle-ci.

Je lui pardonne aisément conquise par les petits baisers qu’il fait descendre de mon oreille jusqu’à mon épaule. Je le laisse me repousser sur mon lit et m’affale bruyamment sur le matelas. Il me relâche et s’allonge à côté de moi, tout en me tenant fermement contre lui. Je me sens bien, apaisée. Son nez enfoui dans mes cheveux, je peux sentir son souffle chatouiller ma nuque. Son nez fourrage dans mes cheveux, les écarte jusqu’à atteindre la peau de mon cou qu’il mordille. Je sursaute et me retourne pour lui faire face. Il m’embrasse, me regarde droit dans les yeux puis pose une main sur ma joue, la caresse.

— Tu ne sais pas à quel point j’ai hâte d’être à demain.

Je lui souris. Si je le sais. Parce que c’est écrit dans ses yeux. Comment pourrais-je après ça regretter ma décision quand il me regarde de cette manière-là, comme la huitième merveille du monde ? Maintenant que je lui ai ouvert mon cœur, j’ai le sentiment que je suis prisonnière de mon intuition, et celle-ci me dit de le suivre quoiqu’il m’en coûte. C’est justement ce que je vais faire demain. Maintenant, j’ai l’impression d’avoir pris la seule décision qui s’imposait. J’ai autant hâte que lui d’être enfin au lendemain sans dire que m’éloigner de ma mère me sera salutaire, car je ne supporte plus la tension permanente qui règne entre nous. Ça devient insupportable. Je crois que l’éloignement ne peut que nous être bénéfique à l’une comme à l’autre. Elle ne saute toujours pas de joie à l’idée de mon départ, mais à la veille de celui-ci, elle s’est fait une raison, et ne tente même plus de m’en dissuader.

— Je t’aime.

Il sourit et m’embrasse. Je résiste à l’envie de prendre son téléphone portable pour nous immortaliser, lovés l’un contre l’autre sur mon lit parce que je réalise que les meilleurs instants, il ne sert à rien de les capturer : il faut les vivre. De toute manière, ils resteront à jamais gravés dans ma mémoire. Je n’ai rien oublié, chaque moment, depuis ce baiser sur la plage. C’est comme un film qui ne se termine jamais.

Maman frappe à la porte et entre dans la foulée. Elle se mord la lèvre. Notre proximité ne lui plaît guère. Elle nous dévisage avant de prendre la parole.

— Je me demandais si Simon voulait rester dîner ce soir avec nous.

Le concerné écarquille les yeux aussi surpris que moi. De toute évidence, maman veut me prouver qu’elle est prête à faire des efforts.

Simon se redresse et acquiesce poliment.

— Ce sera avec plaisir Madame.

— Appelle-moi Grace. Très bien, dans ce cas, je vais finir de préparer le dîner. Je vous appellerai quand ce sera prêt, dit-elle.

— Oh, il faut juste que je fasse un saut chez moi pour récupérer une valise pour Sara. Je n’en ai pas pour longtemps. Je serai revenu avant le dîner, annonce-t-il.

Simon se lève, m’embrasse le front et file comme l’éclair. Maman en profite pour venir s’asseoir à côté de moi. Je me sens obligée de la remercier. Elle a fait un pas en avant. Je crois que pour le principe, je dois en faire un également.

— Merci de l’avoir invité.

— Ce n’est rien. C’est notre dernier soir. Je ne vais pas te revoir avant quinze jours. Je me suis dit que ce serait bien qu’on passe une soirée tous ensemble.

Ma mère baisse les yeux et regarde ses mains. Elle inspecte ses ongles. J’ai l’impression qu’elle veut me dire quelque chose, mais que cela ne sort pas. Je me relève et passe un bras autour de ses épaules. Ses yeux croisent alors les miens. Je lui souris timidement. C’est le premier sourire que je lui adresse depuis qu’elle m’a giflée. On est certainement sur la bonne voie.

— Quinze jours, ça passe vite ! Et puis tu n’es pas toute seule, Phil sera là. Toi aussi, tu vas me manquer.

Elle me rend mon sourire, puis fronce les sourcils.

— Ne prend pas trop de risque sur les pistes.

— Ne t’inquiète pas je ferai attention.

— Je voudrais te récupérer en un seul morceau. Je t’aime ma chérie, ne l’oublie pas.

Elle dépose un baiser sur mon front et s’en va. Alors qu’elle est sur le seuil de la porte, je la retiens.

— Maman !

Elle se retourne.

— Moi aussi je t’aime.

Un grand sourire fend son visage. La hache de guerre semble enfin enterrée. Je n’aspire qu’à retrouver de bonnes relations avec ma mère.

Pendant que Simon n’est pas là, j’en profite pour ôter une pile d’affaires de ma valise que je pose sur le lit afin de la fermer. Le reste ira dans le bagage qu’il va bientôt me rapporter. Je reçois un message de Mia qui me souhaite de bonnes vacances. Je lui retourne la pareille, et lui fais promettre de me tenir au courant des moindres potins en mon absence. Mia est verte de jalousie. Elle répète qu’elle tuerait pour aller à Aspen et passer ensuite une semaine à New York. Aucun doute, les vacances ne vont pas être de tout repos, mais j’ai quand même plaisir à revoir ma famille. Ils m’ont manqué. Anna, pour me punir de rater Noël en famille ne cesse de m’envoyer des photos de mon cadeau habilement dissimulé sous du papier rouge. Une vraie peste.

Le dîner est très calme. Phil et Simon discutent sport et ma mère ne fait preuve d’aucun sarcasme ni d’allusion gênante envers Simon. C’est certainement la magie de Noël qui commence à opérer. Ce n’est que dans cinq jours, mais ce sera vite là.

Lorsque le repas touche à sa fin, j'accompagne Simon jusqu'à sa voiture. Il a insisté pour prendre mes valises afin de les charger demain matin dans la voiture familiale. Malgré ses bonnes résolutions, ma mère a refusé que j'aie dormi chez les Harper même si cela m'aurait permis de grappiller quelques minutes de sommeil en plus. Phil me déposera demain matin aux aurores chez eux, ensuite, direction l'aéroport de San Francisco. La nuit va être courte.

Simon

Ça fait déjà deux heures que nous sommes dans cet avion. Les premières heures, nous les avons occupées à jouer à divers jeux de cartes avant que Sara ne s'endorme. Elle dort paisiblement, le visage apaisé, une mèche de cheveux lui barre le visage. Je me penche pour la replacer délicatement derrière son oreille et effleure sa joue au passage. Elle remue sur son siège, mais n'ouvre pas les yeux.

— Tu es vraiment amoureux, je me trompe ?

Zoé n'est revenue que depuis hier, mais voilà qu'elle n'a rien oublié de son passe-temps favori, à savoir fouiner dans la vie des autres.

Ma sœur est assise près du hublot, moi au milieu et Sara a préféré le siège côté couloir. Vraisemblablement, l'avion n'est pas son moyen de transport préféré, raison pour laquelle son sac à main est bourré de décontractant. Elle en a pris un en montant dans l'avion. J'imagine que c'est la raison de son assoupissement.

Nos parents sont justes derrière nous. Mon père a le nez plongé dans son journal et ma mère dans son cahier de mots croisés. Aucune chance pour que mon père s'intéresse à notre conversation. En revanche, je n'en dirais pas autant de ma mère, de qui Zoé a hérité son côté inquisitrice.

Zoé est plus âgée que moi de deux ans, et même si nous n'avons que peu d'écart d'âge, elle se comporte toujours comme une seconde maman. Elle ne peut pas s'empêcher de s'inquiéter. Elle poursuit ses études à la fac de San Francisco, ce qui ne l'empêche pas de revenir régulièrement passer les week-ends à la maison. Tout ça pour moi.

— Je le suis, admetts-je.

— Je suis contente pour toi. Elle a l'air fantastique.

— Elle l'est.

Ma sœur s'approche de moi et chuchote pour plus de discrétion :

— J'imagine que Maman n'a pas du sauter de joie.

— Non. Mais je ne lui ai pas laissé le choix.

— Comme d'habitude. Mais elle n'a pas tort, tu sais...

— Je n'ai pas envie de parler de ça maintenant. Ce n'est pas le lieu, la coupé-je.

Sara dort, mais je ne veux pas prendre le risque qu'elle se réveille en plein milieu de notre conversation.

— Je dis ça pour ton bien. Tu sais que maman a raison. Il faudra que tu le lui dises. Pas seulement parce que tu nous obliges à couvrir tes mensonges, mais pour elle, parce qu'elle a l'air de sincèrement tenir à toi. Enfin, ça saute aux yeux Simon ! Elle est amoureuse. Quoi que tu fasses, d'une manière ou d'une autre, ça l'affectera.

— Tu crois que je ne le sais pas ? m'emporté-je.

Zoé détourne le regard comme chaque fois qu'elle fuit les disputes. Elle déteste quand le ton monte. Elle contemple un instant les nuages à travers le hublot avant de revenir à la charge.

— Ce que je voulais dire, c'est que... Non, laisse tomber.

— Je sais ce que tu veux dire, mais je ne suis pas prêt.

— Moi, je crois que tu as peur.

— Qu'est-ce que tu connais vraiment à la peur ? Tu passes ton temps à écumer les fêtes étudiantes et à changer de petit copain comme de chemise ! la provoqué-je.

Ma sœur me défie du regard, l'air blessé.

— Tu es injuste. Il n'y a pas un instant où je n'ai pas peur pour toi.

Son regard est sincère, ses yeux rendus brillants par l'émotion qui l'étreint soudainement. Parfois je m'en veux de me comporter comme un connard, parce que j'oublie trop souvent les gens que j'aime. Je ne me concentre que sur mes soucis en oubliant que ma famille est la première à les partager. C'est une de mes vieilles habitudes. Zoé n'a pas eu la vie rose. Son enfance à peu de chose près a été la même que la mienne, toujours les mêmes galères. Et je sais que quelque part, elle s'en veut, car d'une certaine manière, elle a eu la chance que je n'aie pas eue. C'est aussi ce qui nous a unis durant notre enfance. Nous sommes très proches l'un de l'autre, et je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi elle ne fait que s'enticher d'abrutis qui ne la méritent pas. Je me sens fautif parce que j'ai l'impression que c'est à cause de moi si elle ne se sent pas le droit d'être heureuse.

Pour m'excuser, je me penche vers elle et lui embrasse tendrement le front. Zoé ferme les yeux.

— Je suis désolé. N'en parlons plus, tu veux ?

Elle hoche la tête. L'affaire est loin d'être dans le sac, mais nous sommes dans cet avion pour nous détendre, pas pour ressasser nos différends. La vie est trop courte pour la gaspiller en futilité. Je pose ma main sur celle de ma sœur dans l'espoir de la réconforter et elle me gratifie d'un sourire.

Zoé est un cadeau tombé du ciel. Je ne sais pas ce que je ferais sans elle. Elle aurait pourtant toutes les raisons de me détester. Quelque part je lui ai gâché son enfance. J'ai accaparé nos parents et elle se retrouvait bien souvent dans l'ombre. Pourtant, jamais elle n'a montré signe de jalousie, de ras-le-bol. Elle était toujours présente quand il le fallait pour me soutenir. Mais je sais qu'elle a autant souffert que moi de la situation. Je l'ai surprise bon nombre de fois à pleurer caché dans un coin, mais je n'ai jamais eu le courage de le lui dire. Je ne suis pas dupe. Depuis qu'elle a intégré la fac, je ne me fais plus de soucis pour elle. Je sais qu'elle est plus heureuse. Là-bas, elle a enfin de quoi se changer les idées. Elle semble plus épanouie et maman lui accorde enfin toute l'attention qu'elle

mérite. Il a fallu tout de même qu'elle quitte la maison pour que notre mère prenne conscience qu'elle n'avait pas qu'un fils à gérer. Mes parents appellent Zoé tous les jours. Ainsi, depuis la fac, ma sœur a presque retrouvé une vie normale.

— Je t'aime Simon, chuchote-t-elle.

— Je t'aime moi aussi. Viens par ici.

Zoé pose sa tête sur mon épaule et je caresse ses cheveux. Nous sommes bien, blottis l'un contre l'autre. Sara bouge et pose sa tête sur ma seule épaule encore disponible. Je suis cernée par les deux femmes que j'estime le plus au monde. La troisième est derrière nous, mais je sais qu'elle nous observe.

— Elle est très jolie, fait observer Zoé en parlant de Sara.

— Je sais, mais ce n'est pas pour cette raison que je l'aime.

— Alors j'espère qu'en faisant sa connaissance cette semaine j'apprendrai à l'aimer autant que toi.

— J'en suis certain. Il est impossible de ne pas l'aimer.

J'ajouterai que je parle en connaissance de cause parce que j'ai tenté de résister, mais je préfère garder le silence. C'est plus sûr. Parce que ma sœur voudra ensuite connaître les moindres détails de notre rencontre et surtout de mes hésitations. Elle n'en perdra pas une miette. Et je n'ai pas envie de perdre mon temps à ressasser mes erreurs. Tout ce que je veux, c'est avancer. En compagnie de Sara, je fais tous les jours un pas en avant.

Sara

J'ai l'impression d'être complètement dans les vapes. Je n'aurais pas dû abuser des anxiolytiques. Mais c'était plus fort que moi. J'ai une trouille bleue des avions. C'est certainement un effet secondaire des attentats des tours jumelles. J'étais gosse quand c'est arrivé, mais je n'ai rien oublié de l'agitation et de la psychose qui régnait durant cette période à New York. Dès lors, chaque fois que je mets un pied dans un avion, je ne peux m'empêcher de penser au pire. Je suis forcée d'admettre que ma dernière heure n'a pas encore sonné alors que nous grimpons Simon, sa sœur et moi dans un taxi. Zoé nous a forcés à faire des emplettes dans les magasins de l'aéroport. Leurs parents eux n'ont pas voulu attendre et ont préféré prendre un taxi pour préparer le chalet une heure plus tôt.

Je suis assise sur le siège du milieu et Simon me serre la main, le regard soucieux.

— Tu te sens bien ?

Si je me sens bien ? D'une certaine manière oui, parce que je plane à dix mille. Mais je garde mes observations pour moi. Simon a l'air sincèrement inquiet.

— Oui, ça va. Je suis un peu dans le coaltar, l'effet des décontractants, mais ça devrait vite se dissiper.

Simon grimace. Il s'abaisse et saisit mon sac pour fouiller dedans.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il récupère ma boîte de cachet et je vois rouge. Il n'a pas le droit de faire ça !

— Rends-les-moi ! lui ordonné-je.

— Je te les rendrai plus tard. Tu n'en as pas besoin.

Je lui saute dessus pour tenter de les récupérer, mais il dissimule ses mains derrière son dos. J'ôte ma ceinture et m'avachis littéralement sur lui, mais il est plus fort que moi. Le chauffeur nous regarde dans le rétroviseur d'un œil mauvais. Si ça continue, il ne va pas tarder à nous laisser sur le bord de la route.

— Simon, arrête tes bêtises et rends-lui cette boîte ! vient en renfort Zoé qui conserve une expression amusée.

Elle se retient de rire. Moi, les manières de super héros de son frère ne me font pas rire du tout. J'insiste et parviens à lui attraper le poignet, mais lorsque je le tire vers l'extérieur, il ouvre les mains et il n'y a plus de boîte.

Il est fier de lui.

— Où l’as-tu cachée ?

— Sara, tu n’en as pas besoin pour le moment, dit-il.

— Du calme les gosses ! Remettez votre ceinture, intervient le conducteur.

Je me rassois correctement sur mon siège et attache ma ceinture. Simon tente de glisser sa main dans la mienne, mais je l’écarte, contrariée. Il essaye ensuite de caresser ma joue, mais je détourne le visage. Je crois maintenant qu’il a compris.

— Sara...

Je le fusille du regard.

— Tu n’en as pas besoin, répète-t-il.

Sa sœur nous observe.

— Tu oublies que je vais devoir cohabiter avec ta mère durant une semaine.

Maintenant, c’est lui qui me fusille du regard. Zoé éclate de rire.

— Sur ce point-là, elle n’a pas tort. Maman peut se comporter comme une vraie peau vache avec les filles qui osent toucher à son petit chéri d’amour, intervient cette dernière.

Je lui adresse un sourire de remerciement, solidarité féminine oblige. Je n’apprécie pas beaucoup sa mère, mais je sens qu’avec sa sœur ce sera différent. Je l’aime déjà, pleine d’humour, de bonne humeur et d’énergie. C’est un rayon de soleil et je bénis le ciel qu’elle passe les vacances avec nous. Avec elle, j’ai au moins l’impression d’avoir une alliée pour faire le poids face à Simon et à la redoutable harpie qui lui tient lieu de mère.

— On ne t’a pas sonné, toi ! lui répond sèchement Simon.

— OK, je voulais juste aider. Maintenant si tu as envie de te comporter comme le plus parfait des abrutis et de passer Noël à te chamailler, grand bien t’en fasse, déclare-t-elle narquoisement.

Simon ne répond pas. Ça se voit qu’il aime sa sœur.

Le reste du trajet se passe dans le calme le plus complet. Les deux plus jeunes membres de la famille Harper ont le nez cloué à la fenêtre. L’extérieur semble les passionner. Quant à moi, tant qu’à faire, j’en profite pour envoyer un texto à ma mère et mon père pour leur signaler que je suis arrivée sans encombre. Enfin façon de dire, car je ne sais pas encore à quelle sauce je m’apprête à être mangée.

Simon

Je ne sais plus quoi dire. Je suppose que c'est ce qui se passe quand on se comporte comme un abruti. Sara n'a pas besoin de toutes ses drogues. Elle est plus forte qu'elle le croit. J'en fais trop certainement, mais je ne peux pas m'empêcher de vouloir la protéger. Peut-être parce que c'est la première fois que je me sens capable de tenir ce rôle. Zoé, elle, n'a pas besoin de mon aide. Elle se débrouille très bien toute seule. Et puis, c'est elle qui a toujours eu pour habitude de vouloir me protéger. Quant aux autres filles que j'ai pu fréquenter, aucune n'avait eu autant d'importance à mes yeux que Sara en a.

Le taxi se gare devant le chalet. La nuit commence à tomber. Je devine que c'est déjà le branle-bas de combat à l'intérieur. Mes parents sont déjà à l'œuvre. Le salon est allumé et ma mère est en train de donner des ordres à la gouvernante. Un filet de fumée s'échappe de la cheminée signe qu'un feu de bois crépite déjà.

Je paie le taxi et nous récupérons nos valises dans le coffre. Au regard émerveillé de Sara, je dirais qu'elle est impressionnée, et il y a de quoi. Ce chalet est magnifique, entouré par la neige et surtout par un muret en pierre. Nous marchons sur le chemin goudronné qui mène au chalet. Il fait un froid de canard. Une chaleur bienveillante nous accueille lorsque nous poussons la porte d'entrée et la refermons derrière nous.

Nous nous essayons les pieds sur le tapis. Nous n'avons pas le temps de faire un mètre que ma mère nous tombe dessus.

— Ah, vous êtes déjà là les enfants ! Vos chambres sont prêtes. Simon et Zoé, vous avez les deux premières au début du couloir, et Sara, celle tout au fond.

Elle l'a fait exprès. Je ne vois pas d'autre explication. Si ma mère ne voulait pas paraître plus inhospitalière, elle a bien choisi son moment. Comme si nous donner deux chambres séparées à moi et Sara allait nous empêcher de passer du temps ensemble. C'est peine perdue. Je n'ai pas encore dit mon dernier mot.

— Sara prendra la chambre de Zoé, lâché-je.

Sara serre ma main. Ma mère fulmine intérieurement, se pince les lèvres. C'est très mauvais signe. Elle n'aime pas qu'on remette en cause son autorité devant des étrangers. Et malgré tous mes efforts, Sara reste encore une étrangère à ses yeux.

— Ça ne me dérange pas, enchérit Zoé pour me soutenir

Elle aussi a senti la colère redoutable et implacable de notre mère pointer le bout de son nez.

— Non. C'est encore moi qui commande dans cette maison et vous vous en tiendrez à ce qui a été décidé. C'est moi qui fixe les règles ici, et dieu m'en garde, je suis encore chez moi !

— Les règles ne sont pas les mêmes pour tout le monde, grogné-je.

Ma mère plisse le front. Ce n'est peut-être pas le moment de la provoquer, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Ce qui veut dire ?

— Zoé a carrément dormi avec son énième boy-friend la saison dernière, si ce n'est pas faire du favoritisme.

Ma sœur me tire la langue. Elle déteste quand je l'implique dans nos histoires, mais sur ce point je n'ai pas tort. Tout le monde le sait ici sauf que ma mère refuse de le reconnaître.

— Parfois, ça t'arrange bien, d'autres moins, balance Zoé.

Je ne relève pas. Ma mère non plus. Ça fait longtemps qu'elle n'accorde plus de crédit à nos piques journalières.

— Zoé était majeure, souligne-t-elle imperturbable.

— Je le serais moi aussi en début d'année !

Les joues de ma mère se teintent de rouge. Je l'ai prise à son propre piège. Mon père fait irruption dans l'entrée.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demande-t-il.

— Maman a décidé...

Papa lève la main pour m'interrompre et je sais qu'il est temps de me taire. Il a moins de patience que ma mère pour les disputes et les caprices. Il n'est pas du genre à nous mater. Il reproche sans arrêt à notre mère sa trop grande clémence à l'égard de mes nombreuses frasques. Alors dès qu'elle se montre plus froide avec moi, il saute sur l'occasion pour l'appuyer, parce qu'au fil du temps, ma mère étant celle qui prend toutes les décisions dans cette famille, il a fini par se faire voler son autorité. En tout cas, il sait que ses remontrances non plus d'effet sur moi.

— Je ne veux rien savoir. Vos chambres sont prêtes, montez vos valises et déballiez vos affaires. Ensuite, vous descendrez dîner. Il devrait être prêt dans une heure. Nous sommes tous épuisés par le voyage. Ce soir nous dînerons tôt. Allez ! Qu'est-ce que vous attendez ? bougonne-t-il.

Ma mère recule et l'enlace pour le remercier. Elle croit avoir gagné. Je préfère ne pas débattre inutilement. On fera comme elle l'entend. Du moins jusqu'à une certaine heure.

Zoé s'empresse de grimper les escaliers. Mes parents s'embrassent. C'est écœurant, certainement parce que ça n'arrive pas souvent.

Sara prend sa valise et me tire par la main pour m'obliger à la suivre. Je détourne le regard de mes parents et la considère alors. Tout ce que je veux, c'est passer un peu de temps seul à seule avec elle. Elle sourit pour apaiser l'atmosphère et elle a raison parce que ça marche. Je la dépasse, cours et

l'emporte dans les escaliers.

— Sans courir ! vocifère ma mère.

Trop tard, nous sommes déjà en haut des marches. La chambre de Zoé est grande ouverte, avec ses deux valises géantes elle a intérêt à s'activer si elle ne veut pas y passer la nuit. Je fonce tout au bout du couloir. C'est la plus petite chambre, mais elle reste cosy. Je l'ouvre et dépose un baiser sur les lèvres de Sara.

— Je te laisse t'installer. Je vais déposer mes affaires dans la mienne et je suis tout à toi.

Sara tire sur mon pull pour me retenir et braque ses prunelles sur les miennes. Chaque fois qu'elle fait ça, j'ai la sensation que je suis sur le point de perdre la tête. Cette fille me rend fou, complètement fou d'amour pour elle.

Sara

Me voilà seule dans cette petite pièce agréable. Elle est bercée par la lumière orangée du coucher de soleil. Je me sens à l'aise ici, seule. Ce chalet est incroyable. Et le salon, je n'en ai eu qu'un aperçu, mais il est gigantesque. Un feu de bois crépite déjà dans l'âtre de la cheminée. J'imagine les hivers formidables que Simon a vécus ici, car c'est clairement l'endroit rêvé pour passer Noël. Je n'ai pas l'habitude de la montagne, je n'y suis allée que deux fois, et je ne suis pas douée pour les sports d'hiver. Tous mes Noëls, je les passais à New York. Ma mère et moi déjeunions chez mon père et Lacey. J'adorais cette journée parce que c'était le jour de l'année où mes parents étaient assis à la même table, ce qui n'est pas près de se reproduire dans l'immédiat maintenant qu'on vit à l'autre bout du pays.

Avec Anna, durant les vacances nous passions toujours nos journées à arpenter les rues de la ville en compagnie de Josh parce que Lacey nous obligeait à l'emmener avec nous. On se rendait à la patinoire du Rockefeller Center et ensuite on buvait un chocolat chaud en se promenant dans Central Park pour papoter. Josh se plaignait tout le temps de nos conversations débiles autour des garçons. On finissait par lui acheter une figurine de dessins animés qu'il affectionnait tant pour qu'il joue et nous fiche la paix.

Je m'extirpe de mes souvenirs et m'attaque enfin à mes valises. Je dépose pantalon et pull-over dans la seule armoire de cette chambre, juste en face du lit. J'ai presque fini mon rangement quand Simon fait à nouveau irruption. Il a fait vite. Il se hâte de me rejoindre et passe ses bras autour de ma taille pour m'enlacer, puis me baise le cou.

— Tout va comme tu veux ?

Je pose le dernier pull que j'ai dans les mains au-dessus des autres puis fais volte-face.

— Maintenant que tu es là, oui.

Et je l'embrasse avec fougue. Je ne me rends même pas compte que je suis en train de le repousser jusqu'à ce qu'il s'affale sur le couvre-lit.

Je ris.

Il me tend les bras et je m'allonge sur lui pour prolonger notre baiser qui dure de longues minutes. Il me repousse et s'allonge sur moi, croise ses doigts avec les miens et lève mes mains au-dessus de ma tête. Ses yeux me scrutent lorsqu'il écarte ses lèvres des miennes. Il frôle mon nez avec le sien et s'en amuse. Son regard se porte ensuite sur mon poignet qu'il saisit. Puis il embrasse sensuellement mon tatouage avant de revenir vers mes lèvres pendant que ses doigts froids remontent dans mon dos pour me caresser. Je ne sais pas ce que nous sommes vraiment en train de faire, mais je n'ai pas envie que cela s'arrête. Je l'imites et, tremblante, pose ma main sur la chute de ses reins. Sa peau est chaude. Je continue mon exploration et glisse ma main jusqu'à ses omoplates. Simon est tout en muscle. Nos

attouchements font monter la tension. Je glisse ma main sur ses fesses lorsqu'un toc-toc timide résonne dans la chambre. Simon stoppe tout immédiatement et relève la tête. Sa sœur nous regarde avec des yeux ronds. Elle n'a probablement jamais vu son frère dans cette position. Elle paraît gênée.

Simon est en colère. Il ne reste plus rien de la tension qui nous habitait. Il est maintenant aussi froid qu'un iceberg.

— Dégage !

— La porte était ouverte... Je ne voulais pas vous espionner, bredouille Zoé.

— Dehors ! hurle de nouveau son frère.

Simon se redresse puis se lève pour se diriger vers sa sœur. J'en profite pour repositionner correctement mon pull et cacher ainsi mon ventre dénudé.

— Sors !

Simon repousse Zoé et claque la porte. Il passe la main dans ses cheveux l'air déboussolé.

— J'étais juste venue vous dire qu'on vous attendait pour dîner, se justifie Zoé derrière la porte.

Puis le bruit de ses pas se fait entendre dans le couloir. Je me lève. Mieux vaudrait éviter de faire attendre Madame Harper. Elle m'a déjà dans le collimateur. Je serais idiote de lui donner des munitions sans ajouter qu'il serait indélicat de faire mauvaise figure dès le premier jour. La cohabitation avec la matriarche s'annonce déjà difficile.

Je m'approche de Simon et lui donne un bisou sur la joue.

— Allez, ne fait pas la tête de mule ! Ce n'est que partie remise, lui susurré-je au creux de l'oreille.

Je prends sa main pour l'extraire de sa léthargie et il me suit sans broncher. Il est toujours d'aussi mauvaise humeur lorsque nous prenons place autour de la table de la salle à manger. Personne ne parle. On peut presque entendre les bruits de mastication. Madame Harper m'observe. Zoé évite nos regards. Simon broie toujours du noir et le patriarche lui est trop occupé à lire *The Financial* en même temps qu'il mange pour nous accorder un peu d'attention. Le dîner se résume donc à une conversation silencieuse entre moi et la mère de Simon, enfin jusqu'à ce que je sursaute de mon siège lorsque je sens qu'on me griffe le genou.

Un berger allemand sort de sous la table.

— C'est Jasper, le chien de Louise, la gouvernante, précise Zoé.

Cette dernière arrive juste au même moment pour récupérer les assiettes. Elle saisit l'animal par son collier pour éviter qu'il nous importune.

— Je crois qu'il t'apprécie déjà, souffle Simon.

— J'espère que vous n'êtes pas allergique au poil de chien ? demande Madame Harper comme si

elle s'en souciait vraiment.

Je suis presque certaine qu'elle sauterait de joie si je répondais par l'affirmative.

— Non, j'adore les animaux.

— Vous m'en voyez ravie.

Simon glisse sa main sur mon genou et le serre avec force. Je tourne mon regard vers lui et lui sourit. Le calme revient aussi vite qu'il s'était dissipé et personne n'ouvre la bouche avant le dessert. C'est le père de Simon qui brise le silence.

Il replie son journal, le pose sur le meuble derrière lui.

— Un petit poker, les enfants ?

Simon et Zoé n'ont pas l'air emballé plus que ça, mais j'imagine que cela fait partie de la tradition familiale et qu'ils n'osent pas refuser cet instant à leur père. C'est ainsi qu'après le repas alors que Louise débarrasse nos assiettes, nous nous retrouvons tous assis autour de la petite table du salon, tout près de la cheminée, enveloppée par sa chaleur étouffante. Je pourrais même m'allonger devant la cheminée tout comme Jasper qui semble profondément endormi. Simon et moi sommes assis sur le tapis alors que Zoé est assise sur le fauteuil et ses parents, juste en face de nous, sur le canapé.

Madame Harper ne joue pas, elle bouquine. Zoé est en train de nous plumer. Moi j'ai perdu dès les premiers tours. Les jeux de cartes ne sont pas faits pour moi. Je n'en ai pas la patience. Monsieur Harper me questionne sur ma vie à New York et je lui donne les réponses habituelles, celles que tout le monde connaît déjà, à savoir que mes parents sont divorcés maintenant, tous deux remariés, et que j'ai suivi ma mère lorsque Phil mon beau père a été muté à Santa Cruz. Il me questionne sur mon intégration à Monterey, et je ne peux qu'affirmer m'y sentir bien. Monsieur Harper semble être quelqu'un d'observateur, et de très réfléchi. Il ne se passe pas une seconde sans qu'il nous observe son fils et moi. Ça ne m'étonne même pas qu'il travaille dans la finance. Il en a le profil.

Je commence à être épuisée malgré moi et bâille. Simon passe son bras derrière mes épaules et je m'allonge contre lui. Ce geste ne plait pas à sa mère qui lève les yeux du roman qu'elle lit pour ne rien cacher de son agacement. Mais Simon n'en a que faire. Son étreinte même s'affermi et je pose ma tête contre son épaule. Il sent bon, j'adore la fragrance musquée et boisée qu'il porte. Son odeur est rassurante, apaisante.

Simon est en train de perdre. Sa réserve de jeton s'est considérablement amoindrie et lorsqu'il fait tapis avec un roi et un trois, je soupçonne qu'il ne le fait que pour abrégé la partie. Ça fait plus d'une heure et demie qu'elle a commencé.

Sans surprise, il perd. Zoé empoche le pactole et exprime sa joie en narguant son frère à grand renfort d'œillades amusées.

Simon me masse la nuque et je ferme les yeux. Je ne vais pas tarder à sombrer. J'ai déjà du mal à garder mes paupières ouvertes.

— Nous, on va se coucher, annonce-t-il.

Il m'aide à me relever.

— Déjà ? Vous ne voulez pas attendre pour un second round histoire de prendre votre revanche ? demande son père.

— Non, le voyage nous a fatigués.

— Tu peux rester si tu veux, chuhcoté-je à Simon.

Mais il ignore mes paroles.

— Je suis fatigué. J'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil. Bonne nuit tout le monde, dit-il.

Madame Harper pose son roman sur la table basse.

— Tu es malade mon chéri ?

— Juste un peu de fatigue. On se voit demain.

Il me pousse vers la sortie du salon et je souhaite une bonne soirée à toute la famille, soulagée de pouvoir enfin regagner un bon lit chaud.

— Le poker est un jeu qui exige beaucoup de persévérance Sara. Vous vous améliorerez certainement d'ici la fin de la semaine, souligne son père.

— Je l'espère.

Sur ces derniers mots, nous gagnons l'étage supérieur. Jasper, le berger allemand, nous suit. Je ne sais pas ce que ce chien a, mais il semble être en adoration devant Simon. Il le suit partout. Nous marchons jusqu'au fond du couloir et nous arrêtons juste devant ma porte. Simon m'embrasse pour me souhaiter bonne nuit puis prend mon visage en coupe entre ses deux mains

— Ne ferme pas ta porte à clé, je te rejoindrai à minuit.

— Ta mère ne va pas apprécier.

— À minuit, c'est le couvre-feu. Comme d'habitude, elle fera sa petite inspection avant d'aller se coucher. Elle ne se réveille pas avant six heures du matin, je la connais suffisamment pour savoir qu'elle n'y verra que du feu. Leur chambre est au deuxième étage. Aucun risque.

— Alors je t'attendrai, dis-je.

Il dépose un doux baiser à l'angle de mon cou et s'en va à contrecœur. Je l'observe de dos regagner sa chambre et lorsqu'il ouvre sa porte, il se détourne pour croiser mon regard. De la main, je lui envoie un baiser puis me décide enfin à entrer seule dans ma chambre. Je ferme la porte, enfile mon pyjama à la hâte puis soulève les couvertures du lit pour m'y glisser. Je ne suis pas certaine de rester éveillée jusqu'à l'arrivée de Simon. Il est presque vingt-trois heures. Il me reste une heure à attendre.

J'allume la lampe de chevet sur la table basse et décide de lire un peu. J'ai remarqué tout en bas de l'armoire quelques vieux romans. Je prends le premier : « Les hauts de Hurlevent ». Je m'y attèle avec l'espoir de rester éveillée suffisamment longtemps pour profiter de sa présence à mes côtés.

Simon

J'attends sagement comme chaque soir la visite nocturne de ma mère qui s'assure que tout va bien. Elle entrebâille la porte pour y passer la tête. Je respire fort, de manière régulière et lente pour laisser penser que je dors. La pièce est déjà plongée dans le noir. Je tourne le dos à la porte, allongé sous une tonne de couvertures bien épaisses. Elle referme la porte avec précaution pensant certainement que je me suis assoupi et je tends l'oreille pour compter chaque pas qui la mène à sa chambre. Je patiente encore une dizaine de minutes avant de m'extraire du lit. Sur la pointe des pieds, je traverse ma chambre aidée de la lumière de l'écran de mon téléphone et sans surprise, je trouve Jasper couché devant la porte.

Il se lève, me lance un regard étonné et commence à grogner.

— Chut... Jasper...

Il me reconnaît, approche sa tête sous ma main pour que je le caresse, ce que je me hâte de faire tout en le repoussant suffisamment pour fermer la porte derrière moi.

— Reste là, ne bouge pas.

Mais ses griffes se font entendre à mesure que le parquet grince sous mes pas. Je ne sais pas pourquoi ce chien s'évertue à me suivre comme mon ombre. Chaque nuit lorsque nous passons les vacances ici il monte la garde devant ma chambre. Ma mère dit que les chiens ont un sixième sens. Jasper veille sur moi. Je déteste ça. Mais je ne peux pas en vouloir à cette brave bête. Heureusement pour moi, ma famille a le sommeil lourd. La lumière d'une lampe de chevet filtre en dessous de la porte de chambre de Sara. J'ai bon espoir qu'elle m'attende. Doucement, j'ouvre la porte. Jasper s'est déjà couché devant.

— Bonne nuit, mon pote.

Il pousse un petit gémissement plaintif pour toute réponse. Je me détourne et m'approche du lit. Je m'arrête avant d'atteindre le lit parce que Sara a l'air d'un ange. Elle s'est endormie, l'édredon à moitié remonté sur son ventre et un roman ouvert sur sa poitrine qui se soulève lentement entre deux inspirations. Sa main gauche est posée sur la couverture du roman. J'imagine qu'elle a lutté pour m'attendre, mais que la fatigue a fini par l'emporter.

Je fais le tour du lit, lève doucement sa main gauche en l'air pour récupérer le roman puis le pose sur la table de chevet. Je soulève la couette jusqu'à son menton pour bien le couvrir. Elle remue, mais n'ouvre pas les yeux. Elle murmure mon prénom. Sait-elle que je suis ici ou songe-t-elle à moi ? Je ne sais pas et je m'en moque parce que le spectacle en vaut la peine. Je lui embrasse le front et laisse mes lèvres s'attarder quelques secondes sur sa peau. Je lui caresse la joue. Je n'arrive pas à croire à ce qui m'arrive, à ce que je ressens. Je ne pensais pas qu'on puisse aimer aussi intensément. Je ne pensais pas qu'un jour quelqu'un me donnerait autant envie de vivre que Sara. Pour vivre, il faut du

soleil, de l'eau, des vivres et surtout de l'oxygène. Sara est l'oxygène qu'il me manque.

La lumière de la lampe de chevet éclaire une partie de son visage. Ses cheveux sont éparpillés sur l'oreiller. Je dégage une mèche derrière son oreille et dévoile un petit grain de beauté sur sa joue. Je ne l'avais pas encore remarqué avant ce soir. C'est ça que j'aime avec Sara, elle me surprend tous les jours. Je vais de découverte en découverte avec elle. Je me sens l'âme d'un aventurier quand je suis en sa présence. Elle me donne envie de me battre, de ne plus foncer tête baissée, mais d'anticiper, de voir le verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide. Elle me donne envie de croire qu'il y a peut-être quelque chose de bon dans ce monde. Quelque chose de bon en moi qui mérite d'être sauvé. Elle me fait me rendre compte que mes choix n'ont pas toujours été les meilleurs. Elle ne me donne pas envie de changer, d'être quelqu'un d'autre. Elle me donne simplement la force de ne plus me cacher derrière ce que je ne suis pas. Avec elle, je peux tomber le masque, je suis à nu, mais pas pour autant vulnérable. Parce que je n'ai plus peur. Quand j'ouvre les yeux et que je m'attarde à mémoriser chaque expression de son visage, à imprimer dans ma mémoire chacun de ses sourires, chacune de ses grimaces, je me sens comme un conquistador en pleine cité d'or. Excité, impressionné, heureux, mais surtout incroyablement chanceux. Sara, c'est la chance que je n'ai jamais eue de faire quelque chose de bien dans ma vie. Qui aurait cru qu'un jour je pourrais penser avoir de la chance ? C'est incroyable, mais c'est à la mesure de la fille extraordinaire qu'elle est. Belle, joyeuse, fouguese, timide, pleine de vie, intelligente, sensible, passionnée.

Je m'éloigne et ouvre le placard en face du lit parce que je la connais suffisamment pour savoir qu'elle y aura trouvé une bonne place pour ranger son appareil.

Sans surprise, je mets la main dessus. Je me souviens de ses fossettes au coin de sa bouche lorsqu'elle s'est moquée de moi la dernière fois que je lui ai emprunté son Nikon parce que j'avais oublié d'enlever le cache. Je ne ferais pas deux fois la même erreur. J'allume l'appareil puis zoome pour prendre une photo. Sara est habituée à immortaliser tout le monde, il est temps que quelqu'un d'autre le fasse parce qu'elle mérite plus que quiconque de laisser une trace de son passage sur cette terre et surtout de cette première nuit que nous passerons ensemble.

Le flash crépite. Je repose l'appareil, me dirige de l'autre côté du lit. Je porte un bas de pantalon noir et un tee-shirt blanc que j'ôte parce que j'ai toujours eu pour habitude de dormir torse nu. Je me glisse sous les draps, laisse ma mémoire encore une minute se souvenir du visage apaisé de Sara et tend un bras par-dessus elle pour éteindre la lampe de chevet. Puis je m'allonge sur le dos. Sara remue. Elle se tourne et colle son visage contre mon torse. Surpris, je n'ose plus bouger, écoutant le bruit régulier de son souffle. Quand elle passe une jambe par-dessus la mienne, j'immisce mon bras droit derrière son dos pour la serrer davantage contre moi. Je cale mon menton sur le sommet de sa tête et tente de trouver moi aussi le sommeil.

J'ai maintenant la sensation d'avoir accompli le plus beau rêve qui soit. Le seul qui vaille la peine de prendre tous les risques.

Chapitre Onze : Quelque chose à cacher

Sara

Je pensais que durant cette semaine Simon et moi passerions le plus clair de notre temps ensemble. Mais la réalité est tout autre. Simon ne skie pas, il surfe et Madame Harper met un point d'honneur à ce qu'il s'exerce dans cette discipline en compagnie de tous ses copains de vacances. Les parents de Simon, eux, ne skient pas. Ils passent la plus grande partie de leur temps à se promener dans les environs, à se rendre au country club. Pour ma part, la sœur de Simon s'est mise en tête de faire de moi une future championne. Mais vu mon niveau en ski, j'ai comme la sensation de souffrir d'un sérieux handicap. Je ne sais définitivement pas comment me servir de mes jambes sur ces planches de malheur. J'ai toujours une trouille bleue de finir par me casser quelque chose. Lorsque, par je ne sais quel miracle, je parviens tant bien que mal à m'arrêter sans tomber parce que je me suis emmêlée les skis, j'ai l'impression d'avoir accompli l'ascension de l'Everest. J'ai beau essayer de convaincre Zoé de laisser tomber ses efforts et répéter que rester sagement à la maison ne me gêne pas du tout, elle n'en a que faire. Zoé est déterminée et lorsqu'un membre de la famille Harper a une idée en tête, il ne lâche pas le morceau aussi facilement.

Je pensais pouvoir me reposer, profiter un peu de la neige comme je profite l'été du sable chaud sur la plage. Mais lorsque je pose enfin mes skis sur la terrasse, Zoé me laisse à peine le temps de me débarrasser de ma combinaison de ski avant de me kidnapper pour deux heures de shopping intensif. Et elle ne manque jamais d'idée pour dévaliser les magasins. C'est au moment où l'on a les bras chargés, qu'on pense que Zoé a fini ses emplettes, qu'elle se trouve saisie d'une nouvelle frénésie d'achat. Je crois que les séances de shopping m'épuisent plus que le ski. Il nous faut ensuite emporter un monticule de sacs jusqu'à la voiture. Bien sûr, Zoé est généreuse. Elle insiste pour m'offrir tout un tas de vêtements que je ne pourrais jamais emporter pour la simple et bonne raison que ma valise était pleine à l'arrivée. Mais elle a réponse à tout. Pour faire taire mes protestations, elle n'a rien trouvé d'autre que m'acheter un sac à main griffé Louis Vuitton. Je me demande comment elle fait pour ne pas suer en dépensant autant d'argent en truc inutile. Epuisée, j'ai abandonné l'idée de protester parce que chaque fois que je le fais cela n'a pour effet que d'amplifier sa shop addict attitude. Donc je laisse couler.

Nous ne sommes qu'au troisième jour de nos vacances et c'est le pire parce que demain, c'est Noël et que visiblement Zoé est du genre comme moi à faire ses cadeaux au dernier moment. Elle me traîne de magasin en magasin, requérant mon avis pour chaque cadeau qu'elle achète. Je n'avais aucune idée du cadeau que j'allais offrir à Simon avant que sa sœur ne me parle de son obsession pour les petites voitures lorsqu'il était petit. Elle m'a raconté que sur un coup de tête l'année dernière après une dispute avec leur mère il avait fini par tout jeter à la benne à ordures. Elle soupçonne qu'il le regrette. Visiblement, à l'entendre parler, ces voitures avaient une signification spéciale pour lui. Je ne sais pas de quel ordre parce que les réponses de Zoé à mes questions restent très évasives. Je n'insiste pas davantage. Au détour d'une allée, je suis tombée sur toute une boîte de voiture de

collection miniature. Près d'une trentaine. Je l'ai achetée pendant que Zoé en était à choisir des produits de beauté pour sa mère. Elle a bien évidemment remarqué le paquet cadeau. J'ai tenu bon et refusé de lui dire ce qu'il contenait, mais elle sait que c'est pour son frère. Elle m'a proposé de cacher le paquet dans sa chambre jusqu'à demain matin.

Nous nous sommes garés devant la maison et nous avons déchargé les paquets avec l'aide de Louisa. Pour la discrétion, on peut repasser. Mais si les parents de Simon, et Simon lui-même, sont déjà rentrés et discutent dans le salon, ils ne disent pas un mot sur l'étrange allée et venue des paquets.

Je suppose de toute façon que plus personne ne croit au père Noël. Dans ma famille, si c'est aussi le cas, mes parents mettent toujours un point d'honneur à ne pas laisser traîner un paquet sous nos yeux. Ils ont adopté une tactique imparable : ils déposent après achats les cadeaux chez mes grands-parents paternels, leur confiant leur garde jusqu'au soir de Noël. Après le coucher, ils partent discrètement les chercher.

Je dépose le dernier cadeau sur le lit de Zoé. Lorsque je redescends, Madame Harper est au téléphone dans le couloir.

— Non, non, non, vous ne pouvez pas refuser ! Il n'y a pas de « mais » qui tienne. Votre présence nous ferait extrêmement plaisir, et les enfants s'en feront une joie... vraiment... j'insiste.

Je passe devant elle pour rejoindre mon petit-ami dans le salon. Monsieur Harper se lève du canapé et quitte la pièce au moment où je m'assois sur les genoux de son fils.

— Je suis exténuée.

Simon me baise le cou.

— Je t'avais dit que ma sœur était épuisante

— Et toi, comment s'est passée ta journée ?

— Bien comme d'habitude, la routine. On a dévalé quelques pistes. Rien d'intéressant, élude-t-il.

— Tu n'as pas l'air épuisé. Je ne sais pas comment tu fais, plaisanté-je.

Un silence de mort s'installe. Je me demande si j'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas. Je me tourne vers Simon. Ses traits sont tirés. Son visage est incroyablement tendu comme s'il serrait les dents.

— Quelque chose ne va pas ?

Il sourit. Il nie d'un petit hochement de tête puis m'embrasse. Mais son baiser n'est pas aussi passionné que d'habitude. Je ne suis pas dupe. C'est juste un moyen de faire diversion. Je suis sur le point de le lui dire quand Madame Harper fait irruption dans le salon, nous jette un regard réprobateur et nous annonce que les Delgado, leurs voisins espagnols – enfin voisin c'est une façon de parler parce qu'ils sont quand même à un kilomètre de notre chalet – passeront Noël avec nous demain.

Simon serre encore plus les dents, fusille sa mère du regard. Un échange silencieux s'ensuit. J'attends que Madame Harper tourne les talons pour aborder la question, mais à croire que tous les membres de cette famille se sont donné le mot pour m'en empêcher, Zoé déboule dans le salon pour me tirer illico presto par le bras. Visiblement, une deuxième séance d'essayage se profile.

— Je t'en prie, il faut que tu m'aides ! Ce soir une amie m'a invitée à passer le réveillon avec eux et j'hésite entre plusieurs robes. Je ne sais pas laquelle choisir. J'ai besoin de ton avis.

Son ton suppliant fait presque penser que c'est une question de vie ou de mort. Je suppose que pour Zoé ça l'est, parce que la mode, c'est toute sa vie. Commettre un faux pas vestimentaire reviendrait à commettre un crime de lèse-majesté. Enfin un truc dans le genre. Je n'ai pas le temps de répondre qu'elle se jette sur moi, agrippe mon bras comme une ventouse et me tire hors du canapé. Mes doigts frôlent ceux de Simon et je lui adresse un petit sourire désolé. Il ne viendra pas à mon secours. C'est devenu évident à la minute où il a prononcé cette phrase avec un certain amusement :

— Amusez-vous bien !

Et moi, en plus d'être courbaturée, j'ai peur de perdre mon bras. Zoé ne maîtrise pas sa force.

— J'hésite entre la bleue, la rouge au dos nu et la noire au décolleté échancré, reprend-elle.

Je lui dirais bien que, peu importe laquelle elle choisit de porter, elle sera sublime, mais cela ne changera rien. Zoé ne me croira pas tant qu'elle ne m'aura pas contrainte à la voir revêtir chaque tenue. Parce qu'il paraît qu'on ne peut pas juger de la valeur d'une robe avant de la voir portée. Je ne sais pas d'où elle tient ce précepte. Certainement d'un magazine de mode ou d'une énième interview de Kate Moss. Zoé ferait la paire avec Anna. Pas de doute, ma sœur et elle ont tout ce qu'il faut pour s'entendre. Anna sera rongée par la jalousie lorsqu'elle verra toutes les tenues que Zoé m'a offertes. Je ne crois pas que je serais capable de toutes les porter. Elle me l'a fait promettre, mais certaines sont trop osées pour moi.

Simon

Sara et Zoé montent les escaliers et j'attends une dizaine de minutes après leur départ pour retrouver ma mère dans la cuisine.

Elle se prépare une tasse de thé.

— Tu en veux, mon chéri ?

— Tu ne peux pas faire ça ! débuté-je les hostilités.

Ma mère se retourne, le visage crispé, une main sur la théière.

— Faire quoi ?

— Les Delgado ! Tu ne peux pas les inviter.

— C'est déjà fait.

— Annule !

Ma mère déteste quand je hausse le ton. J'essaie de me calmer, mais c'est quasiment mission impossible. En tout cas pas tant que je n'aurais pas obtenu gain de cause. La présence des Delgado m'exposerait, dévoilerait mon secret à Sara. Elle a pourtant promis qu'elle m'aiderait. Je croyais que ma mère avait changé d'avis, que même si elle ne comprenait pas ma décision, elle la respectait. De toute évidence, j'ai dû passer à côté de quelque chose.

— C'est impoli d'annuler une invitation.

N'en pouvant plus, je fais cogner mon poing sur la table ce qui a pour effet de la faire sursauter. Elle manque d'échapper la théière des mains alors elle la repose sur la table.

— Si tu les invites, tu sais ce qui va se passer. Ils vont me poser des questions. Ils vont vouloir parler de moi, ils vont... ils vont... Je ne peux pas prendre le risque que Sara l'apprenne de cette manière. On s'était mis d'accord !

— Tu as encore du temps devant toi pour lui en parler, déclare froidement ma mère.

C'est tout elle, ça, retourner la situation comme bon lui semble. C'est étonnant, la froideur dont elle peut faire preuve, à quel point elle peut se révéler aimante et l'instant qui suit sans cœur.

— Demain, c'est Noël. Je ne peux pas lui dire maintenant.

— Nous faisons tous des efforts pour toi. Jusqu'ici, nous avons fait énormément de compromis. Ta sœur passe le plus clair de son temps avec ta petite amie pour l'éloigner du chalet. Je jongle entre

toute cette mascarade et ton père fait avec. Crois-moi, nous faisons déjà beaucoup pour toi. Il est temps que tu en fasses autant. Si elle t'aime, elle comprendra. Tu ne peux pas passer ta vie à mentir ou à te cacher derrière de fausses excuses.

— Tu m'avais fait une promesse ! Tu avais promis que tu m'aiderais, que tu ne dirais pas un mot durant ces vacances !

— Les promesses, ça ne veut plus rien dire de nos jours. Tu devrais le savoir ! Tu as enfreint la tienne. Je ne suis pas stupide. J'ai bien vu que Jasper se couchait tous les soirs devant la porte de Sara. Ne me prend pas pour plus idiot que je ne le suis.

— Alors, c'est tout ce que tu as trouvé pour te venger ?

— Ce n'est pas une vengeance. Je ne cherche pas à prendre ma revanche. Je t'aime. Je veux simplement ce qu'il y a de mieux pour toi. Je veux que tu sois heureux, épanoui. Si j'ai invité les voisins pour Noël, ce n'était pas pour te mettre mal à l'aise. Malgré tout, si ça peut te décider à t'ouvrir auprès de Sara, je ne peux que m'en trouver satisfaite. Parce que j'ai peur que cette fille ne soit pas faite pour toi. J'ai peur que le jour où tu seras complètement sincère, tu chutes de ton nuage. Je veux simplement te protéger.

Elle semble sincère. Pourtant je ne peux pas me résoudre à l'excuser. Sa protection m'étouffe. Je ne suis plus un enfant. Je ne supporte plus qu'elle s'immisce dans ma vie, qu'elle la dirige. J'ai besoin que ça change, il faut que ça change.

— Tu fais tout le contraire.

Ma mère fuit mon regard, me tourne le dos, pose ses mains sur le rebord de la cuisine et saisit un torchon.

— Parfois il se trouve que le meilleur moyen de protéger ses enfants, c'est de les mettre en danger. Je sais que tu ne comprends pas, mais tout ce que je fais, je le fais pour toi, pour ton avenir...

— Quel avenir ? la coupé-je.

Son regard s'assombrit. J'ai touché un point sensible. Elle balance son torchon sur la table et la contourne pour me faire face.

— Ne parle pas comme ça ! Tu sais que je déteste quand tu te comportes ainsi ! hurle-t-elle.

— Quand je me comporte comment ? J'ai ouvert les yeux ! Vous devriez en faire autant. Vous devriez accepter ce qui ne peut pas être changé. Je n'aurais jamais la vie que tu t'imagines. Je ne serai jamais celui que tu veux que je sois, et tu ferais mieux de te le mettre dans le crâne. Laisse-moi juste vivre ma vie comme je l'entends !

Maman tend la main vers moi, mais je recule. Je n'ai plus besoin qu'elle me reconforte. Je voudrais simplement qu'elle lâche la bride, qu'elle me rende ma liberté une bonne fois pour toutes.

Elle n'ose rien dire. Ses yeux sont baignés de larmes et je ne supporte pas de la voir ainsi. Parce que je l'ai trop vue pleurer à cause de moi. Parce que je ne comprends pas qu'il lui reste encore tant

de chagrin sur le cœur pour qu'elle puisse encore verser. Je préfère m'éloigner. J'ai besoin de prendre l'air.

Je claque la porte d'entrée derrière moi et m'assois sur les marches du chalet. Il fait froid. Je ne détache pas mon regard de la forêt de sapins qui recouvre la montagne au loin. Je ne veux plus penser à rien. Je ne veux plus rien ressentir. Je vide mon esprit de tout ce qui me pèse durant quelques minutes.

Je déteste la voir pleurer, je déteste l'idée que mes parents s'accrochent à un espoir vain, qu'ils mettent tant de foi en moi. Je hais me sentir vulnérable, avoir l'impression que tout m'échappe, que je ne peux rien faire pour protéger les miens. J'aimerais pouvoir me battre, mais j'ai accepté l'idée que je ne suis pas de taille pour la bataille. Parfois, lorsque je regarde Sara, je me dis que c'est possible puis quand je pense à toutes les galères par lesquelles je suis passé, je me dis que ce n'est pas suffisant. C'est pour ça que je ne peux pas encore lui dire. Je ne veux pas voir briller la même lueur d'espoir dans ses yeux que dans ceux de ma mère. Je ne veux pas qu'elle gaspille son énergie pour une cause perdue. Peut-être que je devrais tout laisser tomber. Ce serait plus simple. Pourtant, rien qu'en y pensant j'en ai le souffle court. Je suis coincé et je ne sais pas comment je vais m'en sortir. Le compte à rebours est déjà lancé. C'est comme être témoin d'un crash : on a qu'une seconde durant laquelle on envisage de sauter avant de se rendre compte que le meilleur moyen de s'en sortir, c'est d'appuyer du plus fort qu'on peut sur le frein. J'aimerais arrêter le temps, mais je n'oublie pas l'ultimatum de Mia. Elle semblait déterminée. Je vais compter chaque jour d'insouciance avec Sara avant le dénouement.

Sara

J'ai tout entendu et en même temps, je ne sais pas vraiment ce que j'ai entendu. Ils n'en ont pas assez dit pour que je comprenne leur conversation, qu'elle était vraiment le fond du problème entre eux. Mais ça ne fait que confirmer une fois de plus mes soupçons.

Madame Harper est assise sur une chaise, complètement effondrée autour de la table. Lorsque j'ai vu Simon, furieux, quitter la cuisine, je me suis cachée derrière l'escalier. Heureusement pour moi, il est allé dehors. Il ne m'a pas vue. Maintenant, j'observe Madame Harper, oubliant que si je suis descendue dans la cuisine à la base, c'est parce que Zoé m'a demandé d'aller chercher un ciseau pour couper l'étiquette de sa robe rouge. Elle doit se demander pourquoi je mets autant de temps, mais je n'ose pas bouger de ma cachette. Mon cerveau bouillonne. Je pensais que Simon se confierait, que son secret n'avait pas vraiment d'importance. Mais je commence à comprendre que ça en a. Je refuse de formuler des hypothèses dans le vide parce que j'ai la trouille sur ce que je pourrais bien découvrir. Je me demande même si je ne préfère pas ne pas savoir. Et puis, j'ai envie de me gifler pour ma bêtise. Voilà justement pourquoi j'aime Simon : parce qu'il m'oblige à ne plus me cacher derrière mes peurs.

Armée d'une bonne dose de courage, je pénètre dans la cuisine. Madame Harper, gênée, s'empresse de sécher ses larmes, et bois une gorgée de thé.

— Une allergie, dit-elle.

Je hoche la tête. Il y a un ciseau planté dans un coffret en bois parmi toute une gamme de couteaux de cuisine sur le plan de travail. Je le prends, reste immobile un instant. Je me demande encore si ce que je m'apprête à faire est une bonne idée. Tant pis, je prends place en face d'elle, pose le ciseau devant moi sur la table et lâche le morceau.

— Je vous ai entendu.

Immédiatement, Madame Harper se redresse, repousse sa tasse devant elle et affronte mon regard. Son visage est encore rouge, mais ses yeux sont secs. J'imagine qu'elle n'apprécie pas ma franchise.

— Je ne sais ce que vous croyez avoir entendu, mais...

— Je ne crois rien. Je suis certaine que Simon me cache quelque chose. J'ai besoin de savoir de quoi il retourne. Pourquoi il se montre parfois tellement distant puis la seconde suivante si affectueux ?

— Ce n'est pas à moi que vous devez poser la question.

— Vous savez qu'il ne dira rien. J'ai tenté d'aborder la question, mais votre fils nie en bloc. Est-ce que j'ai des raisons de m'inquiéter ? Est-ce qu'il s'agit de quelque chose de grave ?

— Je regrette, mais...

— Est-ce qu'il a fait quelque chose de grave ?

Je n'en démordrai pas. Je veux des réponses. J'ai peut-être visé juste, car ses yeux sont sur le point de quitter leurs orbites.

— Mon fils n'est pas un criminel ! Je ne sais pas à quoi vous pensez, mais vous faites fausse route !

— Alors aidez-moi à comprendre !

Madame Harper se frotte le front, embarrassée. Elle semble sur le point de cracher le morceau et relève la tête.

— Très bien. Mais vous devez d'abord me jurer que ça restera entre nous, que vous n'irez pas vous jeter dans les bras de Simon pour lui en parler.

Je hoche la tête. Madame Harper avale une gorgée supplémentaire de thé pour gagner du temps et se donner plus de courage.

— Simon a connu des périodes difficiles dont il a du mal à se remettre... C'est un bon garçon qui ne fait pas toujours les bons choix... Il s'attache difficilement... Enfin, il a toujours été distant avec les autres comme vous avez pu vous en rendre compte et il... Il y a eu cette fille l'année dernière...

Elle tourne autour du pot comme si elle n'arrivait pas à en parler. Ça me rend encore plus nerveuse. Simon pourrait revenir d'un instant à l'autre.

— J'en ai entendu parler. Enfin Simon ne m'a rien dit, mais Mia, ma meilleure amie, m'a parlé de leur rupture.

Elle m'observe surprise que je connaisse cette histoire.

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit exactement ?

— Pas grande chose, que la séparation avait été difficile, que la fille avait eu du mal à s'en remettre, et avait changé de lycée.

— Simon a connu lui aussi un passage à vide après ça. Il était au plus bas. Il n'avait que des idées noires. C'était difficile de le regarder déprimer. Il l'aimait beaucoup. Il n'avait plus goût à la vie. Il...

J'en ai froid dans le dos. Je crois comprendre maintenant, enfin, c'est tellement insensé. Comment Simon en serait arrivé là ?

— Il a tenté de... ? Enfin...

Je m'arrête trop effrayée pour formuler clairement ma pensée. Je n'arrive même pas à le dire. Mais Madame Harper semble comprendre. Son visage s'apaise. Elle semble presque soulagée.

— C'est ça. C'est pour ça que vous ne devez pas lui en parler. Ça fait partie du passé, et ça ne

servirait qu'à lui rappeler de mauvais souvenirs, vous comprenez ?

J'ai la gorge serrée, une boule à l'estomac et le cœur au bord des lèvres. Je suis complètement secouée par le choc de cette révélation. J'ai l'impression que je vais vomir.

— Vous vous sentez bien ? me questionne Madame Harper.

— Euh... oui... Pardon... Zoé m'attend.

Je quitte ma chaise, récupère les ciseaux et m'enfuis. Je retrouve Zoé, toujours en train de s'admirer sous tous les angles, devant le miroir. Elle se détourne et sautille jusqu'à moi pour m'arracher les ciseaux des mains. Elle coupe l'étiquette, pose les ciseaux sur le lit et retourne à son miroir. Pas de doute, de nous deux, avec la tête que je tire, elle est la plus belle.

— Alors, c'est celle-là la mieux, pas vrai ?

La tête me tourne, je n'arrive toujours pas à digérer l'information. Je ne vois plus rien. Ma vue se brouille. Je tente comme je peux de refouler mes larmes. Zoé s'assoit à côté de moi et je déglutis lorsqu'elle prend mes mains dans les siennes.

— Quelque chose ne va pas ? Tu es livide. Tu es malade ? demande-t-elle.

— Non. Excuse-moi, tout va bien. J'ai dû prendre froid, j'ai la migraine. Je devrais aller me reposer.

— Bien sûr. Tu veux que je t'apporte quelque chose ? Une aspirine ?

— Non, ce n'est pas la peine. Ça va vite passer.

Je me relève et manque de m'effondrer. Zoé me soutient par les épaules.

— Je t'accompagne jusqu'à ta chambre, se propose-t-elle.

— Non, pas la peine. Je me sens déjà mieux.

Je m'empresse de franchir la porte pour éviter qu'elle proteste. Je sens son regard sur moi pendant que je traverse le couloir. Je ferme la porte derrière moi et m'effondre sur le lit. J'observe le plafond. Je ne sais plus quoi faire. J'ai promis de ne rien dire, mais il faut que j'en parle au moins à quelqu'un.

Je tends le bras pour récupérer mon portable sur la table de chevet. Je ne pensais pas que Mia répondrait aussi vite.

— Ça va ma poule ? Comment sont tes vacances avec les rupins à Aspen ? Tu t'éclates comme une folle ?

— Je...

J'éclate en sanglots et libère les larmes que je retiens.

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ma belle ?

— Je sais tout. J'ai surpris une conversation entre Simon et sa mère alors je l'ai confrontée... et... tu aurais dû me le dire.

— Qui, qui te l'a dit ?

— Sa mère. Elle m'a dit qu'il avait tenté de mettre fin à ses jours.

Mia ne dit plus rien. J'attends. Je suppose qu'elle encaisse l'information, qu'elle doit se sentir coupable de n'avoir rien dit.

— Tu es encore là ?

— Euh... Oui. C'est tout ce qu'elle t'a dit ?

— L'essentiel oui. Je ne comprends pas comme il a pu faire ça. Je n'arrive pas à y croire. J'ai besoin de savoir ce qui s'est vraiment passé.

— Et Simon tu lui as parlé ?

— Pas encore. J'ai promis à sa mère de garder le silence. Tu es ma meilleure amie. Tu aurais dû me le dire. Il faut que je sache ce qui s'est passé !

— Tu devrais lui en parler. Vous devriez en discuter...

Une fois de plus, elle essaie de se dérober.

— Non, tu ne peux pas encore te défilier. Tu me dois bien ça !

— Ma mère m'appelle, je dois y aller. Désolée, je t'appellerai !

— Attends !

Mais Mia a déjà raccroché. Je compose son numéro, mais elle ne répond plus. Pas de doute, elle ne compte rien me dire. Je vais donc rester seule avec mes interrogations. Je lui envoie plusieurs messages auxquels elle ne répond pas et lorsque je tente encore de l'appeler, je tombe directement sur sa messagerie. Désespérée, je balance mon téléphone au bout du lit.

Simon

Mes mains sont engourdis par le froid, je ne sens presque plus mes doigts. Je suis sur le point de rentrer pour retrouver la chaleur du chalet quand mon portable vibre. Je le tire de la poche de mon jean. Mia. Je me demande bien ce qu'elle me veut, car si mes calculs sont bons, il me reste encore quelques jours devant moi.

Je décroche.

— Ne me dit pas que tu as changé d'avis ?

— Sara m'a appelé, dit-elle sur un ton incroyablement froid.

Je me lève, mon cœur bat la chamade. J'ai peur de comprendre ce que cela signifie. Est-ce qu'elle a rompu sa promesse ? Est-ce qu'elle lui a tout dit ? Est-ce que Sara sait ? Autant de questions qui affolent chacune de mes cellules et réveillent mes craintes. Je n'aurais peut-être pas dû lui faire confiance.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? demandé-je sèchement.

— La question ce serait sûrement de savoir ce qu'elle m'a dit. Sara pense que tu as tenté de te suicider.

— C'est absurde.

— Je ne suis pas stupide. Elle vient de m'appeler à l'instant. Il semblerait qu'elle est eu une petite conversation avec ta mère.

— Ma mère ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

— Elle vous a entendu discuter puis elle s'est entretenue avec ta mère, reprend Mia répondant ainsi à ma question.

Voilà que tout s'explique. Je loue le ciel que nous n'ayons rien dit de plus compromettant.

— Tu dois lui parler. Tu ne peux pas lui laisser penser ça ! C'est mal.

— Merci de m'avoir prévenu. Je vais m'en occuper.

— Tu vas lui dire que c'est faux ?

— Ce n'est pas ton problème Mia.

— On a un accord. Je ne lui mentirai pas. Elle va me rappeler.

— Je ne compte pas changer d’avis. Je vais lui dire, seulement j’ai besoin de trouver les bons mots. Ce sera fait en temps et en heure. Laisse-moi gérer les choses comme je l’entends, OK ?

— Simon, je t’ai fait confiance. Je savais que ça allait arriver. Ne me le fais pas regretter.

— Je t’ai fait une promesse. Je n’ai rien d’autre à dire pour le moment. Tu devras t’en contenter.

Je raccroche sans lui laisser le temps d’objecter parce que j’ai eu ma dose de personnes qui essayent de contrôler ma vie. Je n’arrive pas à croire que ma mère ait inventé un mensonge aussi grotesque sans m’en parler. Je ne sais pas ce qui lui passe par la tête.

Je rentre dans le chalet, fonce dans la cuisine, mais ma mère n’y est plus. Je file jusqu’à la chambre de ma sœur. Mais les essayages sont terminés. Zoé est apprêtée pour sa soirée.

— Où est Sara ?

— Elle ne se sentait pas bien, elle est allée se reposer dans sa chambre. Elle doit couvrir quelque chose si tu veux mon avis.

Je l’abandonne à ses derniers préparatifs et ouvre sans frapper la porte de Sara. Elle est allongée, elle dort, mais sur ses joues je décèle des traces de larmes fraîchement versées. Je m’en veux. Je me sens terriblement coupable parce que cette tristesse, j’en suis à l’origine. En même temps, je ne peux pas lui dire la vérité, pas encore, pas maintenant. Nous avons besoin de ces quelques jours supplémentaires de calme avant la tempête pour consolider ce qui peut encore l’être. Dans le fond, je ne suis qu’un lâche parce que je n’arrive pas à me résoudre à prendre mes responsabilités. Sara dort et je profite de son assoupissement pour me dérober à une conversation pénible. Je lui ôte ses chaussures, défais les draps et la couvre correctement. Elle remue, mais ne se réveille pas.

Le réveillon ne se passe décidément pas comme prévu. Il est loin du niveau d’exigence maternelle des années précédentes. Zoé a filé à sa soirée étudiante synonyme de beuverie. Sara s’est réveillée peu avant le dîner. Elle paraissait encore mal en point. Elle a prétendu être barbouillée, ne rien pouvoir avaler pour échapper à ce dîner. Je l’ai couverte en arguant qu’elle était malade. Je soupçonne qu’elle avait surtout besoin de digérer la fausse révélation de ma mère. Je n’ai rien fait pour l’en détromper parce que ça aurait été admettre que je cachais quelque chose d’autre. Un risque que je ne suis pas prêt à courir, du moins pas avant quelques jours. Ma mère a d’ailleurs entendu ma façon de penser à ce sujet. Elle n’a rien fait pour se défendre, argumentant qu’elle ne savait pas quoi dire, qu’elle avait été prise au dépourvu et que textuellement, elle n’avait pas parlé de suicide. Sara l’aurait déduit d’elle-même dans la conversation et elle aurait acquiescé bêtement. Je ne sais pas à quoi elle pensait, mais elle aurait mieux fait de se taire. Le réveillon s’est donc déroulé dans un silence de mort, mes parents se considérant à peine l’un l’autre et moi gardant délibérément le silence pour ne pas leur faciliter la tâche. Louisa avait mis les petits plats dans les grands, un véritable cordon-bleu. J’ai quitté la table peu après le dessert, repu, et je suis allé directement dans ma chambre. Je n’irais pas dormir avec Sara ce soir, ce ne serait pas une bonne idée. J’espère qu’elle oubliera ce qu’elle a entendu. Dieu que je l’espère. La nuit lui portera conseil.

Sara

Il n'y a pas un seul mot qui pourrait atténuer l'angoisse que j'éprouve. Je ne sais même pas ce que je ressens. C'est un véritable bric-à-brac. J'ai dormi jusqu'au petit matin. À mon réveil, Simon n'était pas là. Il n'est peut-être pas venu me rejoindre, je ne sais pas, je ne sais plus quoi penser ce matin.

Je les entends en bas s'activer autour de la table du petit déjeuner. Ils ont l'air de bonne humeur. Je trouve la force de me lever, enfile mes chaussons et les retrouve en cuisine.

Zoé a les yeux cernés. Elle n'a probablement pas fermé l'œil de la nuit. Simon me sourit et tend la main vers moi. Je prends sa main dans la mienne et m'assois sur la chaise vide à côté de lui. Matin de Noël oblige, Monsieur Harper semble avoir fait un effort. Il n'y a pas l'ombre d'un journal en vue. Une pile de pancakes sur la table, des confitures, du pain frais ainsi que du café, du jus d'orange pressé et du chocolat chaud nous attendent.

Madame Harper me lance un regard inquiet.

— Vous vous sentez mieux ?

— Oui, merci.

— Café ou chocolat ? demande-t-elle, au petit soin.

Peut-être a-t-elle l'impression de devoir se racheter de sa confession de la veille ?

— Chocolat.

Elle verse le liquide marron dans le bol vide juste en face de moi.

— Finalement, nous serons en comité restreint aujourd'hui. Les Delgado se sont désistés.

Personne ne réagit à l'annonce. Ce désistement de dernier instant ne pose d'interrogation à personne sauf à moi. Simon, lui, verse généreusement du sirop d'érable sur son pancake.

— Ils ont eu un problème ? demandé-je.

— Monsieur Delgado est cloué au lit à cause de la grippe et sa femme ne veut pas quitter son chevet. Mauvais timing. Ce sera pour l'année prochaine, explique Madame Harper.

— Voyons les choses du bon côté, il y en aura plus pour nous, plaisante Monsieur Harper.

— Comment s'est passée ta soirée d'hier ma chérie ?

Madame Harper change de conversation. Ni vu ni connu, Zoé s'embarque dans un récit détaillé de ses aventures. Simon en profite pour pousser discrètement son assiette vers moi.

— Il faut que tu reprennes des forces. Tu n’as pas mangé hier soir, dit-il.

Je n’ose pas le contrarier et me force à manger le pancake, ce qui a l’air de le satisfaire. Je lui souris, consciente qu’aujourd’hui c’est Noël et je n’ai pas envie de lui gâcher cette journée. Je dois avoir l’air suffisamment convaincante parce qu’il me rend mon sourire. Toutes les assiettes sont vides lorsque Madame Harper parvient à reprendre la parole.

— Bon et bien puisque tout le monde semble avoir terminé, il serait tant d’ouvrir les cadeaux.

Elle n’a pas le temps de terminer sa phrase que Zoé a déjà bondi de sa chaise et quitté la cuisine. Elle me fait penser au célèbre personnage de dessin animé Bip bip quand elle fait ça. Monsieur Harper prend la main de son épouse, et ils se dirigent vers le salon. Simon prend ma main et ensemble nous nous asseyons sur le canapé en attendant que ses parents aient terminé la distribution des cadeaux. Il y en a même un pour moi. Monsieur et Madame Harper m’ont offert un magnifique blouson en cuir, Zoé une écharpe rose. Quant à moi, j’ai offert à ses parents un vase et un pull en cachemire à sa sœur.

— J’espère que c’est la bonne taille ? demande Madame Harper.

J’essaie le blouson pour le confirmer. Il me va comme un gant.

— Il est magnifique. Merci.

Je les embrasse pour les remercier, puis récupère le cadeau de Simon, le seul qui reste au pied du sapin.

— Qu’est-ce que c’est ? demande Zoé.

Ses parents sont très attentifs pendant que leur fils déchire l’emballage et lorsque Simon découvre la boîte de voiture miniature de collection quelque chose me dit que cela ne lui fait pas plaisir. Son visage se ferme. Il ne dit pas un mot et contemple les voitures une à une. Il n’ouvre pas la boîte. Je suis sur le point d’ouvrir la bouche pour dissiper le malaise, mais Madame Harper intervient.

— Vous avez été une fois de plus bien gâtés. Vous devriez aller vous habiller pour le déjeuner. Je ne veux plus voir un seul pyjama. Allez oust ! nous chasse-t-elle.

Elle récupère les bouts de papier cadeau déchirés à terre et son mari lui prête main-forte. Zoé s’empresse de filer avec le dernier iPhone que ses parents viennent de lui offrir. Je vais quitter la pièce, mais Simon me retient par le poignet.

— Merci, chuchote-t-il.

Il pose un timide bisou sur mes lèvres.

— Viens, j’ai un cadeau pour toi. Je voulais te le donner seul à seule.

Simon

J'ai été pris par surprise. Je ne m'attendais pas à ça. Ces petites voitures, ça me rappelle beaucoup de souvenirs, des bons et des moins bons. C'est à cause des moins bons que j'ai fini par foutre toutes les petites voitures que j'avais amassées depuis mon plus jeune âge à la poubelle. Je ne pouvais plus les voir en peinture. Chaque fois que j'ai essayé de ne me concentrer que sur les bons souvenirs, ça n'a pas marché. J'ai fini par penser que le passé était derrière moi. Je n'avais pas besoin de m'accrocher aux objets et j'ai pris ce jour-là un grand sac plastique noir.

Sara me suit dans les escaliers, puis s'assoit sur le bord du lit lorsque je ferme la porte. Ses cheveux partent un peu dans tous les sens, mais j'adore lorsqu'ils sont détachés et cascadenent sur ses épaules. Je m'assois à côté d'elle et prend une mèche de cheveux entre mes doigts pour jouer avec.

— Je suis désolé pour mon cadeau. Je pensais que ça te ferait plaisir. J'ai fait les boutiques avec Zoé et lorsqu'elle a vu la boîte elle m'a raconté que petit, tu en faisais la collection, que tu t'en étais débarrassé sur un coup de tête après une dispute avec ta mère et que tu le regrettais sûrement. Je pensais que ça te ferait plaisir. Ce n'était pas une bonne idée.

Je pose ma main sur son genou pour la rassurer.

— Tu n'as pas à t'excuser. C'était une chouette idée. Cela m'a rappelé beaucoup de souvenirs. Ça me fait plaisir, vraiment.

— Peut-être que tu devrais parler de tes souvenirs, dit-elle.

Je la vois venir. Elle s'imagine que cela a un lien avec ce que ma mère lui a dit. J'aimerais pouvoir lui sortir ça de la tête, tout lui dire, mais je me dis finalement qu'il ne reste plus que quelques jours et qu'il faut que je tienne bon. Je ne vais pas tout gâcher maintenant. C'est Noël. Ce n'est pas le bon jour pour parler de ses problèmes. Je ne veux pas ruiner cette journée. Ce n'est pas un jour comme les autres. C'est un jour où l'on se réunit en famille, entre amis et où l'on ne pense à rien d'autre que passer un bon moment ensemble.

Mon cadeau est caché dans la table de chevet. Je tire le tiroir et le dépose sur ses genoux.

Sara me lance un regard suspicieux.

— Ouvre-le.

Elle s'exécute minutieusement. Sara ne déchire pas l'emballage en mille morceaux. Elle suit méthodiquement avec son doigt le bord du papier et le soulève avec soin, ce qui prend un certain temps. J'ai du mal d'ailleurs à ne pas montrer mon impatience, mais quand elle vient enfin à bout de l'emballage, je suis certain d'avoir fait le bon choix. Elle semble émue. Ce n'est rien d'autre qu'un cadre photo, pour partie rempli de photo de nous.

— Je ne voulais pas que tu m’oublies. Comme ça, tu penseras à moi à New York et tu seras bien obligée de revenir si tu veux le compléter, dis-je.

Elle se jette sur moi pour m’embrasser, passe ses petits bras menus autour de mon cou et souffle cette phrase que je n’oublierai jamais à mon oreille :

— Je ne t’oublierai jamais, c’est impossible. Il n’y a pas d’autre endroit où je voudrais être en ce moment. Je ne pourrais pas vivre sans toi.

Je ne sais pas quoi dire. Sa phrase me bouleverse parce que dans le fond, elle vient de traduire par les mots exactement ce que je ressens.

Nous nous embrassons et roulons sur le lit. Sara explose de rire. Ce sont des rires de joie, les plus beaux qui soient.

— Ne t’avise pas d’essayer de me remplacer, me prévient-elle.

Je me demande où elle va chercher des absurdités pareilles. Impossible qu’une telle chose me vienne à l’esprit parce qu’elle est tout pour moi. Sara Cummings est ma seule raison de vivre. Je n’ai plus qu’elle à quoi me raccrocher. Je ne suis pas prêt de la laisser partir sans me battre.

— Aucune autre ne peut te remplacer Sara.

Ses pupilles me sondent. Je ne peux pas résister à son regard et m’apprête à m’emparer de sa bouche. À mon grand désarroi, elle me repousse.

— Tu devrais t’habiller avant que ta mère ne débarque et ne fasse un scandale parce que nous sommes encore en pyjama. Je parie que la seule fois de l’année où elle reste en pyjama à dix heures passées, c’est à Noël, se moque-t-elle.

Elle a raison en plus. Sara a bien cerné ma mère. Le personnage en même temps n’est pas aussi complexe qu’il n’y paraît. Ma mère est assez prévisible.

— Tu pourrais venir avec moi, sous la douche... susurré-je.

Elle rougit. Dieu que j’adore cette teinte rosée sur ses joues. Je voudrais être le seul à pouvoir la faire rougir comme ça.

— Ta mère fera une crise cardiaque si elle nous voit sortir de la douche ensemble. Elle serait capable de me crucifier.

— Tu exagères. Elle n’est pas si terrible.

— Elle nous a interdit de nous trouver dans la même chambre après vingt heures.

— Et je viens te retrouver tous les soirs !

— Parce qu’elle ne le sait pas.

— Elle sait, dis-je.

— Comment ?

— Elle a compris quand elle a vu Jasper un soir allongé devant ta porte.

Sara se redresse sur ses coudes, soudain paniquée.

— Et ?

— Et qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse ? Ma mère est un tyran, mais parfois ce qui est bien avec elle, c'est qu'elle s'en rend compte et qu'elle lâche l'affaire. Elle ne dira rien. Tant qu'on ne remet pas officiellement son autorité en cause, et que ni ma sœur ni mon père ne pipent mot à ce sujet, elle passera l'éponge.

— Oh, c'est une bonne nouvelle en effet.

— Alors partante ?

— Une autre fois. Il faut que j'appelle ma mère et mon père. Je risque d'en avoir pour un bon moment surtout quand Anna arrachera le combiné des mains de papa.

Je m'écarte de Sara et me relève.

— Tu ne sais pas ce que tu perds. Pour cette fois, je mets ça sur le compte de la timidité, la taquiné-je.

Mais son regard s'assombrit. Sara est définitivement trop pudique. Elle a besoin qu'on la provoque un peu sur ce plan, même si je sais qu'il me faudra redoubler de patience. Je la respecte aussi pour ça, pour ses principes, ses convictions, sa force de caractère. Sara ne donne pas sa confiance et encore moins son cœur à n'importe qui. Je ferais tout pour en être digne. Je ne veux pas qu'elle pense que je me joue d'elle. Jamais.

Je m'éloigne, mais elle m'interpelle.

— Attend !

Je plonge mon regard dans le sien. Elle semble hésiter, serre les poings. Je sens qu'elle est sur le point de se raviser puis elle expire et malgré ses joues rosies par l'embarras Sara prend enfin son courage à deux mains.

— Simon, je... Euh... Je ne suis pas encore prête pour ça. Je sais que pour la plupart des garçons c'est... Enfin, c'est quelque chose d'important, mais pour moi... Je ne l'ai jamais fait, tu comprends... ?

Je reviens sur mes pas et lui dépose un baiser sur le bout du nez. Malgré ses bafouillis, j'ai saisi son angoisse. Je sais que Sara n'est pas à l'aise avec le sujet. Je ne veux pas parler de ça maintenant. Quelque part, j'appréhende tout comme elle de franchir cette étape, car je n'ai jamais fait l'amour avec une fille pour qui j'avais des sentiments aussi forts. J'ai peur. Jusqu'ici, je me suis préservé. Il

reste une infime partie de mon cœur qui se prépare au pire. Mais si l'on franchit cette étape, cette partie disparaîtra. Je serais totalement vulnérable. Je ne pourrais pas supporter qu'elle me tourne le dos. J'en mourrais. J'ai la sensation de tenir moi-même un couteau sous ma gorge. Aimer Sara me donne une énergie et une force incroyable, le sentiment d'être invincible et dans le même temps, elle est mon point faible. Parce que si on l'arrache à moi, on m'enlève tout ce qui me maintient en vie.

— Je ne suis pas comme la plupart des garçons. Tu n'as pas à t'inquiéter Sara. Je ne te demande rien. Je plaisantais parce que j'adore te voir rougir, parce que je sais ce que cela signifie et ça m'emplit de joie qu'une fille aussi exceptionnelle que toi puisse craquer pour moi. Ça me fait entrevoir à quel point je suis chanceux. J'attendrai que tu sois prête. Je sais que tu feras le premier pas lorsque le moment sera venu. Ce sera aussi une première pour moi. Je l'ai peut-être fait avec des tas de filles, mais je ne l'ai encore jamais fait avec quelqu'un que j'aime.

J'espère qu'elle me croit, mon Dieu, faites qu'elle me croit. Ses yeux brillent comme mille étoiles et j'expire de soulagement. Elle sait que je suis sincère.

Chapitre Douze : Confusion

Sara

Parfois, je me dis que rien n'a d'importance tant que nous sommes ensemble, comme aujourd'hui. J'ai insisté et j'ai fini par obtenir gain de cause malgré les protestations de sa mère. Simon a délaissé sa planche de surf une journée et il est enfin tout à moi. C'est mon dernier jour à Aspen.

Il a chaussé les skis et se fait un point d'honneur à m'en apprendre les rudiments avant mon départ. Il a encore de l'espoir. Moi, non, parce qu'en cinq jours de leçon, sa sœur n'y est pas parvenue. Mais je me moque bien de tout ça. Tout ce que je veux, c'est passer un peu de temps en sa compagnie. Il est à ma merci, rien qu'à moi. Depuis que nous sommes arrivés ici, il n'y a pas un instant où sa mère ne nous a pas interrompus sauf la nuit. C'est fou quand j'y pense la vitesse à laquelle Simon est devenu indispensable à ma vie. Sa présence me rassure, son souffle lent et régulier m'apaise le soir. Je me sens bien lovée dans ses bras, protégée, aimée. J'ai la sensation que rien ne peut nous atteindre. C'est notre moment à nous.

Aujourd'hui, il fait plus froid que d'habitude. Nous sommes partis tôt après le déjeuner. Nous avons dû passer l'inspection maternelle qui a jugé que nous étions assez chaudement habillés pour partir. J'ai obtenu que Madame Harper immortalise ce moment et nous prenne en photo, vêtus de nos combinaisons et tenant nos skis à la main devant le chalet. Cette photo complètera le cadre que Simon m'a offert. J'ai hâte de rentrer à la maison rien que pour pouvoir la développer. Simon a embrassé sa mère. C'est la première fois que je le vois faire ça. Je ne comprends pas l'inquiétude excessive de Madame Harper envers son fils, son besoin constant de veiller sur lui, de le protéger. C'est étrange. Surtout parce qu'elle n'agit pas comme ça avec sa fille. Toute son attention semble focalisée sur Simon. Ça me met parfois mal à l'aise. Zoé, elle, se comporte comme si de rien n'était. Néanmoins, je me demande comment elle peut supporter aussi bien la situation et l'affection évidente que sa mère porte à son fils au détriment de sa fille. Monsieur Harper, lui ne montre rien. C'est un homme que je devine très introverti. Sauf au poker. C'est fou comme un simple jeu peut le rendre nerveux. Mon niveau au poker est équivalent à celui du ski. Je ne me suis malheureusement pas améliorée malgré les conseils avisés de Monsieur Harper. Mais je me doute que Simon a fait son possible pour me faire perdre prématurément. Ainsi nous regagnions plus tôt notre lit.

Actuellement, je dévale la piste. Simon a entrepris de me faire slalomer entre les piquets. Je visualise les bâtons, et me lance. Advienne que pourra !

Simon

Je ne peux pas me retenir de rire. Sara loupe un piquet sur deux. Cela fait maintenant deux heures que je lui répète les mêmes enseignements, mais Sara a peur. Et malgré toutes mes astuces pour l'en défaire, rien ne semble pouvoir chasser ses craintes. Je crois que c'est peine perdue pour cette année. Elle fera peut-être mieux l'an prochain. Je sais qu'elle en est capable.

Elle dévale la piste à toute vitesse. Elle sera là dans quelques secondes. Du moins si elle parvient à s'arrêter.

— Freine ! Fait le chasse-neige comme je t'ai montré Sara ! hurlé-je.

Mais elle ne parvient pas à exécuter la figure. Ses skis restent désespérément droits. Heureusement, la piste n'est pas trop pentue ce qui me permet de l'attraper par le bras lorsqu'elle passe à côté de moi. Sara m'entraîne avec elle dans sa chute et je me retrouve allongé sur elle, dans la neige. Elle a un petit sourire d'excuse auquel je ne peux pas résister.

Je l'embrasse, ferme les yeux puis pose mon front contre le sien.

— Rien de cassé ? murmuré-je.

Je me relève et l'aide à se redresser à son tour. Une fois sur pied, elle chasse la neige sur sa combinaison.

— On remet ça ?

Je suis fatigué. Je ne me sens pas très en forme depuis une heure, mais comme je n'ai pas envie de gâcher sa journée, j'ai préféré ne pas lui en toucher mot. Mes doigts sont gelés, et probablement que les siens le sont aussi. Je frissonne. J'ai besoin de faire une pause, pour reprendre des forces. À quelques mètres derrière nous il y a un petit chalet qui permet aux skieurs de se réchauffer et de boire un coup.

— Je suis glacé. Ça te dit de boire un chocolat chaud avant de reprendre ?

Ses yeux pétillent. Je crois en effet que ça lui paraît être une bonne idée.

— Je meurs de faim. J'ai envie d'une crêpe au chocolat, dit-elle.

Je lui tends la main et nous marchons jusqu'au chalet où quelques skieurs sont déjà joyeusement attablés. Il y a des enfants qui crient un peu partout. Nous trouvons une petite table au fond et passons commande. Mes mains tremblent alors je les dissimule sous la table.

J'ai besoin que Sara ne remarque rien. J'ai besoin que cette journée se déroule sans anicroche. Pour une fois, je voudrais que les choses se passent comme je le voudrais.

Sara

Je me régale. Le chocolat chaud me fait du bien et la crêpe est un véritable pêché de gourmandise. Simon est parti au petit coin. Je ne sais pas, mais quelque chose me dit qu'il n'a pas l'air dans son assiette. Il était ailleurs tout le long de la conversation, se contentant de bref « hum hum » ou « ouais » de temps à autre. Peut-être qu'il s'ennuie. Je ne pourrais pas lui en vouloir. Le surf avec ses copains doit être deux fois plus excitant qu'une journée de ski en ma compagnie.

Il revient et s'assoit en face de moi. Je viens d'avaler le dernier morceau de crêpe.

— Tu es bien silencieux. Je suis désolée si tu t'ennuies. On devrait rentrer.

Il se penche vers moi et pose sa main sur la mienne. Elle est brûlante ce qui m'arrache un frisson.

— Je ne pourrais jamais m'ennuyer avec toi. Je suis juste un peu fatigué. Pas de quoi fouetter un chat. Assieds-toi.

— Tu te sens bien ? demandé-je.

Simon ferme les yeux. Je commence à paniquer. Il frissonne. J'aurais dû remarquer qu'il ne se sentait pas bien. Comme toujours, il est trop fier pour l'admettre, parce qu'il ne veut pas interrompre ce moment. Il faut toujours qu'il joue les super héros. Je remarque les gouttes de sueur qui perlent sur son front. Je me penche vers lui. Il essaie d'esquiver ma main, mais je parviens à toucher son front. Comme je le crains, il est tout aussi brûlant que sa main. Il a de la fièvre.

— Je vais bien. Ce n'est qu'un petit coup de froid. Je t'en prie, restons, insiste-t-il.

— Tu ne vas pas bien du tout. Tu as de la fièvre. Il faut rentrer.

— Sara... tente-t-il de protester.

Je ne l'écoute pas, fais le tour de la table pour l'aider à se lever. Je fouille dans mon sac et jette un billet sur la table. Simon tangué, il a du mal à tenir sur ses deux jambes. Je l'aide à marcher.

— Tu ne peux même plus marcher. Tu aurais dû me le dire. Tu es trop têtù !

Il rit. Je ne sais pas ce qui le fait rire. Je suis furieuse. Je le soutiens du mieux que je peux et nous mettons un certain temps avant d'atteindre les télécabines. Un homme vient à ma rescousse pour pousser Simon à l'intérieur. Il se cramponne à moi. Je ne pense qu'à une chose : rentrer. Il faut qu'il voie un médecin. Je vérifie que mon téléphone a encore de la batterie. J'envoie un message pour prévenir Madame Harper. Heureusement, il est encore opérationnel. Je compte les minutes jusqu'à notre arrivée à la station.

Simon caresse ma joue.

— Arrête de t'inquiéter. Je vais bien.

— Tu iras bien quand tu auras vu un médecin, grommelé-je.

L'homme qui m'a aidé à le faire entrer dans la télécabine nous aide à sortir. Je le remercie. Nous descendons les marches et nous frayons un chemin jusqu'à la sortie. Je reçois un message de Madame Harper au même moment. Son mari est en route pour venir nous chercher.

Quand sa voiture arrive, il soutient son fils. J'ouvre la porte arrière et Monsieur Harper fait asseoir Simon. Il ne pose pas de question, prend le volant et attend que je boucle ma ceinture pour démarrer.

Madame Harper déboule comme une furie dès que nous atteignons le chalet. Son mari a à peine levé le frein à main qu'elle a déjà ouvert la portière pour sortir son fils du véhicule. Elle pose ses lèvres sur son front. Elle paraît paniquée. Elle est effrayante quand elle se comporte en mère poule.

— Il est brûlant ! Je vous avais dit que c'était une mauvaise idée ! Il ne m'écoute jamais. C'est une tête de mule.

— Catherine ! grogne son époux pour la faire taire.

Son regard en dit long. Elle aurait des fusils à la place des yeux que je serais déjà morte par balle. J'ai l'impression d'être le diable. Monsieur Harper d'un côté et sa femme de l'autre, ils soutiennent leur fils par un bras et montent les marches. Je les suis, quitte mes bottes à la hâte dans l'entrée alors qu'ils ont déjà atteint le haut des marches des escaliers. Monsieur Harper sort de la chambre quand je parviens devant la porte ouverte et m'adresse un petit sourire réconfortant. Je pénètre à mon tour dans la pièce.

— Maman, arrête... la supplie son fils.

Mais elle n'en fait qu'à sa tête, tire sa combinaison et entreprend maintenant de le déshabiller. Il pose ses mains sur les siennes.

— Je peux le faire ! hausse-t-il le ton.

Il repousse sa main. Madame Harper reste hagarde un moment. Simon s'assoit sur le rebord du lit. Il me sourit et sa mère semble prendre enfin conscience de ma présence.

Elle fronce les sourcils.

— Très bien, comme tu voudras. Sara, vous pouvez l'aider ?

— Oui, bien sûr.

Je m'avance vers Simon, m'agenouille et tire sur son pantalon.

— Ton père va appeler un médecin. Je vais chercher ce qu'il faut pour faire baisser la fièvre, dit-elle.

Elle quitte la pièce. Une fois son pantalon à terre, je me relève pour l'aider à ôter son sweat, mais

Simon me repousse.

— Laisse, je peux le faire.

Je le regarde alors lever les bras et se débarrasser du bout de tissu. Il est magnifique, la vue de son torse me fait rougir. Pour autant, je ne détourne pas le regard, captivée par son tatouage. Simon ne porte plus qu'un boxer noir. Il se lève et je me précipite pour le soutenir avant qu'il ne chute. Je l'aide à se mettre au lit.

— Je vais te chercher une autre couverture.

— Non, reste. Allonge-toi près de moi.

J'hésite. Sa mère ne va pas tarder à revenir.

— Ce n'est pas une bonne idée... ta mère...

— Elle réagit de manière disproportionnée. Ne t'inquiète pas. Je sais qu'elle t'aime bien. Elle a juste du mal à baisser sa garde. Viens, dit-il en tapotant la couverture près de lui.

Je capitule, soulève la couverture et pose ma tête contre son torse. Il passe son bras derrière mon dos. J'entends battre son cœur rapidement. Il est brûlant et son torse est un peu humide. Son tatouage est juste sous mes yeux. Je pose mon index sur les lignes noires et suis le motif. Je trace du bout du doigt nos deux "S.". Comme je l'avais prédit, Madame Harper revient, un verre d'aspirine à la main et un torchon rempli de glaçons dans l'autre.

— Vous devriez le laisser se reposer, me dit-elle.

Je tente de m'éloigner de Simon, mais il me serre plus fort.

— Non, elle reste, répond-il fermement.

Son ton ne prête à aucune négociation. Sa mère ne le contredit pas. Elle le fait asseoir pour boire le contenu du verre et s'assure qu'il l'ait bu jusqu'au bout. Elle tamponne son front avec le torchon humide. Agacé, Simon finit par le lui arracher des mains.

— Merci, dit-il.

Elle est furieuse, mais se contient.

— Le médecin ne sera pas là avant une heure. Je serais dans le salon si tu as besoin de moi, dit-elle.

Puis elle s'en va.

Simon

Il a fallu que cela arrive durant les vacances. J'imagine que ma mère bouillonne de rage. Même si elle a sûrement un tas de sermons à me faire, je sais qu'elle n'en dira pas un seul. Elle n'est pas du genre à dire qu'elle m'avait prévenue. Parce que dans le fond cela la peine autant que moi. Fichu destin ! J'ai l'impression de ne plus sentir mon corps, que mes muscles sont en cotons. J'ai atrocement mal à la tête et je respire fort. Je lutte pour ne pas m'assoupir. Si je m'endors, Sara s'en ira. Je ne veux pas qu'elle s'en aille pour l'instant. Et je réalise qu'il y a plein de choses dont nous n'avons pas encore discuté. Je ne sais même pas dans quelle fac elle veut aller. Je ne sais pas quels sont ses rêves, ses envies, ses projets d'avenir et je veux tout savoir. Si seulement j'avais un peu plus de temps devant moi, je pourrais lui laisser le temps de s'ouvrir. Mais chaque fois que je me sens aussi mal qu'aujourd'hui, je réalise que tout peut arriver et ça me fout en rogne. Je n'ai rien demandé à personne. J'aimerais être dehors à dévaler les pentes, et me voilà clouée dans ce foutu lit.

— Qu'est-ce que tu vas faire l'année prochaine ? demandé-je.

Sara se relève sur un coude et m'observe.

— Je ne sais pas. Pourquoi cette question ?

— On n'en a jamais parlé. Je ne sais pas dans quelle fac tu veux aller.

— Il me semble que tu ne sais pas non plus ce que tu vas faire, souligne-t-elle.

— C'est vrai, mais la question c'est de savoir ce que, toi, tu vas faire Sara. Comment tu vois ton avenir ?

— J'imagine que j'irais en fac de droit.

— Tu aimes le droit ?

— Pas vraiment.

— Alors, pourquoi choisir cette voie ?

— Parce que c'est une tradition dans la famille de mon père. Ils sont avocats de génération en génération. Anna, ma sœur, veut faire des études de stylisme et mon petit frère Josh veut devenir développeur de jeu vidéo. Il faudra qu'il lève un jour les yeux de sa console pour étudier, mais ça, c'est une autre histoire. Mon père compte sur moi pour reprendre son affaire. Il m'en a parlé.

— Oublie tout ça deux secondes, tu veux ? Je suis sûr que ton père se fiche de tout ça, qu'il ne veut que ton bonheur. S'il n'y avait pas ton père et ce truc d'avocat de génération en génération, qu'est-ce que toi tu aimerais faire Sara ? Qu'est-ce qui te rendrait heureuse ? Je croyais que la photo, c'était ta passion.

— Je ne peux pas en vivre.

— Il y a des tas d'artistes qui y parviennent pourtant. Moi, je crois en toi.

— Je ne suis pas assez douée.

— Je crois surtout que tu te caches derrière des prétextes parce que tu as peur de découvrir de nouvelles choses, de prendre des risques.

Elle me sourit.

— Tu as sûrement raison, mais jamais ma mère ne l'acceptera.

— C'est ta vie, pas la sienne.

— Je... je...

— Tu ? l'encouragé-je.

— Si je pouvais, je ferais le tour du monde. J'irais à Pigalle, découvrirais Paris, je ferais le tour de l'Europe, j'escaladera l'Everest, je photographierais la muraille de Chine, Tokyo, je caresserai des kangourous en Australie. J'irais me baigner dans les eaux chaudes des caraïbes, me promener dans les favelas au Brésil, faire des safaris. J'irais en Italie photographier la tour de Pise, à Barcelone immortaliser la Sagrada Familia, à Berlin ! Et avec un peu de chance, je ferais des expos à New York pour conter le récit de mes voyages.

Je vois des étoiles briller dans ses yeux à mesure qu'elle évoque tous les lieux qu'elle rêve de voir et je n'ai qu'une envie : c'est de les découvrir avec elle.

— Alors j'irais avec toi. Je suis sérieux. On fera tout ça ensemble Sara ! Rien que toi et moi.

Elle rit. Pourtant, je n'ai jamais été aussi déterminé à entreprendre quelque chose de ma vie, et ce parce que je veux le faire avec elle.

— Tu n'es pas sérieux.

— Je suis très sérieux. On pourrait le faire tous les deux. On pourrait visiter tous ces lieux, faire le tour de la planète. Il faut que tu le fasses, Sara. Tu ne dois pas abandonner tes rêves. C'est le moment ou jamais. Tu pourrais prendre une année sabbatique.

— Avant ça, il faut que tu te remettes, me taquine-t-elle.

On frappe à la porte, ma mère est là avec le médecin. Il s'avance dans la pièce, pose sa mallette au pied du lit et me serre la main.

— Vous devriez attendre dehors Sara, dit ma mère.

Sara me lance un regard paniqué.

— Tu devrais aller te dégourdir les jambes, l'incité-je à s'en aller.

Elle m'embrasse et s'en va. Je ne la retiens pas. Ma mère ferme la porte à clé derrière elle.

Sara

Je suis restée quelques minutes à attendre dans le couloir. Et puis, plutôt que de me faire du mauvais sang, je suis allée dans ma chambre. Mon vol pour New York part demain matin et je n'ai pas encore fait mes valises. J'aimerais retarder mon départ. M'assurer que Simon va bien avant de m'éloigner de lui. Sept jours, je ne sais pas si je vais tenir. Cela me semble impossible.

J'ai vidé tout mon placard lorsque Zoé pénètre dans ma chambre.

— Tu as besoin d'aide ?

— Non merci, j'ai presque fini. Le médecin est toujours là ?

— Oui.

Je ferme la valise et la pose à côté de la seconde au pied du lit. Il ne me restera plus que mes produits de toilette et deux ou trois choses à emporter.

— Tu devrais venir prendre l'air avec moi. Je vais me promener dans les bois. Mon frère m'a dit que tu es passionnée de photographie. Tu ferais mieux de prendre ton appareil. Là où je t'emmène, tu auras de quoi faire.

— Je préfère attendre que le médecin soit parti.

— Mon frère sera toujours là lorsque tu reviendras.

— Je sais, mais...

— Tu ne peux pas t'empêcher de t'inquiéter pour lui ? termine-t-elle ma phrase.

— C'est ça. Je... je n'ai pas compris. La fièvre est arrivée tout à coup...

— Il va s'en remettre, mon frère est un dur à cuir.

— Tu sembles bien sûre de toi.

— Je le connais bien.

— Est-ce que je peux te poser une question ?

— Essaie toujours.

— Est-ce que j'ai des raisons de m'inquiéter ? Je veux dire, ta mère m'a dit des trucs à propos de ton frère, et j'ai promis de ne rien dire, mais ça me trotte dans la tête.

— Tout ce que tu dois savoir à propos de ma mère, c'est qu'elle a tendance à exagérer. Simon est un gars solide. Il a juste besoin de se reposer. Il sera très vite sur pied.

— Si tu le dis, réponds-je, pas vraiment convaincue.

Zoé cherche à noyer le poisson. Dans cette famille, ils ont le don de tourner autour du pot.

Elle ne semble pas apprécier ma réponse et bondit sur moi pour emprisonner mon bras.

— Tu as deux options : me suivre ou te battre avec moi ! Mais de gré ou de force, je vais te faire sortir de cette maison ! Allez Sara ! Ma mère va me rendre folle à se comporter comme un tyran, et mon père à rester avachi sur le canapé avec son maudit journal ! Tu es la seule qui puisse me changer les idées. Je t'en conjure, aide-moi avant que je perde la tête. S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît...

Elle m'adresse un sourire tout en dent. Je ne résiste pas, prends mon Nikon sur la table de chevet, enfile mes bottes, ma veste et la suis pour quelques minutes de marche. Son père n'a pas le temps de nous demander où nous allons que nous claquons la porte.

Je prends deux ou trois photos, mais nous ne faisons rien d'autre que longer une route bordée de sapins. Nous mettons une demi-heure pour faire un tour et revenir au chalet. Durant ce temps, Zoé m'a parlé de la fac, de ses projets. Elle souhaite travailler pour les marchés financiers. Elle rêve de Walt Street. Je me demande pourquoi elle n'a pas fait ses études à New York. Mais je n'ose pas lui poser la question. Je ne veux pas paraître impolie. Zoé semble avoir hérité des gênes de son père. Elle a la finance dans le sang quoique cela puisse paraître étonnant quand on voit ses dépenses. Elle n'est pas du genre à faire des petites économies, mais plutôt à profiter de la vie pleinement. Ce qui me fait défaut selon Simon. Je commence à croire qu'il a raison. Je devrais prendre cette année sabbatique, parcourir le monde avec lui.

Sur le chemin, je ne vois que des sapins. De retour au chalet, la voiture du médecin n'est plus là. Je m'empresse de rentrer et je retrouve Madame Harper assise dans le salon en train de feuilleter un magazine de décoration d'intérieur.

— De quoi souffre Simon ?

Zoé est juste derrière moi.

— De la grippe. Le pauvre va devoir garder le lit. Il dort déjà, ce n'est pas la peine de le réveiller. Mon mari va charger ce soir tes valises dans la voiture. Sont-elles prêtes ?

— Je vais les descendre.

— Je vais l'aider, intervient Zoé.

Nous montons jusqu'à ma chambre et prenons chacune une valise pour la déposer dans l'entrée. Je tente de remonter, mais Zoé me supplie de faire un poker. J'accepte par dépit. Je n'ai qu'une envie, c'est de retrouver mon petit-ami, mais les femmes Harper n'ont de cesse de m'en empêcher.

Nous dînons sans Simon. Quand vient l'heure d'aller se coucher, je tente d'entrer discrètement dans sa chambre, mais celle-ci est fermée à clé. Je frappe et chuchote son prénom. Pas de réponse. Il dort

probablement. Je me résigne et rejoins mon lit puis lui envoie un SMS : « je t'aime, bonne nuit ».

Simon

J'ai entendu la poignée s'activer dans le vide, ses murmures à la porte, mais je n'ai pas pu me résoudre à lui ouvrir. C'est moi qui ai demandé à ma mère de fermer à clé. Je ne veux pas que Sara me voie comme ça. Je ne veux pas qu'elle ait cette image de moi et en même temps, je veux me rétablir au plus vite. Elle me manque. Je me suis habitué à sa présence, à ses cheveux éparpillés sur l'oreiller quand elle dort. J'aimerais sentir son odeur fruitée autour de moi.

Sara part demain. Cette pensée m'enserme le cœur.

Il est hors de question qu'elle parte sans que je la voie. Le docteur a laissé un tas de cachets sur la table de chevet que je me suis empressé d'avalier. D'ici quelques heures, je me sentirais mieux. Je serais de nouveau sur mes deux pieds.

Je m'endors, seul, avec Sara à l'esprit. Je ne pense qu'à elle. Je ne rêve que d'elle.

Chapitre Treize : Retour aux sources

Sara

Le réveil a sonné tôt. Je suis déjà habillée. Je descends dans la cuisine. Je suis stressée parce que j'ai à la fois hâte de revoir ma famille : ma sœur, mon frère, Jack et Lacey et mal au cœur à l'idée de quitter Simon. Si au départ, dès notre rencontre quelqu'un m'avait dit que je ne pourrais plus me passer de lui, je lui aurais ri au nez.

Je ne peux rien avaler. J'ai l'estomac noué. L'heure de partir approche. Monsieur Harper se lève de table après avoir bu son café.

— Il est l'heure de partir, annonce-t-il.

Simon n'est toujours pas descendu.

— Je vais chercher ma veste. Je l'ai laissée dans ma chambre.

J'ai fait exprès parce qu'il me fallait une excuse pour remonter à l'étage, toquer à sa porte et chuchoter son prénom. Malgré trois tentatives, Simon ne répond pas. Il dort encore. Je ne peux plus faire attendre Monsieur Harper. Je n'ai plus choix. Il me faut partir et je déteste l'idée de ne pas pouvoir l'embrasser avant de monter dans l'avion.

Je redescends, ma veste sur les épaules. Zoé m'embrasse chaleureusement.

— Tu vas me manquer. J'ai hâte de te revoir.

Madame Harper, quant à elle, fait toujours preuve de beaucoup de réserve.

— Fait bon voyage Sara et donne le bonjour à tes parents de notre part.

— Je n'y manquerai pas. Est-ce que vous pourrez lui dire au revoir pour moi ?

— Simon t'appellera certainement dès qu'il sera réveillé, me rassure-t-elle.

Monsieur Harper ouvre la porte au moment où Simon fait irruption. Il se cramponne à la rambarde des escaliers et les descend lentement. Sa mère s'empresse d'aller à sa rencontre.

— Tu ne devrais pas être levé mon chéri, le réprimande-t-elle.

— Je les accompagne, dit-il.

— Ce n'est pas raisonnable.

— On n'en a pas pour longtemps, le soutient Monsieur Harper.

Il adresse un clin d'œil complice à son fils. Madame Harper ronchonne.

— Comme tu voudras. Mais si tu reprends de la fièvre, tu ne t'en prendras qu'à toi-même.

Simon vient jusqu'à moi et passe son bras par-dessus mes épaules. Nous suivons son père jusqu'à la voiture.

— Tu ne pensais pas que j'allais te laisser partir comme ça, chuchote-t-il.

— Je pensais que tu dormais.

— Je n'ai pas envie de te laisser partir Sara.

— Il le faut.

Nous nous asseyons à l'arrière du véhicule. Simon semble encore légèrement fiévreux, mais son état semble meilleur qu'hier. Monsieur Harper porte mes valises et les dépose dans le coffre. Simon tient ma main durant le trajet. À notre arrivée, nous patientons en silence. Mon cœur se soulève lorsqu'une voix féminine résonne et appelle les passagers de mon vol. Il est l'heure de se séparer. Simon me serre dans ses bras.

— Le temps sera long sans toi, dit-il.

Je l'embrasse me moquant bien d'attraper ses microbes. Ma mère est un peu hypocondriaque et chaque année nous nous faisons vacciner contre la grippe. Je ne crains donc pas d'être contaminée et même si je n'étais pas immunisée, je m'en moquerais. Tout ce qui compte, c'est la chaleur de ses lèvres sur les miennes, et les papillons que ses baisers font virevolter dans mon estomac. J'ai besoin de ça. Simon est ma dose d'adrénaline.

— Ne fais pas de bêtise ! Repose-toi, prends tes médicaments et reviens-moi en pleine forme. N'oublie pas que tu m'as juré de m'accompagner pour faire le tour du monde.

Il sourit. Il a compris.

— Je ferais n'importe quoi avec toi.

— Je t'appelle quand je suis arrivée.

Je me détache à contrecœur de ses bras, le regarde lui et son père une dernière fois puis lui envoie de la main un baiser imaginaire avant de leur tourner définitivement le dos.

La semaine risque d'être interminable.

Le vol s'est bien passé. Les retrouvailles avec ma famille se sont traduites par une multitude d'effusions, de cris de joie. Anna m'a sauté au cou à l'aéroport. Je trouve qu'elle a changé. Elle fait plus femme. Quant à Josh, il a grandi. Mon père et Lacey par contre sont toujours égaux à eux-mêmes. À peine sommes-nous rentrés, que j'ai eu le droit à l'ouverture des cadeaux de Noël. Un iPod, un appareil photo numérique – dont je ne sais pas si je vais m'en servir un jour, mais c'est une idée de Lacey qui insiste pour que j'essaie –, des tonnes de fringues, une paire d'escarpins offerte par ma sœur, et un album d'Imagine Dragons offert par Josh. Une fois libre de mes mouvements, j'en profite pour appeler Simon, mais il ne répond pas.

Anna pénètre dans ma chambre sans frapper.

— Qui t'appelles ? Ton nouveau Jules ? demande-t-elle.

— Il s'appelle Simon.

Un prénom et il n'en faut pas plus pour que la curiosité la dévore. Anna saute sur mon lit.

— Je veux tout savoir ! À quoi il ressemble ? Il embrasse bien ?

— Beurk, vous êtes dégoûtantes ! intervient Josh qui s'arrête devant ma chambre.

Anna lui lance un oreiller en pleine tête.

— Dégage, morveux !

Il court dans le couloir.

— Maman ! l'entends-je crier.

— Alors ? demande Anna toujours pleine d'énergie.

Je capitule, prends mon téléphone et lui montre une photo.

— Waouh, canon ! Je comprends pourquoi tu as préféré passer Noël avec lui. Il a des arguments de taille en effet.

— Anna...

— Non, inutile de chercher à te justifier, je ne suis plus en colère. Après tout, tu as le droit de préférer t'éclater avec un mec plutôt qu'avec ta petite sœur.

— Tu me rassures parce qu'il me semble qu'à ce niveau-là, tu n'es pas en retard.

— Sauf que moi je suis célibataire.

— Tu as rompu avec monsieur perfection ?

— Pas vraiment. On en a eu marre. Disons qu'on s'est séparés d'un commun accord. Bref, la bonne nouvelle, c'est que je suis de nouveau sur le marché des célibataires et que ce soir, toi et moi, on sort.

— Anna...

— Tu ne peux pas dire non. Maman et Papa sont d'accord. Ça fait des mois qu'on ne s'est pas vues. Tu me dois bien ça. Ça me manque. Une soirée rien qu'entre sœurs, sans ce minus qui nous espionne.

— Je vous ai entendues, dit Josh que je suppose être adossé au couloir.

Anna me fait ses yeux de chat. Arg... Je suis faible... Je ne peux pas résister.

— OK.

— Super, je vais me préparer. Tu devrais en faire autant.

Anna ouvre la porte. Josh recule.

— Je peux venir avec vous ? demande-t-il.

— Le jour où t'auras des poils aux mentons peut-être que j'envisagerai que tu sortes avec moi, répond-elle.

Anna le pousse et il la suit.

— Allez Anna !

— Tu es trop petit. Maman et Papa ne voudront pas.

En tournant la tête vers le miroir, je me rends compte que je souris. Ils m'ont manqué ces deux-là. Leurs chamailleries m'ont manquée.

Je m'attaque à mes valises et commence à faire le tri. Je prends une jupe et un pull pour ce soir et la veste que Madame Harper m'a offerte.

Josh revient dans ma chambre, le nez collé à sa console. Il s'allonge sur mon lit.

— Alors, c'est comment ton nouveau chez toi ? me questionne-t-il.

— C'est sympa.

— Il y a un parc, un zoo, des musées, une patinoire ?

— Il y a un parc, plus petit que New York. Pas de zoo, mais des magasins, un cinéma. Ce n'est pas en rase campagne non plus. Ce n'est pas New York, mais c'est agréable. Mon lycée est cool. Et il y a la mer.

— Tu ne vas pas revenir vivre avec nous ?

Le bruit de son jeu me tape sur les nerfs. Il joue à Mario Kart.

— Non.

— C'est à cause de ton nouveau mec ?

Josh est peut-être petit, mais il ne manque pas de toupet pour son âge.

Je lui jette un pull au visage.

— Hé ! Tu m'as fait perdre, grogne-t-il.

Il ferme enfin le clapet de sa Nintendo.

— Comment tu sais ça toi d'abord ?

— Je t'ai entendu au téléphone avec Anna. C'est pour ça que tu veux rester là-bas, tu le préfères à nous ?

Je fais le tour du lit et m'allonge à côté de lui. J'ouvre les bras et il vient se coller naturellement contre moi.

— Je ne le préfère pas à vous. C'est juste que ma vie est là-bas maintenant. Il y a ma mère et je me suis fait de nouveaux amis.

— Tu avais aussi des copines à New York. Et puis nous aussi on est ta famille, tout comme ta maman.

— Je sais. Seulement, c'est plus compliqué que ça.

— Papa dit que tu reviendras l'année prochaine, que tu iras à la fac de New York. Il a dit que tu deviendrais avocate comme lui.

— Je ne sais pas encore Josh. C'est trop tôt pour le dire.

Il a l'air déçu. Je m'en veux de briser tous ses espoirs.

— C'est pas vrai alors ?

— Je suis ici pour l'instant. On n'a pas besoin de penser à l'année prochaine, tu ne crois pas ? Profitons du moment présent.

Mon frère lève les yeux vers moi.

— Tu m'as manqué Sara.

Je lui ébouriffe les cheveux, touchée. Josh ne s'ouvre pas beaucoup. Il a toujours été un petit garçon réservé, alors l'entendre dire qu'il m'aime cela m'émeut. Il semble gagner en maturité. Il grandit si vite et je ne suis pas là pour le voir.

Nous restons quelques secondes lovés l'un contre l'autre. Je ne me souviens même plus de la dernière fois où j'ai pris mon frère dans mes bras.

Soudain il s'écarte puis se relève.

— Si tu ne reviens pas l'année prochaine, je peux prendre ta chambre ? Elle est plus grande que la mienne, argumente-t-il.

— Tu ne perds pas le nord. Si papa est d'accord, elle est à toi.

— Cool ! Merci Sara !

Et il saute du lit puis quitte la chambre. Le connaissant, il va réclamer ma chambre de ce pas à notre père. Mon petit frère est rusé. Il sait comment y faire pour obtenir ce qu'il veut. Ça devrait être lui le futur avocat de la famille.

Je finis mon rangement puis enfle la jupe et le pull que j'ai choisis. Étant donné le regard que me lance Anna, je devine que ce n'est pas à son goût, mais je n'ai pas l'intention de me changer.

— Tu sors comme ça ?

— Tu es très perspicace quand tu veux, je me moque.

— On dirait une bonne sœur.

Anna a mis une robe rouge très courte avec des collants noirs et des bottes.

— Je n'y vais pas pour draguer.

— Le message est assez clair. Je me demande comment tu as fait pour attirer dans tes filets une bombe comme ton Simon avec ces fringues-là.

— Bon, on y va ou tu préfères discuter de ma tenue toute la soirée ?

— Après toi, dit-elle.

Nous enfilons nos manteaux à l'entrée. Mon père nous rejoint. Il est seul ce soir avec Josh. Lacey a programmé une soirée ciné avec sa meilleure amie.

— Passez une bonne soirée et ne rentrez pas trop tard.

Ma sœur ouvre la porte. Mon père pose une main sur mon épaule.

— Il faudra qu'on parle tous les deux de ce garçon, dit-il.

— Papa !

— Ta mère m'en a parlé.

— Je ne sais pas ce que maman a dit, mais tu n'as pas à t'inquiéter. C'est quelqu'un de bien.

— J'ai confiance en toi Sara. On en reparlera plus tard si tu veux bien.

Il me sourit et nous laisse enfin partir. Anna nous entraîne jusqu'à l'appartement de sa meilleure amie où se déroule la fête. Beaucoup de lycéens et d'étudiants sont déjà là. La musique résonne à tue-tête. Anna prend deux bières et m'en tend une, puis me tire jusqu'au salon improvisé en piste de danse. J'essaie de faire un effort, au moins pour elle, pour qu'elle passe une bonne soirée. Je me dis que ce n'est qu'une question d'heure. Après vingt minutes de danse acharnée, je commence à fatiguer et m'assois sur le canapé. Je vérifie mes messages, mais Simon ne m'a rien envoyé. Je pose mon téléphone sur la table basse. M'enfonce dans le canapé. Le voyage m'a épuisée. J'ai envie de rentrer. Ce n'est malheureusement pas dans les projets d'Anna. Elle me prend par surprise et m'empoigne avec force pour la rejoindre sur le balcon de l'appartement parce qu'elle a repéré « un gars trop mignon ». Voilà comment je me retrouve toujours à tenir la chandelle. Anna a, je ne sais pourquoi, toujours besoin de multiples encouragements avant de passer à l'action.

Simon

Je suis prisonnier de ma chambre. Ma mère m'a sauté dessus dès notre retour. Ça ne fait que quelques heures que Sara n'est plus là, mais je suis déjà en manque. Je ne savais pas ce qu'était le manque avant son absence. Maintenant, je sais que c'est un poids insupportable sur mon cœur qui m'oblige à puiser dans ma mémoire à la recherche du moindre souvenir, du moindre instant partagé auquel me raccrocher pour combler le vide que je ressens quand elle n'est pas là. Plus rien n'est pareil sans elle.

Il est onze heures du soir à New York, elle doit probablement dormir. Je sais qu'elle a essayé de m'appeler, mais je dormais. Je compose son numéro. J'ai besoin de l'entendre, de lui souhaiter bonne nuit. Mais ce n'est pas elle qui répond. C'est une voix d'homme.

— Allô ?

— Qui est à l'appareil ?

Le gars ricane avec tout un tas d'autres types.

— Où est Sara ? demandé-je.

— Sara ? Ah ouais ! Je suppose que c'est ta copine. Une nana, cheveux châtain, 85B, et corps de rêve ? Si tu veux mon avis, mon gars, t'as du souci à te faire parce que ta copine, elle est en bonne compagnie ce soir.

— Qu'est-ce que tu fabriques avec son téléphone ? Où est-elle ?

— Je te l'ai dit, ta copine est partie s'amuser. Lâche l'affaire mec.

Il y a de la musique. Je m'y connais assez pour deviner qu'il s'agit d'une fête. Sara déteste les fêtes. Qu'est-ce qu'elle fabrique là-bas ?

Je raccroche. Je ne tirerai rien de cet idiot certainement imbibé d'alcool à cette heure. Pourquoi ce type a son téléphone ? Je sers rageusement mon édredon. Je n'apprécie pas ça, de ne pas savoir où elle est. Maintenant, je m'imagine le pire. Qu'est-ce qu'elle fabrique putain ? Il faut être idiot pour égarer son téléphone. Je n'ai pas d'autre moyen de la joindre. Je compose le numéro. Cet imbécile a intérêt à me passer Sara.

Sara

Anna est trop occupée à danser avec sa nouvelle proie pour me prêter attention. Ainsi, je peux enfin m'éclipser en douce pour récupérer mon téléphone. Comme une imbécile, je l'ai oublié tout à l'heure sur la table. Je pénètre dans le salon et remarque qu'un imbécile se sert de mon téléphone. Je lui tombe dessus, bras tendus pour réclamer mon dû.

— Rends-moi ça ! ordonné-je.

— Pas de souci poupée, tiens.

Il le pose dans le creux de ma main.

— À qui tu parlais ?

— Je crois que tu devrais te dépêcher d'appeler ton petit-ami, il n'avait pas l'air content.

Mon rythme cardiaque s'accélère, je n'ose le croire. Je navigue sur mon téléphone, consulte mes derniers appels reçus. Cet idiot a raison. Simon m'a appelé.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Hé ! Désstresse, poupée. S'il n'est plus intéressé, moi je suis là.

Le gars se lève et tangué sous l'effet de l'alcool en mimant des baisers. Je le repousse dans le canapé et m'en vais. Mon téléphone sonne. C'est Simon. J'ai tout juste le temps de claquer la porte d'entrée et de m'isoler dans le couloir pour lui répondre.

— Allô ?

— Qu'est-ce que tu fous Sara ?

Son ton est glacial, presque agressif.

— Anna m'a traînée à une de ces fêtes. J'ai dû la suivre. Tu te sens mieux ?

— Ne change pas de sujet, tu as bu ?

— Juste une bière.

— Sara, tu devrais faire attention à toi. Ça ne me plait pas, ce type...

— Je ne le connais pas. J'ai juste égaré mon téléphone. Il l'a trouvé, c'est tout. Tu n'as pas à t'inquiéter ! Et puis c'est toi qui m'as dit de profiter de la vie.

— Je sais, mais je n’aime pas ça, te savoir seule...

— Je ne suis pas seule. Ma sœur est avec moi.

— J’ai d’autant plus raison de m’inquiéter.

— J’ai déjà un père Simon ! m’emporté-je.

— Tu me manques Sara.

Une fille que j’identifie comme étant la meilleure amie d’Anna sort affolée dans le couloir.

— Ta sœur... elle...

— Il faut que je te laisse Simon. Je t’aime. Prends soin de toi.

Je raccroche et cours jusqu’au balcon où Anna est en train de vomir ses tripes. Je la rattrape de justesse au moment où elle se penche au-dessus du vide de sorte qu’elle manque de passer par-dessus la rambarde. Pas de doute, le voisin du dessous va déchanter demain matin lorsqu’il constatera l’ampleur du carnage.

Je prends ma sœur par les épaules.

— On rentre Anna.

— Attends, la soirée n’est pas finie ! proteste-t-elle.

— Tu n’es plus en état. Je t’avais dit d’y aller mollo. Il faut toujours que tu en fasses qu’à ta tête !

— C’est notre première soirée ensemble depuis longtemps.

Il faut toujours qu’Anna se lâche quand je suis là, à croire qu’elle se sent protégée. Je ne sais pas pourquoi elle s’amuse à me faire des coups foireux. J’espère seulement que papa, Lacey et Jack dorment à poings fermés. Sinon, je n’ose imaginer le sermon dont elle va écoper.

Je pousse ma sœur hors du balcon, l’oblige à mettre son manteau, mets le mien et porte nos sacs. Son amie nous suit.

— Ça va aller ? Tu veux que j’appelle un taxi ?

— Non, nous n’avons que quelques minutes de marche. L’air frais lui fera du bien.

Du moins, je le pensais. Anna s’est arrêtée deux fois pour vomir dans la rue. Je lui ai tenu les cheveux. J’ai pu enfin souffler lorsque nous avons atteint notre résidence et que les portes de l’ascenseur se sont refermées derrière nous. Ma sœur pue le vomi. C’est horrible. Elle somnole, la tête sur mon épaule.

— Tu sens vraiment mauvais.

— Je suis désolée. Tu ne dois rien dire aux parents. Je voulais que tu passes une bonne soirée. Je voulais qu'on s'amuse. Tu me manques. C'est plus comme avant. On avait toujours l'habitude de passer du temps ensemble. Tu nous as laissés. T'as préféré partir pour un trou paumé, ça tourne pas rond dans ta petite tête ! Tout ça pour te dégoter un mec ! Mais y'en a plein à New York. Je pourrais t'en trouver un. Hein, qu'est-ce que t'en dis ?

L'ascenseur s'ouvre sur notre étage.

— Chut... il est temps de te taire.

Je glisse la clé dans la porte. L'appartement est plongé dans le noir. Je soutiens ma sœur jusqu'à sa chambre, l'allume, l'aide à se déshabiller et l'allonge dans son lit. J'espère que demain elle prendra une douche avant de venir prendre le petit déjeuner. Il faudra aussi changer ses draps. Elle devra me remercier. Je viens de lui sauver la mise.

— Tu pourrais revenir à New York. Tu sais, Johnny, le beau gosse dans ta classe l'année dernière, je suis sûre qu'il en pinçait pour toi.

— Il s'est fait pincer pour trafic de stupéfiants.

— Ouais, pas faux. Mais il y en a d'autres.

Je me baisse, relève la couverture jusque sous son menton.

— Tu devrais dormir.

Je n'ai pas fait trois pas qu'elle ronfle déjà. Elle aura probablement une bonne gueule de bois demain matin. J'espère que ça lui servira de leçon.

J'éteins la lumière et gagne à pas de loup ma chambre. On l'a échappé belle. Je me mets en pyjama et envoie un SMS à Simon : « Tout va bien. Ma sœur est ivre morte dans sa chambre, mais ça ira. Je suis désolée pour tout à l'heure. Tu me manques aussi. Bonne nuit, je t'aime ».

Mon téléphone vibre cinq secondes plus tard.

Sa réponse ?

« Je t'aime ».

Je crois que cette gueule de bois servira de leçon à Anna. Après ça, nous avons pu enfin passer une semaine dans le calme et la bonne humeur. Je n'ai pas échappé à cette conversation avec mon père à propos de Simon, mais je crois être parvenue à le rassurer. Il m'a parlé du tatouage. J'étais certaine que ma mère ne tiendrait pas sa langue. Contrairement à elle, mon père ne m'a pas fait une scène. Il m'a seulement fait promettre de ne rien faire que je ne désire pas.

Josh n'a pas arrêté de me harceler avec ma chambre. Malgré mon accord, papa et Lacey refusent obstinément qu'il prenne ma chambre. Mon frère pense que si je plaide sa cause, ils finiront par

céder.

Pour se faire pardonner de notre première soirée catastrophique, Anna m'a traînée dans les boutiques. Nous avons été au ciné, à la patinoire. Comme au bon vieux temps, nous avons même emmené Jack faire du skate dans Central Park. Pendant l'espace de quelques jours, c'était comme si rien n'avait changé sauf que Simon me manquait terriblement.

Lacey nous a conduit Anna et moi au spa. Mon père a insisté pour que j'aille avec lui au tribunal assister à une affaire pour laquelle il plaidait. Je n'ai pas eu le courage de lui dire que je n'avais pas envie de faire du droit comme lui. Cela le rendait heureux que je partage ce moment en sa compagnie.

En chemin, il m'a donné tous les détails de l'affaire. Aucun doute, mon père est passionné par son métier. Il est doué pour défendre la veuve et l'orphelin.

Papa est quelqu'un de minutieux surtout dans son travail. Depuis quelques jours, il ne cesse de me parler de la fac. Je me doute qu'il essaie de me convaincre de venir étudier à New York l'année prochaine. Il sera déçu lorsqu'il apprendra mes vraies intentions. Une année sabbatique pour prendre des photos, il ne va pas sauter au plafond. Papa est un acharné, il ne connaît pas la définition du mot « vacances ».

Comme mon père le prévoyait, il a gagné le procès. Il est sur un petit nuage sur le trajet du retour.

— Alors, ça t'a plu ? demande-t-il.

Je ne pense pas que ce soit le terme approprié pour qualifier un procès, mais je garde cette observation pour moi.

— Tu étais formidable papa.

— Merci ma chérie. Je me suis renseigné sur la fac de New York. Tu devrais demander un dossier d'inscription.

Nous y voilà. Il ne lâche pas l'affaire facilement. Mon père est du genre à travailler au corps les accusés et j'ai l'impression qu'il fait de même avec moi. Alors je passe aux aveux.

— Je ne suis pas certaine d'aller à la fac. Je ne suis plus sûre d'être faite pour le droit.

Mon père est en train de faire un ulcère. Il tente de garder son calme.

— Mais tu as toujours voulu faire ça ! Depuis toute petite, tu disais que tu voulais faire comme papa. Encore l'année dernière tu en parlais. Je ne comprends pas.

— J'ai besoin d'y réfléchir.

— Il ne te reste plus beaucoup de temps pour ça. L'année scolaire va se terminer dans quelques mois, tu seras diplômée. Si tu ne veux pas aller à la fac, que vas-tu faire ?

— J'aimerais me lancer dans la photo.

— La photo c'est un passe-temps Sara. Tu peux en faire autant que tu veux, mais tu dois d'abord penser à assurer ton avenir.

— Je peux prendre une année sabbatique et aller à la fac ensuite.

— Tu pourrais aussi bien le faire après tes études. Tu en as parlé à ta mère ?

— Pas encore. Je n'ai eu l'idée que récemment. Je...

Il m'interrompt.

— On en reparlera une autre fois quand tu en auras touché deux mots à ta mère.

Chaque fois que mon père n'obtient pas gain de cause avec moi, et que je remets en cause son autorité, il s'en remet à ma mère.

Il ne m'a pas reparlé de cette histoire de la semaine, pas même avant que je prenne l'avion.

Lors de mon départ, comme je m'y attends, Anna tire une tête de six pieds de long, Josh refuse de nous accompagner préférant rester avec Lacey. Autant dire que l'ambiance est tendue dans le taxi jusqu'à ce qu'on atteigne JFK.

Nous attendons mon vol.

— Tu viendras pour Pâques ?

— Je ne sais pas encore.

Anna est sur le point de faire une crise, mais mon père désamorce le conflit avant qu'il n'éclate.

— Allons, de toute manière même si tu ne peux pas venir pour Pâques, nous serons là pour la remise des diplômes. On ne manquera ça pour rien au monde.

— C'est pas avant six mois, bougonne ma sœur.

— Tu pourrais venir, lui proposé-je.

— Dans ton trou à rat ?

— Anna ! gronde notre père.

Elle bredouille des excuses et malgré sa mauvaise humeur, je la serre dans mes bras.

— Prend soin de toi, et plus de bêtise, chuchoté-je.

— Reviens vite. J'ai besoin de ma sœur, dit-elle.

— Tu peux me joindre n'importe quand : téléphone, Skype, Facebook, tu as l'embarras du choix. Ce n'est plus compliqué de nos jours.

— Ce n'est pas la même chose. Tu n'es pas là physiquement.

Mon père me serre dans ses bras.

Je leur adresse un petit signe de main avant de m'en aller. J'envoie un message pour prévenir ma mère et Simon que je suis dans l'avion puis éteins mon téléphone. Je vais enfin pouvoir le retrouver. Il semble s'être remis de sa grippe. Je veux voir ça de mes propres yeux. Je voudrais qu'on aille se promener main dans la main sur la plage.

Je profite du vol pour me reposer et utilise pour la première fois l'iPod que l'on m'a offert. Anna a choisi toute une sélection de morceaux pour moi. J'écoute la chanson *Make me fall* de Nina Nesbitt.

Chapitre Quatorze : Quand la vérité éclate

Sara

Je ne pensais pas être un jour aussi heureuse en mettant un pied en Californie, et pourtant alors que je traverse l'aéroport, j'ai l'impression d'être chez moi. Un dimanche comme je les aime. Simon est devenu ma maison.

Dès l'atterrissage, j'allume mon téléphone, mais je n'ai toujours pas eu de ses nouvelles. Je l'ai prévenu de mon arrivée. Il y en a une en revanche qui est pile à l'heure, c'est ma mère. De loin, elle me fait de grands signes. Phil se tient à ses côtés. Maman est radieuse. Elle me prend dans ses bras et m'embrasse comme si cela faisait des mois qu'on ne s'était pas vues. C'est assez déconcertant pour le coup. Phil fait toujours preuve d'une extrême réserve et se charge de mes valises pendant que ma mère passe un bras par-dessus mes épaules et me pousse vers la sortie.

— Tu as fait bon voyage ma chérie ?

— Long comme d'habitude. Mais c'était bon de revoir toute la famille.

— Comment vont-ils ?

— Ils vont bien.

— Tant mieux, parce que j'ai eu ton père au téléphone et il avait l'air remonté contre toi. Je n'ai rien compris à cette histoire de fac et d'année sabbatique. Tu ne penses pas sérieusement à mettre en stand-by tes études ?

— Maman, tu veux bien qu'on en reparle plus tard ?

— Tu ne peux pas risquer de compromettre ton avenir. Si tu prends le risque de tout mettre en pause pour faire la fête durant une année, tu n'es pas certaine de pouvoir remettre le pied à l'étrier aussi facilement ni de pouvoir t'inscrire à une bonne fac.

— J'ai simplement dit que je ne me sentais pas faite pour le droit. J'ai émis l'hypothèse de prendre une année de réflexion, rien d'autre. Je ne compte pas faire la fête durant un an !

— Qu'est-ce que tu comptes faire alors ?

— Tu veux vraiment qu'on se dispute alors que je viens juste d'arriver ? Parce que j'aurais mieux fait de rester à New York.

— Pardonne-moi ma chérie, tu as raison. Tu viens juste de rentrer. Je vais faire un effort, s'excuse-

t-elle, sincèrement.

— Qu'est-ce que vous diriez de dîner dans un bon resto ce soir pour fêter ton retour ? propose Phil derrière nous.

— Ce serait une excellente idée. Je meurs de faim ! m'exclamé-je.

Phil soulève le coffre pour déposer mes deux valises. Maman ne parle plus de mon avenir et ce n'est pas plus mal. Durant le trajet, j'envoie un SMS à Simon pour lui demander de se joindre à nous.

Phil et Maman se chamaillent quant au choix du restaurant. C'est la première fois que je me sens vraiment bien à un endroit, et c'est grâce à Simon. Je n'ai plus peur de faire le tour du monde. Avec lui, j'ai la sensation que je serais partout chez moi.

J'observe les lignes blanches sur l'autoroute ainsi que les voitures qui nous dépassent. Je reçois un SMS de Simon : « Désolé, je ne peux pas ce soir, j'suis occupé » ce à quoi je réponds : « Il y a un problème ? ».

Ça ne lui ressemble pas de boudier une invitation. Ces derniers jours ont été une torture, et étant donné ses messages et nos conversations, je pensais qu'il sauterait de joie à mon retour et s'empresserait de me retrouver. Voilà pourquoi je me fais soudain du souci pour lui. Il y a forcément quelque chose qui cloche pour qu'il refuse de me rejoindre. Est-ce qu'il m'en veut encore pour cette stupide fête ? Ce serait complètement idiot même si l'idée me trotte dans la tête parce que depuis je le trouve plus froid au téléphone. Il se trame quelque chose.

« Ne t'inquiète pas, tout va bien. Problème familial, souci de santé pour ma grand-mère, rien de grave. Je suis partie avec ma mère. On reste une semaine, peut-être quinze jours, je ne sais pas encore. Je te donnerai des nouvelles. J'ai hâte de te revoir. Passe une bonne soirée. Je t'aime, Simon ».

Je ne sais pas si je dois le croire. Il ne m'a jamais parlé de sa grand-mère et encore moins de ses soi-disant problèmes de santé. Je commence à angoisser. Nous n'avons toujours pas parlé, et s'il y avait un problème ?

Je l'appelle, mais il ne me répond pas. Je contacte alors Zoé. Elle confirme l'alibi de son frère. J'aurais dû m'y attendre. Visiblement leur grand-mère, qui réside au Texas, aurait fait une mauvaise chute dans les escaliers en milieu de semaine. Zoé a des examens, elle ne pouvait donc pas faire le déplacement. Simon a préféré ne rien me dire pour ne pas m'inquiéter. Il pensait revenir ce week-end, mais Monsieur Harper a dû rentrer à cause d'affaire urgente et Simon ne veut pas laisser leur mère toute seule.

Zoé semble avoir réponse à tout. Mais j'ai des doutes qui me rongent, me trottent dans la tête. J'ai un mauvais pressentiment, la sensation qu'on me cache une nouvelle importante. J'espère simplement me tromper. Seigneur, faites en sorte que je me trompe !

Le cœur lourd, je pénètre dans l'enceinte du lycée. La plupart des élèves sont excités parce que nous sommes vendredi. Et qui dit vendredi, dit week-end, fêtes, alcool, musique... bref, c'est la

débauche garantie durant les prochaines quarante-huit heures. Peu importe les conséquences, certains sont prêts à vomir leurs tripes rien que pour prendre une cuite. Ils ressentent le besoin de repousser leurs limites, de sensation forte, je présume.

Ce n'est pas au programme pour moi. J'ai reçu chaque jour un message de Simon rassurant pour me dire que tout allait bien. Nous n'avons pas pu fêter son anniversaire ensemble. Je lui ai envoyé des tas de messages auxquels il n'a pas souhaité donner suite. Il reste toujours très évasif, ne répond jamais clairement à mes questions quand il y répond. Il possède sans équivoque l'art de l'esquive. Pas de doute, il est sacrément doué. J'ai eu beau l'appeler plusieurs fois par jour, il ne décroche jamais. Je me contente de quelques messages furtifs et de « je t'aime » disséminés par-ci par-là. C'est frustrant. Ça fait exactement treize jours que je ne l'ai pas revu. Treize jours durant lesquels j'attends désespérément son retour. Sa grand-mère va mieux. Il me dit faire tout son possible pour rentrer, mais que sa mère est difficile à convaincre.

Pour atténuer le manque, je me contente du cadre photo qu'il m'a offert et de celles que j'ai développées à mon retour de New York. Ma préférée, c'est lorsque nous nous tenons l'un contre l'autre en combi, ski à la main, prêts à taquiner la poudreuse. Il y en a une également où je suis endormie, Simon en est sûrement l'auteur. Inévitablement, ensuite je me remémore mes premiers essais désastreux, les rires de Simon alors que je ratais tous les piquets. Une vraie calamité.

La sonnerie vient d'annoncer notre pause matinale. Il est dix heures. Je quitte le cours d'histoire et file vers mon casier pour y déposer mon manuel. Lorsque je referme la porte, je sursaute. Linda est juste devant moi. Je me demande bien ce qu'elle me veut. Elle me regarde tellement bizarrement qu'elle commence à me faire flipper.

— Je peux t'aider ?

Elle baisse les yeux, serre les cahiers qu'elle tient dans ses bras un peu plus contre sa poitrine. Ça a presque l'air d'un geste d'autodéfense. Du pouce, elle corne le coin d'un bouquin avant de m'accorder de nouveau son attention.

— Est-ce qu'il va bien ?

Je ne comprends pas sa question. Elle parle de Simon, c'est évident. Mais j'ai bien envie de lui demander ce que les histoires de famille de mon petit ami peuvent bien lui faire. Elle est au courant. Pourquoi Simon lui aurait parlé des problèmes de santé de sa grand-mère ? Mon cœur se serre. Ils sont toujours en contact. Je croyais qu'elle ne l'intéressait plus. Je suis complètement paumée, je ne sais plus où donner de la tête. Ça commence à faire beaucoup.

— Oui. Excuse-moi, il faut que je...

J'essaie de lui fausser compagnie.

— Je sais qu'il vient juste de rentrer. Je me demandais si...

— Non, il n'est pas encore rentré. Enfin pas que je sache ! la coupé-je.

Linda recule d'un pas sans s'en rendre compte. Elle manque d'échapper ses cahiers. Ces derniers

glissent entre ses doigts avant qu'elle affermissse sa prise.

— Ils ont décidé de le garder quelques jours de plus à l'hôpital ?

— Quoi ? Garder qui ?

Je n'y comprends plus rien.

— Les médecins, enfin tu vois...

Non, je ne vois pas du tout. Mon pouls s'accélère tout à coup. Je crois comprendre. Je déglutis. Les yeux embués, je ne vois même plus Linda. Je repense à ces derniers jours. Je mets bout à bout les souvenirs, les indices, l'histoire de Madame Harper et je crains de comprendre. C'était juste sous mon nez, gros comme une maison et je suis passée à côté. Les absences répétées de Simon, ses innombrables excuses pour éviter que je vienne chez lui, l'attitude paniquée de Madame Harper lorsqu'il a eu de la fièvre, cette histoire de tentative de suicide, de sa grand-mère malade... Je savais qu'il y avait quelque chose, j'avais trop peur de voir les choses en face. J'ai refusé d'ouvrir les yeux. C'est comme si Linda venait de me frapper avec une batte de baseball. Je suis sonnée, j'ai l'impression que le ciel me tombe sur la tête, que tout mon monde s'écroule. Je ne peux plus respirer. L'angoisse me noue la gorge, me prend aux tripes : je vais vomir.

— Simon est malade ?

Rien qu'à ses yeux exorbités, je sais que je vise juste. Les miens me brûlent. Ça ne peut pas être vrai.

— Tu... tu l'ignorais ? Je pensais que tu... qu'on parlait de la même chose. Je suis désolée, bredouille-t-elle avant de s'enfuir.

Elle court dans le couloir.

— Attends ! hurlé-je.

Mais elle ne s'arrête pas.

Des têtes étonnées se tournent vers moi, mais je les ignore. Je voudrais la retenir, mais je suis incapable de bouger. Je ne sais pas encore ce que cette révélation induit pour nous. J'ai peur.

Quelqu'un touche mon épaule et je ne réagis pas avant que ma meilleure amie apparaisse dans mon champ de vision. Maintenant, je suis envahie par la rancœur. Mia savait et elle n'a rien dit. Elle aurait pu éviter toute cette douleur. Enfin peut-être pas la douleur, mais l'effet de surprise, la sensation d'avoir été trahie, celle de s'effondrer. Mais elle ne l'a pas fait. Je ne sais pas si je pourrais un jour lui pardonner.

— Quelque chose ne va pas ?

Je hausse un sourcil, c'est évident que ça ne va pas. Ça ne pourrait pas aller plus mal. Je lui fausse compagnie, bouscule des élèves sur mon chemin. Il me faut de l'air, tout de suite où je vais étouffer. Je pousse les portes du lycée et respire à plein poumon l'air froid au-dehors jusqu'à ce que ma gorge

soit complètement gelée. Je cherche mes clés dans mon sac. Il faut que j'aie le voir, que j'en aie le cœur net. Je veux l'entendre de sa bouche.

Les portes claquent derrière moi. Mia m'a suivie.

— Qu'est-ce qui te prend ? Où tu vas ?

Les poings serrés, je fais volte-face.

— Je te faisais confiance, tu aurais dû tout me dire ! Comment tu as pu me cacher une chose pareille ?

— Il te l'a dit ?

— Non, c'est Linda. Enfin ça n'a pas d'importance, peu importe comment je le sais ! Tu savais et tu ne m'as rien dit !

Mia s'approche et je recule. Il est hors de question qu'elle me touche, qu'elle me reconforte. Je ne veux pas de son amitié, pas maintenant, après qu'elle m'ait menti.

— J'avais promis. J'ai essayé de te le dire, mais je n'ai pas pu. Je n'en ai pas eu le courage.

— Tu sais quoi, je ne veux rien savoir !

Je m'éloigne, fais deux pas. Elle court et me retient par le bras. Je me dégage de son emprise.

— Sara, je t'avais prévenue. Je t'avais dit qu'il te ferait souffrir !

— J'avais confiance en toi !

— Je n'ai jamais voulu ça. J'ai essayé de le convaincre de te parler, mais il n'a pas voulu entendre raison. Simon m'avait promis de tout te dire ces prochains jours.

— Qu'est-ce qu'il a, c'est grave ?

— Je... je ne peux pas te le dire, c'est à lui...

Je prends sa réponse pour un oui. Je ne l'écoute plus et marche rageusement jusqu'au parking. Cette fois, elle ne me suit plus.

Je monte dans la voiture, claque la portière et fais marche arrière rapidement. Les pneus crissent sur le bitume. Il faut que je lui parle. Il me doit des explications. J'ai besoin d'extérioriser toute cette colère, toutes ces peurs qui viennent de surgir. J'ai besoin de comprendre.

Simon

Je me sens encore faible. Je suis rentré à la maison seulement hier, après une semaine de calvaire. Je ne sais pas encore ce que je vais dire à Sara. À force de proférer mensonge sur mensonge, je ne sais plus où j'en suis. Ma mère est au petit soin. Sara me manque, mais je ne pouvais pas prendre le risque de l'appeler, qu'elle perçoive à ma voix que quelque chose n'allait pas. C'est grâce à elle si je n'ai pas craqué. Je me suis souvenu que dans l'adversité il fallait surtout s'attacher à ne retenir que le positif.

Je suis dans mon lit. Je n'ai quasiment plus de force. Ma mère refuse que j'en bouge. Elle s'exerce en cuisine. Elle a entrepris de me faire un jus d'orange frais et elle ne manque pas d'argument pour me faire avaler toutes sortes d'aliments censés me redonner des forces. Je les avale pour lui faire plaisir seulement parce que je sais que ça la rassure.

J'envoie un message à Sara : « Je serais de retour samedi, je passerais chez toi. Le temps me tarde. Je t'aime. » Durant mon hospitalisation, je ne pensais qu'à remonter la pente afin de la retrouver. Je n'ai jamais eu meilleure motivation.

Je repose mon téléphone sur la table de chevet quand ma mère entre dans ma chambre, un grand verre de jus d'orange pressé à la main qu'elle pose à côté de mon téléphone sur la table de chevet.

— Tout va bien ? Tu veux que je redresse tes oreillers ?

— Non. C'est bon, maman.

Comme d'habitude, elle ne m'écoute pas, se baisse et entreprend de relever mes coussins. Je la laisse faire, conscient que ce n'est pas le moment de la contrarier parce que c'est à ce moment-là, après chaque hospitalisation que ma mère est la plus fragile. Se mettre en quatre pour moi, nettoyer, cuisiner, remonter mes oreillers sont autant de gestes qui l'aident à tenir le coup. Ainsi, elle ne pense plus à l'inévitable. Je lui fais vivre l'enfer. J'aimerais pouvoir faire quelque chose pour changer ça, mais ce n'est pas en mon pouvoir.

La sonnette retentit.

— Tu attends de la visite ? l'interrogé-je.

— Pas que je sache. Je vais voir qui c'est. Quand je reviens, je veux que ce verre soit vide, prévient-elle en désignant le jus d'orange.

Elle s'en va. La sonnette retentit encore. Visiblement il s'agit, non seulement, d'un visiteur imprévu, mais de surcroît impatient. Je tends l'oreille puis je l'entends. Sa voix, celle de Sara. Mon cœur fait un bond. Ma mère hurle son prénom. Elle essaie probablement de la retenir. Je saute hors du lit. Je n'ai pas encore franchi la porte qu'elle l'ouvre à la volée et se retrouve là, devant moi. Ses larmes me fendent le cœur. J'ignore ce qui se passe. J'effleure du bout des doigts sa joue, mais elle

les repousse sans ménagement.

— Sara, qu'est-ce qui se passe ?

Je sens l'angoisse me nouer l'estomac. Ma mère achève de monter les escaliers. Elle est juste derrière Sara, mais n'ose intervenir.

— Comment tu as pu me cacher ça, me mentir ? Tu croyais que je ne m'en rendrais jamais compte ?

Mon cœur palpite.

— Comment tu... ? Mia...

— Linda ! Peu importe. Je n'arrive pas à croire que tu n'aies pas eu assez confiance en moi pour me le dire ! Et moi qui m'inquiétais pour ta grand-mère. Je me faisais du souci pour toi, parce que je t'aime. Je croyais que tu m'aimais !

— Je t'aime Sara.

— Pas assez pour me dire la vérité. Tu as passé plus d'une semaine à l'hôpital et je l'ignorais. J'ai besoin de savoir.

Je suis au pied du mur. Je presse doucement son poignet pour ne pas la brusquer et fais signe à ma mère de s'en aller. Mais elle ne bouge pas.

— Tu devrais t'asseoir.

Sara reste aussi immobile que ma mère. Elle essuie du revers de la main ses larmes.

— Je ne bougerai pas d'ici tant que je ne saurais pas de quoi il retourne.

Je n'ai plus choix. Perdu et désespéré, je prononce ces mots qui m'écorchent la bouche.

— J'ai... j'ai la mucoviscidose.

Le prononcer à voix haute me donne l'impression d'avoir pris une claque, mais la plus grande gifle, je la prends en regardant Sara, en constatant sa détresse, son chagrin dont je suis la cause. C'est pour ça que je ne pouvais rien dire parce que je redoutais sa réaction.

Ses épaules s'affaissent, elle manque de s'écrouler à terre comme si elle portait toute la tristesse du monde. De justesse, je la retiens et la serre contre moi pour la rassurer, pour lui insuffler la force de surmonter tout ça. Je sais qu'on peut y arriver.

Elle éclate en sanglots. Ses larmes s'écrasent sur mon épaule et sa peine me heurte de plein fouet. Je lui caresse les cheveux, baise son front délicatement.

— Non, non, non, non... répète-t-elle en boucle.

Je continue de caresser ses cheveux. Je ne sais plus quoi faire. Sara est assaillie de soubresauts et pousse des gémissements comme si elle agonisait. Ce ne sont pas que des sanglots, ce sont des cris de douleurs. Elle se laisse aller une minute à n'écouter que son chagrin puis me repousse. J'ai du mal à soutenir son regard larmoyant.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai... tu ne peux pas... je ne crois pas. Tu... Tu vas mourir... je ne peux pas... je ne peux pas... Tu n'es qu'un lâche !

Je m'approche. Je ne veux pas laisser le vide s'installer entre nous. Je ne supporte pas qu'elle s'éloigne. Je ne peux le permettre. Elle a raison. Je suis un lâche parce que j'ai préféré mentir, me cacher par amour. Et pour ça, je plaide coupable sans hésitation.

De ses deux mains, elle me repousse violemment et son geste me fait l'effet d'un coup de poignard porté en plein cœur. Sara paraît aussi surprise que moi par ce qu'elle vient de faire. Elle court, bouscule ma mère et dévale les escaliers. Je la suis, ma mère à nos trousses. Malheureusement, Sara est plus rapide que moi. La porte d'entrée s'ouvre à la volée, elle foule déjà le sable alors que je n'en suis qu'à la dernière marche de l'escalier, complètement essoufflé. Foutue maladie ! Je ne vais pas tarder à m'effondrer, je n'arrive pas à croire qu'elle me tourne le dos. C'est insupportable. Il faut que je la retrouve, que je lui parle. Ça ne peut pas se finir comme ça.

Ma mère me barre le chemin.

— Laisse là. C'est mieux ainsi. Accorde-lui du temps. Elle reviendra quand elle y verra plus clair.

— J'ai besoin d'elle.

— Je sais mon chéri, je sais.

Je suis pris d'un vertige. Ma mère passe un bras sous mon épaule pour me soutenir.

— Tu dois te reposer mon chéri. Sara t'aime. Elle reviendra, je n'ai aucun doute là-dessus, tente-t-elle de me rassurer.

Elle me force à remonter les escaliers. J'espère qu'elle a raison. Sans Sara, je ne pourrais pas continuer. Je n'y arriverais pas sans elle. Je l'aime trop pour supporter l'idée qu'elle me hâisse. Je ne veux pas quitter cette terre sans lui avoir prouvé à quel point je l'aime. Parce que malgré tout ce qu'on traverse, malgré les difficultés qui se dressent sur notre chemin, il y a tant de belles choses qui en ressortent, tant d'amour à partager, tant de bons moments encore à passer. L'avenir n'a rien d'une science exacte, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il sera toujours question de mes sentiments pour Sara. Je l'ai dans la peau, c'est aussi simple que cela.

Sara

J'ai du mal à distinguer la route à travers mes larmes, mais je ne peux rien faire pour interrompre leur flot continu. Tout ça n'a aucun sens pour moi. J'étais sur un nuage et je viens de chuter brutalement. Le ciel s'effondre. Tout mon monde s'écroule. Je ne veux pas y croire. Je ne peux pas le supporter. C'est injuste. Je nous croyais invincibles, capables d'affronter tous les obstacles main dans la main, car on dit de l'amour qu'il crée des miracles. Malheureusement, il crée aussi des déceptions. Je ne pensais pas qu'on pouvait à ce point souffrir d'aimer. Je viens malgré moi de l'expérimenter.

J'ai une boule à l'estomac, les minutes qui viennent de se dérouler repassent en boucle dans ma tête tout comme ce mot : « mucoviscidose ». Et je sens comme une onde de choc me traverser de part en part. Des picotements me parcourent l'échine. Un étau enserre ma gorge, mes yeux me piquent, mes muscles se crispent, mes poils se dressent, ma peau frissonne, la panique me tenaille et le chagrin m'assaille si fort que je suis quasiment certaine de ne jamais pouvoir le surmonter. Je tremble de rage, je tremble de peur, je tremble d'amour pour lui. J'ai tout simplement peur de flancher, parce que je sais que si ça arrive, je ne pourrais pas me relever. Je suis morte de trouille à l'idée de le perdre. Les larmes se déversent encore et encore, mais j'ai besoin d'évacuer toute cette peine qui me submerge.

J'ai du mal à respirer, l'impression de suffoquer. Mes pleurs redoublent. Mon cœur saigne. Ça ne s'arrêtera donc jamais, la douleur. J'ai tellement mal. Mal à en crever. Je n'arrive pas encore à réaliser, à comprendre pourquoi il n'a rien dit, comment j'ai pu être aussi stupide au point de ne rien voir.

Je me gare devant la maison, traverse l'allée en courant puis claque la porte derrière moi. Maman est là. Elle m'a vue arriver. À vrai dire, je crois même qu'elle m'attendait. Je n'ai pas encore gravi la première marche qu'elle me tombe dessus.

— Le lycée vient juste de m'appeler. Je me suis fait un sang d'encre ! Qu'est-ce qui te prend de sécher les cours comme ça ? Où étais-tu ? s'énerve-t-elle.

Les cours ! Ça m'est complètement sorti de l'esprit. C'est bien le dernier de mes soucis.

Comme je suis incapable de lui faire face, maman tire sur mon poignet afin que je pivote vers elle et découvre enfin mon visage baigné de larmes.

— Sara, qu'est-ce tu as ? demande-t-elle d'une voix plus douce, pleine d'inquiétude.

Je n'ai pas envie de parler. Je n'ai pas envie de prononcer ces mots. J'ai peur que ça ne rende la situation plus réelle. C'est trop dur. Je ne suis pas prête.

Maman prend mon visage en coupe entre ses deux mains, l'examine avec attention. Elle cherche des réponses.

— Parle-moi Sara, insiste-t-elle.

Ma voix, je l'ai perdue. Tout ce que je voudrais, c'est crier ma haine jusqu'à ce que ma voix déraile, jusqu'à n'avoir plus de cordes vocales.

Maman ôte ses mains de mon visage. Elle s'attend à ce que je réagisse. Au lieu de ça, je cours jusqu'à ma chambre, m'affale sur mon lit mon visage plaqué contre l'oreiller. Je serre ce dernier dans mon poing comme si ma vie en dépendait. Je voudrais casser quelque chose pour évacuer ma rage, frapper pour faire mal, cogner jusqu'à verser le sang. Au lieu de ça, je suis secoué par mes sanglots. Le matelas s'affaisse, ma mère me serre dans ses bras et me caresse le dos. Ce n'est malheureusement pas suffisant pour atténuer la douleur. Elle assiste impuissante à mon chagrin, caresse mon visage et essuie mes larmes.

Moi et lui ça ne peut pas se terminer ainsi. Je me noie dans le chagrin. Je ne pourrais jamais m'arrêter de pleurer. C'est impossible. Je suis en train de tomber dans le vide et je n'ai rien à quoi me raccrocher hormis la souffrance qui m'habite.

Ma mère presse mon épaule.

— Sara, dis-moi pourquoi tu es dans cet état.

D'une voix étranglée, je lui réponds enfin.

— Il est malade, maman. Simon a la mucoviscidose. Il va mourir.

Elle presse plus fermement mon épaule et fronce les sourcils.

— Simon ? Mais comment... enfin... tu en es sûre ?

Je hoche la tête alors que les larmes n'en finissent plus de dévaler mon visage.

— Ma chérie, c'est peut-être le signe que tu devrais prendre du recul. Vous vous fréquentez depuis peu. Les choses sont allées très vite entre vous. Il n'y a pas de honte à faire marche arrière. Vous êtes jeunes. Vous ne pouvez pas encore être sûrs de vos sentiments. Rien ne t'oblige à t'infliger tout ceci.

— Tu ne comprends pas ! C'est trop tard maman. Je suis déjà amoureuse de lui.

Alors que je prononce ces mots, je réalise l'ampleur de mes sentiments. Je l'aime. Je devrais être à ses côtés. Au lieu de cela, je me suis enfuie comme une imbécile égoïste au moment où il avait le plus besoin de moi. Il est hors de question que je l'abandonne. Il faut que j'y retourne, que je lui parle.

Je me relève. Je ne peux pas rester ici à me lamenter sur mon sort. Je ne veux pas qu'il doute de mes sentiments, qu'il me pense trop faible pour affronter ça avec lui. Simon serait capable de m'écarter pour me protéger, mais il ne ferait que remuer davantage le couteau dans la plaie.

— Où tu vas ? demande ma mère.

— Il a besoin de moi.

— Tu n'es pas en état d'y aller... tente-t-elle de protester.

Mais je ne l'écoute déjà plus et cours dans les escaliers pour remonter dans la voiture.

Ma mère me poursuit, essaye de m'arrêter en hurlant mon prénom, mais je recule dans l'allée et quitte le quartier.

Chapitre Quinze : La vie continue

Simon

Je scrute l'écran de mon téléphone, mais je n'ai que peu d'espoir que Sara m'appelle. Ma mère a insisté pour que je regagne mon lit, mais je n'arrive pas à trouver le sommeil. Elle est partie faire des courses, m'a fait jurer pas moins de trente fois de l'appeler si je me sentais mal. Je sais qu'elle n'est pas rassurée, moi non plus, d'ailleurs. Pour la première fois de ma vie, j'ai vraiment peur. Je n'avais jamais rien ressenti de tel avant Sara. J'ai peur de la perdre, de perdre ma seule raison de vivre. Si j'étais en état, je prendrais le volant et courrait la chercher, mais je me sens trop faible. Mon souffle est lent. Mon cœur bat au ralenti. Ma mère a insisté pour que je recoure à la VNI durant son absence, mais j'ai refusé. Je déteste toutes ces machines, tous ces médicaments, toutes ces contraintes.

Je m'assoupis quelques secondes, ferme les yeux, puis sursaute quand des lèvres humides se posent sur ma bouche. Je ne l'ai pas entendue. Je me demande même si je ne suis pas en train de rêver. La voir me procure un immense soulagement. Ses yeux et ses joues sont rouges.

— Tu es revenu ?

— C'est impossible sans toi. Je suis désolée – elle renifle –. Je t'aime tellement, je t'aime, je t'aime... Je n'aurais pas dû partir comme ça... Je...

— Chut...

— Tu aurais dû m'en parler plus tôt, j'aurais compris.

— J'ai vu trop de gens souffrir. Je voulais t'épargner, te protéger.

— J'ai si peur.

— Je sais, moi aussi j'ai peur. Mais ces derniers temps, j'arrive à gérer ma peur parce que je t'aime Sara. Ne me refait jamais ça. Ne t'éloigne plus jamais de moi comme ça.

Je glisse ma main dans la sienne. Sa peau contre la mienne m'apaise. Je respire un peu mieux libéré d'un poids sur la poitrine, rassuré qu'elle soit revenue vers moi.

— Même si je le voulais, je ne pourrais pas.

— Alors c'est tout ce qui compte. Je n'ai pas besoin de plus. Je suis heureux quand je suis avec toi et je veux que ça continue. Je ne veux pas qu'on laisse cette fichue maladie nous bousiller. Tout ce que je veux, c'est vivre normalement, t'aimer chaque jour que dieu fait. Tu crois que tu peux le faire ?

— Je vais essayer, dit-elle.

— Bats-toi pour moi, pour nous. Le reste m'est égal. Bats-toi avec moi. J'ai besoin de toi. Je ne peux pas faire ça sans toi Sara. Sinon ça n'en vaut pas la peine.

Ses yeux brillent. Elle va se remettre à pleurer. Je me redresse et me penche vers elle pour l'embrasser. Je ne me lasse pas de ses baisers. Puis elle s'allonge près de moi, colle sa tempe sur ma poitrine.

— Repose-toi, tu as besoin de dormir. Ne t'inquiète pas, je ne bouge pas d'ici. Je serais toujours là à ton réveil, dit-elle.

Je sombre et me laisse emporter facilement par le sommeil. Plus rien ne me retient. Mes inquiétudes m'ont quitté dès que Sara a posé un pied dans ma chambre.

Sara

Depuis l'annonce de sa maladie, nous essayons de faire comme si rien n'avait changé, comme si rien de tout cela n'était vrai. Mais je ne sais pas si c'est la bonne solution. Simon refuse qu'on s'éternise sur le sujet. Quant à sa mère, au contraire, elle ne cesse de me solliciter. Elle espère que maintenant que je suis au courant de tout, j'aurais une influence positive sur son fils. Elle me voit certainement comme un bon petit soldat bien docile soumis à sa propagande qui ira prêcher la bonne parole. Mais c'est inutile. Car Simon n'écoute personne d'autre que lui, et en même temps, je n'ai pas du tout envie que sa vie change. Je n'ai pas envie qu'il se sente différent, je ne veux pas qu'il le soit. Malade ou non, il est toujours le même jeune homme que j'ai détesté au premier regard et dont je me suis éprise passionnément au second. Je ne pourrais jamais m'en expliquer. L'amour ne s'explique pas, il se ressent et j'en ai tellement pour lui que je n'ai pas de temps à perdre dans des questionnements inutiles.

Bien sûr que j'ai conscience que notre vie ne sera jamais tout à fait normale. Mais qu'est-ce que la normalité, après tout ? Des tas gens souffrent de diverses maladies, certains en meurent, mais il ne faut pas oublier surtout que beaucoup d'autres guérissent. Et même si certains n'ont pas cette chance, l'important c'est qu'ils soient là avec nous. Peu importe de savoir pour combien de temps ! Des jours, des mois, des années... Tout ce qui compte, c'est le temps qui nous reste. Mais j'avoue que cela devient de plus en plus difficile, car aux premiers signes de fatigue, de difficulté respiratoire, je ne peux masquer la panique qui me saisit. Elle s'est installée au plus profond de moi et je ne pourrais pas la déloger tant que Simon ne sera pas tiré d'affaire. Seulement, il ne sera jamais tiré d'affaire. Car rien à ce jour ne permet de guérir de cette putain de maladie qui le ronge, et pas seulement lui, mais également tous ceux qui tiennent à lui, l'aiment et le soutiennent dans les moments difficiles. Et Dieu sait que je l'aime !

Pour aujourd'hui, tout le monde essaie de faire abstraction de la maladie. C'est Pâques et si maman n'a plus le cœur à me sonner les cloches depuis qu'elle sait pour Simon, elle s'active ardemment à la préparation du déjeuner. Elle veille sur les préparatifs du repas et passe en coup de vent à la salle à manger pour vérifier que tout est parfait. Maniaque, elle ne peut s'empêcher de rapprocher un couteau d'une assiette jugeant certainement qu'il est plus éloigné que les autres.

Simon et moi sommes lovés sur le canapé. Ce dernier a été exempté du moindre effort et j'ai obtenu moi aussi la grâce maternelle. Ainsi, Phil se plie aux quatre volontés de maman comme un bon petit commis de cuisine. Tout semble prêt. Maman a fait des bouchées à la reine pour l'entrée, un gigot d'agneau et un gratin dauphinois en plat principal, et une mousse au chocolat en dessert. Mon estomac crie déjà famine. Nous n'allons pas tarder à passer à table. Maman a invité Zoé et Mia à se joindre à nous. Elle a également convié Monsieur et Madame Harper, mais comme ils se sont rendus à San Francisco pour assister à je sais plus quelle conférence financière, ils ont dû décliner l'invitation.

On sonne à la porte. Maman crie qu'elle va ouvrir pour éviter que je me lève. Comme je m'y attendais, Zoé et Mia viennent d'arriver et nous rejoignent dans le salon. Mon téléphone sonne. C'est

Anna. Je m'empresse de décrocher.

— Alors comment se porte ma grande sœur ? demande-t-elle d'une voix enjouée, toujours égale à elle-même.

Anna s'inquiète beaucoup pour moi depuis que je lui ai appris la vérité à propos de Simon. Elle me soutient du mieux qu'elle peut, mais avec la distance, la tâche est compliquée. Malgré tout, ses coups de fil me font du bien. Elle est la seule qui puisse vraiment me comprendre.

— On fait aller. On va bientôt passer à table.

— Alors tu ferais bien de te dépêcher de nous ouvrir la porte ! s'exclame-t-elle.

Un coup de klaxon retentit et je reste stupéfaite. Je me demande si j'ai vraiment bien compris.

— Qu'est-ce que tu attends ? Nous aussi on a faim ! dit-elle.

Je lâche le téléphone sur le canapé et cours jusqu'à la porte devant le regard éberlué de mes amies. Mais je ne me suis pas trompée parce que lorsque j'ouvre la porte Anna me tombe dans les bras et Papa nous regarde d'un air amusé. Il m'embrasse après qu'Anna m'ait libérée de son étreinte. Maman nous a déjà rejoints et se tient derrière moi.

— Mais qu'est-ce que vous faites là ? leur demandé-je.

— On avait envie de te rendre une petite visite. Et puis tu me manquais. Comme tu ne pouvais pas venir à nous on s'est dit qu'il valait mieux qu'on fasse le déplacement. Enfin, je sais maintenant où tu vis, se réjouit ma sœur.

Je me tourne vers ma mère.

— Tu étais au courant ?

Elle sourit et acquiesce.

— J'avais promis de garder le secret. Mais oui, ton père m'a appelée il y a quinze jours, avoue-t-elle.

— Lacey et Josh n'ont pas pu venir. Lacey a été retenue par son travail et Josh avait un week-end de prévu avec un copain, mais ils m'ont dit de te dire qu'il pensait fort à toi et qu'ils auraient aimé être là, intervient papa. Nous ne pouvons rester que trois jours.

Je ne peux me retenir de me jeter sur lui pour l'étreindre. Trois jours, c'est court, mais j'ai bien l'intention d'en profiter autant que possible.

— Merci.

Il me rend mon étreinte sous le regard attendri de maman. Pas de doute, cette journée va être merveilleuse. Je ne m'attendais pas à une telle surprise. Nous n'avons pas le temps de nous attarder sur le pas de la porte que maman nous entraîne vers la salle à manger où elle ajoute deux couverts.

Anna comme à son habitude fait la conversation à elle toute seule. Elle mitraille Simon de question en tout genre. Quant à mon père, il semble plutôt bien s'entendre avec Phil. J'apprends plus tard à la fin du repas que papa et Anna séjournent dans un petit hôtel de Monterey et ont atterri à San Francisco ce matin. Ils ont loué une voiture pour la durée de leur séjour.

La mousse au chocolat de maman est un délice. Je l'aide à débarrasser la table alors que les hommes de la maison se sont regroupés au salon pour boire le café. Anna, Mia et Zoé nous prêtent également main-forte. À cinq, on va plus vite. Lorsque nous en avons fini avec la vaisselle, je rejoins papa, Phil et Simon au salon.

— Sara, ma chérie, qu'est-ce que tu dirais de nous faire visiter les environs ? demande mon père.

— Maintenant ?

Maman débarque au même instant dans le salon.

— Vous devriez aller à pied jusqu'à la plage, conseille-t-elle.

— Je vous accompagne, intervient Simon.

— Très bien, alors allons-y.

Le soleil est au beau fixe. Je récupère une veste légère dans ma chambre et les rejoins dans le jardin. Voir Simon, papa et Anna réunis me paraît étrange. Je ne pensais pas les voir de sitôt, mais je suis contente qu'ils puissent apprendre à connaître Simon. Zoé n'a pas voulu nous accompagner. Elle a préféré rentrer chez elle, prétextant qu'elle avait pas mal de révision à effectuer pour ses cours. Quant à maman et Phil, ils sont restés à la maison. Papa passe son bras autour de mes épaules et Anna en profite pour s'accaparer Simon. Ils marchent derrière nous. Nous atteignons la plage et longeons le bord de mer.

— L'année scolaire sera bientôt terminée. Tu comptes t'inscrire à la fac de droit l'année prochaine ? me questionne mon père.

La fac, je n'y avais plus pensé. C'était effectivement dans mes projets avant que je change d'avis et que je sache toute la vérité sur la maladie de Simon. Si ça l'est encore ? Je ne sais plus trop, parce que cela impliquerait que je m'éloigne de Simon, à moins que je renonce à l'université de New York. Je ne sais plus ce que j'ai envie de faire. Je me sens perdue. J'ai besoin de plus de temps pour y réfléchir.

— J'ai encore besoin de temps pour y réfléchir, réponds-je.

— Du temps pour réfléchir ? Je croyais que ta décision était prise ?

— Elle l'était... C'est juste que...

Je jette un coup d'œil derrière moi pour m'assurer qu'Anna et Simon sont suffisamment à distance derrière nous pour ne pas entendre notre conversation. Comme ils le sont, je me lance.

— Simon, tu sais qu'il est malade. Il n'ira certainement pas à New York.

Mon père s'arrête soudainement et me dévisage, perplexe.

— Sara, je peux comprendre que tu éprouves des sentiments pour ce garçon, mais tu ne dois pas pour autant mettre en péril ton avenir. Les relations à distance ça existe. Et puis vous êtes jeunes. Pour l'instant tu l'aimes, mais quand sera-t-il demain ?

— Je l'aimerais encore. Papa, je comprends que le fait que ta fille tombe amoureuse d'un jeune homme qui plus est malade ne te rassure pas, mais je ne peux pas m'éloigner de lui. Je ne te demande pas de comprendre, parce que personne ne le peut, mais j'aimerais simplement que tu respectes ma décision. Je ne suis pas complètement stupide. Je l'aime et j'irais à la fac. Seulement, je ne sais pas encore laquelle.

— Sara, je sais que tu n'es pas stupide. Tu ne l'as jamais été. Tu es même brillante. C'est pour cette raison que je m'inquiète de te voir gâcher ton avenir. Tu as beaucoup de cœur, peut-être trop. Tu as envie d'aider Simon, seulement je ne vois pas en quoi refuser d'intégrer la fac de New York pourra l'aider.

Anna a certainement senti que la discussion s'était tendue, car la voilà qui, tel un boulet de canon, me saisit par le bras.

— Je te l'empreinte. Des trucs de fille, dit-elle à notre père.

Et elle m'oblige à avancer.

Simon

Anna s'accapare toute l'attention de sa sœur. Et me voilà en tête à tête avec leur père. Quelque chose dans sa manière de me regarder me fait dire qu'il se méfie de moi. Je ne sais pas, il a l'air soudainement plus tendu qu'il l'était lors du déjeuner. C'est sans doute lié à la conversation qu'il vient d'avoir avec Sara. Nous marchons quelques mètres derrière ses deux filles, en silence. Le bruit des vagues accompagne nos pas. J'ai le sentiment que Monsieur Cummings veut me dire quelque chose, mais qu'il cherche les mots. Lorsqu'il ouvre la bouche, je me dis que finalement il les a trouvés.

— Sara a l'air de beaucoup tenir à vous, dit-il.

— Tout autant que je tiens à elle. J'aime votre fille, je ne peux pas le nier.

— Non, je n'en doute pas. Vous me semblez d'ailleurs être un jeune homme très bien sous tous rapports. Enfin, je ne vous connais pas vraiment, mais à travers les récits de ma fille ou encore ces dernières heures, cette intuition s'est vérifiée. Non pas que j'en doutais. Non... enfin... vous avez compris où je veux en venir.

Pas vraiment. Mais je me garde bien de l'avouer. Je me doute de ce qu'il pense en vérité. Il me voit comme un danger potentiel pour sa fille, un jeune homme qui va la faire souffrir. Comme tout père, il se sent investi de la mission paternelle de mettre en garde tout jeune homme qui sort avec sa petite fille. Je ne peux pas en lui en vouloir. S'il ne le faisait pas, je l'estimerais probablement un peu moins. Je sais qu'il est avocat et ça se ressent. Il a l'art de tourner autour du pot, de jouer avec les mots. Je l'ai remarqué lorsque nous étions attablés autour du gigot d'agneau. Mais, en même temps, il m'inspire un profond respect parce que Sara ne tarit pas d'éloges sur son père. Je ne peux qu'admirer un homme qui suscite autant d'admiration de la part de sa fille. Sara aime son père, ça ne fait aucun doute.

— Je suppose qu'il y a un « mais » ?

— Vous avez raison, vous êtes perspicace. En effet, il y a un « mais ». Je connais votre situation. Je suis au courant de vos problèmes de santé, et vous m'en voyez sincèrement désolé. Si je pouvais faire quoi que ce soit pour vous, je le ferais. Je m'inquiète seulement pour ma fille, pour son avenir.

— Vous voulez dire que vous vous inquiétez parce que mon avenir semble compromis et vous craignez que je compromette par la même occasion celui de votre fille ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Vous êtes un jeune homme courageux. Sara est une fille intelligente. Si elle est amoureuse de vous, je suis certain que c'est parce que vous êtes un jeune homme tout aussi exceptionnel qu'elle. Simplement, elle est fragile, vous comprenez ? Sara est toujours dévouée aux autres. Elle est partie vivre avec sa mère parce qu'elle pensait certainement qu'elle lui devait bien ça, pour toutes les années qu'elle lui a consacrées. Vous êtes bien placé pour le savoir. C'est une tête de mule qui n'en fait qu'à sa tête...

— Je vous le confirme. Mais je ne vois pas où vous voulez en venir, Monsieur.

Nous nous arrêtons de marcher. Ni Sara ni Anna ne semblent l'avoir remarqué, car elles continuent leur promenade bras dessus, bras dessous. Elles prennent beaucoup de plaisir à être ensemble.

— Elle serait prête à renoncer à beaucoup de choses pour vous, dit-il.

— Je vois. Vous avez peur qu'à cause de moi ou plutôt de mes problèmes de santé, Sara fasse une croix sur son avenir ?

Monsieur Cummings est encore plus mal à l'aise que moi. Il tente de se rattraper tant bien que mal

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je sais que vous ne l'obligerez à rien...

— Je n'ai jamais voulu la pitié de personne. N'ayez crainte. Si j'avais la sensation que Sara renonce à quoi que ce soit pour rester avec moi, je refuserais, le coupé-je.

Monsieur Cummings affiche un air soulagé.

— Je suis heureux de l'apprendre.

— Vous devriez avoir davantage confiance dans le jugement de votre fille. Sara est une fille intelligente, bourrée de talent qui, quoi qu'elle choisisse, j'en suis certain, aura un bel avenir. Je comprends que notre relation puisse vous faire peur. Après tout, c'est la réaction qu'aurait n'importe quel père en apprenant que sa fille sort avec un garçon qui tôt ou tard finira par mourir. Vous auriez certainement préféré qu'il s'agisse d'un garçon normal, mais ce n'est pas le cas. Et si vous attendez que je m'excuse, je ne le ferais pas. Je ne peux pas, parce que votre fille est la plus belle chose qui me soit arrivée dans la vie. Je l'aime, je peux vous l'assurer, d'un amour qu'il m'est impossible de décrire, mais sans laquelle je ne pourrais pas survivre.

Monsieur Cummings fronce les sourcils. Je crois qu'à cet instant il commence à me prendre au sérieux. Il finit par sourire nerveusement.

— Alors me voilà rassurer. Je suis heureux qu'elle soit tombée sur quelqu'un qui soit capable de voir en elle les mêmes choses que moi. Nous l'aimons tous les deux. Dans ce cas, nous n'aurons aucun mal à nous entendre. Et si on parlait de choses plus réjouissantes, qu'en pensez-vous ?

Monsieur Cummings change rapidement de sujet de conversation et nous en venons à parler de l'équipe de basket du lycée. L'atmosphère s'est apaisée.

Sara

— Surtout, ne me remercie pas. J'ai l'impression que je viens de te sortir d'un mauvais pas. De quoi discutiez-vous ? demande ma sœur.

Nous activons le pas pour mettre davantage de distance entre nous et notre père.

— De mon avenir.

— Aïe, je suppose que vous n'êtes pas parvenus à trouver un terrain d'entente. En même temps, il faut le comprendre. Il y a quelques mois encore tu affirmais haut et fort vouloir marcher sur ses traces.

Anna n'ignore rien de mes hésitations. Elle est même la première à en avoir entendu parler.

— Je n'ai pas dit que je ne voulais plus. J'ai besoin d'y réfléchir, c'est tout.

— À d'autres ! Je te connais Sara et tu veux que je te dise : ça ne m'étonne pas. J'ai toujours su que tu étais avant tout une artiste. T'es pas faite pour rester planquée derrière un bureau. Tu as besoin de bouger, de respirer. Mon petit doigt me dit que Simon n'est pas étranger à tes doutes. Depuis que tu le fréquentes, tu n'es plus la même. Je te trouve changée, avoue-t-elle.

— En bien j'espère ?

— Je ne le connais pas beaucoup, et je n'aurais certainement pas assez de temps pour le cerner correctement, mais ce gars-là me plaît. Ça se voit qu'il est raide dingue de toi. Tu as de la chance. J'aimerais qu'un jour un homme me regarde comme il te regarde.

— Je suis amoureuse, Anna.

— Je suis contente pour toi. Enfin, tu as trouvé quelqu'un qui te mérite. Je ne peux pas en dire autant en ce qui me concerne.

Anna a rompu quelques jours plus tôt avec son bad boy du moment et nous fait une petite déprime. La connaissant cela devrait vite lui passer. Ma sœur n'est pas du genre à se laisser abattre. Elle finira bien vite par remettre le pied à l'étrier. C'est une battante.

— Toi aussi, tu finiras par le trouver un jour, le grand amour.

— Mouais, j'en suis plus aussi convaincue. Je crois surtout que j'ai une fâcheuse tendance à être attirée par les garçons à problème. C'est devenu une seconde nature chez moi.

Je garde le silence. Parce qu'en parlant de « garçon à problème » inévitablement je ne peux l'empêcher de faire le lien avec Simon.

— Et sinon, vous en êtes où avec Simon ? Je veux dire, vous avez sauté le pas ou envisagé de le faire ?

Je pousse Anna d'un coup d'épaule. J'aurais dû m'y attendre. C'est une vraie fouine. Forcément, elle est toujours à l'affût du moindre détail croustillant à se mettre sous la dent.

— Quoi ? J'ai bien le droit de poser la question, non ? Oh ! Allez Sara ! Moi je te raconte tout de mes aventures avec les garçons. Ne fais pas ta coincée !

— Désolée de te décevoir, mais ce n'est pas à l'étude pour le moment.

— Qu'est-ce que tu attends pour lui sauter dessus ?

Qu'est-ce que j'attends ? C'est une bonne question. Je ne sais pas vraiment d'ailleurs. Je crois que la question ne s'est tout simplement pas encore posée. L'opportunité ne s'est pas présentée et avec tout ce qu'il s'est passé dernièrement ni moi ni lui n'avons eu la tête à ça.

— Il n'y a pas d'urgence à le faire.

— Si, ça l'est. Pas besoin de te faire un dessin. Je crois que tu sais comment ont fait les bébés, plaisante ma sœur.

Je n'ai pas le cœur à rire. Depuis que la peur de le perdre un jour ne me quitte plus, je suis incapable de la moindre plaisanterie lorsqu'il est question de Simon.

— Avec tout ce qu'on a traversé dernièrement, je crois qu'on a besoin de temps.

Anna paraît gênée. Elle n'avait certainement plus pensé à la maladie de Simon. Lorsqu'on ne le connaît pas, on ne peut pas y faire attention parce que Simon donne constamment le change. Il ne donne jamais l'impression d'être malade. C'est sa manière à lui certainement d'affronter sa maladie. Même s'il est fatigué, il n'abandonne pas.

— C'est vrai, j'avais oublié. J'ai encore manqué l'occasion de me taire, s'excuse Anna.

— La plupart du temps, il fait toujours comme si tout allait bien. Mais moi je sais qu'il est bon comédien.

— Tu devrais quand même faire attention à toi, te protéger. Au cas où... Je ne te dis pas de prendre tes distances bien sûr, mais je pense que tu devrais te préparer à l'éventualité qu'il s'en aille.

— Tu parles comme s'il allait mourir ! m'emporté-je.

Je ne supporte pas qu'on me rappelle les terribles conséquences de sa maladie.

— C'est ce qui finira par arriver. Tu dois être lucide. Simon n'ira jamais mieux. Son état peut se stabiliser quelque temps, mais tôt ou tard, toi et moi on sait que la maladie va empirer. Ça peut prendre quelques années, comme quelques mois.

Je ne sais pas quoi répondre, alors je hoche bêtement les épaules. Je sais qu'elle a raison, mais

l'admettre me faire encore trop de peine. Je ne peux pas encore le faire. Anna a compris que l'émotion me submerge et que je peux plus parler sauf à vouloir fondre en larmes. Elle glisse ensuite sa main dans la mienne en signe de réconfort. Même si ma sœur a toujours le chic pour appuyer là où ça fait mal, elle est toujours présente pour moi et sa proximité m'apaise.

— Enfin quoi qu'il en soit, si tu n'as pas envie de consommer votre amour avec Simon sache que moi je suis partante parce qu'honnêtement ton mec est CA-NON ! s'exclame-t-elle.

J'entends les rires de Simon derrière nous. Il nous a entendues. Je ne les avais pas entendus, lui et mon père, se rapprocher.

— Dans tes rêves. C'est chasse gardée. Je ne te laisserai jamais le draguer.

Je suis possessive et ce trait de caractère a tendance à s'accroître quand il est question de mes relations amoureuses.

— J'aurais au moins essayé, dit-elle.

Notre ballade s'achève au bout d'une heure de marche. Finalement, papa et Anna resteront pour dîner ce soir. Maman a invité Anna à rester dormir à la maison cette nuit. Anna en bondit de joie. Nul doute que la nuit sera blanche. Nous avons beaucoup de choses à nous raconter et la conversation n'est pas prête de se tarir. Je profite de ces quelques heures pour rire à gorge déployée avec ma petite sœur à tel point que maman est obligée d'intervenir à minuit passé pour nous demander de faire au moins l'effort de chuchoter. Et dire qu'il ne nous reste plus que deux jours. Je regrette qu'ils ne puissent pas rester plus longtemps. Je suis contente qu'ils aient fait le déplacement, mais comme maman le répète souvent, toutes les bonnes choses ont une fin.

Chapitre Seize : Une lueur d'espoir

Sara

Un mois est passé maintenant. Nous avons tenté de reprendre le cours de nos vies, mais cela semble plus compliqué que prévu parce que je n'arrive pas à oublier la menace qui plane au-dessus de nos têtes. Je ne peux pas faire abstraction de l'angoisse qui me serre la poitrine dès que je pense à la mucoviscidose. Simon refuse que j'assiste à ses séances de kiné avec Hannah. Je sais qu'il en fait le matin et le soir après les cours. Je sais aussi qu'il est forcé de prendre un nombre impressionnant de médicaments chaque jour. Il s'efforce de faire un peu de sport, mais ne court jamais bien longtemps. Il accepte néanmoins que je l'accompagne lorsqu'il court le long de la plage.

Je sais que je ne devrais pas me montrer aussi inquiète au moindre signe de fatigue, que je ne devrais pas monter sur mes grands chevaux quand il paraît essoufflé, qu'il déteste ça parce que je lui rappelle sa mère, mais c'est plus fort que moi. J'ai besoin qu'il aille bien. Je veux croire qu'une solution est possible, que la médecine va considérablement évoluer, à tel point qu'une fin heureuse nous attend. J'essaie de ne pas penser au pire, à ce qui finira par nous arriver. Mais c'est impossible. J'ai fait le tour du web à la recherche d'information, de témoignage et j'en ressors à chaque fois plus abattue.

Simon fait tout pour me changer les idées. Je lui ai même appris à développer des photos. Il a paru véritablement intéressé. Il est d'ailleurs très bon élève. Pas du tout le genre à avoir besoin de cours de soutien. Quand je pense que j'étais jalouse d'Hannah. Maintenant, je remercie le seigneur qu'elle soit là chaque fois qu'il me dit que ses séances de kiné lui font du bien. Hannah est sa kinésithérapeute. Simon passe deux heures chaque jour les après-midi avec elle à faire des exercices de respirations et à évacuer les sécrétions dans ses poumons. Parce que malgré tout, il y a de l'espoir. J'ai lu des témoignages de malade atteint de la mucoviscidose. Certains vivent tout à fait normalement. Mais l'évolution de la maladie n'est pas la même d'une personne à l'autre. Simon a dû se rendre à l'hôpital il y a quinze jours. Il a refusé que je vienne. Il n'est resté que cinq jours, mais j'étais terrifiée à chaque instant. Voilà de quoi est faite notre existence : d'amour et de crainte. La peur que l'être aimé nous échappe. Je lui ai promis de me battre alors je me montre forte en sa présence. Je refuse de pleurer devant lui, de me laisser abattre ou de me montrer négative. Néanmoins, parfois le soir après que je me sois blottie bien au chaud dans mes draps, je me laisse aller.

Maman me soutient du mieux qu'elle peut. Elle tente d'être de bons conseils, mais aucun d'eux n'est utile. Elle ne peut pas le guérir. Nous avons beaucoup discuté toutes les deux. Depuis qu'elle sait pour Simon, elle se montre bienveillante envers lui, me laisse aller et venir comme bon me semble. Elle fait tout pour améliorer les choses et je lui en suis reconnaissante. Je ne pourrais pas gérer deux problèmes à la fois. J'ai aussi pardonné à Mia. Elle croyait bien faire. Je peux comprendre sa réserve. Elle a promis de ne plus jamais rien me cacher. Je ne sais pas si je peux la croire. J'espère qu'elle est sincère.

Mia m'aide à réviser lorsque mon téléphone vibre. Je tends le bras pour le saisir. C'est Zoé. Je me demande bien ce qu'elle me veut. Je ne l'ai pas revue depuis Pâques. Simon m'a dit qu'elle était venue le voir à l'hôpital. Elle était plutôt occupée ces derniers temps. Ses études lui accaparent tout son temps libre.

— C'est qui ? demande Mia.

— J'en ai pour une seconde. Continue, m'excusé-je.

Je quitte ma chambre et m'adosse au mur du couloir.

— Allô ?

— Sara, c'est Zoé. Il faut qu'on parle, c'est important. Est-ce que tu pourrais me rejoindre chez nous dans dix minutes ?

— C'est à propos de Simon ? Il va bien ? m'inquiété-je.

— Il va bien. Je préfère qu'on en parle de vive voix. Tu peux venir ?

Au son de sa voix, je devine que l'affaire est importante. Simon est au stade en ce moment. Je le sais parce que l'équipe de foot dispute un match dont Jack n'a pas arrêté de nous rebattre les oreilles toute la semaine. Simon ne jouera pas aujourd'hui, mais il assiste tout de même à la rencontre sur le banc de touche. Je n'ai pas pu l'en dissuader. Bref, j'imagine que Zoé a choisi son moment pour me demander de venir.

— J'arrive.

— Merci, dit-elle, soulagée.

Je raccroche, sceptique. Je n'ai pas de temps à perdre. Je pousse à nouveau la porte de ma chambre. Mia est concentrée sur son cours de chimie.

— Je suis désolée, il faut que j'y aille. Tu peux rester ici le temps de terminer tes révisions si tu veux. Ma mère ne devrait pas tarder à rentrer de sa balade en amoureux avec Phil.

— OK. Est-ce que tout va bien ?

— Oui, rien de grave. Une course urgente à faire.

— Ça tient toujours pour ce soir, après le match, tu viens boire un coup avec nous ? demande-t-elle.

Je regarde ma montre. Le match se termine dans une demi-heure. L'équipe a prévu de fêter leur inévitable victoire selon les propos de Jack au bar de Bill sur le port. Je devais normalement les rejoindre. Je ne pense pas que ma conversation avec Zoé s'éternise.

— Je vous rejoindrai.

— A toute à l'heure, conclut ma meilleure amie.

Elle reprend sa lecture où elle l'avait laissée. Quant à moi, je prends sac et clés en main puis quitte la maison. Onze minutes plus tard, je suis devant la porte des Harper. L'océan frappe le sable derrière moi. Il est très agité.

Zoé m'ouvre et m'invite à entrer. Je la suis jusque dans la cuisine. La maison est vide. Pas de Monsieur ni de Madame Harper à l'horizon.

Elle désigne un siège devant le bar de leur cuisine américaine.

— Je t'en prie, assieds-toi.

Je pose sac et veste sur le tabouret d'à côté. Zoé s'approche du frigo et l'ouvre.

— Je te sers quelque chose ? Soda, jus d'orange, bière, café, thé, chocolat ?

— Je préfère qu'on aille droit au but.

Elle referme la porte du réfrigérateur, passe la main dans sa longue chevelure. Puis elle se retourne et s'accoude au plan de travail devant le bar.

— C'est une idée de ma mère. Elle pensait que tu pourrais nous aider.

— À quel propos ?

— Tu sais que l'état de Simon ne va pas s'améliorer, qu'il n'existe à ce jour aucun remède capable de stopper l'évolution de la maladie ?

J'acquiesce sans trop savoir où elle veut en venir.

— Durant sa dernière hospitalisation, le médecin nous a conseillé d'inscrire Simon sur la liste des transplantations pulmonaires.

Mon dos se crispe.

— Et vous l'avez fait ? Il est sur la liste ?

— Non. Simon refuse catégoriquement d'en faire partie. Il rejette l'idée de la greffe. On a tenté de le faire changer d'avis, en vain. Tu le connais, il est têtu comme une mule. Tout ce qu'on dit tombe dans l'oreille d'un sourd. Alors on pensait que toi, il t'écouterait.

— Mais je ne comprends pas pourquoi il refuserait si ça peut l'aider à aller mieux.

— L'année dernière, à cette période, il a perdu un ami. Il s'appelait Sam. Lui et Simon se sont rencontrés lors d'une de ses hospitalisations. Sam n'avait que trois ans de plus que mon frère. Ils ont gardé contact et allaient parfois courir ensemble sur la plage. Sam a subi l'année dernière une greffe et cela ne s'est pas passé comme prévu. Malheureusement, il n'a pas survécu. Simon a été anéanti. Il n'a plus été le même après ça. Il s'est fermé comme une huître, a refusé d'en parler. Il n'est même pas

allé à l'enterrement. Je sais qu'il a beaucoup souffert de cette disparition. Après ça, Simon a décidé que plus rien ne pouvait le sauver. Il a refusé de prendre ses médicaments, de faire ses séances de kiné pendant un mois. On a eu la trouille quand il a dû être hospitalisé en urgence pour insuffisance respiratoire. Il a souffert le martyr dans l'ambulance. Il suffoquait. On n'a jamais eu aussi peur de le perdre que ce jour-là. Lorsqu'à son réveil il a vu l'état de nos parents, il a décidé de reprendre son traitement. Il n'a jamais plus parlé de Sam. Il a plaqué sa petite amie Sydney. La séparation a été difficile. Il s'est montré très dur avec elle. Cet épisode l'a changé du tout au tout. Sam était une sorte de mentor pour mon frère. S'il n'était pas mort, il ne se serait même pas posé la question de savoir s'il doit ou non accepter une greffe, il l'aurait faite. Tu es notre dernier espoir.

Que Simon refuse la greffe, c'est impensable. Je n'arrive plus à comprendre ce qu'il a en tête. Bien sûr que je vais tout faire pour qu'il change d'avis. Je n'accepterai pas qu'il baisse les bras. Il a promis de se battre. Il m'a fait promettre de le faire avec lui. Je suis en colère maintenant parce que j'ai peur de ne pas arriver à le faire changer d'avis. Si le médecin a parlé de cette greffe, c'est qu'elle deviendra au fil du temps indispensable. Son état de santé se dégrade un petit peu plus chaque jour et j'ai terriblement peur que la cadence s'accélère, qu'un jour il soit trop tard pour intervenir. Il ne peut pas passer à côté de cette chance.

— Je lui parlerai. Je ne le regarderai pas mourir sans rien faire.

La détermination que j'entends dans mon timbre m'étonne. Zoé me sourit, reconnaissante.

— Merci. Tu lui fais du bien. Depuis qu'il te fréquente, il est plus heureux. Tu as réussi cette prouesse. On te doit beaucoup.

— C'est moi qui lui dois beaucoup. Je vais tout faire pour qu'il change d'avis. Je n'abandonnerai pas tant que son nom ne sera pas sur cette liste. Je te le promets.

Je récupère mon sac et descends du tabouret. Le match est à présent terminé. Je sais où le trouver et je m'en vais de ce pas.

Mia est devant le stade. Elle m'adresse un petit signe de la main pour s'assurer que je l'ai vue. Je m'empresse de la rejoindre. La fille, une rousse, avec qui elle discute s'éloigne.

— Ils sont déjà sortis ? demandé-je.

— Non, toujours dans les vestiaires. Ils ne devraient plus tarder. Je croyais que tu nous rejoignais au bar ?

— Ça m'a pris moins de temps que prévu. Attends-moi là, je reviens.

Je fonce vers les vestiaires. Un groupe de garçons en sort. Je repère tout d'abord Jack, puis Mike à ses côtés et derrière légèrement en retrait Simon. Je presse le pas.

— Qu'est-ce que tu fous là, Cummings ? Tu pouvais plus attendre pour voir ton petit-ami ? lance Mike.

Je ne prends pas la peine de répondre, resserre la main sur le bras de Simon.

— Il faut qu'on parle.

Juste en face de nous, il y a le vestiaire des filles que je présume vide. Je pousse la poignée. Le groupe de garçon siffle et la voix de Mike se détache.

— Fais gaffe, Harper ! Cette nana va te manger tout cru !

Je ferme à clé derrière nous. Simon encercle mes hanches de ses bras.

— Alors c'est vrai, tu ne peux plus te passer de moi ?

Je pose fermement mes mains sur ses épaules et le regarde sérieusement. Le petit sourire qu'il affichait un peu plus tôt disparaît.

— Ça va ? s'inquiète-t-il.

— Tu ne peux pas refuser la greffe !

Il ne dit rien, complètement apathique. Je sens l'émotion me gagner, mes larmes sur le point de faire leur grand retour. Je ne veux pas pleurer devant lui.

— Dis quelque chose ! hurlé-je.

Je le secoue par les épaules espérant une réaction de sa part, une protestation, des cris. Mais il ne se passe rien. Simon reste là, inerte, comme si ça ne le concernait pas, comme si cela ne pouvait pas l'atteindre, ce qui me met hors de moi.

— Tu m'as demandé de me battre Simon et je t'ai promis de le faire. Je ne peux pas me battre toute seule, je n'y arriverais pas ! Je ne peux pas faire ça sans toi ! Tu ne peux pas refuser la seule chose qui te permette de rester avec moi. Tu ne peux pas me faire ça. On est dans la même galère. On ne fait plus qu'une seule et même équipe.

— La greffe ne me sauvera pas. Elle ne me guérira pas, ça ne fera que repousser l'inévitable, prolonger nos souffrances. Ça pourrait même mal se passer. Ça n'en vaut pas la peine. De toute manière, je suis destiné à mourir. On l'est tous. Je veux simplement profiter du temps qu'il nous reste. Je ne veux pas le gâcher à courir les hôpitaux. Le résultat sera le même, dit-il, pessimiste.

Je ne tiens plus. Mes larmes dévalent mes joues. Simon est plus que jamais prêt à l'éventualité de s'en aller, de me laisser. Il me serre contre lui et je me laisse aller à pleurer contre sa poitrine.

— Sara, je veux voyager avec toi, faire le tour du monde. Je ne pourrais pas le faire si j'accepte d'être sur cette liste.

— Je m'en fiche ! Ça n'a aucune importance si ça signifie que tu vas vivre. Je ne veux pas faire le tour du monde sans toi. Je ne veux pas vivre sans toi.

— Tu t'en sortiras parce que tu es une fille forte.

Mes pleurs s'intensifient. Je n'ai plus que mes larmes pour unique argument.

— On ne forme plus qu'une seule et même équipe. Si tu meurs, je meurs, sangloté-je.

Il me regarde et je vois que mes pleurs le blessent.

— OK, OK. Je le ferai, Sara, puisque ça te tient à cœur. Mais promets-moi que si ça rate, si les choses ne tournent pas comme prévu, quoi qu'il arrive, tu continueras à avancer.

Je m'écarte, relève le visage vers le sien. Il paraît sincèrement troublé, aussi ému que moi.

— C'est sérieux ?

— J'adorerais passer plus de temps avec toi et le reste de ma vie si Dieu le veut. Que tu le veuilles ou non pour le moment tu es coincée avec moi, plaisante-t-il pour détendre l'atmosphère.

Je lui souris. Il ne peut pas deviner à quel point je suis heureuse de sa décision, combien elle me comble de joie. Je n'attends qu'une seule et unique chose de lui : qu'il vive. C'est tout ce que je lui demande.

Simon

Nous sommes tous attablés, bière à la main. Sara est assise sur mes genoux. Bill nous observe de temps à autre derrière son bar. Mes mains ne quittent pas ses hanches. Sara rit à toutes les blagues de Mike. Elle a l'air heureuse. Je joue avec une mèche de ses cheveux. Elle me surprend de jour en jour parce qu'elle se montre de plus en plus combative. Elle me donne envie de ne rien lâcher, l'espoir qu'un avenir est possible. J'ai envie de le découvrir, de tenter ma chance. Sam a raté la sienne. Pour autant, je ne suis pas lui. Je ne redoute pas l'opération en elle-même, ce que je redoute c'est l'échec. C'est pour cette raison d'ailleurs que je me suis débarrassé de ma collection de petites voitures. Lorsque j'étais gosse, mon père m'en offrait une systématiquement lorsque je sortais de l'hôpital. Plus ma collection s'est agrandie et plus elle est devenue, non pas le signe d'une victoire, mais d'un échec. Parce que si j'avais vraiment gagné, je n'aurais plus à connaître la souffrance, à me gaver de médicament, à séjourner de temps à autre à l'hôpital. Très jeune, j'ai pris conscience que ma vie ne se résumerait plus qu'à ça, à la maladie. Avant de rencontrer Sara, je ne pensais qu'à mes symptômes, à mes traitements. Avec elle, j'ai envie de faire des projets, de penser qu'une autre vie est possible.

Si cette greffe peut m'accorder quelques années supplémentaires à ses côtés, je ne crache pas dessus. Ce n'est pas la solution miracle, mais c'est mieux que rien. J'imagine que c'est à prendre ou à laisser. Je ne suis pas idiot, je sais que si Sara est venue me supplier de sauter le pas, c'est parce que ma mère et ma sœur ont su la persuader d'intervenir. Elle est bien la seule à pouvoir me faire changer d'avis.

Chapitre Dix-sept : Quelques minutes d'insouciance

Sara

Je suis incapable de mettre un mot sur mes sentiments. Depuis quelque temps, je fais simplement face à mes doutes. Je savais en persuadant Simon d'accepter une greffe que cela prendrait du temps. Au mieux, un an au pire, peut-être deux. J'ignorais cependant à quel point l'attente me paraîtrait longue. Il a tenu sa promesse et en retour, je tiens la mienne. Je n'évoque jamais le sujet. Mais cela ne m'empêche pas d'y penser. Jour et nuit, j'ai peur. C'est en moi, je ne peux rien faire pour la chasser. Tant que je n'aurais pas la certitude que tout ira bien, elle sera toujours là tel un spectre.

Nous sommes fin mai, la fin de l'année scolaire approche et avec elle la remise des diplômes, mais je préfère ne pas y penser. Simon et moi passons beaucoup de temps enfermés à réviser. Il met un point d'honneur à ce que je décroche mon diplôme. Je ne sais toujours pas ce que je vais faire une fois le précieux sésame en poche. Nous ne pouvons pas parcourir le monde tout de suite comme nous l'avions prévu, pas tant que la greffe n'aura pas eu lieu. Nous ne pouvons pas courir ce risque. Et je ne veux pas non plus m'éloigner de Simon. Si les études juridiques ne me disent rien, j'envisage en revanche de sauter le pas et d'envoyer ma demande d'inscription à l'institut des arts de San Francisco. Simon ne cesse de m'y pousser. Ma mère n'y voit pas d'inconvénient. Quant à mon père, il désapprouve fermement. Peu importe, s'il y a une chose que j'ai apprise aux côtés de Simon, c'est qu'on a qu'une vie et que je n'ai pas envie de la passer à faire quelque chose que je n'aime pas.

Je sais qu'aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres, et pourtant, je n'arrive pas à me réjouir de mes dix-huit ans comme le font tous mes camarades. Zoé, Mia et moi sommes sur le chemin du retour après une journée épuisante au centre commercial de Santa Monica. Je me doute qu'elles font diversion. Je m'attends certainement à ce qu'une trentaine de personnes voire plus me souhaite un joyeux anniversaire à mon arrivée. Zoé a insisté pour me couvrir de cadeaux. J'ai écopé d'un relooking en bonne et due forme. Pour la peine, et pour leur faire plaisir également, j'ai accepté de sortir du centre commercial vêtue d'une petite robe moulante bleue. Nous venons juste d'entrer dans Monterey. Nous ne sommes plus qu'à quelques minutes de chez moi.

Zoé bifurque et s'arrête juste devant le parc.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je.

Zoé désigne l'extérieur de son index et je tourne la tête instinctivement.

— Suis les pétales de rose sur le chemin et tu trouveras ta destination. Passe une bonne soirée ma belle.

— Mais...

Elle se penche par-dessus moi pour m'ouvrir la porte. J'en conclus qu'elle ne me laisse pas le choix. Je m'exécute et descends. La voiture recule. Zoé et Mia m'adressent un signe de main, un large sourire dessiné sur les lèvres. Plus cachotière tu meurs ! Moi qui pensais, à mon arrivée, devoir composer avec une fête d'anniversaire, je ne suis presque pas si étonnée que ça de constater qu'une fois de plus Simon Harper a su me surprendre.

Zoé n'a pas menti. Dès que je passe l'entrée du parc, je remarque les pétales de rose qui jonchent le chemin de gravier. Tel le petit poucet, me voilà parti à la recherche de celui qui les a semées.

Il est un peu plus de dix-neuf heures. Le soleil est encore là quoique caché par moment par les nuages. Je retrouve enfin Simon. Il est beau vêtu d'un jean noir et d'un polo de la même couleur. Il est tout à la fois attirant et mystérieux alors qu'il se tient debout au pied d'un arbre duquel repose sur le sol une immense couverture. Tout autour des lanternes nous encerclent. C'est magnifique.

Un panier en osier est posé contre le tronc d'arbre. Juste en face de nous s'étend un lac et de l'autre côté on peut contempler une aire de jeu pour enfant. Quelques cygnes naviguent tranquillement sur l'étendue d'eau. Le lieu est splendide. Je regrette même d'avoir oublié mon appareil à la maison, mais je devrais faire avec.

Simon me tend la main.

— J'espère que ma sœur ne t'a pas complètement épuisée parce que la journée est loin d'être terminée.

Je l'embrasse.

— Moi qui m'attendais à une fête d'anniversaire...

— Déçue ?

— Non, c'est encore mieux que tout ce à quoi je pensais.

Il sourit.

— Tu devrais t'asseoir.

Je ne me le fais pas dire deux fois. Cette course folle au centre commercial m'a éreintée. Heureusement, il me reste assez d'énergie en réserve pour veiller jusqu'au petit matin.

Simon s'assoit également, sort une bouteille de champagne, deux coupes et nous sert. Il me tend un verre. Il n'y a pas d'autre endroit où je voudrais être en ce moment.

— On devrait trinquer à ton dix-huitième anniversaire !

— Et à l'avenir ensemble, ajouté-je.

Son sourire s'estompe. Mais je ne suis pas stupide, je sais qu'il doute encore de son avenir. Comme je n'ai pas envie de ternir la soirée, j'esquive le sujet.

— Tu as préparé ça tout seul ?

— L'essentiel oui. Pour la nourriture, Zoé et ma mère m'ont aidé. Ce qui vaut mieux pour toi si tu ne veux pas être intoxiquée.

— Je meurs de faim !

Sans attendre, Simon sort deux assiettes en plastique. Pendant que nous dégustons salade de riz et poulet rôti, il m'écoute raconter ma journée dans le menu détail. Il rit chaque fois que j'évoque le caractère bien trempé de sa sœur. Zoé est du genre à n'en faire qu'à sa tête. Lorsqu'elle a une idée, elle n'en démord pas jusqu'à ce qu'on cède.

Je ne vois pas le temps passer. La nuit tombe alors que nous arrivons au dessert : des muffins au chocolat. Il y a une petite bougie sur le mien. Simon sort un briquet de sa poche et l'allume.

— Souffle !

Je prends mon inspiration et éteins la flamme. Je m'empresse de retirer la bougie et de mordre à pleines dents dans le gâteau. Il est excellent. Sa mère est un vrai cordon bleu.

Simon approche sa main de mon visage pour essuyer une miette sur le coin de ma bouche.

— J'ai vraiment passé une très bonne soirée. Merci.

— Elle n'est pas encore finie, dit-il.

— Et quelles surprises me réserves-tu encore ?

Simon se lève et me tend la main pour m'inciter à en faire autant. Je lisse ma robe un peu froissée sur le devant pendant qu'il allume le poste de radio derrière lui. Je ne l'avais même pas remarqué. Et la musique trouble le silence de cette belle soirée d'été. Je ris. C'est tellement bon de partager tous ces instants avec lui. L'atmosphère est soudain plus légère. La nuit commence à tomber. La lueur des lanternes nous berce de sa lumière. Simon me fait signe de le rejoindre, puis claque des doigts et je me laisse emporter par la mélodie.

Simon

« Love never felt so good » du King of Pop alias Michael Jackson en duo avec Timberlake, je ne voyais rien d'autre pour terminer la soirée en beauté parce que cette chanson exprime tout à la fois ce que je ressens pour Sara et toute la joie que cela me procure. La chanson tourne en boucle sur les stations de radio et chaque fois que je l'entends, je ne pense qu'à Sara. Depuis qu'elle est entrée dans ma vie, je suis sur un petit nuage.

Sara se prête au jeu et me rejoint sans rechigner. Je la fais tourner sur elle-même. C'est une chanson plutôt étrange pour danser un slow, et pourtant je la trouve terriblement sensuelle. Je murmure les paroles à son oreille. Sara pousse également la chansonnette. Je me suis entraîné sur les conseils de Zoé qui a insisté pour que j'improvise une petite chorégraphie. Je ne suis pas aussi doué que Michael Jackson et il me semble que cela ne fait aucun doute pour Sara lorsqu'elle laisse échapper un petit rire craquant. J'abandonne ma tentative ridicule de danse et reprends possession de ses hanches. J'adore quand elle se colle à moi, ainsi je peux humer son parfum. Je pourrais rester contre elle, bercé par son odeur durant des heures.

Lorsque la chanson se termine, je la fais basculer en arrière. Ses longs cheveux châtain frôlent l'herbe. Puis à contrecœur, je la relève et la laisse retrouver sa liberté.

— C'était la plus belle démonstration d'amour qu'on ne m'est jamais faite, dit-elle.

Je prends ses mains dans les miennes et plonge mon regard dans le sien.

— Je t'aime.

Les larmes lui montent aux yeux. Elle se jette à mon cou et s'empare ardemment de mes lèvres. Je n'attends qu'une chose : que ses mots que je viens de prononcer franchissent également le barrage de ses lèvres. Il ne faut pas plus que ces trois petits mots pour me rendre heureux.

Ses lèvres sont chaudes, son baiser sucré. Elle s'écarte enfin.

— Je t'aime aussi, avoue-t-elle.

Heureux, je la soulève du sol. De ses jambes, elle encercle mon bassin. Sara est un poids plume. Dans mes bras elle est toute légère. Elle rapproche son visage du mien. Je crois qu'elle va m'embrasser, mais elle ferme les yeux et murmure tout contre ma bouche :

— Si je t'aime autant, c'est parce que pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'avancer. Tu n'essaies pas de me ménager. Tu me pousses à donner le meilleur, à être moi-même. Je ne pourrais jamais assez te remercier pour ça.

Son souffle brûlant me chatouille les lèvres. Elle me vole un baiser, aspire mes lèvres. Je pourrais l'embrasser durant des heures. Je ne m'en lasserais pas. Mais moi aussi j'ai quelque chose à lui

avouer.

— Je ne savais pas encore à quel point j’avais besoin d’air avant de cesser de respirer tout comme je ne savais pas ce que cela faisait d’aimer avant de te rencontrer. Avant toi, je respirais, mais je ne vivais pas. Tout a changé. Tu as changé ma vie Sara. Tu l’as rendue meilleure. C’était flou, mais maintenant les détails, je les vois. Ton amour a fait ça.

Et après cet aveu, je m’en donne à cœur joie et l’embrasse comme si elle était ma bouteille d’oxygène. Ses mains s’immiscent sous mon tee-shirt, remontent dans mon dos. J’ai terriblement envie d’elle. Je serre sa nuque pour maîtriser les pulsions qui m’assaillent. Ce n’est ni le lieu ni l’endroit pour ce genre de choses. Je ne suis pas certain qu’elle est prête pour cela. Mais ses mains baladeuses me rendent fou.

Nous basculons sur la couverture. Puis je mets un terme à notre baiser, prends son visage en coupe entre mes mains et caresse ses joues.

— Tu es sûre que c’est ce que tu veux ?

Elle me fixe une demi-seconde, pose ses mains sur mes avant-bras puis hoche la tête.

— Je te veux, dit-elle.

Sans tarder, je me relève et tire sur son avant-bras pour la remettre debout. Je m’empresse de rassembler couverture, panier et lanternes. Sara se penche pour saisir le panier en osier. Je lui prends des mains et le repose à terre.

— Qu’est-ce que...

— Il y encore une chose qu’on doit faire, la coupé-je en posant mon index sur sa jolie bouche bien dessinée.

Je fais le tour de l’arbre sous son regard interrogateur et reviens avec deux lampions. Je sors le briquet de ma poche, allume le premier et le lui tends avant d’allumer le second.

— Il faut faire un vœu avant de les lâcher.

Je ferme les yeux. Quand je les rouvre, je lâche mon lampion et Sara m’imite. Nous levons les yeux sur le ciel étoilé pour les voir s’élever. On ne distingue bientôt plus que deux points lumineux dans le noir.

Je glisse ma main dans celle de Sara.

— Qu’est-ce que tu as souhaité ? me demande-t-elle.

— C’est un secret. Si je veux qu’il se réalise, j’ai tout intérêt à le garder pour moi.

Sara

Mon vœu, c'est qu'il ne se passe pas un jour sans que Simon ne soit pas à mes côtés. Je ne veux pas être privée de sa présence.

Nous marchons sous la lumière des lampadaires qui bordent le chemin du parc jusqu'à l'entrée. La voiture de Simon est garée devant. Il dépose nos affaires dans le coffre. Nous roulons jusqu'à chez lui. Je sais que nous serons seuls. D'une parce que la voiture de Zoé n'est pas là, de deux parce que ses parents sont partis passer le week-end à Los Angeles pour affaires. Il semblerait que les activités de Monsieur Harper prospèrent de jour en jour et soient au beau fixe ces temps-ci. Ce qui fait également nos affaires, car plus Monsieur Harper est occupé, plus Simon et moi passons des moments seuls en tête à tête.

Une fois devant chez lui, je claque la portière et m'empresse de faire le tour du véhicule. Plutôt que de faire le tour de la maison, Simon nous fait entrer par la porte de la cuisine qui jouxte l'imposant garage. Nous quittons rapidement nos chaussures et courons dans les escaliers pour rejoindre sa chambre. Je suis à la fois euphorique parce que je veux vraiment sauter le pas avec lui. Je n'ai pas de doute. Je veux que ce soit lui, mais j'ai peur comme toute jeune fille qui s'apprête à passer à l'acte. Je ne sais pas comment m'y prendre. J'ai peur d'être un peu gauche, de ne pas savoir quoi faire. Je n'ai pas l'habitude de ces choses-là. Je ne sais pas comment m'y prendre, et mes mains me semblent soudain de trop.

Simon perçoit mon émoi lorsqu'il m'ôte ma robe. Je tremble malgré moi. Il caresse mes épaules pour tenter de me rassurer.

— On peut attendre si ce n'est pas ce que tu veux.

Je n'ai nullement l'intention de faire marche arrière.

— C'est ce que je veux, affirmé-je.

Il s'approche et me contemple.

— On peut attendre, ce n'est pas...

— Je ne peux plus attendre, l'arrêté-je.

Et pour lui prouver que je n'ai aucune hésitation à sauter le pas avec lui, je soulève son tee-shirt. Il se laisse faire, lève les bras et me défie de ses prunelles azur. Quand je fais sauter le bouton de son jean, il pose sa main sur mon poignet pendant que je fais descendre sa braguette.

— Si on va trop loin, je ne pourrais plus faire marche arrière, me prévient-il.

— Je ne veux pas que tu le fasses, haleté-je déjà émoustillée par le contact de sa peau brûlante et de

ses muscles tendus.

Ce que j'ai dit a achevé de le convaincre, car il se jette sur ma bouche et nous nous retrouvons dans notre plus simple appareil. Lorsqu'il libère mes lèvres, je suis quelque peu troublée par ce que je vois, probablement parce que c'est la première fois que je le vois ainsi, mais surtout parce qu'il est beau. Tout en lui me plaît, il n'y a pas un centimètre de son corps qui ne soit capable d'éveiller mes désirs.

Simon est plein de douceur lorsqu'il soulève les draps et m'allonge sur le lit. Je ferme les yeux pendant que ses mains explorent mon corps tout comme les miennes parcourent le sien.

Lorsque les choses sont sur le point de devenir plus sérieuses que de timides attouchements, mon corps se raidit. Je me pince la lèvre inférieure, gênée et je rougis. Aïe, je déteste quand je rougis comme une petite fille.

— Est-ce que tu as... euh... Tu sais...

Il se penche, ouvre le tiroir de sa table de chevet et en sort un emballage argenté. Je ris, c'est plus fort que moi. J'ai l'air totalement stupide. Je suis surtout un peu gauche parce que je ne sais pas quoi faire. Simon a plus d'expérience en la matière.

Je tente de faire le vide dans mon esprit, expire pour faire baisser la tension. Il déchire l'emballage avec ses dents, en sort le préservatif puis baise le bout de mon nez et susurre :

— J'adore quand tu rougis. Détends-toi.

Ses doigts glissent entre les miens. Il m'embrasse, positionne son sexe à l'entrée du mien puis me pénètre délicatement. Si la douleur me submerge dans un premier temps, j'en fais abstraction pour ne me concentrer que sur l'amour que Simon m'inspire et le plaisir qui monte en moi. Je frissonne alors qu'il caresse ma cuisse au rythme de ses poussées successives. Je n'ai pas envie que ça s'arrête. J'aimerais tellement que le temps se fige pour quelques précieuses minutes de répit. Rien que lui et moi. Je me sens si bien et chacun de ses baisers me transporte à mille lieues de tous nos soucis. Je me laisse emporter avec lui. Puis, lessivés, nous tombons l'un contre l'autre. Maintenant, je sais ce que cela signifie de se sentir femme. C'était merveilleux.

Simon me serre contre lui. Nous sommes en nage. Je n'ai pas remarqué encore à quel point son souffle était saccadé avant de poser mon oreille contre sa poitrine. Son rythme cardiaque me donne l'effet d'écouter un tambour de guerre. L'inquiétude prend le dessus.

Je relève le visage et croise son regard.

— Ça va ?

Il serre ma main droite posée contre sa poitrine pour me rassurer.

— Parfaitement bien.

Je me colle un peu plus contre lui. Je frissonne malgré moi. Il remonte la couverture sur nous.

— Maintenant, il faut dormir.

Sa respiration reprend un rythme normal. Je parviens à trouver le sommeil et m'endors. Je ne suis pas prête d'oublier ce moment.

Chapitre Dix-huit : Le calme avant la tempête.

Simon

Sara est une vraie marmotte. Le soleil émerge à peine, et je suis captivé par les quelques rayons de soleil qui percent à travers les rideaux de ma chambre et éclairent une partie de son visage, par les ombres qui se détachent dans la pièce. J'adore me réveiller à l'aube, car c'est pour moi le signe qu'une nouvelle journée démarre. Aux côtes de Sara, j'ai appris que la vie est courte et que chaque jour que je passe près d'elle compte.

J'attends qu'elle se réveille. Sa main droite remue sur l'oreiller et effleure l'enveloppe que j'y ai déposée. Le contact avec le papier la réveille. Ses yeux s'ouvrent timidement, se referment, agressés par la lumière du jour. Elle émerge doucement de ses songes, se frotte les yeux et les ouvre enfin. Ses pupilles s'accoutument petit à petit à la lumière du jour.

— Bonjour toi.

Elle inspire bruyamment, se relève et s'étire. Les paumes levées vers le ciel, elle bâille. Moi, je ne vois que son tatouage sur son poignet. Il est toujours là, témoin éternel du lien unique qui existe entre nous. D'un seul sourire, elle rend cette journée merveilleuse. C'est elle le plus beau rayon de soleil de cette matinée.

Sara bascule la tête en arrière et m'observe pensivement. Je donnerai tout pour m'immiscer dans son esprit, pour ne rien ignorer de ses sentiments. Puis elle se penche et m'embrasse.

— Bonjour, chuchote-t-elle.

— Tu ne l'ouvres pas ?

Son attention se reporte sur l'enveloppe. Son prénom est écrit à l'encre noire. Elle hésite puis approche sa main.

— J'ai complètement oublié de te donner ton cadeau hier soir.

— Cette soirée, c'était le plus cadeau que tu pouvais me faire. Ce n'était pas nécessaire.

— Si tu n'en veux pas, je peux la récupérer, la provoqué-je.

Je fais mine de vouloir lui reprendre l'enveloppe des mains, mais elle la colle contre sa poitrine et la garde jalousement.

— Tu devrais te dépêcher de l'ouvrir parce que le grand méchant loup ne va pas tarder à arriver et

je me disais qu'on pourrait tout autant déjeuner à l'extérieur.

— Ta mère ?

J'acquiesce. Mes parents ne devraient pas tarder à faire leur grand retour. Nul doute que ma mère s'empressera de prendre entière possession des lieux, y compris de débarquer dans ma chambre. Il vaudrait mieux qu'au moment où elle pénètre dans cette pièce, on soit déjà loin.

Sara passe délicatement son index sous la tranche de l'enveloppe et l'ouvre. Elle en sort deux billets, les détaille puis lève un sourcil perplexe.

— Deux billets pour New York ?

— Je sais que je ne peux pas encore tenir ma promesse de faire le tour du monde avec toi, mais c'est un début. Je n'envisage pas de devoir me passer de toi pendant deux mois cet été et je ne veux pas que tu te privas de ta famille pour moi. La seule solution que j'ai trouvée, c'est de t'accompagner.

Sara sourit, heureuse. Elle se jette dans mes bras.

— Tu ferais ça ?

— Tu ne te débarrasseras pas aussi facilement de moi.

— Merci.

— On ferait mieux de s'activer. Allez, debout !

Je saute du lit le premier, enfile pantalon, chaussettes et tee-shirt. Lorsque j'en suis à lacer mes baskets, je récupère la robe bleue de Sara qui git encore à mes pieds et lui lance.

— Allez ! Qu'est-ce que tu attends ?

Elle rougit et serre le drap contre sa poitrine. Maintenant, je crois comprendre. C'est fou ! Il y a quelques heures, elle était nue contre moi et là voilà mal à l'aise à l'idée de se montrer telle que la nature l'a faite.

— Tourne-toi ! m'invective-t-elle.

— J'ai déjà vu tout ce qu'il y avait à voir. Grouille !

— Ferme les yeux ! insiste-t-elle.

— On va vraiment jouer à ça ?

— Je ne sais pas ça...

Elle s'interrompt parce qu'un bruit de moteur nous parvient. Mes parents !

— Très bien, t'as gagné !

Je me cache les yeux de mes deux mains. Le matelas grince. Je triche et soulève mon index. Je me fais prendre en flagrant délit alors qu'elle rabat sa robe sur ses cuisses.

— Tricheur ! grogne-t-elle.

Elle se baisse pour enfiler une ballerine et sautille pour mettre la seconde. Je ris. Sara aura beau me menacer autant qu'elle le voudra, rien de ce qu'elle pourra dire ne me dissuadera de me rincer l'œil. Je ne me priverais jamais d'un spectacle aussi captivant. Pour cela, il faudrait être idiot, fou ou les deux.

La porte claque. Je lui fais signe d'approcher et soulève la fenêtre de ma chambre. Le vent du large s'infiltré dans la pièce.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

J'enjambe le rebord de la fenêtre et fais un pas sur le toit.

— Tu vas tomber ! proteste-t-elle.

— Viens ! Tu ne risques rien. Ma mère va arriver. Tu veux vraiment assister à ça ?

Ma réplique semble avoir fait tilt et elle escalade à son tour le rebord de la fenêtre. Au passage, j'en profite pour admirer ses superbes jambes. Sa robe remontant légèrement sur ses cuisses. Pudique, une fois debout, elle tire dessus de toutes ses forces.

— Suis-moi.

Je marche jusqu'au bout du toit en pente, m'accroupis et me suspens dans le vide. Sara s'empresse de me rejoindre en chancelant.

— Remonte, c'est dangereux. Tu vas te faire mal !

Mais je ne l'écoute pas. Il y a à peine deux mètres sous mes pieds. Je lâche mes mains et le sable amortit ma chute alors que Sara pousse un cri. À peine remis sur pied, elle m'incendie du regard.

Je lève les bras dans sa direction.

— À toi !

— Je ne peux pas, c'est trop haut !

— Je te rattraperai ! Fais-moi confiance.

Elle regarde en bas. Je devine qu'elle a le vertige. Elle recule instinctivement.

— J'ai peur, avoue-t-elle.

C'est à ce moment-là qu'on entend la voix de ma mère m'appeler.

— Saute !

Sara se mord la lèvre, fait une drôle de moue – comme si elle était constipée –, s’approche du rebord, serre les poings sur ses hanches, ferme les yeux puis me regarde de nouveau.

— OK, j’y vais, capitule-t-elle.

Elle saute et crie. Je parviens à amortir sa chute et l’entraîne avec moi pour une petite roulade dans le sable. Elle m’assène quelques coups de poing sur la poitrine.

— Tu es complètement barré. Tu le sais ça ?

— Je suis au courant. Et ça ne risque pas de changer.

Nous nous relevons, époussetons rapidement le sable sur nos habits. Sara tente d’ôter les grains qui ont investi ses cheveux, mais lorsque la voix de ma mère résonne à l’extérieur, je devine que cette dernière est déjà penchée à ma fenêtre. Nous nous regardons silencieusement. Sara étouffe un rire.

Nous courons pour gagner la voiture. Les clés sont dans ma poche. Je m’empresse d’ouvrir les portes à distance. Nous nous jetons sur nos sièges et je démarre en trombe. J’effectue une marche arrière et, à peine cette manœuvre terminée, ma mère sort par la porte de la cuisine et nous interpelle. Mais je m’empresse de passer la première.

Nous sommes maintenant libres comme l’air. Sara ouvre sa fenêtre et le vent fait virevolter ses cheveux. Je reporte toute mon attention sur la route, mais ne cesse de lui jeter un regard de temps à autre. Je l’observe agiter ses cheveux dans tous les sens pour se débarrasser des grains de sable qui y ont élu domicile. C’est à ça que ressemblera notre tour du monde. À ces moments pleins de spontanéités.

J’allume la radio. « The fear » de Ben Howard emplît l’habitacle. Les notes jouées à la guitare trouvent un écho en moi. À cet instant, je n’ai peur de rien. Je ne suis pas inquiet pour l’avenir. Je pense uniquement à l’instant présent. Je suis sur une autre planète, à des années-lumière de tous mes problèmes. Je suis tout simplement heureux. Je roule certainement trop vite, mais ça n’a aucune importance.

Sara

Je n'oublierai jamais cette journée. Après avoir ingurgité un copieux petit déjeuner au bar de Bill et bu des litres de café, nous avons arpenté le marché aux puces, main dans la main dans le vieux Monterey. Puis nous avons repris la route jusqu'à la plage de Carmel. Nous avons coupé nos téléphones pour cesser d'être perturbés par les appels de nos parents, pratiquement seuls au monde sur ce bout de plage. Quelques baigneurs nous ont imités, mais nous faisons comme s'ils n'existaient pas.

Pour ma part, je ne vois que lui. Simon se déshabille jusqu'à ne porter que son boxer et je l'admire, stupéfaite, se dévêtir aux yeux de tous.

— Tu viens te baigner ? me demande-t-il.

— Sans maillot de bain ?

— Un soutien-gorge et une culotte, il me semble que c'est à peu près similaire à un maillot de bain, non ?

— Je n'ai pas de vêtements de rechange, tenté-je de résister.

— Il y a du soleil, ça sèchera. Allez, personne ne fait vraiment attention ! Maillot de bain ou sous-vêtement, on s'en fiche ! Viens ! Je suis sûr que l'eau est bonne. Je croyais que tu devais profiter de la vie ? Il serait temps de faire moins dans le politiquement correcte Mademoiselle Cummings ! Il me semble qu'hier soir vous étiez davantage dans vos bonnes résolutions.

— Je ne sais pas. C'est gênant.

— Comme tu veux, tu n'as qu'à te morfondre pendant que je pique une tête, me nargue-t-il.

Simon court jusqu'à la mer où il ne prend même pas le temps de se mouiller avant de plonger.

Et puis tant pis !

Il a raison, on s'en fiche ! Faisant fi de mes appréhensions, je soulève ma robe et l'abandonne sur le sable. Simon me regarde d'un air amusé. Je l'imité et plonge tête la première. Je fais quelques brasses sous l'eau puis remonte à la surface. Simon est juste en face de moi. Je m'accroche à ses épaules, car je peine à toucher le sable de la pointe des pieds. Il m'embrasse pendant que les vagues nous malmènent. Peu importe où le courant nous mène, Simon est ma bouée. Tant qu'il me tient dans ses bras, je n'ai pas peur.

Nous nous livrons à quelques batailles d'eau. Nous finissons la journée mouillés, blottis l'un contre l'autre, allongés sur le sable pour sécher au soleil. Ça a un goût de paradis.

Chapitre Dix-neuf : Ne m'abandonne pas.

Sara

Dans deux semaines aura lieu l'évènement temps attendu de cette fin d'année scolaire : la remise des diplômes. Quinze petits jours seulement avant que Simon et moi nous envolions pour deux mois de vacances à New York. J'ai hâte que les jours s'écoulent. On ne peut pas dire que Madame Harper ait été enchantée à l'idée de laisser son fils s'envoler à l'autre bout du pays. New York reste tout de même la plus grosse ville du pays. Cela a certainement joué en sa faveur, car sa mère a fini par se faire à l'idée. Je crois qu'elle commence tout juste à me faire confiance et j'en suis autant honorée que sur mes gardes. Je ne sais jamais sur quel pied danser avec elle. Madame Harper est une énigme que je n'ai pas achevé de déchiffrer. Je la découvre un peu plus chaque jour et loin de penser encore que c'est une femme froide et insensible, il s'avère que c'est une maman pleine d'inquiétudes, de bon sens et qui plus est, dévouée à la chair de sa chair. Elle a finalement beaucoup de points communs avec ma mère. Elles pourraient même très bien s'entendre. Seulement, je préfère éviter de les présenter l'une à l'autre. J'ai peur qu'à elles deux réunies, elles finissent par nous rendre chèvre.

Pour fêter la presque fin de l'année et parce qu'elle sera occupée à d'autres choses le week-end prochain avec son petit-ami, Mia a décrété que nous devions faire un petit peu de shopping. Simon quant à lui, était trop exténué pour nous accompagner et a préféré se reposer. L'objectif de cette virée au centre commercial est de refaire notre garde de robe pour cet été. Pour cela, rien de tel que le dernier numéro du magazine de mode fétiche de ma meilleure amie. J'ai d'abord tenté de résister aux essayages en indiquant à Mia qu'il n'y a pas si longtemps je sortais de ce même centre commercial, les bras chargés de vêtements, mais elle n'a rien voulu entendre. Au moins, je ne manquerais pas d'habits pour la période estivale. Anna en sera verte. Je me doute qu'elle fera son petit caprice auprès de notre père pour qu'il lâche sa carte de crédit. Je me laisse finalement tenter par trois robes, un pantalon, deux hauts et une paire de sandales. Tout compte fait, cet après-midi me fait un bien fou. Ça faisait une éternité que Mia et moi n'avions pas passé un moment seules. Même si notre relation paraît plus distante, elle reste ma plus proche confidente dans cette ville. Elle n'est certes pas toujours de bon conseil, mais elle est toujours là pour moi. C'est pour cette qualité d'ailleurs que je l'apprécie autant.

Je rentre les bras chargés de trois sacs, les pose rapidement sur mon lit avant de récupérer les clés de voiture. Mia m'a juste déposé à la maison avant de repartir en direction de chez Jack pour un petit dîner en amoureux. Mon petit-ami m'attend certainement chez lui. Maman ne me demande plus où je vais.

— Ne rentre pas trop tard, crie-t-elle quand je passe devant la cuisine.

— Promis ! hurlé-je en ouvrant la porte.

Sur le chemin, j'envoie un texto à Simon pour le prévenir de mon arrivée imminente. Sa voiture est devant le garage. D'un coup sec, je tire sur le frein à main.

Je frappe à la porte et patiente le temps que quelqu'un m'ouvre. Au bout d'une minute d'attente, je m'étonne que personne ne soit venu m'accueillir alors j'appelle Simon. L'appel bascule sur sa messagerie. Je me décide enfin à appuyer sur la poignée. La porte s'ouvre, mais je ne distingue aucun bruit.

— Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse.

Je m'aventure dans le salon : personne. La villa est déserte. C'est étrange.

— Simon ?

Rien non plus.

Je fais demi-tour lorsqu'un véhicule s'arrête devant la maison. Je reconnais la Mini Cooper rouge de Zoé. Elle claque la portière et me regarde curieusement, presque gênée.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je venais voir Simon. J'ai frappé, mais personne n'a répondu. Lorsque j'ai pressé la poignée, j'ai remarqué que la porte était ouverte. Où sont-ils ?

— Tu ne dois surtout pas t'inquiéter...

Dès qu'elle prononce ses mots, l'effet inverse se produit. Je suis morte d'inquiétude.

— Il est à l'hôpital. Ma mère m'a appelé en catastrophe. Je passe juste récupérer ses affaires. Je t'appellerai pour te donner des nouvelles.

— Je viens avec toi !

— Il vaut mieux que tu ne le voies pas dans cet état. Il n'aimerait pas.

— Je m'en moque. Je viens, un point c'est tout.

Mon ton sec la fait sursauter.

— OK, comme tu voudras. Attends-moi ici.

Elle monte jusqu'à la chambre de son frère, en redescend cinq minutes plus tard, un sac de sport en main. Elle ferme la porte d'entrée, lance le sac sur la plage arrière de sa Cooper. Je monte dans le véhicule sans attendre sa permission et ne dit pas un mot du voyage. Je ne veux rien savoir. Je veux juste le voir. Cette fois, je refuse de rester à l'écart parce que je sais qu'il a besoin de moi. Et je veux être là pour lui.

Simon

J'ai du mal à respirer. J'ai compté le nombre de sirènes jusqu'à mon arrivée aux urgences. Je n'ai pas voulu alerter ma mère tout de suite, mais je savais, depuis ce matin en me levant, que j'atterrirais une fois de plus dans ce fichu hôpital, qu'une fois encore je devrais m'habituer à cette odeur d'antiseptique. Non contente d'imprégner mes vêtements, j'ai maintenant la sensation qu'elle me colle à la peau. Pourtant ce n'est pas ça, l'odeur aussi incommodante soit-elle qui me chagrine. Ce qui me perturbe, c'est que je n'ai pas eu le temps de prévenir Sara. J'avais bon espoir qu'au fil des heures mon état s'améliorerait et que je pourrais passer la soirée avec elle comme cela était convenu. Nous serions allés manger chez Bill sur le port, puis nous aurions été à une séance de cinéma.

Au lieu de ça, je suis allongé sur ce fichu lit, la tête tournée vers le plafond, avec pour seul bruit celui de la VNI et de l'oxygène qui me permet de respirer. J'inspire difficilement, mais au moins je respire. Et je ne peux pas m'empêcher de m'en vouloir parce que je savais que cela arriverait. Je savais par quoi j'allais l'obliger à passer : les heures d'attente, les couloirs de l'hôpital... Ce n'est pas ce que je veux. J'aimerais que Sara s'abstienne de venir, mais si elle m'a écouté la première fois, je la connais assez bien dorénavant pour savoir qu'elle suivra son instinct et que rien ni personne ne l'empêchera de venir à mon chevet.

Je sais que je n'aurais jamais dû m'attacher. J'ai tenté de l'éviter. Mais Sara m'a tourmenté dès le premier jour. Elle a investi chaque fibre de mon corps. Cette fille, ça a été le grand frisson de mon existence. Sans elle, je n'aurais jamais su ce qu'était le bonheur. Maintenant, je n'ai plus peur de partir vers d'autres horizons. Je l'ai rencontré le grand amour, celui qui marque toute une vie. Jamais je n'aurais dû l'embarquer là-dedans, dans mes galères, mais maintenant elle y est plongée corps et âme et je ne peux plus faire marche arrière. J'aimerais qu'un avenir serein soit possible pour nous, mais tout présage du contraire. Je profiterai de chaque jour, de chaque rayon de soleil, de chaque souffle que nous partagerons. Je m'en fais la promesse. Je n'aimerais qu'elle jusqu'à ma mort. J'en suis certain et c'est peut-être cette certitude qui me fait le plus mal, car je suis en train de la faire souffrir. J'aimerais pouvoir l'éviter, mais je ne peux que me soumettre à mon sort. Je ne sais pas pourquoi, mais je suis certain que ce qui vient de se passer n'est pas qu'une baisse de régime. Je le sens. Je n'ai jamais encore ressenti une telle fatigue. J'ai connu des jours meilleurs que d'autres. De très bons et de très mauvais aussi. Jamais un seul comme celui-ci. Je suis certainement trop pessimiste. Sam était tout le contraire. Malheureusement pour lui, ça ne lui a pas plus réussi.

Sara

Je ne pense à rien durant le trajet. Je préfère faire le vide plutôt que d'imaginer le pire. J'ai tellement peur. J'aimerais simplement que quelqu'un me tende la main, me dise qu'il est inutile de me laisser submerger à ce point par la crainte parce que Simon est fort et que quoi qu'il arrive, il s'en sortira. J'aimerais qu'on me dise que tout ira bien. Mais Zoé est incapable de la moindre parole. Elle marche d'un pas déterminé, porte le sac de sport à bout de bras et fonce comme un boulet de canon dans les couloirs de l'hôpital. Je manque de la percuter lorsqu'elle s'arrête brusquement à l'angle d'un couloir. Madame Harper est en pleine discussion avec ce que j'identifie comme étant un médecin en blouse blanche.

De là où nous sommes, leurs paroles nous parviennent très clairement.

— Votre fils souffre d'une infection bronchique. Il est en insuffisance respiratoire et très affaibli.

— Mais il s'en remettra ?

Le médecin garde le silence, s'éclaircit la gorge.

— Ses résultats ne sont pas très bons pour le moment. On fera tout ce qu'il faut pour qu'il se rétablisse.

Les épaules de Zoé sont secouées par le chagrin et elle éclate en sanglots. Madame Harper, alertée par le bruit, se tourne vers nous. Elle remercie rapidement le docteur puis, les yeux brillants, nous rejoint et réconforte sa fille du mieux qu'elle peut.

— C'est la troisième porte à gauche, me dit-elle. Tu devrais aller le voir. Le mieux est de faire comme si tout était normal, insiste Madame Harper.

Je ne sais pas quoi répondre. Je voudrais pouvoir changer la situation. Faire comme si tout était normal. Je ne sais même plus ce qui normal. Est-ce normal d'avoir aussi mal ?

Le cœur serré, j'abandonne mère et fille dans le couloir et avance à petits pas vers la porte. Je déglutis péniblement en pénétrant dans cette chambre d'hôpital. Simon est allongé sur le lit, conscient, car ses yeux croisent les miens. Il se recule, mais laisse assez de place pour que je puisse m'allonger à ses côtés. Je me blottis contre lui. Il soulève son masque à oxygène et s'empare de ma main pour la poser sur sa poitrine. Les larmes me montent aux yeux. Le voir ainsi me brise le cœur.

— J'ai peur.

C'est la seule chose que je peux dire là maintenant. Je suis terrifiée.

— Sara...

J'enfouis mon visage dans son cou. J'aimerais pouvoir me fondre en lui pour que jamais la vie ne puisse nous séparer, que nous ne faisons qu'un à tout jamais.

— Moi aussi, avoue-t-il.

Je lève mon visage à la hauteur du sien, émue parce que c'est la première fois qu'il m'avoue sa peur.

— Je n'ai pas peur de mourir. J'ai peur que tu m'oublies, dit-il.

Un sanglot m'étrangle. Je prends une grande inspiration. Des larmes silencieuses m'échappent.

— Ça n'arrivera pas. Tu es gravé en moi maintenant.

Pour preuve, j'agite mon poignet sous son nez.

— Tu ne peux pas renoncer à tes rêves pour moi. Tu ne le dois jamais !

Je crois comprendre où il veut en venir et je ne peux le supporter.

— Ne dis pas ça ! Ne parle pas comme si tu allais mourir. Je ne te laisserai pas faire.

J'enfouis mon visage dans sa poitrine. C'est trop dur. J'ai menti. J'ai toujours affirmé haut et fort que jamais je ne verserai une larme pour un garçon. Simon n'est pas qu'un garçon parmi tant d'autres, c'est la pièce qu'il me manquait pour trouver le bonheur.

Il saisit mon menton fermement pour m'obliger à relever le regard.

— Regarde-moi Sara ! Promets-moi que tu ne renonceras jamais !

— Tu m'as promis de passer les vacances à New York avec moi, lui rappelé-je.

— Et je ferai tout mon possible pour tenir ma promesse.

Il est pris d'une quinte de toux. Je serre sa main.

— Tu dois te reposer.

Je repose le masque à oxygène sur son nez et cale ma tête sous son menton. Finalement, le bruit de la VNI m'apaise. C'est l'assurance que l'être qui compte le plus au monde à mes yeux respire encore. C'est tout ce qui m'importe pour le moment, qu'il vive.

Chapitre Vingt : Ma raison de vivre.

Sara

Je n'arrive pas à suivre les cours. Je ne pense qu'à revenir au chevet de Simon, j'aurais aimé le veiller toute la nuit, mais après m'être endormie durant une heure à ses côtés, Madame Harper et le médecin ont fini par me congédier. Maman est venue me chercher après que Zoé l'ait appelé. Elle a fait son possible pour me rassurer, tenté de me remonter le moral par tous les moyens. Mais ce n'est pas une glace vanille, caramel, noix de pécan qui peut parvenir à éradiquer mes angoisses.

En me réveillant ce matin, j'ai eu le sentiment de ne pas avoir dormi depuis des jours. Mes yeux se ferment tout seuls. Je suis exténuée. C'est la souffrance qui m'épuise. La peur aussi. Je ne sais pas comment gérer tout ça, c'est nouveau pour moi. Je pensais que tout irait bien. Je l'ai cru aussi longtemps que cela était possible. Madame Harper n'a cessé de m'expliquer que la maladie était imprévisible, qu'on ne peut jamais vraiment savoir de quoi demain sera fait. Je n'arrive toujours pas à comprendre, surtout parce qu'il n'y a rien à comprendre. C'est arrivé, c'est tout. Il n'y a pas d'autre explication que celle-là.

Je ne savais pas encore que l'année de ma terminale serait celle qui bouleverserait toute ma vie, mais je l'ai compris à la minute même où Simon a posé son regard sur moi. Depuis cette seconde où il a pris conscience de mon existence, la mienne n'a plus été la même. Il m'a rendue vivante. Simon est la meilleure chose qui me soit arrivée. Ce que je ressens pour lui, c'est plus que de l'amour : je lui suis dévouée corps et âme. À tel point que je n' imagine plus vivre sans lui. Je veux me battre pour lui, pour l'amour, pour la vie, parce que je suis certaine que notre avenir est possible. L'histoire n'est pas encore écrite, la nôtre ne fait que commencer et je ne laisserai rien ni personne se mettre entre nous. Je ne peux pas croire que nos chemins se séparent. Il est ma moitié, le destin m'a mis sur son chemin. Ce n'est pas un hasard : c'est une fatalité. Nous sommes faits l'un pour l'autre. Pourquoi l'aurais-je rencontré, vécu les meilleurs instants de mon existence en sa compagnie, senti mon être vibrer près de lui, si c'est pour qu'il me soit arraché trop tôt ? La vie ne peut pas être aussi cruelle. S'il n'en a pas la force, moi je me battrai pour nous deux. Je ne laisserai jamais tomber.

Je n'arrive pas à me faire à l'idée que je pourrais le perdre. Pour moi ce n'est pas une option envisageable.

La fin des cours sonne tout juste lorsque mon téléphone vibre. C'est Zoé. Je retiens mon souffle.

— Il faut que tu viennes. C'est urgent.

Je n'ose pas lui poser de questions. J'ai trop peur de ce qu'elle pourrait dire.

— J'arrive.

J'ai la chair de poule. Je me sens comme pris au piège d'une eau glaciale. Mon cœur ralentit, mes poumons se vident, mon sang se glace et mon souffle se coupe brusquement. Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je perds la tête, assaillie par un tourbillon d'émotion. Je vais m'effondrer, mais Jack me retient de justesse alors que je quitte la classe. Mia passe un bras sous le mien pour me soutenir.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiète-t-elle.

— Il faut que je voie Simon.

— Je t'y conduis, dit-elle fermement.

Je la laisse me guider jusqu'à sa voiture. Je suis trop confuse pour refuser.

Simon

Je n'ai rien vu venir. Je n'ai ressenti qu'un léger pincement avant de perdre connaissance. Je me doute que c'est mauvais. Je peux l'entendre. Je sens ses larmes chaudes couler sur mon épaule. Je l'entends renifler. Si seulement je parvenais à ouvrir les yeux...

Sara

Le sort s'acharne contre nous et je ne sais pas comment faire pour chasser le mauvais œil. Je me sens inutile. J'ai toujours du mal à y croire. Simon est inconscient. Il a fait un arrêt respiratoire suivi d'un arrêt cardiaque. Tout ce que j'ai pu comprendre, c'est que les médecins ont décidé de le plonger dans un coma artificiel pour lui éviter de souffrir. Ils essaient de rester confiants quant à la suite des événements. Je crois surtout que le corps médical veut rester positif malgré tout.

Je suis paralysée. Allongée près de lui, je ne peux plus bouger. Je ne veux pas le perdre. J'ai l'impression d'être sur un champ de bataille, seule, désarmée, et je ne sais plus quoi faire pour m'en sortir. Je suis prise au piège. Mais je sais que me cacher n'est pas une solution, que je n'ai d'autre choix que d'affronter l'inévitable et j'ai peur. Je n'ai qu'une chose à lui dire, là tout de suite : « tu ne peux pas savoir à quel point, je suis paniquée à l'idée de te perdre ». Quand j'y pense, je suis tellement angoissée que j'ai l'impression que je vais m'évanouir. Je ne peux plus respirer. Je ne peux plus penser à rien d'autre qu'à la douleur que j'éprouve. Alors je pleure toutes les larmes de mon corps.

Madame Harper et Zoé ont tenté de me faire sortir de la chambre, mais je ne peux m'y résoudre.

Je colle mes lèvres à son oreille. Je suis certaine que Simon peut m'entendre.

— Je t'en prie, reste avec moi, murmuré-je tendrement.

Mais le bip de l'électrocardiogramme s'ajoute aux bruits ambiants et c'est tout mon monde qui s'écroule. Le ciel me tombe sur la tête. Je le secoue par les épaules. Mais il n'y a plus rien à faire. Je refuse d'y croire.

— Non, non, non, reviens.

Je ne peux pas crier. Les sons meurent avant de sortir. Cette fois, ma respiration est bel et bien coupée. Je sombre dans la folie. L'équipe des urgences me parle, mais je n'entends rien. Il n'y a que ce bip strident qui siffle à mes oreilles. Un homme m'éjecte du lit. Je me laisse tomber au sol. J'assiste impuissante à la scène. Je vis un cauchemar éveillée.

Deux mains me soulèvent. Les secondes sont des heures. L'infirmière repose les palettes sur le défibrillateur et je sais maintenant qu'il nous a quittés. Je crie, enfin je le crois, parce que je ne peux pas m'entendre. Je n'entends plus rien. Les larmes me brouillent la vue. Je suis en apnée. Je ne peux plus respirer.

Simon

Je m'en vais, j'aurais aimé profiter davantage de Sara. Si seulement j'avais disposé d'un peu plus de temps... La vie en a malheureusement décidé autrement. Je savais que cela finirait par arriver. Nous le savions tous. Seulement, je ne m'y attendais pas aussitôt. Le temps ne change rien à l'affaire. Sara va terriblement me manquer. Mais je l'attendrai. Je sais qu'un jour, peut-être même dans une autre vie, je la reverrai. Mon seul regret c'est de ne pas lui avoir dit une dernière fois à quel point je l'aime. Mais je sais qu'elle n'ignore rien de mes sentiments et ça réussit à m'apaiser, juste avant de traverser la lumière pour un dernier voyage.

Épilogue

Sara

Je ne sais plus vraiment où j'en suis. J'ai vécu ces derniers jours en spectateur. J'assiste apathique au déroulement des événements et j'en ai assez. Je n'arrive toujours pas à réaliser que Simon nous a quittés, à l'accepter. Je voudrais conserver la foi que j'avais jadis en l'avenir, mais c'est impossible pour le moment.

Je pense à toutes les choses qu'on aurait pu faire, à ce que notre vie aurait pu être et ce ne sera jamais assez pour atténuer ma souffrance. Je pense trop certainement, mais je ne peux pas m'arrêter. Nos souvenirs me hantent.

Je me sens seule au monde, dépossédée d'une partie de moi-même. Je voudrais mourir pour que plus rien ne compte, pour que plus rien ne m'atteigne. La douleur est si forte.

Comme chaque début d'après-midi, je m'assois à mon bureau, ouvre le tiroir du bas et en sors la même feuille vierge. Elle est un peu froissée. Je la pose délicatement sur le bureau et la contemple durant des heures. Mes mains tremblent. Je les observe aussi. L'émotion me submerge, mes yeux s'humidifient, mon pouls s'emballe. Le cœur au bord des lèvres, l'envie de vomir me gagne parce que j'ai peur qu'en rédigeant enfin cette lettre cela signifie que je tourne la page. Je ne veux pas écrire une nouvelle histoire. J'ai besoin de tous ces souvenirs, de toutes ces images qui me restent en mémoire. Je suis fatiguée d'attendre désespérément devant ce fichu bout de papier de trouver les mots justes. Lorsque je ne suis pas assise à mon bureau, je passe mon temps près de la fenêtre à épier la rue.

Je suis sur le point d'abandonner une fois encore puis quand je relève le regard pour me forcer à visualiser toutes nos photos accrochées au mur, je trouve enfin la force qu'il me manquait.

« Simon, mon amour,

Tu me manques terriblement. Je n'ai pas pu sortir de la maison depuis ta mise en terre. Je regarde passer les jours à travers la fenêtre de ma chambre. Déjà deux mois que tu m'as quitté et cette pensée reste douloureuse. Je ne pourrais jamais m'y faire, encore moins l'accepter. C'est tellement injuste.

En ce moment la radio diffuse un morceau de Ben Howard « The fear ». Je sais que toi aussi tu t'en souviens. C'est la première fois que j'écoute cette chanson depuis mon anniversaire. Je n'oublie pas

que tu m'as forcé à sauter d'un toit. Une aventure qui s'ajoute à toutes les autres que tu m'as fait vivre. Il ne s'est pas passé un seul jour depuis ton départ où je ne me retrouve pas en tête à tête avec ce bout de papier. Parfois, j'arrive à écrire quelques mots, mais je finis toujours par tout gommer et je passe les heures restantes à dessiner deux "S" entrelacés comme sur notre tatouage. Je ne sais pas ce qui me pousse enfin à t'écrire aujourd'hui. Le besoin de te dire certainement tout ce que je n'ai pas pu te confier. Je n'ai même pas eu l'opportunité de te dire au revoir. Je le regrette. Tu ne pourras jamais savoir à quel point.

Je ne suis pas allée à New York, je n'ai pas pu m'y résoudre. Le voyage n'a plus aucun sens sans toi. Tu m'avais fait la promesse que tu t'envolerais avec moi et malheureusement le destin t'en a empêché.

J'ai assisté à ton enterrement. Beaucoup de monde était là pour te pleurer. Moi, je n'ai pas pu verser une seule larme. Je les avais déjà toutes versées sur ton lit d'hôpital. J'ai préféré me terrer derrière mes lunettes de soleil pour dissimuler ma peine, ma rage. J'ai écouté les discours de ceux venus te rendre un dernier hommage. Voir tes parents en larmes, ta sœur s'effondrer, je ne m'en remettra jamais. Nous sommes tous meurtris par ton départ. Tu as laissé un tel vide derrière toi qu'il ne pourra jamais être comblé. Je ne souhaite à personne de perdre une partie d'eux-mêmes. Je me sens terriblement seule et vide.

Je ne sais pas comment t'annoncer ça, mais il y a trois semaines j'ai appris que je portais ton enfant. Nous nous sommes pourtant protégés. Nous ne l'avons fait qu'une fois, mais je crois que c'est un coup du destin. Ainsi, il me reste un peu de toi après les photos et les souvenirs. Maman a plutôt bien réagi à la nouvelle. Elle pense probablement que cela me permettra de sortir la tête hors de l'eau. Dans d'autres circonstances, elle m'aurait traîné de force à un rendez-vous pour une IVG. Même ta mère a bien réagi. Elle m'a promis son soutien et son aide. Elle appelle souvent ma mère. Comme on s'en doutait, elles sont faites pour s'entendre. Quelques fois je les écoute converser au téléphone durant des heures. Chaque jour, Zoé et Mia me rendent visite. Ta sœur ne tardera pas à retrouver le chemin de la fac. Malgré tout, elle tient le coup. C'est une femme forte. Tu peux être fière d'elle.

Je n'ai pas pu me rendre à notre remise de diplômes. Je n'ai pas pu retourner en cours non plus. J'ai reçu des tas de messages de soutien de la part de nos amis. Même Linda est venue me voir.

Je ne sais pas pourquoi j'ai besoin de te dire tout ça. Sûrement parce que je sais que tu désapprouverais, que tu aurais souhaité que je poursuive ma vie comme si de rien était. Tu m'as fait promettre de ne jamais abandonner mes rêves et je ne crois pas que je serais capable de la tenir. Tu m'as donné la plus belle leçon de vie qui soit. Tu m'as donné goût à la vie. Tu m'as appris à l'aimer, à la vivre jour après jour, pas après pas, à apprécier le moment présent, à profiter de chaque instant, à me satisfaire de quelques sourires, à m'impatisser d'un baiser ou d'une caresse. Je peux encore sentir la paume de ta main sur ma joue lorsque je ferme les yeux. Je vois les contours de ton visage et j'entends ton rire. Puis je souris bêtement. Tu m'as fait prendre conscience que la vie n'a pas de but sinon de nous faire découvrir le monde qui nous entoure tel qu'il est.

Je dirais à notre enfant à quel point son père était un être exceptionnel, combien il a illuminé mon existence et combien il aurait illuminé la sienne si seulement il avait pu rester parmi nous. Je lui dirais que son père serait fier de lui, que le plus beau cadeau qu'il pouvait me faire, c'était de me laisser une part de lui dans ce monde.

Alors que je continue d'écrire, j'admire les clichés sur le mur. Je souris parce qu'il y a la photo de nous deux en combinaison de ski à Aspen. Tu semblais si heureux. Celle qui retient toute mon attention reste le cliché du Lone Cypress. Il n'y a rien d'autre sur cette image que le paysage, mais lorsque je la regarde, je me souviens de tout. C'est ici que tout a commencé. Je me rappelle que tu avais tenté de me mettre en garde. Tu as essayé de me repousser cet après-midi-là, car tu étais convaincu que je finirais tôt ou tard avec le cœur brisé. Et tu avais raison, parce qu'aujourd'hui j'ai le cœur en miette de t'avoir perdu, mais notre histoire n'est pas terminée. Je sais que là où tu es, un jour, je te retrouverai. Ce que tu ignorais ce jour-là en me défendant de t'aimer, c'est que c'était inutile parce que j'étais déjà tombée amoureuse de toi. Je refusais simplement de me l'avouer.

Il n'y aura jamais assez de feuilles, jamais assez de mots pour te faire partager tout ce que je ressens, combien tu me manques. Coucher ces mots sur le papier, c'est ma façon à moi de te dire au revoir. Tu m'as laissé le plus beau cadeau qui soi. Tu peux compter sur moi pour prendre soin de notre fille. Je ne connais pas encore le sexe, mais je sais que ce sera une fille. Je le sens au fond de moi. Ne t'inquiète pas pour nous, nous nous portons bien.

Je me souviens qu'étendu sur ton lit d'hôpital, tu m'as avoué que tu avais peur que je t'oublie. Je sais que tu ne liras jamais cette lettre, que ces phrases partiront en fumée, mais elles sont la preuve qu'il m'est impossible de t'oublier.

Un jour la souffrance sera plus supportable, mais les souvenirs néanmoins toujours aussi forts. De là où tu es, j'espère que tu nous vois et que tu veilles sur nous tous.

Il me reste à te dire merci pour ces derniers mois, pour tout l'amour, le bonheur et les souvenirs que tu m'as donnés. Ne m'oublie pas.

Sara



P.-S. : je t'aime. »

Je relis ces mots chargés d'émotion et pleure en silence. Une larme tombe au milieu de la lettre et s'étend sur le papier. Je m'essuie les yeux, plie la lettre et l'insère dans l'enveloppe. J'écris son prénom sur cette dernière. Au moment où je repose mon stylo, je la vois : Zoé.

Je ne l'ai pas entendue monter. Ma porte de chambre est grande ouverte. Je ne sais pas depuis combien de temps Zoé m'observe droite comme un « I ». Prise en flagrant délit d'espionnage, elle toque timidement et s'avance. Elle pose ses mains sur mes épaules et se penche pour voir ce que je tiens.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une lettre.

— Je suis venu voir si tu voulais faire un peu de shopping. Il serait temps que tu sortes de ton trou. Sans vouloir te vexer, ça sent le renfermé. Tu as besoin de prendre l'air ! Tu ne peux pas rester là à te morfondre toute la journée. On pourrait acheter de la layette, dit-elle, enthousiaste.

— Je ne peux pas. J'ai autre chose à faire.

Ça ne peut pas attendre. Il n'y a qu'un seul endroit où je puisse brûler cette lettre en espérant que la fumée emporte un peu de mes maux à Simon.

— Chouette. Et où est-ce qu'on va ?

— J'ai besoin de le faire seule.

Je repousse ma chaise, fourre l'enveloppe dans mon sac.

— Je viens avec toi, insiste Zoé.

Je n'ai plus la force de me battre et Zoé semble décidée à ne pas lâcher le morceau. Je baisse les bras. Mieux vaut laisser couler. Tout ce que je lui demande, c'est de me laisser un moment seule.

— Très bien.

Elle acquiesce et me suit jusqu'à la voiture où elle s'assoit sur le siège passager. Le voyage se fait dans le silence le plus total. Je m'arrête au péage de la 17 miles drive, tends un billet puis redémarre quand la barrière se soulève. Je connais le chemin. Je roule lentement empruntant comme la première fois ce chemin bordé par les Cyprès. L'estomac noué, je prends le temps de mémoriser le paysage comme si c'était la dernière fois que je le voyais. Et puis je le vois enfin, le cyprès solitaire sur son rocher. Je m'arrête au bord de la route sans prendre le temps de me garer. Le beau temps est au rendez-vous. Je peux entendre le bruit des vagues qui s'écrasent sur la plage en contre bas. Quelques nuages blancs parsèment le ciel ici et là.

— Attends-moi ici.

J'amorce un geste pour ouvrir la porte, mais Zoé pose sa main sur mon épaule pour m'arrêter.

— Je sais ce que tu ressens. Je me doute que tu es en colère et que rien de ce que je pourrais dire ne te soulagera, mais Simon n'aurait pas voulu ça. Il me parlait souvent de toi en terme élogieux. Il disait que tu étais pétillante, pleine de vie, bourrée de talent. Il t'admirait beaucoup. Il m'a confié qu'avant de te rencontrer il se sentait démuné. Sara, tu étais sa raison de vivre.

— Maintenant, j'ai perdu la mienne.

J'ouvre la porte, tire mon sac et la claque derrière moi. Je n'ai pas envie de sortir les violons. Je sais que son petit discours part d'une bonne intention, mais ça me fait trop mal. Cela me rappelle ce que nous avons et ce que nous avons perdu.

J'avance d'un pas mal assuré jusqu'à la barrière en bois qui borde la route. Il y a un panneau d'information sur le Lone Cypress. Je n'ai pas besoin de le lire. Tout ce qu'il y a à savoir se trouve dans ma mémoire. Je pose mes mains à plat sur la rambarde et ferme les yeux pour me souvenir.

« — *Tu ne devrais pas faire ça.*

— *Pourquoi ?*

— *Tu es une fille intelligente. Si tu ne veux pas que je te brise le cœur, tu garderas tes distances... »*

Subitement, mes paupières se soulèvent. J'émerge comme un baigneur remonte à la surface de l'eau après avoir manqué se noyer. Je manque d'air. La chaleur de ce milieu d'après-midi est étouffante. J'expire calmement. D'une main, je fouille à l'intérieur de mon sac, en extrait la lettre. De l'autre, je récupère un briquet. Ensuite, je laisse le sac tomber à mes pieds, tends l'enveloppe devant moi et allume le briquet. La flamme est vive, belle, dangereuse. Je l'approche lentement du papier. Je le regarde se consumer alors qu'il prend feu. Un petit filet de fumée s'en dégage. Des cendres s'éparpillent dans l'air. Il n'y aura bientôt plus de papier, car le feu se propage et vient lécher mes doigts. Je résiste quelques secondes puis la douleur me fait lâcher prise et le dernier morceau s'envole en direction du large. Le vent le fait virevolter à la manière d'une plume. Je ne le quitte pas des yeux jusqu'à ce qu'il ait complètement disparu de ma vue.

Je reprends mon sac, le bascule sur mon épaule et me dit que dorénavant je dois avancer. Simon, je l'aime et je l'aimerai éternellement d'un amour infini. Un amour comme celui-ci ne s'efface pas. Nous aurions pu passer notre vie ensemble. La suite de l'histoire nous ne la connaissons malheureusement jamais. Mais je sais qu'elle aurait été à la hauteur de toutes mes espérances. J'ai vécu la plus folle des aventures avec lui. Si c'était à refaire, je ne changerais rien sans l'ombre d'un doute. Je ne sais pas du tout ce que je vais faire de ma vie. Je ne peux plus rentrer à la maison maintenant parce que ma maison, c'était lui. Alors je m'en construirai une nouvelle, j'y apporterai mes souvenirs et je ferai en sorte que notre fille soit heureuse. Même s'il n'est plus là, je peux sentir sa présence. Il est partout, dans l'enfant que je porte, dans l'air qui m'entoure, le vent qui bat mes cheveux, l'océan qui s'agite, les rayons du soleil qui réchauffent ma peau, dans l'obscurité quand la nuit tombe, partout, jusqu'à la fin des temps.

Remerciements

Je crois qu'il me faut commencer par remercier Nanou la première lectrice de « Ne m'oublie pas » qui m'a fait part de son coup de cœur et m'a plus que motivée à continuer l'aventure. Alors merci Nanou pour ton soutien, tes nombreux encouragements et tes bons conseils. Merci d'être toujours là dans les moments de doute et de me redonner le sourire.

Je tiens également à remercier ma famille et également mes amies Christine, Lucie, Jessica.

Merci à mon éditrice Tatiana, je me souviens encore de ton premier mail pour faire part du retour du comité de lecture quant à mon manuscrit et je peux te dire que je n'ai jamais eu autant d'émotion. Oui, tes commentaires m'ont même parfois mis la larme à l'œil. Ton engouement et surtout ton engagement m'ont fait chaud au cœur.

Merci également à Virginie à qui on doit cette sublime couverture que personnellement j'adore !

Et puis merci à vous chers lectrices et lecteurs (eh nous n'oublions les messieurs) d'avoir suivi les aventures de Simon et Sarah. N'hésitez pas à me faire part de vos commentaires, de vos ressentis positifs comme négatifs, car je les accueillerai avec plaisir !

Présentation de l'auteur

Emmanuelle Aublanc est née le 17 février 1990 en région Rhône-Alpes. Toute petite déjà, les histoires étaient une passion, une manière de rêver. Vers l'adolescence, ce sera la plume de J.K. Rowling qui la poussera à dévorer des romans de plus de quatre cents pages. De la place de lecteur à celle d'auteur, il n'y a parfois qu'un pas à franchir mais par manque de temps et d'idées, ce n'est qu'à l'âge de 21 ans qu'elle prendra la plume pour écrire son premier roman.

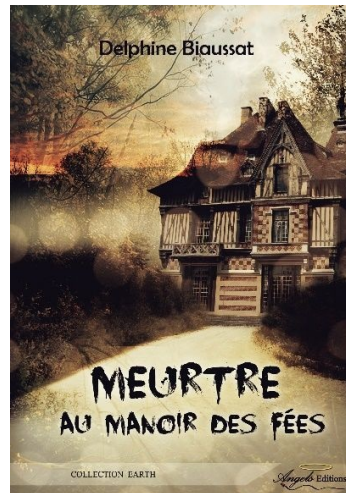
Emmanuelle est un rêveuse inconditionnelle qui a toujours adoré manier les mots avec subtilité car elle s'est aperçue qu'ils avaient plus de poids que les gestes et que lorsqu'ils étaient bien choisis, ils pouvaient changer le monde. Nelson Mandela, Martin Luther King, le Dalai Lama et bien d'autres penseurs et autres philosophes ont influencé par leurs écrits le monde d'aujourd'hui. Pour elle, l'écriture est un art qui ne doit pas avoir pour unique but le simple divertissement, elle doit poser un regard sur nos sociétés, conduire le lecteur à réfléchir, à se poser les bonnes questions.

[Retrouvez Emmanuelle sur sa page Facebook](#)

[Suivez toute l'actualité Angels Editions sur notre page Facebook](#)

Également disponible :

MEURTRE AU MANOIR DES FÉES

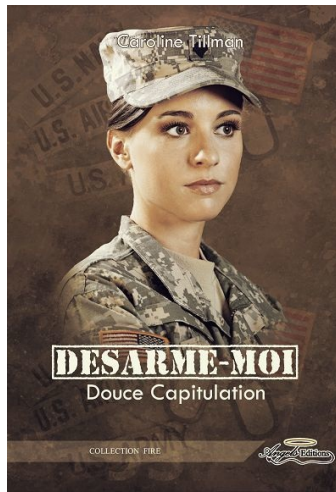


En Bretagne, dans un manoir isolé, un crime a eu lieu.

La victime était détestée de tous ou presque. Le commissaire Renot, déjà sur les lieux, va mener son enquête aidé par Caroline Blake, en vacances dans la demeure au moment des faits.

Mais qui se cache derrière ce meurtre ? La présence de Blanche, personnage hors du commun, pourra-t-elle aider à résoudre cet assassinat ?

DÉSARME-MOI [Douce Capitulation]



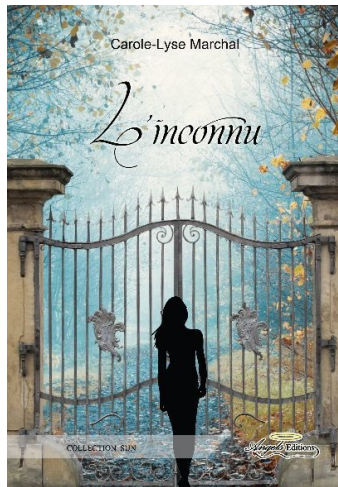
Fort Holabird, Maryland. Rina James, lieutenant et médecin de l'US Army, quitte son ancienne base militaire de l'Oklahoma pour tenter de repartir du bon pied.

Après plusieurs années de service et d'exil dans ce monde d'hommes, elle a fait ses preuves et les mène à la baguette aussi bien l'arme au poing que dans son lit.

Sous ses airs de femme sûre d'elle, elle a enfoui de profondes blessures qui l'empêchent de regarder vers l'avenir. Bien décidée à ne jamais s'engager pour la vie, elle se consacre entièrement à sa carrière et à ses amants de passage.

Toutefois sa rencontre avec le beau et si agaçant Aidan pourrait sérieusement compliquer ses aspirations...

L'INCONNU



Caroline, âgée de seulement vingt-et-un ans, est l'aînée d'une petite tribu et vit toujours au sein du cocon familial. Jeune femme heureuse et épanouie, son monde s'écroule lorsque sa mère lui apprend qu'elle doit quitter ce confort sécurisant dès le lendemain.

Après des adieux douloureux, elle s'apprête à faire face à un homme dont elle ignore tout, et pourtant...

Les évènements qu'elle va vivre pourraient transformer ses inquiétudes en de nouveaux sentiments.

LES VIES D'ADÈLE 1 : Initiations



Adèle, belle blonde aux formes épanouies, est tour à tour professeur, agent secret, photographe et même actrice de film X.

Elle incarne nos fantasmes, elle prend à contre-pied nos préjugés, elle se joue de nos sens, elle espère réveiller en chacun ses désirs inavouables. Elle explore nos rêves, nos idéaux et nos désirs les plus profonds dans ses aventures toujours sensuelles et surtout enivrantes.

Parfois elle fera l'expérience de ses propres démons. Ses différentes vies sont une initiation au plaisir. Le sien, le nôtre, le vôtre...

LES LARMES DU PASSÉ

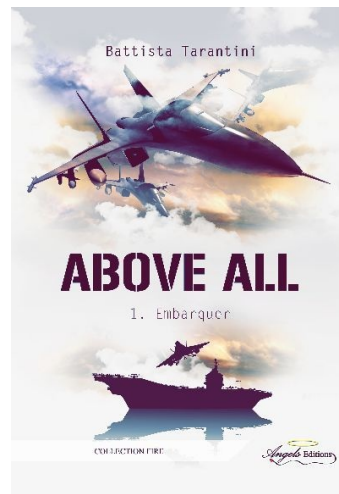


Bien que malmené par la vie, introverti et n'ayant plus personne sur qui compter, Axel, trente-deux ans est devenu un brillant avocat.

Passionné par son métier, au point de ne vivre que pour ce dernier, il fait tout pour aider ceux qui en ont besoin, jusqu'au jour où un dossier va bouleverser le cours de son existence.

Arrivera-t-il à faire face à cette demande sans replonger dans ce passé qu'il a tant voulu oublier ? Ou bien, est-ce le début d'un nouveau calvaire ?

ABOVE ALL : EMBARQUER



Avant, mon créneau c'était la météo. Jusqu'à ce que j'embarque à bord de l'USS Percival Lowell et croise la route d'Andreas Van Allen, pilote de chasse sur ce monstrueux navire.

Comme à Hollywood, le capitaine Van Allen est charismatique, frondeur... Terriblement sexy ! Et c'est mon supérieur, que j'ai rencontré dans des circonstances qui me laissent présager le pire, moins d'une heure seulement après mon arrivée...

Comment suis-je censée faire la pluie et le beau temps quand je ne rêve que de le démolir ? À moins qu'il ne s'agisse d'autre chose...

À paraître prochainement:

DÉSARME-MOI [Délicieuse Victoire]



Rien ne va plus pour Rina.

Alors qu'elle vient de rompre avec Aidan, une terrible nouvelle la replonge dans les tourments de ses seize ans.

Perdue, elle part pour l'Afghanistan où elle est mobilisée, laissant derrière elle les doutes et les menaces qui planent autour d'elle.

Après l'attaque de son campement qui la laisse plus mal que jamais, rien ne semble pouvoir lui redonner goût à la vie.

3066 LAMIA



An 3066, Paris : La « Guerre Ultime » a ravagé depuis longtemps la surface de la Terre. Lamia vit son existence de jeune fille amoureuse et libertine dans une société dominée par les femmes. Les énergies fossiles sont épuisées et le progrès technique banni. Des extraterrestres aux desseins obscurs ont envahi la terre et menacent son existence même.

Une nuit, Nicolas Flamel, l'alchimiste, apparaît à notre héroïne. Il l'implore de remonter le cours du temps et ainsi découvrir les secrets de l'énergie universelle que détiendrait Nikola Tesla, savant génial et iconoclaste du début du vingtième siècle.

Tout d'abord, elle partira en Armor, un royaume hors du temps et de notre dimension où elle apprendra des techniques qui lui permettront de mener à bien sa mission palpitante. Elle y fera connaissance de ses compagnons d'aventure : Stéphane, le scientifique, et Cynthia, la pulpeuse espionne.